
Sultan Mehmed II, the Conquerer
Ex Libris
George Crews Mc Ghee
United States Ambassador
to Turkey

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE.

Paris. — Imprimerie de Ducessois, 55 quai des Grands-Augustins.
(Près le Pont-Neuf.)

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE

EN MÉSOPOTAMIE, A PALMYRE,

EN SYRIE,

EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE

PAR

M. BAPTISTIN POUJOULAT.

FAISANT SUITE

A LA CORRESPONDANCE D'ORIENT.

TOME II.

PARIS

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 15.

1841

VOYAGE

DANS

L'ASIE MINEURE.

EN MÉSOPOTAMIE, A PALMYRE,

EN SYRIE,

EN PALESTINE ET EN ÉGYPTE.

LETTRE XXIV.

Route de Tel-Bacher à Aïntab. — Le Chalus, appelé aujourd'hui Koïk. — Monseigneur Auvergne, mort à Diarbékir, le 21 septembre 1836. — d'Aïntab à Alep. — Histoire d'Alep; état présent de cette ville. — Le bouton d'Alep, — M. et Mme Delsignore. — Portrait d'un nouvel interprète.

A MON FRÈRE.

Alep, octobre 1837.

Quatre heures de marche mènent de Teh-Bacher à Aïntab. Deux heures avant d'arriver à cette ville, on traverse le Koïk, le Chalus des anciens, mentionné par Xénophon. Le Koïk prend sa source au-dessus d'Aïntab, au pied de Djebel-Scheik, ou Montagne du Vieillard. La rivière, en partant du lieu d'où elle jaillit, se

dirige vers le sud ; elle coule tantôt dans d'étroits vallons, plantés d'arbres fruitiers, tantôt dans des plaines nues et incultes. Après avoir arrosé les jardins d'Alep, le Chalus poursuit son cours vers le midi, et va se perdre, à six lieues de l'ancienne capitale de la Syrie, au-dessous du village de Kénesrim, dans les marais de Matak.

Aïntab est située au milieu d'une belle vallée plantée de vignes et de toutes sortes d'arbres fruitiers. La cité est groupée autour d'une citadelle, bâtie sur une colline de forme ronde. Cette citadelle, avec ses fossés profonds creusés dans le roc, ses murs revêtus de pierres de taille, pourrait, avec quelques réparations, devenir encore une forte place militaire. La population d'Aïntab est de douze mille musulmans, d'origine kurde, et de trois mille Arméniens. Avant la domination égyptienne, Aïntab ne faisait point partie de la Syrie ; c'était le chef-lieu d'un district dépendant du pachalik de Marach, grande ville assise au pied du Taurus. Le peuple d'Aïntab avait gardé une sorte d'indépendance jusqu'à l'époque de la conquête de la Syrie par Ibrahim-pacha ; ce n'est que par la violence que le gouvernement du vice-roi est parvenu à soumettre le peuple d'Aïntab : après la bataille de Koniah,

quatre cents mahométans d'Aïntab eurent la tête tranchée par les ordres d'Ibrahim-pacha. L'administration tyrannique du pacha des bords du Nil a excité au dernier degré la haine. Si l'empereur de Stamboul faisait quelques tentatives pour reprendre ses droits en Syrie, le peuple d'Aïntab se rangerait bien vite sous ses bannières [1].

J'ai été logé, à Aïntab, chez un médecin européen attaché à l'armée d'Egypte; la chambre mise à ma disposition avait été occupée, quelques mois auparavant, par Mgr Auvergne, délégué du saint-siége en Syrie. Les journaux vous ont appris que Mgr Auvergne est mort à Diarbékir, le 21 septembre de l'année dernière. Jamais gardien de la foi catholique, en Syrie, n'avait été plus aimé, plus regretté que ce prêtre du Christ. Pendant les trois années qu'a duré sa mission évangélique dans les contrées du Liban, le pieux évêque n'a cessé de s'occuper avec amour du peuple

[1] Nous faisions cette remarque au mois d'octobre 1837; elle s'est justifiée deux ans après; avant la bataille de Nézib, Hafiz-pacha avait organisé l'insurrection contre le gouvernement de Méhémet-Ali, dans toute la Syrie; le peuple d'Aïntab fut le premier à prendre les armes pour secouer le joug de l'Égypte. Nous avons appris par les journaux qu'Ibrahim-pacha, après sa victoire sur l'armée ottomane, a renouvelé de nombreuses exécutions à Aïntab et dans les villages qui environnent cette ville.

confié à ses soins. Quand la nouvelle de sa mort arriva sur les bords du Chalus et de l'Oronte, tous les chrétiens versèrent des larmes, toute la Syrie catholique fut plongée dans le deuil. Partout, sur mon passage, j'entends des paroles touchantes sur Mgr Auvergne.

« Ce prélat était, comme vous l'avez dit, doué
» d'un grand jugement, d'une intelligence éle-
» vée, d'une âme pleine de mansuétude et d'un
» saint amour. Si on voulait parler de sa charité,
» on aurait un texte inépuisable de louanges.
» Que de fois l'apôtre de Jésus-Christ s'en alla
» chercher l'indigence dans sa demeure, sus-
» pendue aux flancs des monts du Liban, sur
» les bords des torrents, au bout de ces longs
» et sinueux sentiers de la montagne, où jamais
» n'avaient passé les grandeurs de la terre! Dieu
» seul connaît toutes les souffrances que le pas-
» teur a soulagées, tous les pleurs qu'a essuyés
» sa main. La charité dévorait l'âme de Mgr Au-
» vergne; c'était la céleste passion de ses jours;
» il ne comptait pour rien ce qu'il avait fait,
» en mesurant ses œuvres à l'immensité de ses
» pieux désirs : sa charité, féconde en ingénieux
» moyens, se multipliait et s'étendait à tout. Il
» lui arrivait de prendre pour ses bonnes œu-

» vres des confidents auxquels il demandait le
» secret ; semblable à ces héros chrétiens du
» moyen âge, qui ordonnaient à leurs écuyers le
» silence sur des exploits dont ceux-ci avaient
» été les seuls témoins. Plus d'une fois le pauvre
» catholique de la montagne fut secouru sans
» savoir à quel bienfaiteur il devait rendre grâce;
» à peu près comme le voyageur épuisé de las-
» situde et de soif, à travers les âpres régions du
» Liban, rencontrant tout à coup un coin ignoré,
» un frais ruisseau qui coule sous de verts mû-
» riers, se repose à l'ombre, se désaltère et re-
» prend son chemin avec le regret de ne pouvoir
» emporter dans l'âme le nom du lieu où il a
» retrouvé la vie[1]. »

Aïntab est la dernière ville de l'empire ottoman, du côté de l'Euphrate, où l'on parle encore le turc. Passé Aïntab, en allant vers Alep ou vers Antioche, on n'entend plus que la langue arabe. En m'éloignant d'Aïntab, je fus frappé de la différence entre la race des musulmans de l'Asie Mineure et celle des musulmans de la Syrie. La figure de l'habitant de la Syrie est plus expressive, plus animée, plus fortement caracté-

[1] Extrait d'une notice sur Mgr Auvergne, légat du saint-siége en Syrie, par M. Poujoulat.

risée que celle de l'habitant des rives du Sangare et de l'Halys. Mais nous ne confondons pas avec les musulmans de l'Asie Mineure la race kurde, race qui ne peut être comparée à aucune autre, tant elle est belle, belliqueuse et intelligente. Le costume du villageois de la Syrie se compose tout simplement d'un turban vert ou blanc et d'une longue chemise de toile grise, serrée avec une ceinture de cuir ou avec une corde. Les femmes portent une seule robe de toile bleue (couleur qu'elles préfèrent), ouverte devant la poitrine chez les femmes mariées, et fermées chez les jeunes filles ; leurs cheveux noirs, entremêlés de petites pièces de monnaie, descendent en longues tresses sur leurs épaules ; elles marchent nu-pieds.

Vingt-quatre heures de marche conduisent d'Aïntab à Alep. La route va du nord au sud ; le pays qu'on parcourt présente une immense plaine qui se prolonge à l'orient et au midi, vers un horizon à perte de vue. Cette plaine est bornée à l'occident par des collines qui ne sont que des ramifications de la chaîne Amanique, laquelle s'étend depuis le golfe d'Issus ou d'Alexandrette jusqu'aux rives occidentales de l'Euphrate. La plaine qu'on traverse en allant

d'Aïntab à Alep est fertile ; mais elle est en friche sur plusieurs points. Le peuple manque à ce riche pays comme dans beaucoup d'autres pays de l'Orient que nous venons de visiter ; on aperçoit seulement dans la grande plaine quelques tentes de bédouins, et, çà et là, de pauvres villages construits en terre. Keur-Kun, à quatre heures d'Aïntab, Tel-Schaïr et Belphator, à dix-huit heures de la même cité, sont les noms des bourgs répandus sur la route.

Nous arrivâmes à Alep le 28 septembre, à onze heures du matin. Suivant les historiens orientaux, Alep ou Haleb, comme prononcent les gens du pays, fut fondée par Haleb-Ibn-El-Mehr, lequel lui donna son nom. Une vieille tradition, accréditée parmi le peuple de ce pays, fait remonter l'origine du nom de *Haleb* à l'époque du voyage d'Abraham dans la terre de Chanaan. Après avoir traversé l'Euphrate à Biledjik, avec ses chameaux et ses troupeaux de brebis, le fils de Tharé chemina dans le territoire d'Aïntab et vint se reposer sur la colline où s'élève aujourd'hui la citadelle d'Alep. Tous les samedis, selon les chrétiens et les juifs, tous les vendredis, selon les musulmans, le patriarche, ami de Dieu, distribuait

le lait de ses troupeaux aux pauvres de la contrée. Tout le monde venait au jour marqué au pied de la colline, et se demandait *si Abraham avait trait* (Ibrahim-Haleb). Ce dernier mot, suivant la tradition, est resté pour désigner le lieu où se faisait cette distribution. Quelques auteurs anciens, entre autres Cédranus, attribuent la fondation d'Alep à Séleucus I, surnommé Nicanor. Les Grecs donnèrent à cette ville le nom de Berræ, en souvenir de la cité de ce nom en Macédoine. Strabon désigne le territoire et la cité d'Alep sous le nom de Schalibon. La dénomination arabe de *Haleb* n'est peut-être, après tout, que la corruption de l'ancien nom de Schalibon.

Alep resta longtemps au pouvoir des Sabiens. Cette cité fut souvent un sujet de querelles entre les empereurs grecs et les rois de Perse, qui s'en disputèrent la possession. Au septième siècle de notre ère, les Arabes enlevèrent Alep à Héraclius, empereur de Byzance. Les sultans Hammodiens fixèrent leur séjour à Berræ sous le calife Mothaded. A cette époque (964), les Grecs, commandés par Phocas Nicéphore, essayèrent de s'en rendre maîtres de nouveau; mais ils trouvèrent une invincible résistance de

la part des Arabes. Alep passa successivement sous la domination des Seldjoukides, des Fatimites et des Ayoubites. Tamerlan, après le sac de Sivas, la prise de Malatia et d'Aïntab, assiégea Alep, et entra en vainqueur dans la cité le 30 octobre 1400. La population tout entière fut passée au fil de l'épée; le prince mogol fit élever, selon son effroyable coutume, des pyramides aux quatre coins de la cité avec les têtes des vaincus. Enfin, en 1517, sous le règne de Sélim I[er], les Ottomans s'en emparèrent. Vous savez qu'en 1832, cette ville a encore changé de maître, et que la domination égyptienne a remplacé sur les bords du Koïk la domination des Osmanlis.

Dans ces rapides indications des souvenirs historiques de Berræ, je n'ai rien dit du terrible siége d'Alep par les croisés en 1124; ce siége, vous l'avez raconté dans une lettre du septième volume de la *Corespondance d'Orient*. J'aurais voulu fixer d'une manière précise le lieu du combat livré en 1119 entre les bandes d'Ilgazi, prince de Mardin, et l'armée chrétienne commandée par Roger, prince d'Antioche, qui mourut glorieusement dans cette bataille. Les chroniques latines et arabes sont pleines d'obscurités et de

contradictions touchant ces localités. Le chroniqueur mususulman Kemal - Eddin donne seul un nom qui semblerait nous dire que le théâtre du combat ne fut pas très-éloigné d'Alep. Ce nom est celui de *Kénesrim*... L'armée d'Ilgazi, dit le chroniqueur arabe, laissa ses bagages à Kénesrim, et arriva sur le soir à une petite distance de l'armée chrétienne....... L'action avait commencé un samedi, vers midi, et le soir on vit arriver dans Alep des guerriers qui avaient pris part au combat [1]. Nous avons parlé plus haut d'un village appelé *Kénesrim ;* ce bourg est situé à quatre heures au midi d'Alep. Gauthier le Chancelier rapporte que la bataille eut lieu sous les murs du château de *Cerep*. Les cartes que j'ai consultées, les gens du pays dont j'ai recherché les lumières, ne m'ont rien appris sur ce château de *Cerep;* mais, d'après le récit de Kemal-Eddin, on peut penser que le combat se livra dans le voisinage de Kénesrim, du côté du sud. Quinze mille chrétiens restèrent sur le champ de bataille ; et un grand nombre, tombés entre les mains des ennemis, périrent dans les tortures. L'auteur des *Guerres d'Antioche* parle

[1] *Bibliothèque des croisades*, quatrième partie.

d'un chevalier français nommé Robert de Foulques, qui fut conduit dans Alep, où il mourut de la mort des martyrs.

Lorsque les habitants d'Alep apprirent qu'un illustre guerrier franc était arrivé dans leur ville, ils accoururent vers lui pour se réjouir de son malheur, dit le chroniqueur. Ilgazi fit conduire le prisonnier du pays de France à Doldekin, prince turc, qui le renvoya à Ilgazi en lui écrivant que, le guerrier franc lui ayant jadis payé tribut, il ne trouvait point de raison pour le faire mourir : « J'aime mieux qu'il périsse par ton glaive que par le mien, » ajoutait-il. Ilgazi, après avoir maltraité Robert de Foulques, le renvoya une seconde fois à Doldekin, qui, saisissant un grand sabre, lui dit : « Renonce à ta loi, ou meurs ! » Robert répond avec calme et fierté : « Je renonce à Satan, à ses pompes, mais je ne renonce pas au Christ, mon Dieu et mon Sauveur. » A ces mots, Doldekin, transporté de rage, trancha la tête du chevalier chrétien ; il la fit promener pendant tout un jour dans les rues d'Alep [1].

Alep est situé au milieu d'une plaine bornée

[1] *Bibliothèque des croisades*, première partie.

au septentrion par trois ou quatre petites collines sur lesquelles la cité se prolonge. Au midi, se déploie le vaste désert de Palmyre; la ville est enfermée dans l'enceinte d'une muraille sarrasine qui couvre un espace de quatre milles de circonférence; elle a neuf portes. Les rues sont propres et bien pavées, chose fort rare dans les villes de l'Asie ottomane. Les maisons, construites en pierres de taille, ont les toits plats. Pendant l'été les habitants dorment sur les terrasses, ce qui explique le grand nombre d'aveugles qu'on rencontre dans la ville d'Alep. Les musulmans ont cent mosquées, dont quelques-unes sont remarquables comme œuvre d'architecture; on compte douze églises, appartenant aux Arméniens, aux Maronites, aux Syriens et aux Francs établis à Alep. Les juifs possèdent deux synagogues, temples sans éclat, sans richesse, comme la triste nation à qui elles servent d'asile pour la prière. Nous mentionnerons quarante caravansérails, dix ou douze médressés, deux hôpitaux (morestan), un pour les hommes et un pour les femmes; deux bibliothèques publiques qui ne renferment guère que des exemplaires du Koran et des commentaires de ce livre. Ces établissements sont entre-

tenus par les revenus des legs pieux ou vakoufs qui leur sont attachés. On rencontre à chaque pas, dans Alep, des traces du violent tremblement de terre du 13 août 1822 qui renversa quarante mille maisons, sous les débris desquelles vingt mille personnes furent ensevelies. Je ne dirai rien de la citadelle d'Alep; elle tombe en ruine de toutes parts.

Le Koïk coule à quelques minutes à l'ouest d'Alep parmi de beaux jardins. Quoique les eaux de cette rivière soient potables, les habitants préfèrent celles des fontaines de Haïlan, village situé à deux heures au nord-est de la cité. Ces eaux sont amenées à Alep par des canaux, tantôt au niveau de la terre, tantôt souterrains. Ces canaux aboutissent à toutes les fontaines et à tous les bains de la ville. On pense à Alep que ce sont les eaux de Haïlan qui donnent cette singulière maladie appelée par les gens du pays *habab-el-séné* (ulcère d'un an); par les Européens, *bouton d'Alep*. Les habitants d'Alep ont une fois dans leur vie, une fois seulement, le habab-el-séné. Les étrangers qui séjournent à Alep quelques semaines n'échappent point à la maladie; si elle ne vient pas dans six mois, elle viendra dans six ans, dans vingt ans : il faut

qu'elle paraisse. Un voyageur anglais, nommé Hamilton, eut le bouton d'Alep à Londres, dix-huit ans après avoir quitté la Syrie. Le habab-el-séné, se montre indistinctement sur toutes les parties du corps, mais il choisit particulièrement le bout du nez, les joues et le front. On rencontre dans les rues d'Alep une infinité de personnes qui ont été défigurées par le *bouton*. Quand il n'y en a qu'un seul, on le nomme *bouton mâle;* quand il y en a plusieurs, ce qui arrive fort souvent, on l'appelle *bouton femelle*. Le habab-el-séné paraît d'abord petit comme la tête d'une épingle; il se développe pendant neuf mois et prend la grosseur d'une noix; il suppure pendant dix mois environ, puis une croûte se forme au bout d'un an, à partir du jour même où le bouton est né. La croûte tombe et laisse une marque qui ne s'efface jamais [1].

Les indigènes ne font aucun remède pour guérir le *bouton* : ils le regardent comme un excellent préservatif contre les maladies, comme un gage de santé. Nous ne saurions attribuer le

[1] Mon séjour à Alep ou dans les environs de cette ville n'a été que d'un mois, et le terrible *habab-el-séné* n'a pas manqué de m'atteindre. J'ai eu un bouton sur chaque poignet et un sur le coude du bras droit. Ces trois boutons se montrèrent quatre mois après que j'eus quitté Alep.

bouton aux eaux de Haïlan, puisqu'il est endémique, non-seulement à Alep, mais à Aïntab, à Horeroun-Kala, village situé à douze lieues au nord de cette dernière ville. Le *bouton* existe aussi dans plusieurs villes du Diarbékir où certainement les eaux ne doivent pas avoir la même qualité que celles du Chalus et celles des fontaines de Haïlan. Il est à désirer que la science médicale fasse une étude approfondie de ce *bouton d'Alep*, qui jusqu'à ce jour est resté une bizarrerie inexplicable.

Il y a une quarantaine d'années que la ville d'Alep était encore, après Stamboul et le Caire, la place la plus importante de l'empire ottoman. Par sa position géographique, Alep était devenue comme l'entrepôt général de toutes les marchandises de la Perse, de l'Inde et de la Turquie. Les marchandises de l'Europe et celles du Nouveau-Monde lui arrivaient par les ports d'Alexandrette et de Lataquié. Quatre caravanes partaient chaque année d'Alep pour les principales villes de l'Asie, et des caravanes de l'intérieur de la Perse venaient lui apporter deux fois par an les trésors de ces riches contrées. Alep échangeait les productions de la Palestine, de la Syrie, de l'Asie Mineure, de l'Europe et de l'Afrique;

contre les productions des pays les plus lointains de l'Asie. *Alep était à cette époque*, a dit un poëte arabe, *le bazar de l'univers; les diverses marchandises que la ville recevait en un seul jour pouvaient à peine, dans l'intervalle d'un mois, trouver un débouché facile au Kaire et à Damas*. Cet immense commerce avait fait donner à Alep le surnom de *Nouvelle Palmyre*. Dans ses beaux jours, Alep comptait douze mille métiers de tout genre, cent fabriques de fil d'or, un grand nombre de teintureries, de savonneries et de tanneries. Après avoir été la Palmyre des temps modernes, Alep, comme ville de commerce, est devenue presque semblable à la cité abandonnée dont parle Isaïe : *elle a été délaissée comme la hutte après la saison des fruits, comme une cabane dans un champ de concombres, comme une ville ruinée*. Les caravanes de la Perse qui lui apportaient jadis des soies, des mousselines, de la rhubarbe, des parfums, des pendants d'oreilles, des colliers, des perles, des diamants qui ornaient le front des reines et des sultanes, ces caravanes, dis-je, qui apportaient à Alep tant de richesses, se réduisent maintenant à une douzaine de chameaux qui arrivent chargés de toumbéki, feuille exotique qu'on fume dans le narguillé.

Quels sont les causes de l'anéantissement total du commerce à Alep? Ces causes sont faciles à expliquer. Le premier coup porté à la prospérité de *la nouvelle Palmyre* fut, vers la fin du quinzième siècle, la découverte du cap de Bonne-Espérance, qui ouvrit par mer un chemin entre l'Europe et les Indes orientales. Avant l'importante découverte de ce passage, la Méditerranée et Alep étaient les seules routes suivies par les marchands. Les Anglais ont établi sur le golfe Persique et à Bagdad de fortes maisons de commerce qui accaparent toutes les marchandises jadis destinées à Alep. Cette ville, n'étant plus le grand marché des richesses de l'Orient, a cessé d'être visitée par le commerce des contrées environnantes. L'Asie Mineure a oublié les chemins d'Alep, et c'est à Smyrne, à Erzeroum, qu'elle porte les productions de son sol, les tributs de son industrie; Damas et Beyrout reçoivent les marchandises de la Palestine et de la Syrie.

La décadence du commerce d'Alep devait naturellement entraîner la dépopulation. En 1797, le voyageur anglais Brown trouva à Berræ deux cent mille habitants, dont mille Grecs, six mille Arméniens, quatre mille Maronites, cinq mille juifs et le reste musulman. En 1819,

M. Rousseau, consul de France à Alep, ne trouva plus qu'une population de cent cinquante mille habitants. On ne compte aujourd'hui dans l'ancienne capitale de la Syrie que soixante et dix mille âmes, offrant un mélange de toutes les sectes répandues en Orient. Cependant Alep pourrait se suffire à elle-même par l'agriculture : les vastes jardins qui s'étendent au nord, au couchant et au midi, donneraient toutes sortes de productions. Depuis la conquête de la Syrie par Ibrahim-pacha, les habitants cultivent peu la terre, parce que les soldats égyptiens et le gouvernement lui-même leur enlèvent le fruit de leurs peines. Donnez un bon gouvernement au peuple d'Alep, et on verra disparaître la misère qui le ronge maintenant.

Voici quelques détails qui pourront donner une idée du mouvement commercial entre la Syrie et la France.

Chaque année, Marseille, cette ville déjà si riche et si florissante et qui pourra le devenir davantage, si la France soutient son antique prépondérance dans le levant; chaque année, Marseille, disons-nous, expédie en moyenne, pour la Syrie, quatorze bâtiments d'un tonnage moyen de cent soixante-dix tonneaux; neuf en-

viron pour Beyrout, deux ou trois pour Alep, trois ou quatre pour Tripoli. En valeurs, les expéditions de Marseille pour le littoral syrien peuvent être évaluées à près de quatre millions, et se composent en majeure partie de draps sortis de nos fabriques du Languedoc, de bonnets ou de bournous, fournis par nos fabriques d'Orléans, de denrées coloniales, de soieries, de drogueries, quincailleries, etc. Nos retours se forment de soies gréges, coton et laine, tissus de l'Inde, safran, noix de galle, perles fines, etc., et s'élèvent à environ six millions. Le numéraire comble la différence. Comme on le voit, le mouvement d'affaires s'élève à dix millions de francs. On estime qu'il était d'un tiers en plus il y a vingt ou trente ans. Que deviendra notre commerce en Syrie, si la France ne garde pas son influence dans cette contrée, si des nations rivales viennent nous remplacer sur ces rivages où nos pères s'établirent victorieusement?

En arrivant à Alep, nous étions descendus dans le monastère latin, où tout voyageur européen reçoit l'hospitalité; nous étions faibles et malades : les fatigues, les privations de la route, nous avaient cruellement éprouvés. Nous fûmes obligés d'appeler un médecin au secours de notre

santé délabrée. Un docteur franc, M. Delsignore, vint nous visiter. Notre installation au couvent ne lui ayant pas semblé assez commode, assez douce, il nous offrit aussitôt sa propre maison; et telle était son obligeance, telle était la vive sincérité de ses paroles, qu'un refus de notre part aurait été presque un outrage : en quelques instants, nos bagages furent emportés par des serviteurs de M. Delsignore. Notre médecin devint notre ami, et nous avons été établis chez lui comme nous l'aurions été dans notre propre demeure. Nous avons reçu, pendant douze jours, son affectueuse hospitalité. Pendant tout ce temps, aucun soin, aucune attention ne nous a manqué, et nous avons réparé nos forces épuisées. Je garderai un éternel souvenir des touchantes bontés de M. Delsignore pour moi. Je voudrais aussi que madame Delsignore, gracieuse et charmante Italienne des bords de l'Arno, sût toute la profonde reconnaissance que mon cœur lui garde pour ses soins si généreux et si bienveillants.

Je ne veux pas oublier de vous dire que nous avons congédié, à Alep, Piétro, le drogman de Hafiz-pacha. Nous avons trouvé ici un jeune Arabe du Sennaar, appelé Ibrahim. Cet Arabe

sait un peu d'italien ; il a déjà accompagné deux ou trois voyageurs européens, en qualité de domestique et d'interprète. Ibrahim est un curieux personnage dont je voudrais vous esquisser le portrait ; il n'a aucune proportion dans ses formes : le buste, excessivement maigre et très-court, contraste avec les bras, les mains, les jambes et les pieds, qui sont d'une longueur démesurée. La tête est petite et pointue ; la couleur noirâtre de son visage fait ressortir l'éclatante blancheur de ses dents. Son front est étroit, déprimé, et ses petits yeux noirs sont enfoncés dans leur orbite. Quand il parle, sa figure n est qu'une horrible grimace : la créature humaine a fait place dans Ibrahim à je ne sais quel étrange animal. La première fois qu'on me présenta mon nouvel interprète, je le pris pour un orang-outang. Tel est ce compagnon, ce drogman, qui doit nous suivre au désert de Palmyre.



LETTRE XXV.

Marrah; siége de cette ville par les croisés.— Ruines d'Albar.— Hamah. — Homs.— Recrutement de l'armée égyptienne. — Préparatifs pour notre voyage à Palmyre.

A MON FRÈRE.

Homs, 19 octobre 1837.

Nous partîmes d'Alep le 10 octobre, à trois heures après midi ; nous nous dirigeâmes au sud. A notre droite s'étendaient de beaux vergers d'oliviers, de pistachiers, des plantations de vignes ; à notre gauche, le vaste et sombre désert de Palmyre. Au bout de deux heures et demie de marche, nous passâmes à Khan-Touman, grand karavansérail à moitié ruiné, où se reposent les voyageurs. De Khan-Touman à Marrah, on compte quinze lieues : on rencontre à mi-chemin un pauvre village, appelé Sermin,

bâti sur l'emplacement de l'antique Thelmenissus. Ce bourg est entouré de nombreuses grottes creusées au ciseau dans le rocher.

La ville de Marrah est située sur un plateau du haut duquel le regard se promène sur une plaine immense et déserte. Marrah, cité florissante au temps de la première croisade, ne présente aujourd'hui qu'un aspect désolé; elle n'est habitée que par quinze cents familles musulmanes. Les murailles, les tours, les bastions de Marrah ont été détruits de fond en comble par la guerre et les tremblements de terre. Les fossés de Marrah, jadis si profonds, si redoutables, sont maintenant comblés.

M. Michaud a raconté, dans le troisième livre de son *Histoire des Croisades*, le siége et la prise de Marrah par l'armée chrétienne; il a dit comment la possession de Marrah donna lieu à de graves querelles entre Raymond, prince d'Antioche, et Bohémond, comte de Toulouse, et comment le peuple croisé renversa la ville pour terminer les contestations des deux princes chrétiens. Mais il est des détails curieux, touchant le siége de Marrah, qui n'ont pu entrer dans le récit de l'illustre historien, et ces détails, je les rapporterai ici.

Guillaume de Tyr, voulant justifier les cruautés de l'armée chrétienne après la prise de Marrah, dit que les habitants de cette ville se montraient *orgueilleux, à cause de leurs richesses*, et *étaient devenus d'une extrême arrogance* depuis qu'il avaient battu plusieurs chrétiens dans une rencontre. Mais ce qui excita surtout la colère des soldats de Jésus-Christ, c'est que les Sarrasins de Marrah avaient planté des croix sur les remparts de leur ville, et avaient couvert de boue et d'immondices les signes sacrés de notre rédemption. Les chrétiens eurent beaucoup à souffrir durant le siége de Marrah ; aussi usèrent-ils de la victoire avec toute la fureur de la vengeance. Le chroniqueur Robert, témoin oculaire, nous a laissé une horrible peinture du massacre des habitants, et le sang-froid du narrateur ajoute encore à l'atrocité des détails qu'il donne.

« Les nôtres, dit-il, parcouraient les rues, les places publiques, les toits des maisons, se rassasiant de carnage, comme une lionne à qui on a pris ses petits ; ils taillaient en pièces et mettaient à mort les enfants, les jeunes gens, les vieillards courbés sous le poids des années ; ils n'épargnaient personne, et, pour avoir plutôt fait, ils en pendaient plusieurs à la même corde.

Chose étonnante! spectacle merveilleux! ajoute le chroniqueur, de voir cette multitude si nombreuse et bien armée se laisser tuer sans se défendre! Les croisés s'emparaient de tout ce qu'ils trouvaient; ils ouvraient le ventre des morts (ô détestable amour de l'or!), et en tiraient des byzantins et des pièces d'or; toutes les rues étaient jonchées de cadavres, et des torrents de sang coulaient de toutes parts. O nation aveugle et destinée à la mort! croirait-on que parmi cette grande multitude d'hommes, il n'y en ait eu pas un seul qui voulût confesser la foi de Jésus-Christ? Bohémond fit venir tous ceux qu'il avait fait enfermer dans la tour du château, et ordonna de tuer toutes les vieilles femmes, les vieillards décrépits et tous ceux que la faiblesse de leur corps rendait inutiles; il fit réserver les hommes vigoureux : les jeunes filles furent emmenées à Antioche pour y être vendues [1]. »

Le siége d'Antioche, qui avait duré si longtemps, et plus tard le siége des autres villes de Syrie, avaient épuisé les ressources du pays. La plupart des habitants s'étaient sauvés dans les montagnes, emmenant avec eux leurs troupeaux.

[1] *Bibliothèque des croisades*, première partie.

La conquête de Marrah avait attiré de grandes misères sur les croisés : dès le commencement des belliqueuses opérations, la disette fut si grande, que plus de dix mille chrétiens erraient dans les champs, *comme des troupeaux*, fouillant la terre, pour trouver quelques grains de froment, d'orge ou de fèves. La famine se fit surtout sentir après le siége : les pèlerins en vinrent jusqu'à manger des cadavres des Sarrazins, qui tombaient en putréfaction. Les infidèles disaient alors : « Qui pourrait résister à cette nation de Francs, si obstinée et si cruelle? Pendant un an, elle n'a pu être détournée du siége d'Antioche ni par la famine, ni par le glaive, et maintenant elle se nourrit de chair humaine ! » C'est ici, comme l'a dit M. Michaud, que les réflexions des chroniqueurs sont beaucoup plus curieuses que les événements qu'ils racontent. « Chose étonnante et horrible à dire et à entendre ! » s'écrie Albert d'Aix, « *non-seulement les chrétiens mangèrent des Sarrazins*, *mais encore des chiens cuits !* » Baudri, archevêque de Dol, dit qu'on ne doit pas faire un crime aux croisés d'avoir mangé des musulmans, *parce qu'ils souffraient la faim pour la cause de Dieu*, *et que par ce moyen-là ils continuaient à faire la guerre aux infidèles*

avec leurs mains et avec leurs dents. Raoul de Caen rapporte que les chrétiens firent bouillir de jeunes Sarrazins, et mirent des enfants à la broche : imitant les bêtes féroces, ils dévorèrent des hommes qu'ils avaient fait rôtir. « *Mais*, ajoute Raoul, *ces hommes étaient comme des chiens.* » Enfin, Foucher de Chartres s'exprime de la manière suivante : « *Les croisés, transportés de rage par l'excès de la faim, coupaient les cuisses des Sarrazins déjà morts, et les dévoraient d'une dent cruelle*, SANS LES AVOIR FAIT SUFFISAMMENT RÔTIR.

Une distance de huit lieues sépare Marrah de Hamah. La route va du nord au sud. A deux heures de Marrah, à une demi-heure à droite du chemin, gisent sur un vaste plateau des pierres de taille, des murs à demi enfouis dans la terre, des colonnes brisées, des chapiteaux, des corniches d'un beau travail ; un portique orné de deux pilastres corinthiens s'élève au milieu des débris de cette antique cité ; point d'arbres, point d'eau, pas un brin d'herbe, pas une habitation humaine parmi ces ruines ; partout la solitude et le silence du désert. En arrivant au milieu de cette ville désolée, je vis un grand aigle fièrement posé sur le faîte du por-

tique ; ses ailes étaient à demi déployées, comme si l'oiseau avait voulu se tenir tout prêt à remonter dans l'espace ; ses pénétrants regards s'attachaient à moi et me suivaient partout avec je ne sais quelle menaçante expression. Le grand aigle semblait me reprocher d'être venu troubler la paix de ces ruines, dont il s'était fait comme le gardien.

Je n'ai pas trouvé dans mes souvenirs le véritable nom de cette ville, et mon guide n'a pas su me dire non plus la dénomination que les gens du pays ont donnée à ces débris. Ne pourrions-nous pas croire que ces restes ont appartenu à Albar ou Albarie, cité mentionnée par les chroniqueurs de la première croisade? Guillaume de Tyr place Albar à six milles de Marrah, et cette distance convient précisément à la situation de ces ruines. Un fait de la première croisade se rattache à Albarie. Tandis que les chefs de l'armée chrétienne soumettaient, après la prise d'Antioche, plusieurs villes de la Cilicie et de la Mésopotamie, Raymond, comte de Toulouse, jaloux aussi, dit le chroniqueur, de ne pas s'engourdir dans l'oisiveté, partit d'Antioche

[1] *Bibliothèque des croisades*, première partie.

avec un grand nombre d'hommes armés, et vint mettre le siége devant Albar. Cette ville, occupée par les Turcs, était très-fortifiée; mais les croisés l'attaquèrent avec tant de vigueur, que les habitants furent bientôt obligés de se rendre. Pierre de Narbonne, confesseur du prince Raymond, devint évêque de la ville d'Albar, et l'église de cette ville fut élevée à la dignité de métropole. Pierre de Narbonne fut, selon Guillaume de Tyr, le premier évêque latin donné à l'Orient depuis que les croisés avaient pénétré dans ce pays [1].

Je continuai ma route vers Hamah. A droite, à une distance de deux lieues, apparaît une longue chaîne de montagnes habitées par des ansariens; à gauche, c'est le désert, toujours le désert, avec sa physionomie monotone. On rencontre de temps à autre, sur le chemin, des villages détruits par l'armee égyptienne, en 1838. Trois heures avant d'arriver à Hamah, on laisse à gauche un caravanseraï, appelé Khan-Schi-Khan, habité par une trentaine de familles musulmanes.

Hamah, l'ancienne Epiphania, est une char-

[1] Guillaume de Tyr, tom. I, chap. 7.

mante ville assise au penchant de deux collines, formant une large vallée, toute plantée de beaux arbres fruitiers. La vallée de Hamah, ouverte à l'orient et à l'occident, est traversée par l'Oronte, appelé Assi (le Rebelle) par les gens du pays. L'Oronte divise Hamah en deux parties : quatre ponts jetés sur le fleuve joignent les deux parties de la cité. Un grand nombre d'aqueducs se montrent sur les deux rives de l'Oronte. La ville de Hamah, se trouvant plus haute que le fleuve, est abreuvée au moyen de grandes roues hydrauliques, dont l'une a jusqu'à soixante-dix pieds de diamètre. Ces roues élèvent l'eau à cinq ou six pieds au-dessus de leur hauteur, et la versent dans les aqueducs, qui la portent dans les divers quartiers de la cité. Ces machines hydrauliques font un bruit d'enfer en tournant : ce bruit est insupportable pour les étrangers qui n'y sont pas habitués. Mais ces immenses roues, ces longs aqueducs, ces eaux perpétuellement agitées, les maisons, les kiosques de Hamah, mêlés aux grenadiers à la fleur écarlate, aux pommiers, aux cerisiers, aux abricotiers de la vallée, produisent des paysages délicieux et pleins d'originalité. « Contemple la ville de Hamah et ses eaux répandues sur différents points, »

a dit un poëte arabe, « le fleuve Rebelle fait tourner de nombreuses machines dont le mouvement est soumis à ses lois. »

Hamah compte plusieurs bains publics, des khans, des bazars bien approvisionnés, des mosquées. Les maisons sont construites en terre ou en briques rouges cuites aux feux du soleil. La population de Hamah est de vingt-quatre mille habitants, dont six cents chrétiens; le reste est musulman. Les habitants de cette ville ont la réputation d'avoir beaucoup d'imagination; ils sont, dit-on, tous poëtes, et on les a surnommés *les oiseaux parlants*. C'est à Hamah que les hadji de Stamboul et de l'Anatolie achètent la toile pour faire les *ihrams* (voiles pénitentiels), employés pendant le saint pèlerinage de la Mecque.

Nous remontâmes à cheval, le 17 octobre, à midi. Au bout de cinq heures de marche, nous traversâmes l'Oronte sur un vieux pont de pierre. Le fleuve coule ici entre deux collines dépouillées d'arbres et très-rapprochées l'une de l'autre. Au sommet de la colline occidentale apparaît un petit village appelé Rastan; il occupe une partie de l'emplacement de l'antique Aréthuse, où fut martyrisé Marcus, évêque de

cette ville. Saint Grégoire de Naziance a décrit les horribles tourments que le peuple d'Aréthuse fit subir au vénérable évêque.

Marcus avait livré à l'incendie et à la destruction un temple païen cher au peuple d'Aréthuse ; la multitude fit éclater sa colère contre Marcus ; celui-ci songea d'abord à prendre la fuite pour se dérober au courroux du peuple ; ce n'était point par lâcheté, mais il se rappelait ces paroles de l'Évangile : « Quand on vous chassera d'une ville, allez dans une autre pour y enseigner la parole de Dieu. » Cette fuite ne fut pas longue ; Marcus revint à Aréthuse, et se livra au peuple. L'arrêt de l'évêque fut bientôt prononcé ; l'empereur Julien ne fit rien pour l'arracher des mains de la populace, quoiqu'il pût se ressouvenir que Marcus l'avait sauvé, à l'âge de six ans, de la vengeance de Constance, qui l'avait condamné à mort ainsi que son frère Gallus.

L'évêque d'Aréthuse fut traîné sur les places publiques ; on se le passait de mains en mains, chacun lui adressait un outrage ou lui faisait subir une torture. Cette sanglante tragédie devint comme le passe-temps de la populace aréthusienne. A la fin, on enduisit son corps de miel,

on l'éleva sur un pieux, et le vénérable évêque resta ainsi exposé à l'affreuse piqûre des guêpes et des abeilles sous les ardeurs du soleil de midi. Pas une plainte ne s'échappait de la bouche du martyr; il gardait sa sérénité au milieu des tourments. Du haut de l'arbre de douleur où Marcus était attaché, il contemplait paisiblement les colères de la foule, et lui pardonnait. Cette calme résignation des martyrs dans les supplices est un bien touchant et bien magnifique spectale de ces premiers temps de l'Église naissante. « Que sont les maladies les plus cruelles comparées aux flammes, a dit Sénèque, aux chevalets, aux lames rougies, à ces plaies faites par un raffinement de cruauté sur des membres déjà enflammés par des cruautés précédentes! Et cependant, au milieu de ces supplices, un homme a pu ne pas laisser échapper un soupir; il a pu ne pas supplier : ce n'est pas assez encore, il a pu sourire et même de bon cœur! » Tertullien nous a expliqué cette grandeur sublime des martyrs. « Quand l'âme est aux cieux, nous dit ce grand homme, le corps ne sent plus la pesanteur des chaînes; elle emporte avec soi tout l'homme! » . . . .

Sept heures de marche conduisent de Rastan à Homs, cité bâtie au milieu d'une plaine dé-

pouillée d'arbres; Homs, l'ancienne Émesse, est enfermée dans l'enceinte d'une muraille dont la circonférence est d'environ trois milles. Homs n'occupe pas tout l'espace entouré de murs; le côté oriental de la cité ne présente que des décombres. Pokoke a dit que les murs de Homs avaient été construits par les chrétiens de la première croisade; c'est une erreur: Homs n'a jamais appartenu aux croisés. On ignore l'époque précise de la fondation d'Émesse. Méhémed-Édib, auteur du *Livre des Prières*, rapporte que Homs ou Hams fut bâtie par *Hams*, fils de Mehr, de la tribu des Amalécites, et qu'elle en a conservé le nom. Le même auteur ajoute que *Homs est un lieu de bénédiction, et l'une des cités du paradis*. Ce titre aurait mieux convenu à Hamah, ville bâtie au milieu de jardins délicieux, qu'à Homs entourée d'une plaine sans fleurs et sans ombrage. Les musulmans de l'antique Émesse disent qu'il y a dans la citadelle de cette ville un exemplaire du Koran écrit de la main même d'Omar, le célèbre lieutenant du prophète de la Mecque. *Lorsqu'on ôte le livre saint de l'endroit où il est placé, chose fort rare d'ailleurs*, dit la tradition, *une pluie aussi abondante que celle du déluge tombe dans les terres de Homs. Aussi est-il prouvé et*

reconnu de tout le monde que dans le temps de sécheresse, on a recours à ce livre : Dieu fait descendre les eaux du ciel [1].

Sous les derniers Césars, Émesse était une ville très-importante, très-peuplée et bien fortifiée. Ces hautes tours, qui s'écroulent maintenant, brillaient de loin sous les rayons du soleil ; de magnifiques palais, des temples, s'élevaient de toutes parts. Émesse, comme Héliopolis ou Balbek, adorait Baal, le dieu Soleil ; il n'est pas resté pierre sur pierre de ce fameux temple d'Émesse, dont le faîte, d'après le poëte Avanius, égalait en hauteur les cimes du Liban.

Les anciens habitants d'Émesse étaient célèbres par leur esprit et par leur beauté. Aujourd'hui encore, quoique la race ne soit plus la même, la population de cette ville passe pour une des plus belles et des plus spirituelles de la Syrie. « Les femmes de Homs, dit Méhémed-Édib, ressemblent à des anges par leur beauté et par le charme de leurs manières. » Sur ce dernier point, un voyageur qui passe ne peut guère juger par lui-même, car les dames de Homs, avec leur long voile blanc qui les couvre de la tête aux pieds, ne

[1] Mehemed-Édib. Livre des prières.

montrent pas leur figure. On parle aussi de la coquetterie et de la corruption des femmes d'Émesse.

On compte à Homs quinze mille musulmans et cinq mille chrétiens. Les principaux revenus des habitants sont les grains, le tabac et le raisin. On y fabrique des étoffes de soie, les manteaux syriens en laine rayée qu'on appelle *abba*. Ainsi que Hamah, Homs est beaucoup fréquentée par les bédouins du désert, qui viennent faire leurs provisions de l'année.

Méhémet-Reschid-pacha, général en chef de l'armée ottomane en 1832, avait jugé que la ville de Homs était la seule place de Syrie d'où il pourrait arrêter l'invasion d'Ibrahin-pacha. Le fils de Méhémet-Ali parut sous les murs de Homs au moment où les Turcs l'y attendaient le moins. C'était la première fois que des troupes dressées à la manière européenne, les unes à Stamboul, les autres au Caire, se trouvaient en présence. L'armée du vice-roi était moins nombreuse que celle du sultan; mais quelle différence sous le rapport de la tactique! L'armée ottomane était mal disciplinée et n'avait pas un seul officier instruit; les régiments de l'Egypte auraient pu être comparés à des régiments de l'Europe, et

plusieurs de leurs chef possédaient une bonne instruction militaire. Ibrahim n'eut pas de peine à vaincre une pareille armée. La déroute des Osmanlis fut complète; ils laissèrent sur le champ de bataille deux mille morts, et au pouvoir des vainqueurs trois mille prisonniers et douze pièces de canon. La victoire ne coûta aux Egyptiens que cent deux morts et cent soixante-deux blessés.

Le lendemain de notre arrivée à Homs était un jour de foire; les portes de la ville avaient été ouvertes de meilleure heure que de coutume pour laisser entrer les habitants des campagnes qui venaient vendre les productions de leurs terres. Vers les dix heures du matin, la cité de Homs était remplie de monde et l'activité était grande. Au moment où les vendeurs et les acheteurs se livraient paisiblement à leurs affaires, les portes de la ville furent soigneusement fermées, et la moitié d'un régiment d'infanterie vint fondre tout à coup sur le peuple. Le désordre le plus complet régna alors dans Homs; on aurait dit une ville prise d'assaut, envahie par un ennemi furieux. Vieillards, hommes jeunes, chrétiens, musulmans, tous étaient saisis, garrottés et traînés dans les rues par des soldats armés de pied en cap. Les soldats s'emparaient des marchands dans

leurs boutiques, des menuisiers, des bijoutiers, des armuriers, des selliers, tranquillement livrés aux travaux de leurs ateliers. Les cris, les gémissements des femmes, des jeunes filles, se faisaient entendre de toutes parts; elles se meurtrissaient le sein, se déchiraient le visage, frappaient les murs des maisons avec leur tête. Je vis, à côté de notre logement, une belle jeune femme arabe, assise sur une pierre avec deux petits enfants; on lui avait enlevé son mari; elle s'arrachait ses longues tresses noires, et disait en sanglotant : *On m'a pris mon maître, mon ami, le père de mes enfants! c'était lui qui les nourrissait! Que deviendrez-vous, mes pauvres petits agneaux, maintenant que votre père n'est plus là pour vous donner du pain?* Et la jeune femme désespérée serrait contre son cœur ses deux enfants nus.

Ce spectacle déchirant, cette complète désolation de toute une ville, n'était autre chose que le recrutement ordonné par le vice-roi d'Égypte. Quand Méhémet-Ali veut augmenter son armée, il profite de quelque grande fête, de quelque grande foire, et même, au besoin, il réunit le peuple pour une cérémonie religieuse, et le fait cerner par un corps de troupes sur lequel il peut

compter. Les soldats, comme nous venons de le voir, fondent sur les hommes assemblés, et les entraînent avec violence, sans leur donner le temps de revoir les lieux qui les ont vus naître, de dire un dernier adieu à leur mère, à leurs enfants, à leurs épouses ou à leurs sœurs. Tous les hommes qu'on saisissait à Homs étaient traînés dans la grande cour d'une caserne; là, on s'empressait de faire le triage : les vieillards et les chrétiens étaient renvoyés; mais tous les musulmans en état de porter les armes étaient garrottés et emmenés en Égypte par un détachement de soldats, comme des galériens en France. Tous ces pauvres jeunes gens, vous le savez, n'ont pas l'espoir de retourner jamais à leur terre natale; car ils sont soldats à vie. Cette violation des saintes lois de la famille et des lois éternelles de la justice est la cause en Syrie d'une grande misère et d'une grande corruption. Les terres, privées des bras qui les cultivaient, sont en friche, et ne produisent plus rien; les jeunes femmes d'Antioche, de Damas, de Beyrout, de Hamah, de Homs, d'Alep, à qui on a pris leurs maris, se dévouent à l'infamie pour un peu d'argent; elles achètent, au prix de leur honneur, le pain de leurs jours, le pain de leur famille! Horrible

effet du despotisme égyptien qui pèse sur la malheureuse Syrie [1] !

[1] Cette atrocité, qui enlève à jamais les jeunes gens à leurs foyers en les enrôlant pour toujours dans l'armée, existait aussi dans les États du Grand Seigneur avant la promulgation du hatti-shériff. Dans les nouvelles institutions d'Abdoul-Medjid, on n'a point oublié de limiter la durée du service, et c'est là un véritable progrès dont les amis de l'humanité doivent se réjouir; cette loi du 3 novembre 1839 n'a pas été mise à exécution dans les pays soumis au vice-roi d'Égypte. Tout en faisant de magnifiques protestations *de son inviolable attachement et de son éternelle fidélité à son gracieux et très-noble houmagoun* (souverain) le sultan de Stamboul, Méhémet-Ali ne tient aucun compte des ordres de la Sublime Porte. Le hatti-schériff de Ghulkhané fut signifié au vice-roi ; il le reçut avec les marques du plus profond respect, mais le pacha victorieux n'eut garde de mettre à exécution les nouvelles lois qui détruisaient son vaste monopole, source unique de sa force et de ses richesses. Quand la félonie eut conduit dans le port d'Alexandrie la flotte ottomane, que le vice-roi garde toujours, le vassal écrivait à Abdoul-Medjid « *qu'il était le plus humble, le plus fidèle et le plus zélé de tous ses sujets.*

Voici l'article du hatti-schériff concernant la conscription dans l'empire ottoman :

« Bien que, comme nous l'avons dit, la défense du pays soit une chose importante, et que ce soit un devoir pour tous les habitants de fournir des soldats à cette fin, il est devenu nécessaire d'établir des lois pour régler les contingents que devra fournir chaque localité, selon la nécessité du moment, et pour réduire à quatre ou cinq ans le temps du service militaire; car c'est à la fois une chose injuste et porter un coup mortel à l'agriculture et à l'industrie, que de prendre, sans égard à la population respective des lieux, dans l'un plus, dans l'autre moins d'hommes qu'ils n'en peuvent fournir; de même que c'est réduire les soldats au désespoir et contribuer à la dépopulation du pays, que de les retenir toute leur vie au service.

Le but principal de mon voyage en Orient est de visiter des pays que ni M. Michaud, ni vous n'avez pu voir; c'est ce que j'ai déjà fait pour l'Asie Mineure et la Mésopotamie. Vous avez décrit dans la *Correspondance d'Orient* les régions méridionales et occidentales de la Syrie, et je n'aurai rien à vous apprendre sur ces contrées. Une vue des pays de Tel-Bacher, d'Aïntab, d'Alep, de Marrah, de Hamah et de Homs, manquait à votre travail; je viens de faire tous mes efforts pour remplir cette lacune. Mais il est surtout une excursion que vous n'avez point faite et que vous avez tant regrettée; cette excursion si périlleuse, si pénible, est celle de Palmyre. Je veux aller à ces grandes ruines du désert.

Depuis la conquête de la Syrie par Ibrahim-pacha, il y a dans ce pays une cavalerie irrégulière formée de bédouins de la Libye et de la haute Égypte. Cette cavalerie se compose de trois mille hommes; elle est destinée à la surveillance des routes, au recrutement des conscrits; en temps de guerre, c'est elle qui va en avant de l'armée régulière pour éclairer sa marche. Chaque cavalier reçoit par mois une paye de cent piastres (25 fr.), mais il est tenu de se fournir son che-

val, ses vêtements et ses armes. Le général en chef actuel de cette cavalerie se nomme Madjoun-Bey; il nous donna à Alep une lettre pour le gouverneur de Homs dans laquelle il lui disait de mettre à notre disposition douze de ses cavaliers. L'escorte nous a été accordée; elle sera commandée par un Turc appelé Hassan-Aga, qui, dans l'armée irrégulière, a le grade de lieutenant. Hassan-Aga s'est engagé, sur sa tête, à nous accompagner dans le désert jusqu'à ce que nous trouvions la tribu d'Abech-Dah, gouvernée par sheik Mahmoud, un des chefs les plus puissants des bédouins. Hassan-Aga est porteur d'un billet de Madjoun-Bey. Dans ce billet, le général de la cavalerie irrégulière prie son ami, le noble scheik Mahmoud, de nous donner quinze hommes de sa tribu pour nous conduire à Palmyre et nous ramener ensuite à Homs. Lorsque Hassan-Aga aura obtenu du scheik de la tribu d'Abech-Dah l'engagement formel de répondre de nous sur sa tête, il nous quittera, et reprendra, avec ses cavaliers, le chemin de l'antique Émesse. Nous avons loué trois chevaux pour les douze ou quinze jours que durera notre voyage. Nous avons un moucre (muletier) appelé Abdalah; il cheminera à pied, mais Ibrahim, notre inter-

prête, lui a promis de lui prêter quelquefois sa monture. Nous emportons des provisions pour aller jusqu'à Palmyre; on nous dit que là nous trouverons du pain, des moutons et de l'eau. Voilà quels sont nos arrangements. Ce voyage m'enchante d'avance. Mon imagination me transporte déjà dans le grand désert des bédouins et au milieu des ruines de Palmyre.



LETTRE XXVI.

Départ pour Palmyre. — Physionomie du désert. — Sépultures des bédouins. — Deux pâtres arabes. — Arrivée à la tribu d'Abech-Dah. — Aspect du camp bédouin. — Difficulté que nous avons pour obtenir du cheik une escorte. — Souper sous la tente. — Histoire racontée par un bédouin. — Le cheik nous donne une escorte. — Chevaux arabes. — Ruse des bédouins pour avoir des piastres. — Opinion des bédouins sur le gouvernement de Méhémet-Ali. — Sagacité des bédouins pour reconnaître les traces des pas des hommes et des animaux, par l'empreinte sur le sable. — Arrivée dans la tribu du cheik Pharah. — Réunion des bédouins sous la tente. — Entretien avec le cheik sur l'existence de Dieu.

A MON FRÈRE.

Palmyre, *octobre* 1837.

Un de mes plus grands désirs de voyageur en Orient était de contempler ces vastes ruines de Palmyre. J'ai pu remplir la tâche que je m'étais imposée, mais que d'ennuis, que de peines, que d'efforts pour arriver jusque-là ! Vous verrez dans le récit de ma course au désert toutes les vexations que les bédouins nous ont fait essuyer.

Plus j'avançais vers le but de cette grande excursion, plus les difficultés et les craintes se multipliaient sur mes pas, et Palmyre semblait se dérober à l'ardeur de mes vœux. Enfin, *Tadmor* s'est montrée à moi, assise dans son désert, et ma joie a été grande; mais, avant de vous parler de ces grandes ruines, suivez-moi dans mon itinéraire de Homs à la cité de Zénobie.

Nous partîmes de Homs le 20 octobre, à neuf heures du matin, avec nos dix cavaliers commandés par Hassan-Aga. Nous nous dirigeâmes vers le sud-est. Au bout d'une heure de marche, nous laissâmes à droite un petit village appelé Zeïdel; une heure plus loin, un autre bourg du nom de Soukaraah; puis nous ne vîmes plus que le désert, qui, dans son immensité, nous offrait, comme Dieu, l'image de l'infini. Ce désert de Syrie a quelque chose d'effrayant, quelque chose qui accable l'esprit, le jette dans une tristesse profonde. Figurez-vous sous un ciel ardent, des plaines immenses, sans maisons, sans arbres, sans ruisseaux, des horizons à perte de vue. Le sol stérile et dépouillé ne présente que de rares herbes épineuses qui semblent croître à regret. Des troupeaux de gazelles, des sauterelles, des belettes, des rats, des sangliers, un bédouin qui

passe, sur sa jument, en soulevant des tourbillons de poussière, c'est tout ce qui trouble parfois le profond silence de ces vastes solitudes. Les Arabes ont donné à ce grand désert le nom de Bahaar (la Mer); il y a dans cette dénomination arabe une poétique image dont chacun peut saisir la vérité. Rien en effet ne ressemble à la mer comme cette vaste et uniforme étendue, qui n'a de bornes que l'horizon au milieu du désert; comme au milieu des solitudes de la mer, l'homme n'a pour toute ressource que ce qu'il emporte avec lui.

Nous marchâmes toute la journée du 20 octobre sans rencontrer aucune figure humaine. Nos cavaliers allaient les uns après les autres à la découverte; ils se plaçaient sur des monticules pour chercher des tentes, mais ils n'apercevaient que la plaine morne et silencieuse. Quand la nuit eut enveloppé le désert de ses ombres, nous dressâmes notre tente au pied d'un mont de sable, et nous prîmes notre repas avec les provisions que nous avions apportées de Homs. Le 21, à la pointe du jour, notre tente était pliée et nous nous acheminions vers l'orient. J'avais admiré le beau spectacle du lever du soleil en pleine mer, mais le spectacle du lever du soleil en plein dé-

sert m'a semblé plus majestueux, plus sublime. Je n'espère pas vous retracer la magnificence de ce spectacle ; on crie d'admiration à cet aspect, et c'est refroidir son impression que de chercher à décrire un tel tableau. Vous montrerai-je, au point de l'horizon où le soleil va se lever, ces innombrables petits nuages traversés par des rayons lumineux semblables à de longues flèches? Peu à peu les rayons deviennent plus ardents, les bords du ciel resplendissent, des gerbes de feu montent dans l'espace, et l'extrémité orientale du désert s'illumine ; tout à coup, le large disque du soleil semble sortir du sein des sables et apparaît à l'horizon comme le cratère d'un volcan ; le désert paraît tout de feu : on dirait qu'un immense incendie enveloppe la terre et le ciel. Puis toutes ces splendeurs lentement s'effacent, et le soleil recommence sa course.

Nous avancions toujours du côté de l'est. En cheminant dans ce désert, où j'apercevais de temps à autres des traces de camps de bédouins, mes yeux cherchaient des sépultures du peuple nomade ; mais rien qui pût ressembler à un tombeau ne se montrait à nous. « Où donc les bédouins enterrent-ils leurs morts? » dis-je à Hassan-Aga, qui marchait à côté de moi. « L'Arabe, me répon-

dit Hassan, ne s'inquiète pas plus de savoir le lieu où il dormira son dernier sommeil, qu'il ne s'inquiète de savoir le lieu où il dressera sa tente; il ensevelit ses morts partout où il se trouve, et, si, dans ces campements divers, il revenait à la place où il a déposé les restes d'un père, d'un frère ou d'une épouse, il ne trouverait plus rien; car un jour un vent impétueux se lève, creuse la terre, et, avec la poussière du désert, il emporte et disperse la poussière des ossements humains. — Un incrédule qui entendrait les paroles que tu viens de prononcer, dis-je à Hassan, rirait si tu lui parlais ensuite de la future résurrection des morts; il te demanderait comment chaque corps pourra être ranimé et redevenir ce qu'il fut avant le trépas, après que, réduit en poussière, il aura été ainsi mêlé, confondu avec le sable, et qu'il aura été dispersé par les vents en cent lieux divers. — L'incrédule qui ne se comprend pas lui-même, répondit Hassan-Aga, voudrait-il comprendre les mystères de la Providence? Le Prophète a dit : *Dieu qui a tiré les mondes du chaos, Dieu qui a tout créé, manquerait-il de puissance pour faire revivre les morts?* »

On peut donc faire cette remarque, qu'il

n'y a pas de tombeaux chez les bédouins ; ils n'ont jamais connu le charme mélancolique qu'on éprouve sur le sépulcre d'un père ou d'un ami ; ils n'ont jamais prêté l'oreille au doux et plaintif murmure d'une ombre ; ils n'ont jamais médité, aimé, espéré autour d'un funèbre monument. L'Arabe du désert qui n'a pas connu la paix d'une demeure fixe pendant sa vie, ne connaît pas la paix de la tombe après sa mort ; sa froide dépouille devient errante comme le fut sa propre vie. Il est dans la destinée du bédouin de ne rien laisser de lui en ce monde. Le bédouin se pose sur la terre comme les oiseaux du ciel, mais ne s'y attache pas ; après son trépas, le vent mêle ses cendres au sable qui tourbillonne, et vous ne pourriez pas plus trouver son sépulcre que celui du milan, du vautour ou de l'épervier.

Vers les dix heures du matin, nous vîmes un troupeau de brebis et de chèvres gardé par deux jeunes pâtres, armés d'une massue et d'une lance. Ils étaient assis devant un feu de broussailles. Nos cavaliers leur demandèrent du pain. « Sous ce brasier, répondirent-ils, un pain se prépare ; attendez qu'il soit cuit, et vous le mangerez. » L'un des deux pâtres écarta bientôt la braise avec un bâton, et un large pain nous apparut : c'était

le pain *cuit sous la cendre*, comme au temps d'Abraham. Quand les bédouins sont en voyage, ils emportent un sac de cuir rempli de farine de froment, une outre pleine d'eau, et un vase de bois pour pétrir la farine. Ce pain est sans levain; il n'est mangeable que tout frais et tout chaud; aussi les Arabes ne le préparent-ils qu'à l'instant où ils vont prendre leur repas. Voilà comment les bédouins font le pain lorsqu'ils sont en course. Sous la tente, ils étendent la pâte sur un plateau d'étain, qu'on laisse sur le feu jusqu'à ce qu'il soit très-échauffé. Ce pain-là est mince et très-bon. Les pâtres nous indiquèrent le lieu où était campée la tribu du cheik Mahmoud. Nous cheminâmes vers le nord-est jusqu'au coucher du soleil, et nous aperçûmes enfin les tentes que nous cherchions depuis deux jours.

La physionomie d'un camp arabe est curieuse à étudier. Nous arrivâmes au milieu des tentes du cheik Mahmoud à cette heure du soir où toute la tribu est en mouvement : pendant que le soleil se promène dans les cieux, tout est calme et inanimé dans un camp bédouin. Durant la journée, les troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres, paissent l'herbe dans les lieux environnants; toutes les tentes apparaissent alors

immobiles ; personne hors des demeures ; les femmes filent la toile, les hommes dorment ou fument : on ne dirait pas que sous ces tentes habitent de nombreuses familles. Mais au coucher du soleil, l'activité commence ; tout le monde sort des tentes ; vous entendez les cris des hommes, des femmes, des enfants, appelant les chameaux, qui répondent par de longs beuglements aux voix sonores des bergers. Les chevaux hennissent, les chèvres, les moutons bêlent, et les chiens aboient derrière les tentes. Partout des feux s'allument, et au-dessus de chaque tente s'élève une légère colonne de fumée, semblable à la fumée des toits des villages, aux approches de la nuit : *Villarum culmina fumant*, comme dit le chantre des Bucoliques.

Les tentes de la tribu d'Abech-Dah étaient au nombre de cent cinquante ; elles étaient dressées en cercle, et occupaient un espace d'environ deux milles. Des chevaux sellés et bridés, des lances plantées à terre, apparaissaient à la porte de chaque demeure, comme pour la garder. La tente du scheik, la plus grande de toutes, se voyait au-devant des autres, vers l'occident ; elle est toujours placée de ce côté-là : les Arabes de

Syrie attendent de l'occident leurs ennemis aussi bien que leurs hôtes. S'opposer à ceux-ci et accueillir ceux-là, c'est la principale affaire du cheik. Comme l'usage du voyageur est de s'arrêter à la première tente qui se présente à lui dans le camp, le cheik doit se trouver du côté par où il arrive le plus d'étrangers.

Nous mîmes pied à terre devant la tente du chef de la tribu. Il n'y était pas; il était à Damas, et ne devait revenir que dans une quinzaine de jours. Son frère, appelé Mézied, le remplaçait en son absence dans ses fonctions de cheik. Mézied avait environ quarante ans; il était maigre, de moyenne taille, les traits de son visage étaient pleins d'expression; il vint au-devant de nous : « *Sélam-Aleik* (que la paix soit sur vous!), nous dit-il. *Entrez sous ma tente, vous en êtes les maîtres.* » Nous entrâmes dans la demeure du cheik. Un Arabe prépara tout de suite le café, et bientôt la liqueur parfumée nous fut offerte. Chacun de nous avait un chibouk, chose indispensable dans le désert; mais le cheik nous présenta le sien, et fuma à son tour avec le nôtre. Dès ce moment, nous devînmes les hôtes sacrés de Mézied. L'Arabe qui a pris le café et fumé la pipe, ou mangé le pain et le sel avec un étranger,

sous sa tente, le protége et le défend dans l'occasion, au péril de sa vie.

Après les cérémonies d'usage, Mézied nous dit : « D'où venez-vous? où allez-vous? » Hassan-Aga donna alors au cheik le billet de Madjoun-bey. Mézied ne sachant pas lire, un marchand de Homs, qui était venu vendre des étoffes dans la tribu, le lut à haute voix. Après la lecture, le cheik prit le billet', le porta à ses lèvres et sur sa tête, en signe de respect, puis il parla en ces termes :

« Ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer le nom de Madjoun-bey ; je sais qu'il est bon musulman, vaillant guerrier, et je respecte tout ce qui vient de lui ; mais, malgré ma bonne volonté, je ne puis aujourd'hui faire ce qu'il demande : il m'est impossible de faire conduire ces deux étrangers à Tadmor (Palmyre), parce que ma tribu est en guerre avec une autre tribu, qui nous a pris, il y a trois jours seulement, trois cents chameaux et vingt chevaux, les plus beaux que nous eussions. On s'exposerait à une mort certaine en allant maintenant à Tadmor. La vie de l'homme est courte ici-bas, et ce serait folie que de l'abréger encore par une mort qui ne donnerait point de gloire. D'ici

à une quinzaine de jours, nos ennemis auront changé de place, et nous pourrons alors, si Dieu le veut, aller à Tadmor. Dernièrement une famille anglaise voulut aller visiter les grandes ruines; un cheik lui donna trente hommes d'escorte, et répondit d'elle sur sa tête. Une troupe de bédouins tomba sur les Anglais et sur leur escorte, comme un nuage chargé de grêles tombe sur un troupeau effrayé. La famille anglaise fut complétement dépouillée, et le cheik, qui avait répondu d'elle, se vit obligé de lui rembourser l'équivalent de la somme qu'on lui avait volée[1]. Grâces en soient rendues à Allah! j'ai plus de prudence que ce cheik, et je ne ferai rien.

— Le désert est vaste, dis-je à Mézied; il y a des milliers de chemins pour nous conduire à Tadmor, sans que l'escorte que tu nous donneras ait besoin de passer par où sont tes ennemis. »

Hassan-Aga fit remarquer à Mézied que Madjoun-bey verrait avec peine sa demande si mal accueillie par le frère de son ami, le noble cheik Mahmoud. « Voici notre repas du soir, » dit le cheik en voyant entrer sous la tente un bédouin portant un plateau d'étain sur lequel était une gazelle

[1] J'ai vu à Athènes, au mois de novembre 1836, la famille anglaise qui fut volée par les bédouins dans le désert de Palmyre.

rôtie. « Mangeons maintenant , et nous songerons ensuite au voyage aux ruines. »

Nos onze cavaliers, Mézied, son fils Akmed, jeune homme de dix-huit ans, mon compagnon de voyage, l'interprète Ibrahim, Abdallah notre muletier et moi, nous nous assîmes à la manière orientale, sur des tapis grossiers, autour du large plateau d'étain, et la gazelle fut dévorée en moins d'un quart d'heure. Nous n'avions ni couteau ni fourchette; chacun se servait de sa main droite pour dépecer l'animal rôti; la chair de la gazelle est grisâtre, son goût est à peu près celui du lièvre. On nous apporta ensuite un second plat; c'était une grande gamelle de bois remplie de *bourgoul*, nourriture habituelle des bédouins. Ils ne mangent de la viande que dans les grandes circonstances de leur vie, ou lorsqu'ils veulent fêter des étrangers. Le *bourgoul* est du froment broyé; on le fait bouillir avec de la pâte de farine fermentée, et puis on le fait sécher au soleil : ainsi préparé, il se conserve pendant un an. On le fait cuire comme le pilau, avec du beurre de chameau; son goût me parut détestable, et la manière de manger de nos convives n'était pas faite pour exciter notre appétit : nos Arabes plongeaient

leur main droite dans la gamelle, ils pressaient la pâte de *bourgoul*, et après avoir fait des boulettes de la grosseur d'un œuf de poule, ils l'avalaient. Le repas fini, chacun se leva et alla essuyer sa main droite à un morceau de toile noire suspendu à un des coins extérieurs de la tente. Cette espèce d'essuie-main se nomme *roffé*. Aucun homme de bonne réputation ne voudrait s'asseoir au-dessous de ce morceau de toile, et c'est là l'origine de cette expression proverbiale, *Ta place est au roffé*, pour désigner quelqu'un d'un caractère méprisable.

Après le repas, les Arabes s'assirent sous la tente, autour d'un grand feu. La veillée fut longue. On raconta plusieurs histoires, mais de tous ces récits du désert, un seul me parut digne d'être remarqué. Le personnage d'Antar, cet Achille du désert, comme vous l'avez appelé, est devenu populaire chez les bédouins. Dans sa conversation l'Arabe a coutume de dire, selon la nature du sujet qui l'occupe : *J'imiterai Antar*, ou bien : *Je n'imiterai pas Antar*. L'histoire que je vais vous rapporter est tirée de l'épopée de l'Arabie ; elle nous fut racontée par un bédouin de la tribu de Mézied.

« Antar l'Africain (que ce nom vive à jamais !)

était vaillant guerrier, mais il n'était pas riche; il aimait Ibla, la noble fille de Malik. Il ne pouvait obtenir sa main qu'en donnant à son père cent chameaux de l'Irak-Arabi (la Mésopotamie); ces chameaux appartenaient à Manzor, fils de Masseme, roi des Arabes et lieutenant de Neuhirvan, sultan de Perse. Or ceci était un piége qu'on tendait à Antar; on voulait se débarrasser de lui, et on croyait qu'il trouverait la mort en allant prendre des chameaux appartenant à un homme qui avait sous ses ordres d'innombrables armées. Antar, emporté par son courage et par son amour, partit. Ses amis avaient voulu le retenir, mais il ne les écouta pas : le père d'Ibla lui avait demandé des chameaux; Antar les lui avait promis : « Ne dis jamais non après avoir dit oui, chantait Antar; ou couvre ton front du bandeau de la honte et du repentir : le mot non, après le mot oui, est aussi lâche que méprisable. Quand tu veux avoir un ami, choisis un homme noble, franc, sincère et libéral; lorsqu'il dira non, dis non : quand tu auras dit oui, qu'il dise oui : que ton glaive soit à deux tranchants, mais jamais ta langue! »

Antar partit avec son frère Chibuod; ils arrivèrent dans l'Irak-Arabi, et, soit par ruse, soit

par force, ils enlevèrent un grand nombre de chameaux. Ils se mirent en marche vers leur tribu avec ce riche butin. Mais, comme le soleil commençait à lancer ses rayons les plus brûlants, il s'éleva derrière eux un tourbillon de poussière qui, en s'avançant rapidement, laissa voir douze cents guerriers, appelés Chiboniens, couverts d'armes brillantes et brandissant les uns de longues lances, les autres des épées étincelantes. Cette troupe avait été envoyée par Manzor à la poursuite d'Antar et de son frère. Antar fit des prodiges de valeur en combattant avec les Chiboniens; mais quel guerrier, quel démon pourrait tenir tête à douze cents hommes armés? Chibuod n'avait pas su ce qu'était devenu son frère, et, le croyant mort, il songea à se sauver lui-même.

» Chibuod arriva auprès d'une caverne, devant la porte de laquelle un jeune berger attisait un feu pétillant où se préparait son modeste souper: « Jeune homme, viens à mon secours, lui cria Chibuod, je me mets sous ta protection; un danger me menace. Mes ennemis viennent de tuer mon frère, et ils veulent aussi rougir cette terre de mon sang.

» —Oui, par ton père! je te sauverai, répondit le

pâtre, et l'on m'arrachera la vie avant d'attenter à la tienne. Entre dans ma caverne, et ne crains aucune trahison de ma part : je ne suis qu'un pauvre pâtre, mais je suis Arabe; je descends d'Ismaël, fils d'Abraham, père des croyants! »

» Chibuod entra dans la caverne du pâtre bédouin. A peine y était-il, que les cavaliers qui le poursuivaient avec la rapidité de l'aigle, arrivèrent : « Misérable bâtard, dirent-ils au berger, nous avons vu se cacher dans ta caverne un démon que nous poursuivons vainement depuis ce matin; il nous a lassés. Livre-le-nous, afin que nous le hachions en morceaux. Que Dieu maudisse celui qui lui a donné le jour, et les muscles des jambes de son coursier !

» — O Arabes ! répondit le berger, accordez-moi sa vie, je vous en conjure : ne rejetez pas ma prière, je lui ait offert l'hospitalité, il est sous ma sauvegarde.

» — Ta sauvegarde ne lui servira de rien, reprirent-ils; il faut nous le livrer ou te préparer toi-même à mourir, car son frère a tué au moins cent de nos camarades.

» — Vous avez puni son frère, c'est bien! mais mon protégé n'est que malheureux; je n'ai pas vu une goutte de sang sur ses mains.

» Le pâtre vit qu'il défendait Chibuod vainement et qu'ils allaient être tous les deux massacrés. « Nobles Arabes, dit le berger aux cavaliers, vous savez ce que c'est qu'un serment pour un fils d'Ismaël; je ne puis vous livrer celui que j'ai accueilli dans ma demeure; mais éloignez-vous de soixante pas de ma caverne, et, sans en chasser le fuyard, je l'engagerai à sortir; quand il ne touchera plus mon sable hospitalier, vous pourrez en faire ce que vous voudrez sans que son sang retombe sur ma tête.»

» Les cavaliers consentirent à cela et se retirèrent à soixante pas. Le pâtre entra alors dans la caverne et dit à Chibuod :

« Tu as entendu ma conversation avec tes ennemis, je ne puis te sauver qu'aux dépens de ma vie; mais je t'ai juré fidélité et je tiendrai parole. Liemoi les pieds et les mains, mets-moi ce mouchoir sur la bouche, et descends-moi dans cette grotte que j'ai creusée; elle est couverte d'une trappe que tu refermeras sur moi. Après avoir fait cela, tu laisseras là tes armes, tu prendras mes vêtements, ma besace pleine de provisions, mon bâton, et tu sortiras de ma caverne en chassant mes brebis devant toi. Quand tu seras à une vingtaine de pas de tes ennemis, tu leur crieras : « J'ai vaine-

ment voulu faire sortir ce malheureux de ma demeure, il s'obstine à y rester malgré moi, je vous le livre. » A ces paroles, ils viendront dans la caverne, et, pendant qu'ils chercheront, tu couperas promptement les sangles de tous leurs chevaux, tu monteras sur le plus beau, et tu fuiras. Obéis, ne perds pas un instant! »

» Chibuod ne se rendit qu'avec peine aux instances du jeune homme; mais enfin, après l'avoir comblé de bénédictions, il fit tout ce qu'il lui avait dit de faire, et partit sur le plus beau des coursiers de ses ennemis avec la rapidité de la peur. Les Chiboniens entrèrent dans la caverne et y cherchèrent longtemps. Le berger gardait le silence pour laisser à Chibuod plus de temps pour s'éloigner. Enfin il se mit à pousser de grands cris, appela à son secours en indiquant la trappe qui le séparait de la lumière. Les cavaliers aidèrent le pâtre à remonter. « Ce maudit Africain, dit le pâtre, avait entendu notre conversation, et, me tenant le poignard sur la gorge, m'a forcé à me taire, et m'a jeté dans cette grotte, où sans vous je serais mort. » Les Chiboniens crurent au généreux mensonge du berger, ils le délièrent et coururent à leurs chevaux; mais, trouvant toutes les sangles coupées, ils renoncèrent à

l'espoir d'atteindre Chibuod. Ils prirent leurs chevaux par la bride, et marchèrent toute la nuit et tout le jour, honteux d'avoir été joués par un seul homme. Chibuod put retrouver son frère Antar, qu'il avait cru mort dans la mêlée. »

Je reviens aux arrangements de notre voyage. Le 22 octobre au matin, Mézied céda enfin à nos instances; il nous donna une escorte. Le cheik, comme je l'ai déjà dit, ne savait pas lire; le marchand de Homs traça sur un morceau de papier les paroles suivantes, sous la dictée de Mézied :

« Au nom de Dieu puissant et juste, moi, » Mézied, fils de Sélim, frère du noble cheik » Mahmoud, je déclare avoir reçu sous ma tente » MM. A. B. et B. Poujoulat, voyageurs français, » conduits dans mon camp par Hassan-Aga, » officier de la cavalerie irrégulière de Syrie. Je » m'engage à faire accompagner les deux Fran- » çais à Tadmor et à Homs, par sept hommes de » ma tribu. Je prends MM. A. B. et B. Poujoulat » sous ma protection; les sept bédouins, parmi » lesquels il y aura mon fils Akmed, les défen- » dront contre tous ceux qui oseraient les atta- » quer. Nos ennemis (que Dieu maudisse!) auront » la vie des Arabes, mes frères, avant d'avoir

» celle de mes deux hôtes du pays des Francs.

» Louanges à Allah ! Paix et prières sur Mo-
» hammed, son prophète. »

Le marchand lut ces paroles à haute voix en présence des cavaliers; ensuite Mézied apposa son cachet au bas du papier; nous fîmes nous-mêmes, par écrit, une déclaration où nous attestions que Hassan-Aga nous avait remis sains et saufs entre les mains de Mézied, frère du cheik Mahmoud. Quatre cent cinquante piastres (125 f.) fut la somme convenue entre nous pour être distribuée aux bédouins qui devaient nous accompagner; nous leur donnâmes deux cent cinquante piastres avant de nous mettre en route, avec la promesse de leur donner le restant de la somme à la fin du voyage : Hassan-Aga et ses cavaliers reçurent aussi leur bakchis et reprirent le chemin de Homs. Tous ces détails sont utiles à mentionner lorsqu'il s'agit d'une excursion à Palmyre avec les bédouins.

Nos sept hommes d'escorte étaient armés de fusils à mèche, de sekin ou coutelas recourbés suspendus à la ceinture, et de lances surmontées de plumes noires d'autruche, emblème de la mort. Ils étaient montés sur des chevaux de toute beauté; des colliers faits avec des dents de

sanglier, des talismans contre le *mauvais* œil, des petites bourses de cuir renfermant un papier où est écrite la génération des chevaux, se montraient autour du cou des coursiers. On sait l'amour des Arabes pour leurs chevaux; ils les aiment plus que leurs femmes; ils connaissent mieux la généalogie de leurs coursiers que celle de leurs propres ancêtres. La naissance d'un noble poulain est un plus grand sujet de joie et de félicitation que la naissance d'une fille de la tribu. L'Arabe ne frappe jamais son coursier; il ne se sert ni de l'éperon ni du fouet pour lui donner le signal du départ; il n'a qu'à faire un mouvement avec son corps, et le cheval s'élance avec la légèreté du vent. Quelques-uns des chevaux de notre escorte avaient des selles à la turque, d'autres des *médéaa* ou peau de mouton rembourrée; ils n'avaient ni brides ni étriers; les bédouins les dirigeaient avec une corde. Ces chevaux sont petits comme la plupart des chevaux arabes, mais ils sont tous parfaitement faits. Parmi les sept coursiers de nos bédouins, il n'y avait qu'un seul étalon; le reste était des juments. L'Arabe préfère la jument à l'étalon, parce qu'elle ne hennit point (chose inappréciable dans les expéditions nocturnes), parce qu'elle est plus douce,

et qu'elle peut, au besoin, donner du lait pour apaiser la soif et la faim de son maître. Les étalons, qu'on ne réserve pas pour multiplier les races, sont vendus dans les villes de Syrie.

Akmed, fils de Mézied, montait le seul étalon de notre caravane; ce cheval était admirable; son œil sauvage lançait des éclairs; son poil était brillant et noir comme l'ébène; sa crinière était superbe; il avait trois pieds blancs et une petite marque blanche sur le front. Je n'avais jamais vu un aussi bel animal; c'était bien là ce coursier d'Arabie dont l'Écriture a tracé le portrait. « Le hennissement de ses naseaux est terrible. Il creuse du pied la terre, il s'égaie en sa force; il vole au-devant des guerriers; il se rit de la peur, il ne la connaît pas! il ne se détourne point de l'épée, il affronte les flèches qui sifflent et le fer étincelant des dards et l'éclair des javelots. Il écume, il frémit, il dévore l'espace, il tressaille d'aise au bruit du clairon. Il flaire de loin la bataille, la voix tonnante des chefs et les cris de victoire; au son éclatant de la trompette, il dit: Allons![1] »

Au bout de quatre heures de marche, depuis le camp de Mézied, nous vîmes venir vers nous, ventre à terre, six cavaliers. « Voici nos enne-

[1] Job, ch. 39.

mis, nous dit notre escorte, ne bougez pas de cette place, nous vous retrouverons là ; nous allons combattre ! » Et ils partirent comme l'éclair en jetant leur cri de guerre. En un moment nos bédouins eurent disparu, et nos regards ne découvrirent plus que la vaste et muette solitude. Nous avions, M. B. et moi, nos pistolets en mains, bien décidés à les décharger sur le premier bandit qui viendrait nous attaquer. Notre drogman Ibrahim et notre Maure, restés seuls avec nous, pleuraient à chaudes larmes, et nous reprochaient déjà leur mort. *Perchè noi siamo venuti in questo horribile deserto !* me disait Ibrahim en sanglotant ; *io lo diceva assai : questi bedouini sono i piu gran birbanti del mondo ; noi tutti ammazzaranno !* (Pourquoi sommes-nous venus dans cet horrible désert ! Je le disais souvent : ces bédouins sont les plus grands brigands du monde ; il nous assassineront tous !) Après une heure d'attente, un de nos bédouins arriva au lieu où nous étions ; il nous annonça qu'un des siens avait été fait prisonnier, que son cheval avait été pris, et qu'Akmed, fils de Mézied, avait reçu un coup de lance au côté gauche.

« Mais n'irons-nous donc pas à *Tadmor ?* dis-je à l'Arabe.

—Mézied vous l'a juré, répondit-il, vous irez à *Tadmor*, quand même nous devrions tous mourir pour vous défendre. Allons rejoindre le reste de la troupe qui nous attend là-bas, au pied de ce monticule. »

Nous nous acheminâmes vers l'endroit désigné; nous y trouvâmes quatre de nos cavaliers, et Akmed, qui avait l'air souffrant et le visage très-abattu. Je demandai à voir sa blessure; lui-même découvrit son sein avec peine, et j'aperçus une blessure au côté gauche; mais cette blessure n'était ni fraîche ni sanglante. Nous comprîmes alors que tout cela n'était qu'une mauvaise ruse de guerre pour avoir des piastres. En effet, tandis que j'examinais la blessure d'Akmed, un de nos bédouins, nommé Sélim, me dit :

« La jument qu'on nous a prise est de noble race, ses jambes sont plus fines que les jambes des gazelles, et ses pas plus rapides que les pas de la mort. Cette belle jument vaut quarante bourses (cinq mille francs); tu es trop généreux, ô jeune homme! pour souffrir que nous essuyions cette perte.

— Nous parlerons de cela à Homs, répondis-je à Sélim en sautant sur mon cheval; maintenant, allons à Tadmor.

Voilà un de ces tours que les bédouins jouent aux Européens dans le désert. Les six cavaliers qui s'étaient élancés contre nous comme pour nous attaquer, avaient été envoyés par Mézied. Ne pouvant pas nous dépouiller ostensiblement, parce qu'ils ont répondu de nous sur leur vie, ils inventent toutes sortes de stratagèmes pour nous escroquer de l'argent. Et ces mêmes hommes, capables d'une pareille fourberie, se croiraient offensés dans leur *dignité* si on leur offrait de l'argent pour prix de la nourriture qu'ils ont donnée sous leur tente! Tel est le caractère des Arabes du désert; c'est un mélange de brigandage et de générosité. Les bédouins joignent à des instincts atroces les vertus que nous admirons dans les mœurs d'Abraham et de Jacob. L'Arabe vagabond dépouillera le voyageur sur le grand chemin, et le recevra sous sa tente *au nom de Dieu clément et miséricordieux!*

En cheminant dans le désert, nous vîmes deux vautours déployant leurs larges ailes au-dessus de nos têtes, et nous entendions les cris de souffrance de deux pauvres petits oiseaux qu'ils tenaient dans leurs serres. Un des petits oiseaux s'échappa; le vautour se précipita sur lui en poussant des cris de rage; le petit oiseau fut dé-

voré, et ses plumes s'envolèrent à travers l'espace. Je lâchai un coup de pistolet sur l'oiseau de proie, mais la balle ne l'atteignit point. « N'as-tu jamais vu dans les villes et les villages de Syrie, me dit alors un de nos bédouins, les soldats égyptiens levant des recrues? Les soldats fondent sur les paisibles habitants des cités et des campagnes, comme ces deux vautours sur ces pauvres petits oiseaux; malheureusement, les Syriens ne peuvent point traiter les hommes d'Ibrahim-pacha comme tu viens de traiter un de ces deux vautours. » Telle est l'opinion du désert sur le gouvernement du pacha d'Égypte.

Il n'y a point de routes tracées dans les plaines sablonneuses où nous marchions. L'Arabe seul peut se diriger à travers ces solitudes. Les bédouins prennent pour guide, dans le désert, les marques des pas des hommes et des chameaux. Notre escorte, en allant vers Palmyre, tenait souvent les yeux attachés sur la terre; elle devinait, d'après les traces des pas que nous voyions, si c'étaient des amis ou des ennemis qui avaient passé par là; elle savait s'ils étaient loin ou près. Par quelle sagacité merveilleuse le bédouin peut-il se rendre compte de tant de choses à la seule vue de l'empreinte des pas sur le sable? Il vous dira

si le pas appartient à sa propre tribu ou à quelque autre du voisinage ; en examinant la profondeur de l'empreinte, il reconnaît si l'homme était chargé ou non ; un seul regard jeté sur la trace lui indique si l'homme a passé le jour même ou deux jours auparavant. L'intervalle plus ou moins régulier de ses pas lui fait connaître si l'homme était fatigué ou non, et s'il peut réussir à l'atteindre. Le bédouin est aussi habile à suivre les traces du cheval et du chameau, et cette facilité lui est d'un grand secours pour aller à la recherche des troupeaux ou pour courir après des fuyards.

Le jour de notre départ du camp de Mézied, nous nous trouvâmes, vers les quatre heures après midi, sur une esplanade où se montraient les traces toutes récentes d'une tribu. Au lieu de suivre ces traces, nos bédouins prirent une route opposée.

« Ces empreintes de pas semblent être d'aujourd'hui, dis-je à un de nos Arabes ; pourquoi ne les suivrions-nous point ?

— La tribu qui a campé là, me répondit-il, ne doit pas être loin à l'heure qu'il est, mais il vaudrait mieux dormir cette nuit en plein air, que d'aller chercher un asile dans cette tribu ; elle est

formée d'Arabes *schammar* (crieurs); que Dieu nous garde de tomber entre leurs mains! » Burckhard avait vu un Arabe découvrir et suivre les pas de son chameau dans une vallée sablonneuse, où s'offraient d'autres traces de ces animaux; il sut lui dire le nom de tous ceux qui avaient passé dans la matinée.

Vers les huit heures du soir (le 22 octobre), nous aperçûmes devant nous, au loin, un grand nombre de feux qui brillaient à travers l'obscurité de la nuit. A cette vue, notre escorte jeta des cris de joie; c'était une tribu amie, celle du cheik Pharah. Nous arrivâmes dans le camp, et nous nous trouvâmes bientôt sous la tente du chef. C'était un homme d'environ soixante ans, d'une belle et imposante figure. « Ces étrangers sont nos hôtes, lui dit Akmed; nous avons mangé avec eux le pain et le sel sous la tente de mon père. — Que la paix soit sur eux! répondit Pharah en fixant sur nous ses yeux avec bonté. Ma demeure sera pour eux un abri sûr et tranquille. »

On nous apporta du bourgoul et la moitié d'un chevreau rôti, que nous mangeâmes avec notre escorte. Ce fut sous la tente de Pharah que je bus pour la première fois de l'eau des

bédouins ; c'était une eau de pluie ; les Arabes la puisent dans des réservoirs situés au milieu du désert, où elle reste éternellement. Les brûlants rayons du soleil tombent toute l'année sur cette eau croupissante ; les bédouins en remplissent des outres malpropres, et le mouvement du transport d'un lieu à un autre achève de donner à cette eau une odeur horrible. De ma vie je n'ai éprouvé un pareil dégoût : mon cœur se soulève encore en y pensant. Nous conseillerons donc aux voyageurs qui iront à Palmyre d'emporter avec eux leur provision d'eau pour tout le temps que durera le voyage.

Un bien curieux tableau s'offrit à nous sous la tente du cheik Pharah. Cette tente pouvait avoir trente pieds de longueur sur dix ou douze pieds de largeur. Au milieu était un grand feu formé de broussailles et de fiente de chameau desséchée au soleil. Vingt ou trente bédouins de tout âge étaient accroupis autour du brasier ; ils étaient là, les uns à demi couchés, la tête appuyée sur la main droite et fumant la pipe ; les autres assis sur leurs talons, et légèrement inclinés vers le feu. Je contemplais ces belles têtes, blanchies par l'âge ou couvertes d'une épaisse chevelure noire tombant sur l'épaule ; leur noble front, leurs yeux

noirs, leur nez aquilin et leurs dents blanches, se dessinaient fantastiquement à travers les lueurs incertaines du foyer. Par-dessus ces superbes figures d'hommes, apparaissaient un cercle de têtes de chameaux qui, allongeant leur cou, regardaient le brasier avec des yeux immobiles. La réunion était grave et silencieuse; on n'entendait rien, excepté le nom d'Allah, s'échappant de la poitrine des bédouins.

« Les Arabes, dis-je à notre drogman, ont toujours sur leurs lèvres le grand nom d'Allah; il serait curieux de savoir comment ces hommes du désert comprennent l'existence de l'Être suprême. » Pharah, qui était assis à côté de moi, demanda à Ibrahim le sens des paroles que je venais de prononcer, et l'interprète les lui traduisit fidèlement.

« Je sais que Dieu existe, dit le cheik d'une voix solennelle, comme je sais qu'un homme ou un chameau a passé par le chemin lorsque je vois les traces de ses pas empreintes sur le sable; la terre avec ses montagnes, ses fleuves, ses arbres, ses innombrables êtres vivants et les productions qui les nourrissent; la succession de la nuit et du jour, la pluie qui descend des nuages sur la terre, le changement des vents, des sai-

sons, et tant d'autres merveilles que je ne puis dire, sont aux yeux de tout homme de bonne foi des marques évidentes de l'existence de Dieu. Dans les temps d'ignorance [1], les Arabes adoraient le soleil, la lune, les étoiles; un sentiment naturel les portait à l'adoration de ces astres radieux que nous voyons au firmament; les Arabes d'alors adoraient les œuvres sans connaître l'ouvrier. Mohammed notre saint Prophète, nous a appris enfin quel était ce grand Dieu créateur de toutes choses. »

« Cette démonstration de l'existence de Dieu, dis-je à Pharah, est admirable. Permets-moi, vénérable cheik, de te parler de Dieu à mon tour : écoute ces accents d'un prophète qui vivait autrefois dans le pays de Jérusalem :

« C'est Dieu qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui les a étendues. C'est lui qui a pesé les cieux, et qui soutient avec ses trois doigts la masse de la terre. C'est lui qui a mis les collines en équilibre. Les nations sont devant lui comme une goutte d'eau dans un vase d'airain, comme un grain de sable dans une balance. Les îles sont devant lui comme de la poudre légère.

[1] Les Arabes désignent sous ce nom-là le temps qui a précédé l'islamisme.

Le Liban et ses forêts ne suffiraient pas au feu de ses autels, et tous les animaux de la terre ne seraient pas un sacrifice digne de lui. Le ciel est son trône, et la terre son marchepied. — C'est lui qui a étendu les cieux comme un voile, et qui les a préparés comme un pavillon pour l'homme. C'est lui qui regarde en pitié la science du philosophe et la justice des juges de la terre[1]. »

Une telle peinture de la divinité était faite pour frapper l'imagination des bédouins; chacun regardait son voisin avec une expression de surprise et d'admiration. L'un d'eux, beau jeune homme d'une trentaine d'années, ouvrit le premier la bouche, et dit :

« Les chrétiens ne sont pas si éloignés de Dieu, puisqu'ils savent d'aussi belles choses. »

Dans ma prochaine lettre je parlerai en détail des mœurs et des usages des bédouins.

[1] Isaïe, ch. 40



LETTRE XXVII.

Mœurs et usages des bédouins.

A MON FRÈRE.

Palmyre, octobre 1837.

J'interromps mon itinéraire vers Palmyre pour vous résumer dans une lettre à part mes observations et mes études, tout ce que j'ai vu et appris sur la physionomie morale de ces peuplades au milieu desquelles je me trouve jeté depuis plusieurs jours. Je ne veux pas avoir à me distraire de la contemplation d'un moment ou d'un souvenir d'histoire pour signaler un trait de mœurs, une coutume, un curieux détail de la vie des bédouins. J'aime mieux réunir tous les traits divers dans un tableau particulier et complet où se reflètent comme dans un miroir les vivantes images du désert.

Le grand désert de Syrie est habité par deux races de bédouins ; l'une porte le nom d'*Anézé*, l'autre, celui d'*Alh-el-Chémal*. Ces deux races se divisent en une infinité de tribus dont chacune a un nom différent. Les Anézés sont plus nombreux, plus riches que les Alh-el-Chémal. Burckhard, ce voyageur anglais qui a fait une étude approfondie des Arabes, assure, d'après les données les plus probables, que le nombre des Anézés s'élève à quatorze mille cavaliers dont dix mille montés sur des chevaux, quatre mille sur des chameaux. Ajoutez-y le nombre approximatif des femmes et des enfants, et pour chiffre total vous aurez trois cent mille Anézés. On évalue la population des Alh-el-Chémal à deux cent cinquante mille âmes. Les Alh-el-Chémal occupent les régions septentrionales du désert de Syrie ; les Anézés fréquentent les plaines méridionales de ce pays. Ils sont, parmi les Arabes de Syrie, les seuls qui soient véritablement bédouins (*bédaouï*) ou hommes du désert ; les mœurs des autres Arabes, dans le voisinage de ce pays, ont été plus ou moins modifiées. Ce sont les Anézés que nous avons eu occasion de voir pendant notre voyage à Palmyre, et c'est de ceux-là que je vous parlerai particulièrement.

Les bédouins ne sont pas de haute taille ; ils ne dépassent pas cinq pieds et trois pouces, mais ils sont parfaitement faits. Ils ont, en général, la tête fort belle ; le type de leur figure ne ressemble pas à celui des Arabes de l'Algérie. La figure du bédouin de Syrie est longue, fortement caractérisée et brunie par les feux du soleil. Leurs yeux sont noirs et pleins de vivacité ; leurs dents sont d'une éclatante blancheur ; leur barbe est noire, courte et rare, et cela s'explique par les ardeurs d'un soleil qui brûle la barbe de l'homme comme il brûle les arbustes et les plantes.

Le bédouin est d'une sobriété extraordinaire ; on a observé que six onces de pain par jour lui suffisaient. Il est peu d'hommes plus durs à la fatigue que les bédouins ; ils bravent la soif, la faim, les rigueurs des saisons ; ils dorment la nuit en plein air, et ne craignent pas de se reposer le lendemain sous les feux du jour. Le bédouin, dans sa sobriété, dans sa vie infatigable, est semblable à son chameau, qui peut marcher bien longtemps sans se reposer, sans manger ni boire.

Rien de plus simple que leur costume ; il se compose d'une légère calotte de coton au-dessus de laquelle est un mouchoir coupé carrément,

qu'on appelle *keffié*. Ce mouchoir, de couleur jaune ou verte, est de soie ou de coton; il est serré autour de la tête avec une corde de poils de chameau. Un des bouts du *keffié* retombe en arrière, deux autres pendent sur les épaules, et le quatrième descend à côté de la joue gauche. Lorsqu'ils sont en route, les bédouins ramènent sur leur bouche un des bouts du *keffié* pour ne pas recevoir sur leurs lèvres la brûlante poussière du désert. Vient ensuite un caleçon blanc au-dessus duquel est une robe de couleur grise, appelée *kombas*. Cette robe est serrée avec une corde ou avec une ceinture de cuir. Les manches du *kombas* sont très-larges; les bédouins les attachent sur la nuque lorsqu'ils travaillent. Une peau de mouton, ou un manteau (*abba*) de laine rayée, est jeté sur leurs épaules. Le burnous blanc de l'Afrique ne se voit pas dans le désert de Palmyre. Les bédouins ont ordinairement la poitrine et les pieds nus.

Le costume des femmes se compose d'une robe de coton de couleur brune, bleue ou noire, serrée à la ceinture avec une corde. Leurs cheveux, longs et flottants, sont parsemés, comme chez toutes les femmes de l'Orient, d'une infinité de petites pièces de monnaie d'or ou d'ar-

gent. Ce qui fait dire à un poëte arabe en chantant la beauté d'une femme : *Sa chevelure est noire comme la nuit, et les pièces de monnaie qui s'y montrent, brillent comme les étoiles à la voûte céleste.* — La bédouine a la tête couverte d'un mouchoir; les femmes mariées le portent noir, les jeunes filles le portent rouge. Ce mouchoir leur sert de voile; elles le ramènent vers le visage et le tiennent entre leurs dents quand elles ne veulent pas être vues. Toutes les femmes mariées ont les lèvres et le menton tatoués. Leurs oreilles sont ornées d'anneaux d'argent. Des bracelets de verre bleu ou noir entourent leurs poignets et le bas des jambes. Toutes les bédouines ont de grands yeux noirs; leurs dents sont belles et bien rangées.

Le voyageur est frappé de leur noble tournure, de la dignité de leur maintien, de leur air grave et recueilli, de la fierté qui éclate sur leur front et dans leur regard. En les voyant, on comprend dès l'abord tout ce qu'il peut y avoir en elles d'énergie, de courage et d'héroïsme.

Les soins domestiques leur sont confiés. Elles sont seules chargées de dresser les tentes; et cette installation se fait avec une promptitude surprenante. Lorsque la tribu s'arrête dans un vallon

ou dans une plaine, le camp s'établit comme par enchantement.

Il y a environ quarante-cinq ans que les Anézés embrassèrent la doctrine des Wahabites. On sait que la religion de Wahab, ce fameux réformateur arabe qu'on pourrait appeler le Luther de l'islamisme, se réduit à un pur déisme. Les sectateurs de Wahab reconnaissent le Koran comme une révélation divine; mais ils rejettent toutes les traditions d'après lesquelles les musulmans interprètent ce livre : ils regardent Mahomet comme un prophète ordinaire, pour lequel les *croyants orthodoxes* ont une trop grande vénération. Le culte des Wahabites interdit le pèlerinage au tombeau de Mahomet à Médine, mais il exhorte les fidèles à visiter le sanctuaire de la Kaaba, *sanctuaire consacré par la présence d'Ismaël, fils d'Agar*. Les Wahabites récitent régulièrement les cinq prières par jour ordonnées par Mahomed. Cependant les Anézés n'observent pas toutes les ordonnances de la religion de Wahab; la pipe, par exemple, est rigoureusement défendue, et les Anézés ne s'abstiennent nullement de fumer. L'Anézé prononce à chaque instant le nom d'Allah; mais jamais il ne parle de la *religion;* il ne cherche pas à expliquer le

culte du prophète ; il croit à l'immortalité de l'âme, aux félicités qui attendent le juste dans l'autre vie, et aux peines de l'enfer, qui seront le partage des méchants.

Volney a porté dans ce qu'il a dit des idées religieuses des bédouins, l'incrédulité et l'esprit sophistique qu'on trouve dans tous ses écrits ; et cette manière d'envisager la religion des peuples du désert ne lui a pas toujours fait rencontrer la vérité. « Les bédouins, dit Volney, gardent par politique des apparences musulmanes ; mais elles sont si peu rigoureuses et leur dévotion est si relâchée, qu'ils passent généralement pour des infidèles, sans foi et sans prophète. Ils disent même assez volontiers (c'est toujours Volney qui parle) que la religion de Mahomet n'a pas été faite pour eux ; *car, disent les bédouins, comment faire des ablutions, puisque nous n'avons point d'eau? Comment faire des aumônes, puisque nous ne sommes pas riches? Pourquoi jeûner le ramadan (carême des musulmans), puisque nous jeûnons toute l'année? Et pourquoi aller à la Mecque si Dieu est partout*[1] ? » Il nous est difficile de croire qu'un bédouin ait tenu ce langage, et voici pourquoi :

[1] Volney, *Voyage en Syrie*, tom. I, ch. 3.

Le Coran dit, *chapitre IV, verset* 47 : « O croyants! ne priez point avant de vous être lavés, et frottez-vous le visage et les mains avec de *la poussière faute d'eau;* » et j'ai vu dans le désert des centaines de bédouins faisant leurs ablutions avec du sable. Personne au monde, en proportion des biens, ne fait plus d'aumônes que l'Arabe du désert; il ouvre sa tente à un homme quel qu'il soit, et partage avec lui son pain et son lait. Burckhard, qui a fait un si long séjour dans le désert, nous dit que les bédouins observent le jeûne du ramadan avec la plus grande rigueur, même durant leur marche au milieu de l'été; le besoin le plus extrême peut seul les déterminer à rompre le jeûne. Quant au pèlerinage de la Mecque, il est douteux qu'un bédouin, qu'un musulman, ait dit qu'il n'allait pas à la Mecque *parce que Dieu est partout* : tous les croyants, sans exception, savent que ce n'est point *Allah le créateur des mondes* qu'ils vont adorer à la Mecque, mais qu'ils vont rendre hommage à Mahomet, le *glorieux* prophète de Dieu. Volney s'est donc montré bien léger dans l'appréciation des mœurs religieuses du désert.

Nous rectifierons une autre erreur de ce voyageur. Dans son chapitre sur les Arabes bédouins,

il dit que *chaque tribu s'approprie un terrain qui forme son domaine*, et que *c'est la violation de cette propriété qui allume la guerre entre les bédouins*. Ceci est vrai pour une *race entière d'Arabes*, mais il ne l'est pas pour *chaque tribu;* si, par exemple, les bédouins qui vivent dans le désert de Bagdad et de Bassorah venaient planter leurs tentes dans le désert de Syrie, il y aurait guerre entre eux et les bédouins qui habitent les environs de Palmyre. Les causes de guerre les plus fréquentes entre les Arabes d'une *même contrée* sont : la jalousie relativement aux puits, aux pâturages, une insulte faite à l'honneur d'une tribu et surtout le vol des chameaux et des chevaux. Quant à la *propriété* dont parle Volney, je tiens du cheik Mézied que les bédouins ne possèdent pas *un pouce de terrain;* une tribu vient quelquefois dresser ses tentes dans un lieu où, huit jours auparavant, une autre tribu avait campé. Ne voit-on pas, du reste, plusieurs tribus passer l'été dans les pays voisins de Damas, de Hamah, de Homs, d'Alep, où l'eau est plus abondante, et l'hiver revenir dans le cœur du désert, à cent lieues de l'Oronte et du Barada? Les bédouins savent tous les coins du désert où se trouvent les meilleurs pâturages; quand le printemps s'a-

vance, ils se hâtent d'arriver de peur que les pâturages ne soient occupés par d'autres tribus.

Si deux tribus, et surtout si deux races arrivaient le même jour, à la même heure et dans les mêmes pâturages, il y aurait nécessairement guerre entre elles, et elles se battraient pour savoir à qui doit rester la plaine ou le vallon.

L'Arabe du désert de Syrie ne dit donc pas : « Cette plaine, ce vallon sont à moi ; » mais il dit : « *Ce chameau*, *cette tente* et *cette lance* sont mon bien, » voilà leurs seules propriétés. Ils vivent uniquement du produit de leurs troupeaux. C'est de cette manière qu'Abraham, le grand patriarche, vivait ; il vécut de cette manière, non-seulement dans son pays de Chaldée, mais aussi dans la terre de Chanaan, où Dieu le fit venir. *Dieu ne lui donna, dans le pays de Chanaan, aucun héritage; pas un pied de terre* [1].

Abraham traitait d'égal à égal avec les rois et les grands de la terre ; de nos jours encore il n'y a pas dans tout l'Orient un personnage illustre qui ne se crût honoré de fumer le chibouk, de manger le pilau avec un cheik arabe sous sa tente hospitalière. On éprouve un vrai plaisir à voir revivre dans le désert la belle et noble

[1] Actes des Apôtres, ch. VII, v. 5.

simplicité des mœurs bibliques. J'ai offert quelquefois de l'argent aux bédouins qui m'avaient donné l'hospitalité, et mon argent a toujours été repoussé comme un outrage.

Les Arabes que nous avons vus dans le désert ne cultivent jamais la terre; ils regardent ce genre de travail comme indigne d'un noble bédouin. Il est vrai qu'en examinant la nature du pays qui s'étend depuis Homs jusqu'à Palmyre, on voit que l'Arabe n'aurait rien à demander à cette terre ingrate. L'eau est dans toutes les contrées du monde le principe de fécondité de la terre; quand l'eau ne descend pas du ciel, il faut qu'elle soit donnée aux campagnes par d'autres moyens. Sans le Nil, l'Égypte ne serait qu'un affreux désert. Or, comme il ne pleut presque jamais dans le désert de Syrie, il est évident que le sol doit être stérile. Mais ne croyez pas, malgré cela, que ce soit là la cause qui empêche l'Arabe de se livrer aux travaux agricoles; s'il voulait cultiver les champs, il le pourrait en allant s'établir dans les campagnes fécondées par l'Euphrate. « Si vous ne dédaigniez pas l'agriculture, dis-je un jour à un bédouin, vous seriez beaucoup plus riche. — *Est-ce que tu me prends pour un fellah* (paysan) ? »

me répondit-il fièrement. Ce mot explique tout : on sait combien un bédouin méprise un fellah.

Des marchands de Damas, de Homs, de Hamah et d'Alep, portent dans les camps tout ce qui peut servir aux vêtements des Arabes ; ils leur portent également des grains, du café et du tabac. Souvent les bédouins vont eux-mêmes dans les villes de Syrie pour acheter ce qui leur est nécessaire. Ils paient avec des étalons, des chameaux, des chèvres et des moutons. Quand ils sont dans l'impossibilité de payer comptant, les marchands leur donnent six mois, un an, pour satisfaire à leurs engagements ; tout se fait sur parole, mais il n'y a pas d'exemple qu'un bédouin ait nié une dette. S'il n'avait pas, au temps marqué, ce qu'il faut pour payer, il aurait recours à la déprédation, *pour ne pas manquer à l'honneur de sa parole.*

Dans aucun coin du monde, l'égalité humaine n'existe aussi complétement que chez les bédouins ; ils se regardent tous comme des frères. A voir la manière dont ils vivent entre eux, on croirait qu'ils sont en communauté de biens ; point de distinction de rang ou de naissance ; l'Arabe couvert de haillons a sa place autour du foyer hospitalier à côté de celui qu'on voit en-

veloppé dans un riche *abba* ou manteau; le solennel et bienveillant *sélamaleïk!* (que la paix soit sur toi!) est adressé à celui qui n'a rien comme à celui qui possède de nombreux troupeaux; la pipe, le café, lui sont offerts avec le même empressement et le même respect. « La richesse parmi cette nation de pasteurs, a dit Burckhard, ne donne aucune considération; un bédouin pauvre, s'il est hospitalier et libéral selon ses moyens, est plus considéré qu'un bédouin riche qui n'est pas généreux. »

Il y a cependant des esclaves chez les Arabes, jamais une année ne se passe sans qu'un cheik ne se procure des négresses et des nègres venant de la Mecque, du Caire, de Bassorah et de Bagdad; mais au bout de quelque temps il leur donne la liberté et les marie ensemble[1]. Il est un usage relatif aux esclaves que je ne veux point oublier, parce qu'il date des temps les plus lointains. Souvent des esclaves noirs ont quitté leurs maîtres, habitants des villes de Syrie, et sont venus chercher un refuge dans le désert. Les bédouins les ont reçus avec bonté sous leurs tentes, et toute la tribu défendrait, au péril de sa vie, les hommes

[1] Jamais un Anézé ne contracte un mariage avec une négresse.

noirs contre ceux qui viendraient les réclamer. Nous lisons dans le vingt-troisième chapitre du Deutéronome : « *Vous ne livrerez point à son maître l'esclave qui se sera réfugié près de vous ; il habitera avec vous et se reposera dans vos villes : protégez-le et ne le contristez pas.* » Ce curieux passage de la loi de Moïse nous prouve que l'usage de protéger l'esclave réfugié existait déjà au temps du législateur des Hébreux ; Moïse avait dû l'emprunter aux mœurs des Arabes. En retrouvant, après tant de siècles, cet usage chez les bédouins, on voit avec quelle étonnante fidélité l'homme du désert garde les coutumes antiques. Le Koran, qui s'est plus d'une fois inspiré de nos saintes Écritures, a recommandé aussi l'affranchissement des esclaves : « *Le fidèle*, a dit Mahomet, *qui affranchit son semblable, s'affranchit lui-même des peines de ce monde et des tourments du feu éternel.* » On peut s'étonner qu'un précepte aussi positif n'ait pas empêché l'établissement de l'esclavage dans les pays soumis à l'empire du Koran.

Il n'y a qu'une seule tête qui domine toutes les autres dans une tribu ; c'est le cheik. La succession à la dignité de cheik n'est pas invariable ; si le fils ou le frère d'un cheik qui vient de mourir était reconnu incapable de gouverner, on

choisirait dans le camp le bédouin le plus sage, le plus vertueux. Du reste, les chefs nommés par élection sont très-rares. Tout est gratuit dans les fonctions de cheik. Le chef se montre au milieu des hommes de son camp, comme un père au milieu de sa famille. Il juge lui seul toutes les querelles; on se soumet presque toujours à son jugement. Comme les bédouins ne possèdent point de terre, leurs procès ne portent que sur le commerce qu'ils font ensemble, en vendant, en achetant ou en troquant leur bétail. Quand ils concluent un marché entre eux, ils mettent une poignée de terre sur les objets qu'ils échangent, et disent devant des témoins : *Nous donnons terre pour terre, voilà !* Rien ne se fait par écrit, car il est rare, très-rare qu'un bédouin sache lire : tout repose sur la parole verbale.

J'ai vu dans le désert comment on y rend la justice. En cheminant avec notre escorte de bédouins, nous aperçûmes dans le lointain un chameau sans maître. Deux de nos cavaliers, Ismaël et Akmed, se détachèrent de la caravane et partirent au grand galop en se dirigeant du côté où se montrait l'animal convoité. Ils le touchèrent tous les deux au même moment. Ils se le disputaient avec acharnement, et se battaient

avec le sabre. A l'instant où nous arrivâmes à eux pour les séparer, Ismaël reçut un coup de sabre sur le bras droit. Le sang coulait, on lui enveloppa le bras avec un linge. Le plus âgé de nos Arabes saisit la corde du chameau, et dit que le premier cheik que nous rencontrerions déciderait si l'animal appartenait à Akmed ou à Ismaël. Nous arrivâmes dans une tribu trois heures après cette dispute de voleurs. L'affaire fut portée devant le cheik, vieillard octogénaire. Il écouta avec attention le rapport des témoins, puis il dit que le chameau appartenait à Ismaël comme dédommagement à sa blessure. Akmed s'inclina alors devant le cheik, lui baisa respectueusement la main droite, la barbe, et lui dit : « La justice a établi sa demeure dans ton cœur, ô cheik ! Akmed, fils de Mézied, ne repousse pas la sagesse des vieillards. Je me soumets à ta décision. »

Néanmoins, si l'une des deux parties adverses n'était pas satisfaite du jugement du cheik, celui-ci ne pourrait la forcer à l'obéissance. « L'Arabe ne peut être persuadé que par ses propres parents, a dit Burckhard, et, si les parents échouent dans la conciliation des deux rivaux, la guerre commence entre les familles respectives. Le bé-

douin dit avec vérité qu'il ne connaît d'autre maître que Dieu. »

Jamais un cheik ne condamne un homme à la mort. Cette punition terrible ne pourrait être appliquée qu'à celui qui aurait tué un homme, et, dans ce cas, ce sont les parties ennemies qui se chargent de la vengeance. Dans les âges anciens et chez certains peuples des âges modernes, on a admis une amende ou une compensation pour le meurtre. Cet usage existait en Arabie avant l'islamisme, et Mahomet l'a introduit dans son Koran. « Celui qui pardonnera au meurtrier de son frère, a dit le prophète, aura droit d'exiger un dédommagement raisonnable qui lui sera payé avec reconnaissance[1]. » Lorsque le prix du sang n'a pas été payé chez les bédouins, les parents de la victime nourrissent d'âge en âge une haine profonde contre les descendants du meurtrier. *Il y a du sang entre nous*, disent ces bédouins, *nous ne pouvons pas fraterniser avec cette famille !*

Il n'est pas de meurtre dans le désert qui ne se puisse racheter à prix d'argent. Mais ce rachat ne laisse pas que d'être accompagné d'un certain mépris. Quand un Arabe est en querelle

[1] Koran, ch. 2.

avec un bédouin qui a accepté, du meurtrier de son frère, des chameaux comme prix du sang versé, il lui jette souvent au visage ces énergiques paroles : *Misérable! lorsque tu bois le lait de tes chameaux, c'est le sang de ton frère que tu bois!* Le prix du sang d'un homme, chez les Anézés, est de cinquante chamelles, d'un chameau de monture, d'un esclave noir, d'une cotte de mailles et d'une lance. S'il arrivait que l'homicide ne fût pas assez riche pour racheter le sang qu'il a répandu, ses parents se rendraient solidaires; et, si les parents ne le pouvaient pas, ce serait toute la tribu à laquelle appartient le meurtrier. Cette loi, qui serait monstrueuse en Europe, est un formidable moyen de répression dans le désert; le rachat du sang est la ruine d'un bédouin : il ne lui reste plus rien quand il a donné le prix exigé; et le désert n'offre pas, comme l'Europe, des facilités pour se refaire un sort. La loi du talion sera toujours, et dans tous les lieux, dans tous les temps, le moyen le plus puissant pour empêcher les meurtres. Le rachat du sang s'était montré en France au milieu de la confusion et des violents désordres qui avaient suivi la mort de Charlemagne; mais cette coutume de nos temps les plus mauvais disparut avec la barbarie. Au

premier coup d'œil on voit les effroyables conséquences d'une pareille législation dans nos sociétés d'Europe ; il ne pourrait en être de même chez les bédouins ; la certitude d'une spoliation complète, d'une ruine irréparable, est bien faite pour contenir les passions dans le désert.

Arrivons maintenant à un usage qui n'est pas un des traits les moins curieux des mœurs arabes : je veux parler de l'amour du pillage chez les bédouins. La pauvreté du sol du désert de Syrie a introduit dans ce pays une maxime de jurisprudence que les Arabes ont toujours crue et toujours pratiquée. Ils disent que, dans le partage de la terre, les autres branches de la grande famille humaine ont obtenu les climats riches, heureux, et que la postérité de l'infortuné Ismaël a le droit de prendre par l'artifice et la violence la portion de l'héritage dont on la prive injustement. *Il faut bien*, ajoutent-ils, *que nous nous procurions ce que la terre que nous habitons nous refuse.* Moïse a peint en deux mots le caractère arabe [1]: *Ismaël*, dit le législateur des Hébreux, *Ismaël sera un homme farouche, sa main sera levée contre tous, et la main de tous contre lui. Il plantera ses*

[1] Genèse, ch. XVI, v. 12

tentes en face de tous ses frères. Au milieu du vaste désert qui se déploie au midi de la Mésopotamie, dit Strabon, vivent les Arabes Scéniles, peuple nomade, livré au brigandage, et qui change volontiers de demeure quand le pâturage et le butin viennent à manquer[1].

Lorsqu'un Arabe a dépouillé quelqu'un, il raconte avec orgueil son aventure, il ne dit jamais, *J'ai volé un chameau, un cheval*, il dit, *J'ai gagné ceci* ou *cela*; dans le poëme d'Antar, ce livre si rempli de traits de mœurs des Arabes, nous nous souvenons d'avoir lu cette phrase : *Mes amis*, dit un bédouin à des cavaliers dont il était le chef, *mes amis, voici une tribu qui me paraît riche et peu nombreuse, attaquons-la, dépouillons-la; nous profiterons de l'obscurité de la nuit pour regagner nos tentes. Dieu veillera sur nous, partons!* Les pères nourrissent les enfants dans cet amour de brigandage; et les enfants apprennent dès le berceau à regarder le vol comme une des premières choses qu'un Arabe doit savoir, sous peine de passer pour un homme sans esprit et sans courage. Un petit enfant qui, sous une tente étrangère, dérobe quelque objet, reçoit des élo-

[1] Strabon, livre XVI.

ges de tout le monde : *Voilà*, disent les Arabes, *un garçon qui annnonce un caractère entreprenant et belliqueux!* Le bédouin, a dit un voyageur, vole ses ennemis, ses amis, ses parents, pourvu qu'ils ne soient pas dans sa propre tente, ou que lui-même ne soit pas dans les tentes de ses frères. Au milieu du grand désert d'Arabie, un bédouin obtiendra son pardon s'il a tué un homme sur le chemin, mais il serait flétri à jamais si on apprenait qu'il a volé un objet de la moindre valeur à son compagnon de route, ou à celui qui l'aurait reçu sous sa tente.

Indépendamment des expéditions guerrières dont le principal but est la déprédation, les bédouins ont plusieurs autres manières de voler. On trouve chez ce peuple une classe d'hommes dont le métier seul est de faire à pied des tournées nocturnes; on les appelle *haramis* (voleurs); c'est un des titres les plus glorieux qu'un bédouin puisse porter. Les haramis partent par bandes de douze, vingt, trente. Parvenus non loin du camp qu'ils se proposent de piller, ils se distribuent les différents rôles : les uns entrent dans le camp pour exciter les chiens et les attirer loin des tentes en prenant eux-mêmes la fuite; après que ces gardiens du camp ont disparu, ils s'a-

vancent doucement, et coupent les cordes qui retiennent les chameaux et les chevaux. Pendant ce temps, les autres haramis, debout devant plusieurs tentes avec de grosses massues, sont prêts à assommer les personnes qui en sortiraient. Les voleurs sont déjà loin lorsque la tribu se réveille; un grand nombre de cavaliers sont à leur poursuite, et le butin est souvent enlevé. Les chameaux ou les chevaux repris aux haramis deviennent la propriété, non du premier maître, mais de celui-là même qui a pu les reprendre. Un harami devient le prisonnier de celui qui l'a saisi, et l'Arabe peut espérer par là une rançon; mais plusieurs moyens sont offerts au prisonnier pour éviter de payer la rançon.

Voici une des façons à la fois les plus curieuses et les plus ordinaires de délivrer un harami. On connaît la loi sacrée de l'hospitalité chez les bédouins : tout homme qui va chercher un refuge sous la tente du désert, fût-il même l'assassin du père ou du fils de celui qui le reçoit, trouve protection et sûreté. Il faut que le sentiment de cette loi chez les bédouins tienne bien profondément à leur âme, à leur nature, pour que ces hommes aux passions si vives et si brûlantes soient tout à coup arrêtés dans leur vengeance

devant la religion de l'hospitalité. La tente de l'Arabe du désert est, pour les criminels et les opprimés, ce qu'étaient à Rome, dans les temps païens, les autels des dieux, et de nos jours encore, les églises d'Italie.

Une fois arrivé sous la tente de celui qui l'a saisi, le harami deviendrait le protégé de son hôte s'il pouvait toucher un des objets qui l'environnent. Pour empêcher le captif de se déclarer le protégé de quelqu'un, on l'étend dans un trou qu'on a creusé sous la tente; ses pieds sont attachés l'un contre l'autre, les tresses de ses cheveux entourent deux pieux plantés de chaque côté de la tête; on ne lui laisse de libre que la main droite, pour qu'il puisse manger quelques morceaux de pain qu'on lui jette comme à un chien. Si, étant placé de cette manière, le harami peut, en crachant, atteindre quelqu'un en s'écriant : *je suis ton protégé!* les courrois qui attachent ses cheveux sont coupées, les liens qui le garrottaient sont défaits, il est complétement libre sans payer un para de rançon.

Quelquefois le harami doit sa liberté à sa sœur; elle se présente dans la tribu comme une pauvre femme égarée, et reçoit l'hospitalité. Elle va pendant la nuit dans la tente où se trouve son

frère, tient dans sa main un peloton de fil, met un des bouts dans la bouche du harami, et celui-ci le serre entre ses dents. La sœur se retire en dévidant le peloton, et marche jusqu'à ce qu'elle parvienne à une tente; elle en réveille le maître, et lui mettant le fil sur la poitrine, elle lui dit : *Regarde-moi, pour l'amour que tu as pour Dieu et pour toi-même, ceci est sous ta protection.* L'Arabe comprend l'objet de cette visite nocturne; il se lève, et, roulant le fil dans ses mains, il est ainsi guidé jusqu'à la tente qui enferme le harami. Il éveille le maître du prisonnier, lui montre le fil que le harami tient encore entre ses dents, et le déclare son protégé. On délivre le prisonnier, et on le laisse partir sans obstacle.

Nous dirons un mot du mariage chez les bédouins. Un Arabe a droit exclusif à la main de sa cousine; elle ne peut se marier avec un autre homme, sans l'autorisation de son cousin. Cet usage est très-ancien, nous le retrouvons dans la Bible : *Quand tu auras acheté le champ de Noémi*, dit Booz au premier parent de sa cousine, *tu dois recevoir en mariage Ruth la Moabite qui a été la femme de notre parent mort, afin que tu fasses revivre son nom dans son héritage*[1]. Et Booz ne consentit à

[1] Ruth, ch. IV, v. 5.

épouser la Moabite qu'après que le premier cousin de Noémi lui eut cédé son droit de parenté. Afin que la succession fût valide entre les parents, en Israël, celui qui avait le privilége d'épouser sa cousine, déliait sa chaussure et la donnait à son parent ; quand un bédouin renonce à son droit, il dit : *Ma cousine était ma bouche, et je l'ai laissée là*. La veuve d'un bédouin épouse ordinairement le frère de son mari mort. De cette manière le bien de sa famille ne change pas de maître. Moïse a introduit dans sa législation cette coutume des Arabes : *Lorsque deux frères auront habité ensemble, et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'épousera point un autre homme : le frère de son mari la recevra pour femme, et elle donnera des enfants à son frère. Et le nom de son frère ne se perdra pas en Israël*[1].

Des voyageurs ont dit que les bédouins se mariaient sans s'être jamais vus ; c'est une erreur. Les Arabes, il est vrai, ne fréquentent pas les demeures des femmes qui ne sont ni leur mère, ni leurs sœurs, ni leurs épouses, mais il est vrai aussi que, lorsqu'un bédouin demande une jeune fille en mariage, c'est qu'il a eu plus d'une fois l'occasion de la voir. Les hommes peuvent voir

[1] Deutéronome, ch. XXV, v. 5 et 6.

les femmes au moment où elles dressent les tentes, ou au moment du départ. Une jeune fille qui a une inclination pour un jeune homme trouve des moyens pour se montrer à lui ; elle laisse tomber avec adresse et coquetterie le coin du voile qu'elle tient entre ses dents ; mais elle le reprend bien vite en ayant l'air de l'avoir laissé echapper par mégarde.

O mes yeux ! ô mon œil ! dit le jeune homme à celle qu'il aime, *ô ma lune, ma belle et tendre gazelle ! tu es fraîche comme l'aube naissante, et ton front brille comme le soleil en plein midi ! ta chevelure est épaisse et noire comme la nuit. Tu peux seule guérir les blessures de mon cœur, noble fille de l'Arabie ! De même qu'un voyageur mourant de soif dans un jour d'été désire une source d'eau vive, ainsi mon âme embrasée d'amour attend de toi seule le bonheur !* Un léger mouvement de tête de la part de la jeune fille fait comprendre au bédouin qu'elle l'accepterait pour mari, pour *compagnon de sa solitude*, si son père le permettait.

Le jeune homme, au comble de la joie, confie son amour à sa mère, et la supplie de chercher des moyens pour qu'il puisse parler à celle qu'il adore. La mère avertit une de ses amies ; celle-ci parle du prétendant à la mère de la jeune fille;

elles vont toutes les deux dans une tente sous un prétexte quelconque, et les amoureux peuvent se voir et causer ensemble. Le mariage est dès ce moment fixé à une époque prochaine. Le jeune homme fait demander par un de ses parents la jeune fille à son père. « Combien de chameaux me donnera-t-il? » demande celui-ci. Celui qui est chargé de la négociation dit les intentions du jeune homme, et, si le prix convient au père, on fixe le jour où les deux fiancés devront s'unir.

Les Arabes, loin de se mettre en peine de doter leurs filles, les regardent, au contraire, comme une grande source de richesses pour une maison. La femme, chez les bédouins, est considérée comme une marchandise qu'on achète et qu'on vend. « Quand te marieras-tu? disais-je un jour au fils de Mézied. — Je ne suis pas encore assez riche pour cela, me répondit-il. Lorsque je posséderai plusieurs chameaux, plusieurs moutons, je choisirai une femme, et je ne craindrai pas même de donner la moitié de ma fortune, car je veux que ma femme soit belle comme un ange du paradis; une femme belle et habile à filer la toile, à prendre soin du ménage, est un trésor sans prix. » Il est rare de voir un bédouin ayant plus d'une femme; la raison en est toute simple : le

grand nombre de femmes dans ce pays dépend des richesses du mari, et le bédouin qui est pauvre ne peut guère en avoir qu'une seule.

Le jour du mariage arrive. Le futur et le père de la fiancée se rendent sous la tente du cheik; celui-ci ôte son keffié, le met devant ses genoux, sur une natte; le père et son gendre futur glissent leur main droite sous le turban, et le cheik, d'un ton solennel, prononce ces paroles : « Au nom de Dieu clément et juste! la fille d'un tel sera aujourd'hui l'épouse d'un tel. La dot qu'il a donnée à la jeune fille se compose de tant de chameaux. Que la Providence répande ses bienfaits sur les nouveaux mariés! que leur postérité dure jusqu'à la fin des temps! » Le futur prend alors un agneau et l'égorge devant quatre témoins. La vierge s'échappe en ce moment de la tente paternelle; elle court d'un lieu à un autre, comme pour se dérober à tout le monde. Mais des matrones la saisissent bientôt et la portent en triomphe dans une tente isolée, préparée d'avance. Là les matrones mettent la mariée au bain; elles lui parfument ses cheveux avec des essences, lui noircissent les bords des paupières, lui teignent les ongles, la paume des mains avec la poudre de héné; elles ornent ses doigts de bagues, ses nari-

nes d'anneaux d'or, ses bras de bracelets de verre bleu; elles la parent de ses plus beaux habits. Après cette brillante toilette, la jeune fille est mise sur un chameau richement harnaché, et conduite dans la tente de son père par des femmes qui chantent les louanges de la mariée. Quand le soleil a disparu de l'horizon, le jeune homme va chercher sa fiancée; elle s'agenouille devant lui, il la relève bien vite et lui donne un baiser sur le front. Le père ne se trouve pas, en ce moment, dans sa tente; il ne veut pas être témoin du départ de sa fille, lorsqu'elle va, pour la première fois, dans la demeure de son mari. Le père fait de cela une affaire d'honneur.

Chez les bédouins, comme chez les Turcs, le divorce est établi : un Arabe peut, sans motifs valides, répudier sa femme; mais, dans ce cas, le père garde les chameaux ou les moutons qui formaient la dot de sa fille. La loi des bédouins, comme les anciennes lois d'Athènes et de Rome, permet à la femme la répudiation et le divorce; si elle n'est pas heureuse dans la tente de son mari, elle se réfugie chez son père; mais celui-ci est obligé alors de rendre à son gendre tout ce qu'il lui avait donné en épousant sa fille. La bédouine use rarement du droit que la loi lui donne,

parce qu'il y a une espèce de flétrissure pour une femme qui abandonne son mari. Si une femme quittait son mari, on l'obligerait à garder ses enfants jusqu'à ce qu'ils pussent manger seuls et marcher seuls; alors elle doit les rendre à leur père.

Un bédouin a le droit de tuer son épouse, s'il peut prouver qu'elle lui a été infidèle. L'Anézé est plus sévère envers sa sœur qu'envers sa femme; il ne serait pas déshonoré s'il épargnait son épouse adultère, et il serait à jamais flétri s'il ne vengeait pas le crime d'une sœur sur elle-même. « La femme que j'épouse, dit le bédouin, n'est pas de mon sang, et rien au monde ne peut empêcher qu'une sœur, quelle que soit sa conduite, ne soit toujours une sœur. » Ce serait cependant une chose fort rare qu'une liaison illégitime laissée sans punition par un bédouin. Remarquons qu'un Arabe qui tuerait le séducteur de sa femme serait exempt du rachat du sang et des représailles des parents du mort; toutefois, il faudrait qu'il eût consommé sa vengeance le jour même qu'il aurait pu prouver la culpabilité de son épouse. D'ailleurs, le sang n'est presque jamais versé dans le désert à cause de l'infidélité des femmes; il y a chez les

Anézés une grande pureté de mœurs , et la prostitution ne s'y rencontre pas. Cette remarque est, du reste, applicable à toutes les tribus de bédouins du désert de Syrie. Les deux principales causes de la prostitution dans les cités de l'Europe et de l'Orient, c'est la misère, c'est la paresse : or la misère et la paresse ne se rencontrent pas au désert. La répartition des biens s'y trouve à peu près égale ; chacun possède quelque chose: nul n'est complétement déshérité du sort, et la mendicité est inconnue. Quant à la paresse, qui mène toujours au vice, elle n'existe pas dans les mœurs arabes, où la femme a son ouvrage marqué, et dont la vie s'écoule au milieu des occupations domestiques. Ajoutons que la prostitution devient en quelque sorte impossible au sein d'un peuple où les hommes et les femmes se marient de très-bonne heure, où le mariage est une sorte de loi à laquelle nul ne pourrait se dérober.

Il y a des maladies chez les bédouins, car les infirmités du corps sont de tous les pays; c'est le triste apanage de l'humaine nature. Les hommes du désert ont des maladies qui tiennent à leur genre de vie, à leur climat; mais on peut observer que la vie de l'homme au désert n'est

pas livrée à autant de maux que dans nos cités. Leurs jours sont plus calmes, leur âme n'est pas rongée, comme la nôtre, de soucis dévorants; l'air de leur solitude est bien plus pur que l'atmosphère de nos cités; leur nourriture est très-simple, la sobriété est une de leurs vertus, et tout cela explique pourquoi, chez les bédouins, il y a si peu de malades et un si grand nombre de vieillards. N'oublions pas qu'il n'y a pas de médecins chez les bédouins, que le traitement prescrit aux malades n'est jamais compliqué, que leurs jours ne sont pas soumis aux conjectures de la science médicale, et ce sont là d'heureuses conditions pour vivre longtemps.

Telles sont les observations que j'ai pu faire, les détails qu'il m'a été donné de recueillir sur les mœurs, le caractère, la vie tout entière des bédouins. Cette peinture que je viens de tracer ne s'applique pas à des institutions ou à des mœurs fugitives : elle était vraie il y a deux mille ans, il y a quatre mille ans, comme elle est vraie aujourd'hui. Tandis que cet Orient a été modifié, changé, bouleversé à cinquante époques différentes, la race des bédouins est restée perpétuellement la même à travers les temps. L'empire de la Babylonie, les Assyriens, les Egyptiens,

les Phéniciens, les Perses, les Mèdes, les Grecs, les Macédoniens, les Parthes, ont tout soumis sur leur passage, mais ils n'ont pas triomphé du désert; l'univers a plié sous la domination romaine, les lois parties du Capitole ont asservi toutes les nations, et, quand le monde entier était esclave, le bédouin gardait encore son indépendance. Depuis que l'Arabe promène sa tente de solitude en solitude, que de civilisations ont passé! que d'empires et de conquérants ont achevé leur destinée! que de vicissitudes sous le soleil! Et l'Arabe n'a perdu aucun de ses traits, n'a rien abdiqué de son caractère, n'a rien changé dans ses mœurs domestiques, dans l'allure de sa vie! le bédouin n'a pas plus changé que le sable de son désert, la couleur de son ciel et la forme de ses montagnes. La raison de cette immobilité morale est bien simple : la conquête peut saisir et modifier un peuple enfermé dans les murs d'une ville, mais le bédouin est insaisissable avec sa vie vagabonde, avec ses éternels voyages; il a quelque chose du vent, qui échappe à qui veut l'atteindre, à qui veut l'arrêter. Et puis, qu'avaient à faire les dominateurs du monde dans ce nu et stérile désert? qu'avaient-ils à demander à ces errantes tribus, qui ont besoin de si peu

pour vivre, et qui possèdent si peu sous le soleil? La pauvreté de la tente, faite de poils de chameau, n'avait rien qui pût émouvoir l'ambition des conquérants; il leur faut des royaumes opulents, des cités remplies de trésors, et non pas le sable aride.



LETTRE XXVIII.

Histoire de Palmyre. — Description des ruines de Palmyre. — Le philosophe Volney à Palmyre.

A MON FRERE.

Palmyre, octobre 1837.

A quelle époque et par qui Palmyre a-t-elle été fondée ? Nous lisons dans le IIIe livre des *Rois*, c. IX, v. 18, que *Salomon fit bâtir Tedmor ou Thamar dans le désert*. L'historien Josèphe et saint Jérôme ont pensé que *Tedmor* était la même ville que les Grecs appelaient Palmyre. On la nomma Thamar à cause des nombreux palmiers qui s'élevaient autour d'elle ; en langue hébraïque le mot *thamar* signifie palmier. Les bédouins ont conservé à Palmyre sa dénomination première : ils l'appellent Tadmor ou Tedmour. Ce nom n'est qu'une légère corruption du mot *thamar* qui, en arabe,

veut dire aussi palmier. Un poëte arabe, Moténabi, a fait dériver le nom de Tadmor du mot arabe *Amara*, qui signifie *périr;* il avait vu Palmyre, il avait été exposé à mourir de soif dans le désert qui mène à la grande cité, ou à périr sous les balles des bédouins, et le souvenir de tous ces dangers lui avait fait donner à la ville de Zénobie un nom qui n'exprime que des malheurs.

Jean d'Antioche, surnommé Malola, a dit que Salomon avait fait bâtir Palmyre à l'endroit même où David triompha du géant Goliath, afin de perpétuer à jamais la gloire de son père. Or, David, ce jeune enfant que Dieu choisit parmi les pasteurs pour être le chef d'un grand peuple, terrassa le guerrier philistin dans la vallée de Térébinte, en Judée[1]. Malola a confondu ce fait avec la victoire que David, devenu roi, remporta sur Adarezer, roi de Soba.

« Le frère de Salomon, dit l'Écriture, revint en Judée après qu'il eut pris la Syrie, en la *vallée des Salines*, où il tua à son ennemi dix-huit mille hommes[2]. Une large vallée couverte de sel s'étend un peu au-dessous de Palmyre; c'est là

[1] I. Rois, ch. XVII.
[2] Samuel, liv. II, ch. VIII.

qu'une tradition arabe a placé le lieu de la victoire de David contre Adarezer, et la tradition dit que ce fut en mémoire de cette action que Salomon fit bâtir Tedmor. On doit croire que le roi de Jérusalem avait fait élever Palmyre au milieu du grand désert de Syrie, dans un but commercial; il fallait un lieu de repos aux caravanes qui faisaient le voyage de l'Arabie aux cités d'Israël, il fallait sur la route un grand point de communication qui devînt l'entrepôt des productions des deux pays. Un fait assez remarquable ferait penser que Salomon ne fut pas le premier fondateur de Palmyre; le roi des Hébreux *trouva des palmiers* au lieu même où il fit bâtir Tedmor. Or, le palmier est un arbre qui ne se voit que dans les pays habités; cet arbre ne vient pas lui-même si la main de l'homme ne le plante pas. Les voyages d'Abraham et de Jacob de la Mésopotamie dans la Syrie, selon la remarque de Wood, indiquent entre ces contrées des relations qui devaient animer Palmyre. La cannelle et les perles mentionnées dans le livre de Moïse, attestent une ligne de communication avec l'Inde et le golfe Persique, qui devait suivre l'Euphrate et traverser ensuite Palmyre.

Mais que s'est-il passé à Tedmor, depuis Salo-

mon jusqu'à l'époque des empereurs de Rome, où pour la première fois le nom de Palmyre est prononcé par les auteurs latins? Hérodote, le plus ancien des historiens après Moïse, ne dit rien de Palmyre; Strabon, ce grand géographe qui a si bien décrit tant de contrées asiatiques, n'a point parlé de Tedmor; le nom de la cité n'est pas prononcé par les auteurs qui ont fait les récits des guerres d'Alexandre, de Trajan, de Pompée, en Orient; il n'en est pas fait mention non plus dans la relation de la retraite des dix-mille. Ce silence des auteurs anciens ne doit pas nous étonner : Palmyre étant une ville purement commerciale, un simple entrepôt des tributs de l'industrie entre diverses contrées, ne se mêlant à aucun mouvement politique, à aucune révolution, n'était pas de nature à faire beaucoup de bruit; assise dans son désert, elle ne connaissait que les caravanes qui allaient et venaient des bords du Jourdain aux bords du Tigre et de l'Euphrate, et cette paisible vie n'était pas faite pour retentir dans l'histoire. Il en est de certaines villes dans le monde, comme de certains hommes laborieux qui, par la nature de leurs occupations et de leurs œuvres, obscurément utiles, traversent la société sans que leur nom éclate,

et sans que la gloire prenne garde à toute la peine qu'ils se donnent. Si Palmyre n'avait jamais été qu'une cité commerciale, le voyageur n'irait pas la troubler aujourd'hui dans le silence de son désert; mais la postérité s'est occupée d'elle parce qu'elle est devenue le siége d'un empire, parce que de grands intérêts politiques se sont agités sous ses murs, et surtout, enfin, parce que la gloire des arts y a laissé d'impérissables traces.

Le nom de Palmyre est prononcé pour la première fois dans l'histoire romaine par Appien; cet auteur rapporte qu'à l'époque de l'expédition de Marc-Antoine en Syrie, les Palmyriens étaient de riches négociants qui vendaient aux Romains les marchandises de l'Inde et de l'Arabie. Antoine, se voyant dans l'impossibilité de nourrir ses troupes en Syrie, leur donna, au lieu de paye, le pillage de l'opulente Tedmor; les habitants de cette ville, avertis des desseins du triumvir, transportèrent leurs trésors du côté de l'Euphrate; ils défendirent vaillamment le passage de ce fleuve, et l'armée romaine revint à Émesse sans le moindre butin. Dès ce moment, les Palmyriens s'unirent avec les Parthes pour repousser les invasions des Romains. Palmyre cependant

ne fut pas toujours l'ennemie de Rome, car nous voyons, par des médailles, que sous le règne de Caracalla, Tedmor reçut le glorieux titre de colonie romaine.

C'était l'an 260 de Jésus-Christ; le roi Sapor, fils d'Artaxercès, qui avait déjà conquis l'Arménie, répandait la terreur et la désolation le long des rives de l'Euphrate. Les succès de Sapor avaient jeté l'épouvante dans la ville de Rome, et l'empereur Valérien, malgré son grand âge, se mit à la tête d'une armée formidable et marcha à la défense de l'Orient. Valérien passa l'Euphrate; il rencontra les Perses non loin d'Édesse, fut battu et fait prisonnier par Sapor.

Un prince arabe de Tedmor, un chef puissant des errantes tribus du désert, un homme dont la jeunesse s'était passée à combattre les ours, les lions, les monstres des solitudes, un guerrier appelé Odenath, envoya à Sapor, pour le féliciter de sa victoire, un grand nombre de chameaux chargés des marchandises les plus précieuses et les plus rares. Ces présents, dignes d'être offerts aux plus grands rois de la terre, furent accompagnés d'une lettre respectueuse du noble palmyrien.

« Quel est cet Odenath, » dit le fier vainqueur

de Valérien en faisant jeter ses présents dans l'Euphrate; « quel est ce vil esclave qui ose écrire si insolemment à son maître? S'il veut conserver l'espoir d'adoucir son châtiment, qu'il vienne se prosterner au pied de mon trône, qu'il paraisse devant moi les mains liées derrière le dos. S'il hésite, j'écraserai sa ville, son pays et sa race! »

Odenath poussa des cris de rage en entendant de la bouche de ses ambassadeurs ces paroles de Sapor. Il rassemble en toute hâte des troupes composées en grande partie d'Arabes bédouins qui reconnaissaient son autorité, et marche contre l'orgueilleux persan; il s'empare des deux riches cités de Charres et de Nisibin, bat Sapor sur tous les points, lui prend ses richesses, ses concubines, et le poursuit, le glaive dans les reins, jusque sous les murs de Ctésiphon. Le vaillant Arabe forme le siége de cette ville, et fait éprouver aux Perses, dans leur pays même, des pertes considérables. Mais il apprend que Macrien, ce général qui avait été proclamé empereur romain par l'armée, vient de périr, qu'Auréole règne en Illyrie, que Gallien mène une indigne vie, que Quiétus se fait proclamer à Émesse souverain de Rome, et il quitte

Ctésiphon pour voler contre Quiétus. Celui-ci est tué par les habitants d'Émesse, qui reçoivent le prince palmyrien avec des acclamations.

Jamais l'empire romain ne s'était vu dans une plus effrayante désorganisation. Et comme si les dieux, dit Vospiscus, avaient conjuré avec les hommes la perte de la république, on vit en ce moment d'épouvantables tremblements de terre et la peste dans plusieurs provinces de l'Asie et de l'Italie. Les Gaules étaient envahies, Auréole attaquait l'Illyrie et se proclamait empereur, Emilien s'emparait de l'Égypte pour son propre compte; les Goths et Claude désolaient la Macédoine, les barbares du Nord pillaient et détruisaient le temple de Diane à Éphèse, une des merveilles de l'Asie; Valérien était captif chez les Perses, trente tyrans paraissaient à la fois pour prendre la couronne des Césars. Dans cet ébranlement universel, dans cet état de perturbation profonde, un seul homme se montra pour sauver l'empire d'Orient près de devenir la proie des Perses : cet homme fut Odenath, l'Arabe de Palmyre. Jamais il ne manqua d'égards envers Gallien; il lui avait envoyé les satrapes tombés en son pouvoir; l'infâme fils de Valérien s'appropriait les victoires du prince de Palmyre en

faisant servir à son triomphe les officiers de Sapor qui étaient conduits à Rome. La ville éternelle, le sénat, admiraient les exploits d'Odenath et lui rendaient grâce. Gallien partagea la pourpre impériale avec l'Arabe de Tedmor, lui donna le titre d'auguste et le proclama empereur d'Orient; il fit battre monnaie à son effigie; le guerrier palmyrien était représenté traînant après lui les Perses vaincus.

Odenath, ce héros digne des plus beaux jours du monde antique; cet Arabe, qui vengea la majesté de Rome insultée par un Persan, ne trouva point la mort sur un champ de bataille : il fut assassiné au milieu d'un grand festin, par un de ses neveux appelé Mécnius. Hérode, fils qu'Odenath avait eu d'une première femme, n'était pas en état de continuer les victoires de son père : c'était un jeune homme d'une santé délicate, élevé dans le luxe et la mollesse de la Perse. Hérode mourut peu de temps après Odenath; Zénobie, la veuve de l'illustre Arabe, fut soupçonnée d'avoir été complice de la mort d'Hérode, parce qu'elle ne voulait pas que le fils de la première femme d'Odenath devançât ses propres fils à elle, Hérénius et Timolous, sur le chemin du pouvoir. Zénobie, après la mort de son mari et celle du

jeune Hérode, régna en Orient au nom de ses deux fils.

Les auteurs grecs et latins ne nous apprennent rien de positif sur l'origine de Zénobie; ils se bornent tous à dire que cette femme se vantait d'être issue de Cléopâtre, reine d'Égypte. Quelques auteurs arabes font mention d'une guerrière célèbre qui vivait du temps de Valérien et de Sapor; le portrait qu'ils en font, les qualités qu'ils lui prêtent, tout dans leur peinture et leur récit se trouve complétement applicable au caractère, aux travaux, à la destinée de Zénobie. Ils l'appellent tour à tour Zeyna, Zabba et Saba. « Zaba, dit Rasmussen, était une femme aussi remarquable par sa beauté, sa bravoure, que par l'élévation de son esprit. Elle avait une chevelure si abondante, que, lorsqu'elle marchait, elle la rejetait en arrière, et, lorsqu'elle la laissait se répandre, elle en était enveloppée comme d'un manteau. Zabba combattait vaillamment à la tête d'une armée composée d'hommes forts et braves. »

Cette héroïne, selon l'auteur que nous venons de citer, était fille de Malik, prince arabe, qui régnait dans les pays voisins du Tigre. Rasmussen paraît désigner la ville de Palmyre, lorsqu'il

dit qu'après la mort de son père, Zabba quitta la Mésopotamie et vint s'établir dans une contrée de la Syrie, située *entre l'empire de Rome et celui de Perse*. Aboulféda parle de Zabba comme d'une femme aux vertus mâles et guerrières; mais, au lieu de donner à son père le nom de Malik, il lui donne celui d'Amrou, roi de Mésopotamie. Nous lisons dans les commentaires de Haïrri, par M. de Sacy, que Zabba était une princesse d'Orient, dont le nom *est passé en proverbe pour la puissance*. Zabba était de la race des Amikides, selon Haïrri, mais sa mère était d'origine romaine; elle fit bâtir, sur l'Euphrate, deux villes situées en face l'une de l'autre.

Les opinions des auteurs grecs et romains ne s'accordent pas sur le personnage de Zabba, ou Saba; Vospiscus en fait une femme, compagne d'armes de Zénobie; Tribellius, Pollion et Zozime en font un homme, un général de la reine de Palmyre. L'opinion de Vospiscus nous semblerait préférable et paraîtrait avoir été la plus accréditée en Orient, puisque les historiens arabes nous parlent de Zabba comme d'une grande guerrière. On peut croire que les auteurs arabes ont confondu Zabba et Zénobie. Un portrait de Zénobie nous a été laissé par les auteurs latins.

Les feux du soleil d'Asie avaient bruni ses traits; ses dents avaient la blancheur des perles, et ses grands yeux noirs brillaient comme deux astres; sa taille était svelte et légère comme le palmier de Tedmor; elle portait une tunique dont les bords étaient entourés de pourpre et de pierreries; des agrafes magnifiques lui serraient la ceinture. La reine se montrait à ses troupes le casque en tête, les bras nus, et la main armée d'un glaive étincelant. Ses soldats se demandaient quelquefois si elle n'était pas véritablement Pallas, la déesse des combats. L'étude avait éclairé son esprit; elle savait le latin, le grec, le syriaque et l'égyptien. Zénobie connaissait si bien l'histoire de l'Orient, qu'elle en avait composé elle-même un abrégé. Elle fut guidée dans ses études par Longin, le célèbre auteur du *Traité du Sublime*.

Le sénat de Rome avait accordé à Odenath le gouvernement de l'Asie, seulement comme une distinction personnelle; d'après les traités, l'autorité d'Odenath finissait avec lui. Mais son illustre veuve, qui méprisait également le sénat et Gallien, se déclara souveraine absolue de tout l'Orient. Héraclius, général romain, passa les mers à la tête d'une armée nombreuse, et

vint attaquer Zénobie dans ses États. La belliqueuse reine mit les Romains en déroute, et Héraclius retourna en Europe, honteux d'avoir été vaincu par une femme.

L'an 270 de l'ère chrétienne, un empereur romain, un grand homme, qui était fils d'un paysan de la Pannonie, parut sur la scène du monde. Aurélien avait juré d'anéantir les usurpateurs de l'empire. Après qu'il eut arraché la Gaule, l'Espagne et la Bretagne des mains de Triticus, qui tenait depuis cinquante ans le sceptre de l'Occident, Aurélien tourna ses armes contre Zénobie, dont la puissance, à cette époque, s'étendait non-seulement dans toute la Syrie, mais dans presque toutes les contrées de l'Asie. Quand la nouvelle de l'expédition d'Aurélien arriva à Palmyre, des habitants de cette ville allèrent consulter l'oracle de Daphné, à deux heures d'Antioche. L'oracle répondit aux Palmyriens :

Un seul faucon jette dans un deuil sacré plusieurs colombes, qui cependant ne cessent pas d'avoir en horreur leur ennemi.

La réponse du dieu ne présageait que des malheurs à Palmyre. Zénobie, toutefois, n'attendit pas pour prendre les armes que l'empereur fût

arrivé sous les murs de sa ville ; elle alla au-devant de lui avec son armée, composée presque tout entière d'Arabes du désert. Le sort de l'Orient fut décidé dans deux grandes batailles ; la première se donna près d'Antioche, la seconde sous les murs d'Émesse. Les Palmyriens, animés par la présence de leur courageuse reine, soutinrent pendant quelques heures, avec une admirable bravoure, le choc des soldats romains. Déjà la cavalerie d'Aurélien, harcelée par les Arabes, montés sur de superbes coursiers, pliait et allait prendre la fuite, mais l'infanterie de l'empereur, composée de vétérans, porta la mort et l'épouvante dans les rangs des Palmyriens. Zénobie fut vaincue.

Cette victoire d'Aurélien parut si extraordinaire à tout le monde, qu'elle fut attribuée à l'assistance divine. « Pendant le combat, dit Vospiscus, une figure céleste apparut à l'empereur romain et à toute l'armée ; cette image ranima le courage des soldats, et la bataille fut gagnée par Aurélien. » L'empereur, maître de l'Orient, entra dans Émesse. Il se rendit au temple du Soleil pour remercier le dieu Baal de sa victoire. « Pendant qu'Aurélien priait dans le temple, ajoute l'historien, ses regards s'arrêtè-

rent sur la même figure divine qui s'était montrée à lui durant le combat. »

Palmyre était le dernier refuge de Zénobie; elle s'enferma dans sa capitale avec le petit nombre de soldats qui avaient survécu à la journée d'Emesse. La reine fit toutes sortes de préparatifs pour opposer une vigoureuse résistance à l'empereur, qui ne tarda pas à se mettre en marche vers Tedmor. Ses troupes furent sérieusement inquiétées, durant la route au désert, par les Arabes bédouins, que Vopiscus désigne sous le nom de *brigands de Syrie*. Aurélien lui-même fut blessé d'une flèche.

L'empereur trouva Palmyre environnée de forces imposantes. « On ne peut se faire une idée des immenses préparatifs de Zénobie, » écrivait Aurélien, sous les murs de la cité, à Mucapor; « Palmyre est remplie d'une quantité prodigieuse de dards, de pierres et d'armes de toutes espèces. Chaque partie des murs est garnie de deux ou trois balistes, et les machines de guerre lancent perpétuellement la mort. La crainte du châtiment inspire à Zénobie un désespoir qui augmente son courage. Cependant j'ai toujours la plus grande confiance dans les divinités tutélaires de Rome, qui, jusqu'à

présent, ont favorisé toutes nos entreprises. »

Aurélien, fatigué de la résistance des assiégés, envoya une lettre à Zénobie pour l'engager à se rendre, il lui promettait la vie. « Tu aurais dù faire de toi-même, disait l'empereur à la reine, ce que je t'ordonne dans cette lettre. Je te commande de te rendre, je te laisserai la vie pour que tu puisses aller achever tes jours, toi et les tiens, dans le lieu que je te marquerai, après la sentence du sénat. Tu livreras au trésor romain ton or, ton argent, tes pierres précieuses, tes chevaux et tes chameaux. Les Palmyriens garderont leurs lois. » Cette lettre reçue, Zénobie répondit :

« Zénobie, reine de l'Orient, à Aurélien-Auguste.

» Personne encore, excepté toi, n'avait demandé dans des lettres ce que tu demandes. Il faut faire avec courage tout ce que nous imposent les lois de la guerre. Tu me dis de me rendre, comme si tu ignorais que la reine Cléopâtre aima mieux mourir que de se résigner à une soumission quelle qu'elle fût. Les secours des Perses ne nous manqueront point ; nous les attendons. Les Sarrasins et les Arméniens sont pour nous. Les voleurs de Syrie ont déjà vaincu ton armée,

ô Aurélien ! que sera-ce donc si elle arrive, enfin, cette force qui est de tous côtés attendue ! tu renonceras certainement à cet air superbe et victorieux qui t'a poussé à me commander la soumission ! »

Après avoir lu cette lettre, Aurélien rassemble ses troupes et entoure Palmyre de toutes parts. Il place un corps de son armée entre la ville assiégée et le chemin par où devaient venir les secours des Perses. Ce corps de l'armée romaine dispersa les Arméniens et les Sarrasins alliés de Zénobie. Enfin, après un opiniâtre combat, Aurélien entra en vainqueur dans la cité de Palmyre. Gibbon dit que le courage de Zénobie l'abandonna au moment du danger, qu'elle ne put entendre sans être glacée d'effroi, les clameurs des soldats qui demandaient à haute voix sa mort, et qu'elle résolut de fuir, au moment où le général Probus, qui revenait de sa conquête d'Égypte, joignit ses troupes à celles de l'empereur.

Nous n'avons rien lu de semblable ni dans les historiens latins, ni dans l'historien grec ; Tribellius Pollion, Vospiscus, Zozime, les trois seuls auteurs anciens qui aient parlé en détail de Zénobie, nous apprennent que la reine résista pendant longtemps aux assiégeants, et qu'ensuite, manquant de vivres

et n'ayant plus l'espoir de la victoire, elle se décida à gagner l'Euphrate pour y attendre les secours des Perses et pour y organiser une vaste et nouvelle résistance aux Romains.

Aurélien, apprenant que Zénobie venait de fuir sur un rapide dromadaire, envoya à sa poursuite des cavaliers qui atteignirent la reine au moment où elle passait l'Euphrate. Zénobie fut amenée aux pieds de l'empereur. « Comment avez-vous eu l'audace, lui demanda Aurélien, de prendre les armes contre les empereurs de Rome? — Parce que, répondit la reine, j'aurais rougi de donner le titre d'empereur à un Auréole, à un Gallien; c'est vous seul que je reconnais comme mon vainqueur et comme mon souverain. »

Il y eut dans l'armée romaine une grande rumeur, un grand mouvement pour demander la mort de Zénobie; mais l'empereur, dit un historien, trouvait indigne de faire mourir une femme. Il se contenta d'ôter la vie aux principaux chefs palmyriens qui avaient conseillé cette guerre, et réserva la reine vaincue pour servir d'ornement à son triomphe.

On a beaucoup parlé du philosophe Longin, un des chefs de Palmyre, qui fut mis à mort par

Aurélien. Gibbon dit que l'empereur fit mourir Longin parce que la reine avait avoué que c'était lui qui, plus que les autres chefs, l'avait entraînée à la résistance, et Gibbon jette des paroles de blâme sur Zénobie. L'historien anglais n'a pas été fondé à laisser planer une telle accusation sur la mémoire de la reine de Palmyre d'une manière aussi absolue. Nous ne sommes pas disposés à accueillir tout de suite une opinion, un récit, qui souillerait d'une tache honteuse la mémoire d'une aussi grande femme. C'est d'après Zozime que Gibbon a exprimé ce jugemens; Vospiscus et Tribellius Pollion disent positivement que l'empereur Aurélien donna la mort à Longin parce *qu'on lui assura* que c'était le philosophe grec qui avait dicté l'insolente réponse de Zénobie. Nous n'avons pas de raison pour ne pas adopter l'opinion de Vospiscus et de Pollion. Longin souffrit la mort avec un courage sublime, et sa noble fermeté consolait ceux qui gémissaient de le voir périr victime de l'injustice.

Palmyre et toutes ses richesses tombèrent entre les mains d'Aurélien, mais le monarque se montra clément envers les habitants; il laissa dans la ville une garnison romaine, et reprit en-

suite le chemin de l'Europe. L'empereur apprit dans sa route vers Rome que les Palmyriens avaient massacré la garnison romaine. Au bruit de cette révolte, Aurélien quitta l'Europe, reparut en Syrie, et laissa tomber toute sa colère sur la ville insurgée ; il la renversa de fond en comble. Lui-même nous a laissé dans une lettre écrite de Carrhes à Sérénius Bassus, un de ses généraux qu'il avait laissés à Tedmor, le souvenir de sa vengeance.

« Il ne faut pas, disait l'empereur, laisser aller plus longtemps les épées de nos soldats : on a assez tué de Palmyriens ; nous avons égorgé les femmes, les enfants, les vieillards, les paysans ; à qui maintenant laisserions-nous la ville et les terres qui l'entourent ? Épargnons ce qui reste ; nous pensons d'ailleurs que le peu d'hommes qui auront survécu seront suffisamment corrigés par le supplice d'un si grand nombre de leurs concitoyens. »

Aurélien parle ensuite du temple du Soleil à Palmyre que les vainqueurs avaient renversé. « Le butin a été considérable, continue l'empereur : trois cents livres d'or, dix-huit cents livres d'argent, des pierreries, ont été enlevées à Zénobie. Avec toutes ces riches dé-

pouilles, vous réparerez et vous ornerez le temple du Soleil pour rendre favorables à Rome les dieux immortels. J'écrirai au sénat pour lui demander un pontife chargé de la nouvelle dédicace du temple. »

Le triomphe d'Aurélien, à sa rentrée dans la ville éternelle, a été cité comme le plus fastueux et le plus magnifique dont les annales romaines aient fait mention. Zénobie servit au triomphe d'Aurélien avec une pompe qui, aux yeux des Romains, parut sans exemple. La princesse de Palmyre attirait tous les regards; elle était si couverte de pierreries, qu'elle paraissait accablée sous le poids de ses ornements. Elle avait aux pieds et autour du cou des chaînes d'or; elle marchait à pied à la tête du brillant cortége, et des gardes soutenaient ses chaînes.

On reprocha à l'empereur d'avoir triomphé d'une femme. Il écrivit une lettre au sénat et au peuple romain pour justifier sa conquête, en faisant connaître ce qu'était Zénobie. Il disait dans cette lettre que ceux qui lui adressaient des reproches l'auraient loué de sa victoire s'ils avaient su combien Zénobie était prudente dans les conseils, opiniâtre dans les entreprises, tour à tour sévère, généreuse et magnifique, selon que

les circonstances le commandaient. « Je puis dire, ajoutait l'empereur, que ce fut grâce à Zénobie qu'Odenath mit en fuite les Perses et parvint jusqu'à Ctésiphon. Je puis assurer qu'elle était redoutée par les peuples d'Orient et d'Égypte; que les Arabes, les Sarrasins et les Arméniens ne l'ont jamais émue! Je ne lui aurais pas conservé la vie, si je n'avais pas su qu'elle avait défendu les intérêts de la république romaine, tout en gardant pour elle et pour ses fils l'empire d'Orient............... S'il n'est pas beau d'avoir vaincu une femme, quel motif avait-on de mépriser Gallien pour n'avoir pas aussi bien gouverné qu'elle? Pourquoi le divin Claude, ce saint et vénérable général, pendant qu'il était occupé de ses guerres contre les Goths, a-t-il cru pouvoir se reposer sur elle pour la garde de l'empire d'Orient? »

Zénobie fut exilée à Tibur, charmant exil, il est vrai; mais que faisaient à la reine détrônée les gracieux coteaux de Tibur, les frais ombrages de l'Anio et le bruit de ses cascades! Sous les oliviers et les peupliers de l'Anio, Zénobie regrettait le sable de son désert de Palmyre, et sa pensée s'attachait à cette ville embellie, agrandie par ses soins, aux belliqueuses troupes qu'elle

avait tant de fois menées à la victoire, aux rives de l'Euphrate qu'elle avait si souvent parcourues, où elle avait bâti des cités, monuments de ses triomphes. Cette femme qui, au milieu de la chute de la domination romaine en Orient, s'était fait un empire; cette Zénobie, née pour la glorieuse activité du pouvoir et de la guerre, combien elle dut souffrir, ainsi condamnée à une vie oisive et solitaire! Zénobie, dans ses rêves de gloire, avait pensé qu'un jour les portes de Rome s'ouvriraient devant elle; déjà était prêt le char étincelant sur lequel elle devait entrer triomphalement dans la ville éternelle soumise à ses lois; ce char qu'elle s'était plu à enrichir, elle avait eu la douleur de le voir servir comme elle, pauvre captive, au triomphe d'Aurélien, son vainqueur. On pouvait bien appliquer à Zénobie vaincue et exilée, les paroles du prophète hébreu : *Assieds-toi en silence, fille des Chaldéens! on ne t'appellera plus la reine des nations!*



SUITE

DE LA LETTRE XXVIII.

Adrien, Dioclétien, Théodose II, essayèrent tour à tour de tirer Tedmor de la poussière, mais les reconstructions de ces empereurs ne furent pas d'une grande importance. Au temps de Justinien, Tedmor ne comptait plus au nombre des cités. Justinien, qui releva tant de villes et de châteaux du côté de l'Euphrate, avait nommé comte d'Orient Patrice l'Arménien ; il lui donna une grande somme d'argent pour rebâtir Tedmor. Patrice répara les anciens édifices et en construisit de nouveaux. Comme le dessein de l'empereur était de faire de Palmyre non une ville de commerce, mais une place frontière, il resserra l'enceinte de la cité et l'entoura de murailles. Une garnison

romaine, chargée de défendre l'entrée de la Syrie contre les Perses et les Sarrasins, fut établie à Palmyre.

Les travaux d'Adrien, de Dioclétien, de Théodose II, de Justinien, ne purent rendre à Palmyre son éclat d'autrefois ; la splendeur de cette ville semble commencer et finir avec Odenath et Zénobie. Les documents nous manquent pour apprécier les causes qui, dès ce temps-là, ont condamné Palmyre à une décadence inévitable ; l'histoire ne nous dit rien qui nous apprenne pourquoi cette ville n'avait pu parvenir à ressaisir de l'importance : une impénétrable nuit nous dérobe cette partie des annales de Tedmor. Pour ce qui est de l'abandon de Palmyre dans les âges plus modernes, l'observateur peut s'en rendre compte. L'industrie avait fait de Palmyre une des villes les plus opulentes de l'Asie. Aux jours de sa gloire, la cité de Zénobie était, sous le rapport commercial, ce qu'était Alep avant la découverte du cap de Bonne-Espérance ; Palmyre était un magnifique caravansérail, où se reposaient les caravanes de l'Inde, de la Perse, de la Palestine et de la Syrie. La première condition d'existence pour une cité, c'est la fécondité de son sol ; or le territoire de Palmyre est pauvre

et ne produit rien : cette ville devait donc cesser d'être, le jour où cesserait son commerce. Tel est le destin des villes qui ne reçoivent leurs richesses que du dehors, qui ne tirent rien de leur propre fonds; lorsqu'il arrive que l'industrie prend d'autres voies, ces villes deviennent de stériles solitudes, elles succombent pour ne se relever jamais.

Nous parlerons maintenant de l'état présent de la cité de Zénobie.

Il n'existe point de relation, proprement dite, d'un voyage à Palmyre; aucun voyageur n'a encore décrit d'une manière complète les ruines de cette ville. Ce furent des négociants anglais qui les premiers, en 1691, allèrent visier Tedmor. Ces négociants ne rapportèrent que quelques inscriptions et des notes. Cent soixante ans plus tard, trois architectes de la Grande-Bretagne, Dawkin, Wood et Baweren, visitèrent Palmyre. Le voyage de ces trois Anglais est plus connu des savants que des gens du monde : c'est un in-folio renfermant de magnifiques dessins des monuments de Palmyre, et un plan de la cité; d'autres dessins des grandes ruines furent publiés par le voyageur Casas, l'an VI de la république française. Je n'ai donc été guidé par le récit d'aucun voyageur dans ma

promenade au milieu des débris de Tedmor. Aussi, je me bornerai à des indications. J'avoue avec M. Michaud que, lorsque mes courses me portent vers quelques ruines célèbres, j'aime assez y être précédé par la science des autres; j'aime mieux admirer des découvertes toutes faites que d'en faire moi-même à la hâte, et sans avoir le temps et les moyens nécessaires pour m'assurer de la vérité.

Palmyre est située à cinquante lieues de Tyr, trente lieues de Damas, vingt lieues de l'Euphrate, et cent lieues de Babylone. Une heure avant d'arriver à Tedmor, on voit à droite, à gauche, deux chaînes de montagnes, dont l'une se nomme Djebel-Rouag, l'autre Djebel-Abiadh. Ces deux chaînes sont nues comme la paume de la main, et présentent des couleurs grises et noirâtres. Les deux montagnes s'avancent vers l'orient en se rétrécissant peu à peu, puis elles forment un défilé d'environ un demi-mille de largeur et autant de longueur. A l'extrémité orientale du défilé, les deux chaînes se séparent brusquement; celle de gauche se dirige vers le nord; celle de droite dessine un coude et fuit au midi. En face de vous, sous vos yeux, Palmyre apparaît tout à coup; c'est le spectacle le

plus extraordinaire, le plus étonnant qu'il soit donné à l'homme de contempler. Une forêt de colonnes, des arcs de triomphe, des portiques, des palais, des temples, des tombeaux gigantesques, se déploient au milieu d'une plaine sablonneuse et blanchâtre ; au delà de ces imposantes ruines se déroulent, dans un horizon sans limites, les immenses profondeurs du désert. Point de lierre, point d'herbe; ni mousse, ni ronces, ni gazon, pas une fleur, pas une plante grimpante, ne se montrent sur ces éclatantes ruines; elles sont nues, désolées, comme l'affreux désert qui les environne. Quand le soleil, à son midi, verse des torrents de lumière sur ce sol nu et sur ces grands débris, Palmyre semble enveloppée dans des tourbillons de feu; la terre paraît s'ouvrir et vomir des flammes tournoyantes; des langues enflammées, des lignes ardentes sillonnent l'atmosphère : on dirait une pluie d'étoiles. La fumée qui se mêle à ce vaste embrasement de l'espace, vous fait tout à coup songer à la fumée des soleils éteints dont parle Ézéchiel, et, frappé de terreur, vous croiriez en ce moment assister à une scène de la fin du monde.

Des voyageurs ont parlé de la belle couleur dorée que le brillant soleil de l'Attique a répan-

due sur les monuments de la vieille Athènes ; cette couleur est plus fortement prononcée sur les édifices de la cité de Zénobie. A la première vue, on pourrait penser que la teinte éclatante des ruines de Palmyre est artificielle, tant elle est vive, ardente ; mais on reconnaît bien vite que ce vêtement d'or est l'œuvre du soleil, bien plus chaud, bien plus resplendissant au milieu du désert de Syrie que dans la Grèce et l'Asie Mineure.

On se demande naturellement à quelle époque ont été élevés les monuments de Palmyre, dont nous contemplons aujourd'hui les débris. Ces grandes ruines ont-elles appartenu aux édifices construits par Salomon ? Sont-ce là les restes de la cité bâtie par Zénobie, ou ceux des reconstructions des empereurs romains ? Quand même Mulala ne nous dirait pas que Nabuchodonosor détruisit Palmyre en allant assiéger Jérusalem, il serait facile de reconnaître, d'après la vue des ruines, que la cité élevée par Salomon s'est depuis longtemps effacée du sol. Puisque les historiens latins ont écrit qu'Aurélien rasa la ville de Tedmor, il semblerait que les monuments qui subsistent encore n'auraient pas été élevés par Zénobie ; et, dans ce cas, ce que nous voyons aujourd'hui, ce

serait donc ce qui reste de la cité rebâtie par Justinien? Cette dernière assertion nous paraît sans probabilité; en voici la raison : les monuments de Tedmor ont un aspect grandiose; l'architecture, les ornements de sculpture, sont d'une élégante et noble simplicité : c'est le goût exquis des beaux âges de la Grèce et de Rome. Les édifices de Balbek, si admirables et si admirés, ne sont pas comparables, sous le rapport de la pureté du style, aux édifices de Tedmor. Or chacun sait qu'au sixième siècle, au temps de Justinien, l'art était en pleine décadence, et l'église de Sainte-Sophie (à Byzance), qui fut bâtie par ce prince, témoigne assez du mauvais goût de ce temps-là.

Il ne faut pas prendre à la lettre ce que les historiens nous disent de la destruction d'une ville par une armée victorieuse; le glaive moissonne une partie de la population; les demeures des habitants sont dévastées, mais tout ne périt point : les grands monuments restent, ou du moins il en subsiste toujours assez pour qu'on puisse juger de leur magnificence et de leur caractère. Nous croyons donc que *la ville de Zénobie* ne tomba pas entièrement sous les coups de la colère d'Aurélien, et que les belles

ruines de Palmyre ont appartenu aux édifices élevés sous le règne de la veuve d'Odenath. Justinien n'avait fait que restaurer les anciens monuments ; il est facile, du reste, de reconnaître les travaux qui furent exécutés sous les ordres de Patrice l'Arménien. Nous savons que vers le milieu du troisième siècle, époque où Zénobie vivait, l'architecture et la sculpture étaient en décadence, car les superbes monuments de Balbek, si surchargés d'ornements, portent l'empreinte d'une époque où déjà l'art se corrompait. On n'a pas à reprocher aux monuments de Palmyre le brillant défaut des monuments de Balbek ; l'harmonie parfaite, la majesté simple des édifices de Tedmor, doivent être attribuées au génie de Zénobie, qui avait su choisir dans la Grèce et dans l'Asie Mineure les premiers maîtres dans les arts.

Nous n'entreprendrons point une description détaillée des ruines de Tedmor : ce serait l'impossible. Une grande confusion, le désordre le plus complet, règnent au milieu de ces débris. On ne pourrait pas plus désigner les monuments de Palmyre d'après leurs vestiges, qu'on ne pourrait dire les noms de toute une génération d'hommes dont on verrait les ossements répandus dans une

vallée ou enterrés dans des catacombes. Nous nous en tiendrons aux principales ruines.

Les débris de Tedmor couvrent un espace d'une lieue et demie de circonférence; cet emplacement ne suffisait pas sans doute à l'ancienne ville : la cité s'étendait à l'orient et au midi sur un terrain de plusieurs milles. Vers ces deux directions, sur un vaste espace, on voit des ruines à fleur de terre, et les Arabes nous disent que dans les jours de tempête, le violent simoun, en creusant le sable, met à découvert de grands débris qui se recouvrent ensuite de terre dans les jours calmes. Les ruines, dispersées sur une lieue et demie d'étendue, sont enfermées dans une enceinte de remparts détruits sur plusieurs points; ces murailles délabrées ou effacées de la terre sont l'œuvre de l'empereur Justinien. Deux ruisseaux, dont l'eau est fortement imprégnée de sel, serpente à travers les ruines. La plus considérable de ces deux sources vient de l'ouest; elle jaillit du fond d'une grotte au pied de la montagne, où se trouve encore un autel dédié à Jupiter. On ignore le lieu de la source du ruisseau qui vient du nord; ce courant d'eau coule dans un aqueduc souterrain, qu'on a mis à découvert en plusieurs endroits. Ces deux ruisseaux

arrosent à peu de distance, au midi de la cité, quelques petits jardins où croissent des palmiers et des oliviers. Les eaux des sources forment le sel de la vallée dont nous avons parlé au commencement de cette lettre. Au sommet de la montagne qui borne au nord l'emplacement de Palmyre, apparaît un château qu'Ebn-Maamem, gouverneur de Damas, avait fait bâtir avant l'invention de la poudre à canon pour empêcher les Persans de pénétrer en Syrie.

A l'extrémité sud-est de l'emplacement de la cité, s'offrent les plus belles ruines du monde : celles du temple du Soleil. Ce qu'on voit d'abord, c'est une muraille en marbre de deux cents pas carrés environ et de vingt à vingt-cinq pieds d'élévation ; cette muraille d'enceinte, qui a souvent servi de lieu de défense aux bédouins, est flanquée de pilastres corinthiens d'un travail achevé. On pénètre dans cette enceinte par une porte très-basse qui regarde le couchant ; cette porte, où l'on remarque des traces d'une admirable sculpture, a été gâtée par les Arabes qui y ont ajouté une construction grossière. Dès qu'on a mis le pied dans l'enceinte du mur, apparaît, à droite et à gauche, une colonnade qui fait tout le tour de la muraille d'enceinte. Ces colonnes,

dont soixante-douze sont encore debout, sont cannelées et d'ordre corinthien ; elles ont environ cinquante pieds d'élévation; les chapiteaux des colonnes du temple de Jupiter Olympien à Athènes ne sont pas plus beaux que ceux de la colonnade de Palmyre dont nous parlons.

Un chemin, pavé d'énormes morceaux de marbre blanc, conduit de la porte du couchant au temple du Soleil, qui occupe une éminence au milieu de l'enceinte. Ce temple forme un carré long de soixante pieds environ. Les ornemens du portique sont admirables : ce sont des branches de palmier, des grappes de raisin, des fleurs, des fruits, des guirlandes représentées par le ciseau du sculpteur avec une élégance et un goût parfaits. Mais l'entablement, la corniche de ce magnifique portique, sont dégradés et à moitié détruits. Cette entrée du temple est fermée par une misérable construction des bédouins, et l'on pénètre dans l'intérieur du monument en se traînant à plat ventre par une ouverture étroite pratiquée dans le mur. La partie méridionale de l'intérieur du temple a été convertie en mosquée, qui est elle-même abandonnée ; à l'extrémité septentrionale de l'intérieur du monument, est une grande niche magnifiquement travaillée ;

c'est là que l'image du soleil était placée : Aurélien la prit et l'emporta à Rome pour être déposée dans le temple du Soleil que le vainqueur de Zénobie avait fait élever sur le mont Quirinal. Un demi-siècle plus tard, plusieurs colonnes du temple du Soleil bâti par Aurélien furent transportées à Byzance pour orner l'église de Sainte-Sophie, le premier temple élevé en l'honneur du dieu de l'Évangile : mystérieuse destinée des pierres qui ont servi de sanctuaire à des cultes si différents! Le péristyle du temple du soleil à Palmyre n'existe plus que vers la partie orientale, où on compte encore neuf colonnes debout avec leur entablement; mais les ornements des chapiteaux ont disparu : c'étaient des tigettes et des feuilles d'acanthe en bronze doré; sur des tambours restés nus, on voit les trous où se trouvaient ces richesses, qui furent enlevées sans doute par les Romains victorieux.

Nous montâmes sur la voûte du temple en passant par un escalier en marbre; la voûte, formée d'énorme blocs de marbre joints ensemble sans mortier ni ciment, est d'une grande solidité. Du haut du monument, on a sous les yeux tout ce qu'il y a de plus dégoûtant, de plus misérable, confondu avec tout ce qu'on peut voir de plus ri-

che, de plus beau; cent trente cabanes de bédouins, construites en boue, sont adossées contre les murs du temple du Soleil, contre la muraille d'enceinte et contre la magnifique colonnade qui vaut, à elle seule, la peine qu'on fasse le voyage de Palmyre. Que les ruines du temple du Soleil seraient belles à contempler si elles n'étaient pas mêlées à ces misérables huttes de sauvages !

Au nord du temple du Soleil, à trois cents pas de distance, apparaît un arc de triomphe; deux portes latérales se joignent de chaque côté à l'arc de triomphe, et achèvent de donner à ce monument, riche de sculpture, un aspect grandiose et admirablement pittoresque. Deux rangs de colonnes corinthiennes, d'une grande hauteur, partent de l'extrémité septentrionale de la cité, et viennent aboutir à l'arc de triomphe et aux deux portes; ces deux rangs de colonnes forment une immense et magnifique galerie, dont la largeur est de trente à quarante pieds : c'était peut-être une avenue conduisant au temple du Soleil. De distance en distance sont des portiques qui servent d'entrée à la longue galerie. Un grand nombre de colonnes sont renversées ou brisées ; soixante-sept seulement sont encore debout. Contre les colonnes, à une hauteur de cinq pieds,

sont des piliers de marbre qui s'avancent dans l'intérieur de la galerie; ces piliers supportaient les statues des grands hommes de Palmyre, car au-dessous de chaque pilier sont gravées des inscriptions grecques, qui marquent le nom et la dignité des personnes dont les statues occupaient cette place; au bas de l'inscription grecque est une inscription palmyréenne, qui est la traduction des paroles helléniques. La langue des anciens Palmyréens ne différait pas du syriaque. Il ne faut pas s'attendre toutefois, comme l'a remarqué le savant abbé Barthélemi, que toutes les inscriptions qu'on trouve sur les pierres de Palmyre répandent un grand jour sur l'histoire de cette ville; les inscriptions ne nous ont transmis que des faits particuliers, ne se rattachant à aucune circonstance importante.

A l'orient de la grande galerie s'élèvent quatre temples à moitié détruits; les uns n'ont gardé que la *cella*, ou corps de bâtiment, les autres que leurs péristyles; ces temples ne sont pas d'une grande dimension. A l'ouest apparaissent des murailles colossales, qui semblent avoir appartenu à un gymnase. Ce qui surprend à Palmyre, c'est de ne pas trouver une seule trace de théâtre, de cirque, ou de stade. De tous

les monuments des anciennes villes d'Orient, ceux qu'on destinait aux jeux publics ont mieux résisté que les autres aux ravages du temps; j'ai vu des théâtres presque entiers dans toutes les villes ruinées de l'Asie Mineure et de la Grèce : On sait que les Grecs et les Romains aimaient passionnément le théâtre. On trouve cependant, sur une colonne de Tedmor, une inscription qui prouve qu'il y avait des théâtres dans cette ville. L'inscription donne de grands éloges à un magistrat appelé Zénobius, pour avoir dirigé les jeux publics avec honneur et habileté.

La nécropole de Palmyre se trouve à une demi-heure au nord-ouest du temple du Soleil; elle s'étend dans un vallon que les Arabes appellent *Wadi-el-Kébour* (vallée des Sépulcres). Les tombeaux portent un caractère d'architecture beaucoup plus ancien que les autres édifices de la cité; ces tombeaux sont construits avec plus de simplicité; ils ont été élevés, sans nul doute, avant l'introduction de l'art grec à Palmyre. Ils ont la forme d'une tour carrée, d'environ quarante pieds d'élévation, et couvrent un espace de quinze pieds. L'extérieur de ces sépulcres est revêtu de pierres grossières; sur la façade qui fait face au midi est une niche

où se montrent un mort couché dans un cercueil, et trois personnes debout autour du cercueil. On entre dans le tombeau par une porte basse; l'intérieur est entièrement revêtu d'un marbre éclatant de blancheur; on voit partout des bustes d'hommes et de femmes à qui les Arabes ont coupé la tête. Il s'y trouve des niches semblables à celles qu'on rencontre dans les catacombes de l'Égypte. Les Palmyréens ensevelissaient leurs morts comme l'ancien peuple des bords du Nil. Le voyageur Wood trouva, dans un monument funèbre de Tedmor, une momie tout à fait semblable à celles du pays des pharaons. Un bédouin qui m'accompagnait dans ma visite aux ruines, me dit qu'il y avait autrefois un grand nombre de momies dans les sépulcres de Palmyre, mais que les Arabes les avaient enlevées, dans l'espérance d'y trouver des trésors.

Au delà de la grande galerie, dont nous avons parlé tout à l'heure, on remarque des demeures funèbres qui sont moins anciennes que celles de Wadi-el-Kébour; ce sont de beaux sarcophages de marbre, les uns brisés, les autres dans un état de parfaite conservation. Sur le couvercle de ces cercueils de marbre s'offrent des corps d'hom-

mes, de femmes, d'enfants, admirablement sculptés.

Trois causes ont contribué à la conservation des édifices de Palmyre ; la première, la plus importante de toutes, c'est que cette ville étant séparée, pour ainsi parler, du reste du monde, on n'a pas pris ses pierres pour les faire servir à d'autres constructions ; la seconde, c'est que le climat sec et brûlant du désert conserve mieux les monuments que le climat humide et froid de l'Europe ; la troisième, c'est que les bédouins préfèrent une tente de toile à une maison de pierre. Les matériaux qui servirent à la construction des monuments de Tedmor furent tirés d'une belle carrière de marbre qu'on trouve dans le flanc de la montagne, à une lieue et demie de Palmyre.

J'avais contemplé les ruines de Palmyre à toutes les heures du jour ; je voulus me promener, la nuit, au milieu de ces grands débris. On éprouve des impressions indéfinissables en errant seul à travers cette ville morte lorsque des millions d'étoiles brillent au ciel, et que la lune blanche et belle répand ses pâles et mourantes clartés sur ces innombrables colonnes, sur ces temples, ces palais, ces portiques, ces arcs de

triomphe et ces vieux sépulcres délabrés. Couché sur le sable encore brûlant des feux du soleil, la tête appuyée sur un tronçon de colonne, je prêtais l'oreille aux longs frémissements des branches des palmiers agitées par la brise, aux cris sinistres des oiseaux de nuit qui ont fait leur retraite dans les feuilles d'acanthe des chapiteaux, au léger bruit de l'eau qui coulait sous mes pieds ; puis je croyais entendre des voix perdues dans l'espace, des accents inconnus, des soupirs, des plaintes, des gémissements mystérieux.

Mes regards erraient indifféremment sur les ruines, et mon imagination leur prêtait des figures bizarres. Mon esprit était accablé par un monde d'idées : les noires ombres des colonnes qui s'allongeaient sur le sable m'apparaissaient comme des fantômes qui venaient pleurer sur le cadavre de Palmyre. Parmi toutes ces ombres gigantesques, une plus petite se dessinait, se mouvait, de moment en moment, sur le sable poudreux ou sur la façade d'un tombeau. Cette ombre était celle d'un bédouin ; il s'arêta immobile, à trois pas de moi ; il tenait dans sa main une longue lance surmontée d'une touffe de plumes d'autruche. Je crus que j'allais être at-

taqué, et je saisis un de mes pistolets, suspendus à ma ceinture.

« Salut à toi! me dit le bédouin; que fais-tu tout seul au milieu de ces ruines? ne crains-tu pas la fatale influence des djins (génies)?

— Et où vas-tu, toi-même? lui répondis-je.

— J'ai perdu un de mes chameaux, et je le cherche, voilà! »

Après un moment de silence, le bédouin reprit d'une voix calme et grave :

« Ainsi, il fut un temps où la ville de Tedmor était habitée par un autre peuple que le peuple arabe qui existe maintenant?

— Oui, une nation grande dans la guerre, dans les arts, dans le commerce, vivait jadis au milieu de cette enceinte où nous ne voyons aujourd'hui que des ruines et de la poussière. Tout est dévasté. Les tombeaux de Wadi-el-Kébour sont mêmes vides! » L'Arabe, levant les yeux et les mains vers le ciel étoilé, répondait :

« Dieu seul est grand, éternel! »

Durant cette nuit où je veillais assis au milieu des ruines de Palmyre, lorsque, sous les rayons de la lune, le mélange des ombres et de la blancheur des colonnes retraçait à mon esprit de

fantastiques images, lorsque les pas de ce bédouin étaient venus tout à coup troubler la paix de ma rêverie, comme un fantôme échappé des sépulcres de l'antique cité, je me rappelais que Volney avait évoqué, il y a cinquante ans, le génie de Palmyre, et je songeais aux méditations du philosophe voyageur. Autour de moi et sur ma tête, de quelque côté que je portasse mes regards, toute chose prenait à mes yeux un grand caractère, et mon esprit s'envolait vers les plus hautes régions de la pensée. Il me semblait que je n'avais jamais vu de plus haut tout ce qui tient à l'homme, à son histoire, à ses besoins, à sa destinée; les objets, les questions morales, prenaient dans mon intelligence des proportions sublimes, et je m'étonnais que le grand spectacle des ruines de Palmyre, de son désert et de ses cieux resplendissants, eussent laissé l'esprit de Volney dans les régions inférieures d'une étroite philosophie.

Je me disais que ce lieu était bien mal choisi pour y élever une chaire en faveur des froides et petites doctrines du dix-huitième siècle. Du haut de ces grands débris qui semblent planer sur cet Orient si plein de merveilles, je ne comprenais pas le scepticisme railleur, les chicanes irréli-

gieuses, les épigrammes voltairiennes; debout sur ces hauteurs historiques, je sentais mieux les choses éternelles; et, lorsque mon imagination convoquait dans les solitudes de Tedmor les diverses nations de la terre, ce n'était point pour leur disputer leurs croyances, ni pour faire un procès à leur foi : c'était pour leur entendre dire et proclamer à la face des cieux qu'il n'y a de repos pour les empires, d'honneur pour les sociétés, de noblesse et de grandeur pour l'homme, que dans la religion. On peut dire des erreurs ce que les légendes d'Allemagne ont dit des morts : elles vont vite; elles passent ces doctrines de mensonge; et, depuis le temps où Volney se riait des croyances humaines, dans quelle rapide décrépitude on a vu tomber ses enseignements ! Quel homme sérieux voudrait en prendre aujourd'hui la responsabilité ? Quel penseur grave n'a pas laissé bien loin derrière lui cette philosophie, qui dépouille l'homme et ne lui donne rien? En cinquante ans, les doctrines de Volney sont devenues de misérables ruines, auxquelles nulle intelligence élevée ne prend garde; ces doctrines sont mille fois plus vieilles que les colonnes, les chapiteaux et les sépulcres de Tedmor. La philosophie de

Volney est à l'éternelle vérité ce qu'est le sable du désert qui roule sous le vent, tourbillonne, et puis vient s'arrêter et mourir au pied des murs immobiles du temple du Soleil.



LETTRE XXIX.

Nouvelles fourberies de nos bédouins.— Départ de Homs.— Kosséir.— Sources de l'Oronte. — Projet anglais de joindre l'Oronte à l'Euphrate.— Damas. — Encore le recrutement de l'armée égyptienne.— Visite à l'émir Beschir. — Milady Esther Stanhope.— Saint-Jean-d'Acre.

A MON FRERE.

Saint-Jean-d'Acre, novembre 1837.

Vous n'avez pas oublié le stratagème inventé par nos bédouins pour nous escroquer de l'argent en allant du camp de Mézied à la tribu du cheik Pharaah. Le premier jour de notre arrivée à Palmyre, pendant que j'admirais le temple du Soleil, Sélim, le chef de notre escorte, me dit que, si je ne lui donnais pas cent piastres *à l'instant même*, il allait partir avec ses frères pour les tentes de Mézied, et qu'ils nous laisseraient seuls à Tedmor. Mon esprit était complétement absorbé par la vue des grandes ruines; et, pour

me débarrasser de l'importunité du bédouin, je lui jetai cinq pièces d'or au visage. Un jour après notre départ de Palmyre (le 28 octobre), nous arrivâmes au milieu d'une nombreuse tribu campée dans un large vallon. Nous nous reposâmes trois heures sous la tente du cheik, puis je dis à Sélim de nous remettre en route. « Vous allez rester éternellement dans ce désert, nous dit Sélim, si vous ne me donnez pas avant un quart d'heure quatre-vingts piastres; nous ne remonterons à cheval avec vous que lorsque j'aurai dans ma main l'argent que je demande : les Francs sont riches et les bédouins sont pauvres, voilà !

— Nous ne te donnerons pas un *para*, et nous partirons, répondis-je à Sélim. Ibrahim, à cheval! » dis-je à notre interprète. Il était à peine monté, que le bédouin le prit par une jambe, et le jeta à terre. Furieux, je descends aussitôt de ma monture, je prends Ibrahim par les hanches, et le fais sauter sur son cheval. Puis, me tournant vers Sélim : « Arabe sans foi, lui dis-je, si je te trouve encore sur mon chemin pour l'interrompre, je briserai ma lance sur ton front! » L'Arabe fut offensé de ces paroles prononcées avec colère. « Ah ! murmura-t-il entre ses dents en lançant

sur moi un féroce regard, si tu n'étais pas sous la protection de Mézied, tu ne verrais pas demain le lever de l'aurore! » Sélim m'inspirait un trop profond mépris pour que je pusse lui répondre encore.

Les bédouins nous laissèrent partir seuls du camp où nous nous étions reposés; mais, après avoir cheminé un quart d'heure, nous les vîmes venir vers nous. Tout n'était pas fini avec notre escorte de voleurs. Arrivés sous la tente de Mézied, le 29 octobre, Akmed, le fils du cheik, qui sera un jour un des plus grands *haramis* du désert, voulait à toute force un tapis qui servait de lit de repos à mon compagnon de voyage. Nous arrachâmes le tapis des mains d'Akmed. Son père était présent à cette scène, mais, pillard comme les autres bédouins, il ne lui adressa aucun reproche.

Sélim et un autre nègre affranchi vinrent nous accompagner jusqu'au village de Heurra-Baal-Bek, situé à une heure au nord de Homs. Sélim alla chercher le kiatib (écrivain) du village pour le prier d'écrire sous notre dictée « que les hommes de la tribu de Mézied nous avaient conduits à Tedmor et ramenés sains et saufs à Homs, *et que nous n'avions qu'à nous louer de leurs bons*

procédés à notre égard. » Nous refusâmes de signer une pareille déclaration. Sélim était dans de mortelles inquiétudes : « Vous ne direz pas, si vous voulez, que vous êtes contents de nous, mais vous êtes obligés de déclarer que vous n'avez pas été tués dans le désert, *tant que la tribu de Mézied vous a tenus sous sa protection*. Si des brigands de la Syrie ou de la Palestine vous assassinaient sur les chemins de ces deux provinces, et qu'on ne pût savoir les noms des meurtriers, ce crime pèserait sur tous les bédouins de la tribu du noble cheik Mahmoud ; vous voyez bien, ô Frandjis! que ce serait une injustice trop grande. »

Le kiatib nous jura sur le Koran qu'il dirait seulement dans son billet *que les hommes de la tribu de Mézied ne nous avaient point tués, et qu'ils nous avaient ramenés sains et saufs à Homs*. La déclaration ainsi faite fut signée par quatre témoins du village de Heurra-Baalbek. Sélim prit le papier, et s'en alla dans son désert en adressant au ciel des vœux pour la conservation de nos jours.

Je suis entré dans tous ces détails, parce que j'ai pensé qu'ils auraient pour vous de l'intérêt. D'ailleurs, tous ces faits qui me sont propres

pourront vous donner une juste et complète idée de l'amour du pillage chez les Arabes.

Nous quittâmes Homs le 4 novembre. Nous nous dirigeâmes à l'ouest à travers une vaste plaine, très-susceptible de culture, mais en friche, faute d'habitants. Nous arrivâmes au village de Kosséir, au bout de cinq heures de marche. Ce fut à Kosséir que l'armée égyptienne, commandée par Ibrahim-pacha, se réunit le 6 juillet 1832. Les troupes de Mahmoud II, composées de soixante mille hommes, avaient déjà franchi le mont Taurus; elles n'étaient pas très-éloignées de Homs le 6 juillet, et auraient bien pu savoir ce qui se passait dans l'armée d'Ibrahim, à une distance de cinq lieues. Le 4 juillet, il n'y avait encore à Kosséir que quatre ou cinq mille Égyptiens, tandis que trente ou quarante mille Ottomans étaient campés dans les environs de l'antique Émesse. L'armée impériale de Mahmoud aurait coupé court à l'expédition de Syrie, si elle avait voulu mettre en déroute les soldats égyptiens campés à Kosséir. Hussein-pacha, général en chef des troupes turques, se prépara à agir contre le vassal rebelle, lorsque Ibrahim avait déjà pris Acre, Damas, et était descendu dans la vallée de l'Oronte. Toutes les opé-

rations de l'armée ottomane furent paralysées par l'inertie : après bien des lenteurs, elle se mit en marche sans provisions assurées, sans vivres préparés. Les régiments osmanlis arrivèrent à Homs, épuisés de fatigue et de faim. Le séras-quier d'Alep et Hussein ne s'inquiétaient pas plus de cette disette que de l'approche de l'ennemi ; pendant que les Turcs affamés se disputaient quelques misérables aliments, les deux pachas passaient leurs journées à fumer, à se complimenter sous leur tente. Ibrahim n'a dû ses victoires en Syrie, il y a quatre ans, qu'à la mauvaise organisation des troupes turques, et surtout à l'incapacité des chefs qui les commandaient.

Cinq heures de marche conduisent de Kosséir au petit village de Labaouah. Avant d'arriver à ce bourg, on passe successivement par les villages de Zaarah, entouré de charmants jardins, et par celui d'El-Hah, dont la population est chrétienne. Labaouah est situé à l'extrémité occidentale d'une longue vallée formée par la chaîne du Liban ; sa distance de Balbek est de cinq heures. Je marque avec précision le lieu où s'élève le village de Labaouah, parce que c'est là que se trouvent les sources de l'Oronte, le roi des fleuves de la Syrie. Ces

sources sont belles, abondantes; elles jaillissent du sein d'un terrain rocailleux. Ces sources se divisent d'abord en une infinité de petits ruisseaux, qui n'en forment plus qu'un seul à une distance de cinq lieues, vers le village de Zaarah. Les sources de l'Oronte ne tarissent jamais, quoi qu'en dise Volney. C'est à Labaouah que la fable place l'endroit où l'effrayant Tiphon à cinquante têtes fut frappé par la foudre. Le dragon, dans sa fuite pour chercher un refuge, sillonna profondément la terre et fit jaillir les sources de l'Oronte. Ce fleuve fut appelé *Oronte*, du nom d'un homme qui le premier construisit un pont sur ses rives; mais auparavant, l'Oronte portait le nom de Tiphon [1]. Les diverses petites branches du fleuve El-Assi se réunissent, comme je l'ai dit plus haut, du côté de Zaarah; de là l'Oronte se dirige vers le nord, traverse le lac Kadas, comme le Jourdain traverse la mer de Galilée, passe non loin de Homs, à Hamah, Chaïssar, Phamieh, et se jette, près de cette dernière ville, dans un autre lac qui porte son nom. En sortant du lac de Phamieh, l'Oronte vient arroser la vallée où s'élèvent les cités de Schogr et de Darcorieh; plus loin,

[1] Strabon.

il passe sous le Pont de Fer, célèbre par un fait d'armes des premiers croisés, et, après avoir baigné les murs d'Antioche, il va se jeter dans la mer, près de Souédié, l'antique Séleucie. L'Oronte est très-poissonneux, ainsi que les beaux lacs qu'il traverse dans son cours.

Vous avez parlé, dans une lettre du septième volume de la *Correspondance d'Orient*, du projet anglais de joindre l'Oronte à l'Euphrate par un canal. Cette entreprise n'a pas encore été mise à exécution. Le point de l'Oronte le plus rapproché de l'Euphrate est Antioche. La distance d'un point à l'autre est d'environ vingt-cinq lieues; cet espace ne s'étend pas entièrement sur un pays plat : les environs d'El-Bir sont hérissés de petites montagnes, et on aurait à percer plusieurs collines dans le voisinage d'Antioche. Cette vaste entreprise n'est pas inexécutable; mais, pour arriver à son accomplissement, il faudrait, comme vous l'avez dit, la possession paisible du pays. La réalisation d'un tel projet changerait la face de l'Orient. La route commerciale des Indes ne doublerait plus le cap de Bonne-Espérance; elle suivrait une ligne plus courte et plus directe en liant la Méditerranée, soit à la mer Rouge par Suez, soit au golfe Persique par l'Euphrate et

l'Oronte. Cet admirable pays de Syrie n'est pas condamné sans doute à vivre éternellement sous la barbare domination des musulmans ; la croix, ce grand étendard de la nouvelle civilisation du monde, prendra la place du croissant dans les contrées d'Asie, et, par un retour du monde moderne vers le théâtre des grandes luttes du monde ancien, la Méditerranée sera encore le rendez-vous des nations.

J'ai pu voir par moi-même, en passant à Balbek, que les monuments de cette antique cité sont inférieurs, sous le rapport de l'art, aux édifices de Palmyre. Les dimensions des temples d'Héliopolis de Célé-Syrie sont plus extraordinaires que celles des temples de Tedmor. A Balbek, la richesse des ornements de sculpture l'emporte sur Palmyre; mais on cherche en vain dans la ville du Soleil la belle et noble simplicité des monuments palmyriens. On a vu, dans ces dernières années, de riches personnages d'Occident, qui, à leur arrivée en Syrie, parlaient déjà de leurs grands préparatifs de voyage à Palmyre; ces voyageurs, ayant appris plus tard que les ruines de la cité de Zénobie *étaient moins étonnantes* que celles de Balbek, ont renoncé, sans trop de regret, à la course dans le désert. D'au-

tres pèlerins ont écrit, d'après des ouï-dire, que *les ruines de Palmyre ne valaient pas toute la peine qu'on se donnait pour aller les visiter*. Ces voyageurs, qui expriment leurs jugements sans avoir vu les choses dont ils parlent, auraient été plus sincères s'ils avaient dit que les grandes fatigues du désert les avaient fait reculer devant l'entreprise. Maintenant que nous avons vu Palmyre, nous sommes loin de partager les opinions de ces timides explorateurs; nous dirons à ceux qui viendront contempler les merveilles de l'antique Orient, de s'en aller à Tedmor, sans craindre de ne pas être payés de leur peine par l'intérêt et l'admirable beauté de ces ruines. Et d'ailleurs, quand même l'architecte ou le sculpteur trouverait moins de perfection et de magnificence dans les monuments de Palmyre que dans ceux de Balbek, n'est-ce pas un assez grand spectacle que celui de la cité de Palmyre tristement couchée au milieu d'un vaste et solitaire désert? N'y a-t-il pas là une immense source de réflexions?

M. de Lamartine avait trouvé, dit-il, à Damas, un cheik de tribu de la route de Palmyre qui se chargeait de le conduire sain et sauf aux grandes ruines, mais à condition que l'illustre pèlerin *serait seul et vêtu en bédouin du désert*. Cette condi-

tion a pu être faite à M. de Lamartine, mais ce n'est pas un usage général; je suis allé à Tedmor avec un Parisien, un Syrien et un Arabe du Sennaar; aucun de nous ne portait le costume des bédouins, et les hommes du désert qui nous servaient d'escorte ne nous firent point d'observations là-dessus.

Je suis allé de Balbek à Damas en passant par Zibdani. En parlant de l'invasion égyptienne qui menaçait la Syrie en 1831, époque où vous étiez à Damas, vous disiez qu'Ibrahim serait le bienvenu dans la sainte ville, pourvu qu'il se présentât au nom du Koran et des intérêts de l'islamisme; que les Damasquins chercheraient à briser le joug de Méhémet-Ali du jour où ils verraient en lui l'homme des idées nouvelles, le rival de Mahmoud dans la carrière de la réforme. Vos prévisions sur le caractère *indomptable* des musulmans de Damas ne se sont point réalisées. Au mois de juin 1832, immédiatement après le siége de Saint-Jean-d'Acre, Ibrahim se présenta en effet aux Damasquins au nom du Koran; mais, comme le fils de Méhémet-Ali ne se soucie pas plus du livre de Mahomet que de l'Évangile, il n'a point tenu les promesses qu'il avait faites d'abord à la sainte ville. Malgré l'oppression

cruelle qui les écrase depuis cinq ans, les Damasquins n'ont fait aucune tentative pour secouer le joug égyptien; et les diverses populations de la Syrie se sont déjà révoltées vingt fois contre Méhémet-Ali! La bravoure, l'amour de la liberté et l'horreur des tyrans sont bien plus enracinés dans le cœur des chrétiens de Syrie et des habitants de la Palestine que chez les Damasquins.

Un homme d'honneur et d'intelligence, M. Baudin, notre agent consulaire à Damas, me disait: « Ces Damasquins si intraitables se soumettent maintenant avec humilité à toutes les exigences du gouvernement égyptien; on les fait marcher à la baguette. Avant la conquête de la Syrie par Ibrahim, nul chrétien, quel qu'il fût, ne pouvait franchir les portes de Damas à cheval ou armé et vêtu à l'européenne: des gardes musulmans le forçaient à descendre de sa monture; avant d'entrer dans la cité, on lui faisait payer un tribut de quelques paras. A l'heure présente, ces humiliations qu'on faisait subir aux chrétiens n'existent plus. »

Le 8 novembre, nous sommes entrés dans la sainte ville, à cheval, armés, et nous avons parcouru ainsi toutes les rues et tous les bazars de la cité. Les musulmans se montraient fiers et superbes

envers les chrétiens quand ils avaient la force en main, et que rien ne s'opposait à leurs caprices; depuis que le terrible Ibrahim est venu régner au milieu d'eux, ils sont devenus humbles et soumis comme des enfants. Le fanatisme religieux avait fait toute la puissance des Turcs; ce fut la religion du prophète qui les avait poussés de conquête en conquête. Le fanatisme religieux, comme tout ce qui servait de base à ce grand colosse de l'empire ottoman, s'évanouit de jour en jour chez les musulmans. Il faut dire aussi que les révolutions qui se sont faites en Orient, dans ces derniers temps, ont jeté un trouble profond dans l'esprit des Damasquins : ils ne savent plus ce qu'ils doivent croire. Ils avaient traité Mahmoud II d'infidèle, parce que cet empereur avait voulu introduire en Turquie quelques usages de l'Europe chrétienne, et Ibrahim-pacha, qui s'était d'abord annoncé à eux comme le sauveur de l'islamisme, marche aujourd'hui avec plus d'audace que son maître de Stamboul *dans les voies impies des innovations*. Voilà, dit-on, les véritables raisons qui font supporter aux Damasquins la domination de l'Egypte; car les croyants de Damas ont, vous le savez, des traditions qui leur font craindre d'autres maîtres qu'ils abhorrent bien plus que les musul-

mans de la réforme. « Ce sera, dit la tradition, par la porte occidentale de Damas que les giaours (que Dieu maudisse !) entreront un jour en vainqueurs dans la noble et sainte ville que le prophète aimait tant. A tout prendre, disent les Damasquins, les Égyptiens qui sont au moins musulmans, valent mieux que les chrétiens. » Mahomet dit, dans son Koran, qu'au dernier jour du monde le soleil se lèvera du côté de l'Occident ; on pourrait appliquer cette prophétique image à la ruine de l'islamisme. Nous voici arrivés au temps où, pour les nations du croissant, la lumière s'est levée du côté occidental ; le génie musulman a invoqué le secours du génie chrétien, et cette innovation a été le signe évident de la fin de l'islamisme.

Depuis l'établissement d'un nouvel impôt en Syrie, impôt dont nous aurons bientôt occasion de parler en détail, on peut savoir au juste la population d'une ville et d'un village de ce pays. Le dernier recensement fait à Damas porte à cent mille les habitants de cette ville. M. de Lamartine a évalué à *quatre cent mille* âmes la population de Damas. L'illustre voyageur croit aussi *que, si on ne limite pas arbitrairement la ville de Damas, si on compte au nombre des habitants tous*

ceux qui peuplent les immenses faubourgs et les villages qui se confondent à l'œil avec les maisons et les jardins de cette grande agglomération d'hommes, le territoire de Damas en nourrit UN MILLION. Or, le nombre total des habitants de la Syrie ne dépasserait que de quatre cent mille le chiffre de M. de Lamartine appliqué au seul territoire de Damas! Au temps de Strabon, dans la première année du christianisme, la Syrie était habitée par douze millions d'âmes. En 1793, Volney avait trouvé deux millions d'habitants dans toutes les provinces de la Syrie; aujourd'hui, d'après les renseignements des personnes les plus instruites, la population de la Syrie ne va pas au delà d'un million quatre cent mille âmes : sur ce nombre, on peut compter six cent mille chrétiens, le reste est musulman, druze, ansarien ou juif.

Nous sommes venus de Damas à Ebteddin, résidence ordinaire de l'émir Beschir, en passant par les monts escarpés de l'Anti-Liban, la vallée de Békaa, les cèdres de Salomon et Beyrout. Nous eûmes, en arrivant à Ebteddin, le triste et douloureux spectacle de plus de quatre cents femmes pleurant et poussant des cris de désespoir dans la cour du château du prince de la montagne : ces malheureuses femmes récla-

maient leurs maris, leurs frères, leurs pères, qui avaient été amenés le jour même dans le château de l'émir par la moitié d'un régiment égyptien. On avait fait, deux jours auparavant, une levée générale d'hommes dans le district du Liban gouverné par l'émir. Ces paysans de tout âge avaient été conduits, enchaînés deux à deux, dans la demeure du prince. Nous entendions, parmi les femmes désolées, d'horribles imprécations contre l'émir; elles l'accusaient de faire cause commune avec Méhémet-Ali pour leur arracher leurs époux, leurs pères et leurs frères; pour travailler avec le tyran des bords du Nil à la ruine totale des populations de la montagne.

Pendant que nous assistions à ces scènes de désespoir, nous vîmes entrer tout à coup dans la cour du château une jeune fille, les cheveux en désordre, les yeux égarés, les traits du visage bouleversés, les pieds nus et ensanglantés; elle poussait des cris d'épouvante, et brandissait au-dessus de sa tête une longue lame. Cette jeune fille avait sur sa figure quelque chose d'admirable et d'effrayant. Son apparition soudaine jeta l'étonnement et l'effroi au milieu de la foule; la jeune fille se précipita contre la porte de l'appartement occupé par l'émir; elle répétait en san-

glotant, ces mots : « Rendez-moi mon ami, rendez-moi mon ami ! » Des soldats lui arrachèrent le fer qu'elle tenait dans sa main , ils la saisirent brutalement, et l'enfermèrent dans une chambre. Nous apprîmes, une demi-heure après, que cette jeune fille était la fiancée d'un jeune Druse qui avait été emmené, comme conscrit, dans le château de l'émir. La pauvre fiancée ne se trouvait pas dans son village lorsque les soldats d'Ibrahim-pacha étaient venus prendre son ami; quand elle arriva dans le bourg et qu'elle apprit l'affreuse nouvelle, elle s'en alla à travers les montagnes vers Ebteddin ; le village était situé à cinq lieues du château, et la jeune fille franchit ce trajet en moins de deux heures en se déchirant les pieds sur les pointes des rocs, ou en courant au milieu des broussailles. La pauvre enfant n'eut pas seulement la consolation de revoir une dernère fois celui qu'elle aimait. Le lendemain de son arrivée à Ebteddin , son fiancé fut conduit, avec tous les Druses qui avaient été pris, vers le lointain pays d'Égypte, d'où il ne reviendra plus. Lorsque je quittai le château de l'émir, la malheureuse jeune fille était en proie à une fièvre ardente ; à Sidon , deux jours après, un maronite qui arrivait d'Ebteddin, nous ap-

prit que la jeune fille avait succombé à son désespoir. Ainsi, quand la conscription ordonnée par Ibrahim en Syrie n'entraîne pas après elle le déshonneur dans les familles, elle y laisse la mort et la désolation ! voilà comment Méhémet-Ali et son fils comprennent la civilisation et le bonheur des peuples ! Et ce qu'il y a de plus incroyable dans tout ceci, c'est qu'il puisse se rencontrer des gens, des Européens, qui parlent de l'Égypte et de la Syrie régénérées sous la domination de ces deux hommes impitoyables !

J'ai été reçu par l'émir Béchir, le 23 novembre, dans sa redoutable forteresse bâtie au sommet de la magnifique colline d'Ebteddin, à une demi-heure à l'orient de la cité de Deer-el-Kamar, peuplée de six mille habitants, et non de douze mille, comme l'a dit M. de Lamartine. Le prince de la Montagne est un homme d'environ soixante ans; il est de moyenne taille, l'ensemble de la figure a quelque chose de sauvage et de distingué en même temps. Ses yeux sont bleus, petits, mais pétillants d'esprit ; son nez est très-gros et sa barbe blanche est belle et soignée. Il porte un beau turban blanc, ce qui n'est permis à aucun chrétien en Orient; mais le pacha d'Égypte donne à son vieil ami du Liban

toutes sortes de priviléges. Le vieux despote de la montagne se montra singulièrement circonspect dans une conversation que nous eûmes ensemble sur les affaires politiques de la Syrie. L'émir, qui passe pour avoir quelque chose de la cruauté du tigre (réputation d'ailleurs bien méritée pour avoir fait brûler les yeux à ses six cousins), m'a paru doué de toute la finesse du chat. Il passe dans le Liban pour un homme sans foi, sans parole, un aveugle observateur des ordres de Méhémet-Ali, un gouverneur tyrannique qui a causé la ruine des habitants de la montagne en les pressurant depuis quarante ans; on m'a assuré qu'indépendamment de la somme que l'émir donne chaque année à Méhémet-Ali pour le pays qu'il gouverne à titre de fermage, il retire pour son propre compte, 6,000 bourses (750,000 fr.). Les Maronites, les Druses et les Ansariens se plaignent tout haut de l'horrible oppression de l'émir. Ces peuples répètent souvent *que l'émir El-Gébel, Mohammed-Aly sava sava* (Le prince de la Montagne et Méhémet-Ali c'est tout un). Il est dans la politique de l'émir Béchir d'être chrétien avec les chrétiens, musulman avec les musulmans, et Druse avec les Druses : il a fait bâtir

dans son château des églises et des mosquées pour mieux dérouter les bons montagnards. Les diverses opinions répandues dans le Liban sur la croyance religieuse de l'émir Béchir donnent lieu quelquefois à des disputes assez plaisantes. Entre autres anecdotes qu'on m'a racontées à ce sujet, en voici une dont un Français établi en Syrie depuis longtemps, m'a garanti l'authenticité.

L'an dernier, un maronite et un musulman partirent ensemble de leur village pour aller porter à l'émir Béchir leur récolte d'olives. Chemin faisant, ils s'entretenaient de l'énormité des impôts qui pèsent sur eux. Le maronite et le musulman étaient jusque-là parfaitement d'accord, mais leur avis fut bien différent lorsqu'ils abordèrent le chapitre de la religion de l'émir. « Quoique le prince soit chrétien, dit le maronite, il ne traite pas mieux les enfants de l'Évangile que les sectateurs de Mahomet.

— Dans quels pays de la terre as-tu pu voir, répondit le mahométan avec un air superbe, un giaour chef des musulmans? Tant que le soleil brillera au ciel, que la mer ne sera pas desséchée et que la chaîne du Liban ne changera pas de place, on ne pourra voir une chose semblable :

l'émir Béchir est musulman! Personne n'observe le jeûne du ramadan avec plus de dévotion que le prince de la Montagne. Ne lui as-tu pas entendu prononcer souvent ces divines paroles qui renferment le dogme fondamental de notre foi : *La illaha oua Mohammed, vesoul Allah!* (Dieu seul est Dieu, et Mahomet est le prophète de Dieu.)

— Tu mens! dit le maronite indigné; l'émir Béchir est chrétien! il appartient, comme tous les maronites, à la sainte Église catholique, apostolique et romaine. J'ai vu le prince assistant, dans la chapelle de son palais, au divin sacrifice de la messe. »

Le musulman, offensé, donna un grand coup de bâton sur la tête du maronite; celui-ci prit son adversaire par la gorge, et l'aurait tué sans un Druze qui arriva vers eux au moment du combat. Il les sépara.

« Quel est le sujet de votre querelle? » demanda le Druse. On lui dit ce qui venait de se passer.

« Vous êtes fous tous les deux! répliqua le Druse avec un sourire de pitié: l'émir Béchir n'a pas d'autre religion que celle des Druses; on ne trouverait pas dans tout le Liban, ni chez nos frères du Haouran, un *akal* (initié) plus instruit que le

prince de la Montagne dans la connaissance des mystères de notre culte.

Les trois montagnards convinrent d'aller demander au premier secrétaire de l'émir quelle était la véritable religion du prince. Lorsque le premier secrétaire eut entendu les trois montagnards, il ordonna à son kavas de les saisir, et d'administrer à chacun deux cents coups de bâton sur la plante des pieds. Le musulman, le maronite et le Druse furent prévenus ensuite qu'on les pendrait à la porte de leur cabane, s'ils se permettaient encore une fois de parler de la religion du prince de la Montagne.

De Deer-el-Kamar nous allâmes au village de Djoun, situé à peu de distance de la demeure de la célèbre Hester Stanhope, la sultane de Palmyre, l'ancienne idole du désert, cette grande renommée que l'avenir confondra avec les fabuleuses renommées des contes arabes. Arrivé au bas de la colline de forme ronde où s'élève la charmante habitation de la noble Anglaise, je lui écrivis un petit billet en commun avec M. A. B., pour lui demander la faveur de déposer le tribut de notre respect et de notre admiration à ses pieds. Notre drogman Ibrahim porta notre billet à la nièce de Pitt. Un

quart d'heure après le départ de notre lettre, un homme à barbe blanche, monté sur un cheval blanc, quelque chose de semblable à un vieux sorcier vêtu à l'orientale, vint vers nous; c'était un Anglais, le médecin de lady Stanhope, le même homme qui alla chercher M. de Lamartine à Beyrout, pour l'accompagner à Djoun, dans la demeure de la fée du Liban. Le docteur anglais était chargé d'apporter la réponse à notre billet.

« Milady vient d'entendre la lecture du billet que vous lui avez fait l'honneur de lui écrire; elle m'a chargé de vous exprimer tous ses regrets de ne pouvoir s'entretenir avec vous; Milady est gravement malade : elle garde le lit depuis dix-sept jours. Elle est d'autant plus fâchée de ne pouvoir vous recevoir, qu'elle a vu au bas de votre billet un nom qui lui est connu; elle aurait aimé à recevoir chez elle M. Poujoulat, qui a voyagé en Orient avec M. Michaud, en 1830 et en 1831.

— Monsieur, je suis son frère.

— Milady sait que vous ne trouverez pas de vin à Djoun, et vous prie d'accepter ces quatre bouteilles qu'elle vous envoie.

— Priez Milady de vouloir bien recevoir mes

remercîments sincères et tous mes regrets de la savoir malade, et de ne pouvoir emporter en Europe le souvenir d'un entretien avec elle. »

Le médecin me fit un grand salut à la façon des Arabes, et remonta sur son cheval blanc. J'ai su par notre consul de France à Beyrout, que Milady avait lu les relations de quelques voyageurs français qui ont merveilleusement brodé sur sa triste et curieuse vie; ces voyageurs ont prêté à lady Stanhope d'étranges préoccupations, de fantastiques espérances, qui l'ont vivement affligée. Les idées bizarres qu'on suppose à lady Hester, circulent, il est vrai, dans le pays; mais toutes ces opinions feraient oublier la femme d'esprit et d'instruction, et j'ai ouï dire que lady Stanhope en a beaucoup. Je ne veux pas manquer de vous apprendre que la jument que lady Stanhope destinait, disait-on, au messie-roi qui devait paraître en Orient pour régénérer les peuples de la terre, n'existe plus. Cette belle jument, *issue d'une race dont la branche remontait aux chevaux de Salomon*, a été frappée d'une maladie mortelle; et sa maîtresse n'ayant pas eu le courage de la voir souffrir, s'est douloureusement résignée à la faire tuer par un de ses domestiques.

Lady Hester Stanhope a voué à l'exécration Méhémet-Ali et son fils. Ceux qui ont entendu la nièce de Pitt parler de ces deux hommes, disent qu'elle ne se sert pour les désigner que des épithètes les plus flétrissantes. Depuis cinq ans, la noble fille de lord Chatam a sous les yeux l'affreux spectacle des misères des peuples du Liban courbé sous le joug égyptien, et cela suffirait pour lui inspirer une profonde haine contre Ibrahim-pacha, si elle n'avait pas elle-même à se plaindre personnellement du fils de Méhémet-Ali. Après le siége d'Acre par Ibrahim, Hester devint l'unique ressource d'un grand nombre de familles ruinées par la guerre. La demeure de Milady se transforma soudain en un asile où ceux qui avaient faim trouvaient leur nourriture, et en hospice pour les malades et les soldats blessés qui avaient défendu Saint-Jean-d'Acre.

Quand Milady eut épuisé toutes ses ressources, elle écrivit à Ibrahim pour lui demander de venir au secours des Syriens réfugiés chez elle et que la guerre avait réduits à la dernière misère. Au lieu d'écouter les prières de la noble Anglaise, Ibrahim osa lui demander l'extradition des soldats d'Abdallah-pacha qu'elle avait

recueillis. Ce fut alors que Milady repoussa avec une admirable énergie les sollicitations du fils du vice-roi. « Avant d'attenter à la vie des malheureux que j'ai abrités sous mon toit, lui fit-elle répondre, il faudra m'assassiner moi-même. » Les hostilités qui allaient commencer entre les troupes égyptiennes et les troupes turques, ne permirent pas à Ibrahim de renouveler ses demandes auprès de la nièce de Pitt. Les revenus de Milady se bornent à une pension que lui a faite George III, en considération des services rendus à l'Angleterre par le célèbre Pitt dont elle était le secrétaire. Cette pension a été loin de suffire à Milady pour subvenir aux dépenses qu'elle a faites en 1832; elle a, dit-on, emprunté de l'argent pour continuer son œuvre de miséricorde [1].

[1] Lady Hester est morte en 1839, dans cette même demeure de Djoun, où son immense bonté avait soulagé tant de malheureux. Peu de mois avant sa mort, la reine Victoria lui retira la pension qu'elle recevait de George III. Milady écrivit à cette occasion des lettres qui méritent d'être reproduites, car elles font connaître quelque chose du caractère de cette femme extraordinaire. Ces lettres furent publiées par le *Morning-Post*, dans le mois de décembre 1838. Les voici :

Lady Stanhope à la reine Victoria.

Djoun, 12 février 1838.

Votre Majesté me permettra de lui dire que rien ne saurait por-

Nous vînmes de Djoun à Saint-Jean-d'Acre en côtoyant les beaux rivages de la mer de Phé-

ter plus de préjudice qu'un ordre délivré sans examen, exécuté sans raison, et déversant l'outrage sur l'intégrité d'une famille qui a fidèlement servi son pays et la maison de Hanovre.

Aucune question ne m'ayant été adressée pour connaître les circonstances qui avaient rendu ces dettes obligatoires pour moi, je m'abstiendrai de donner des détails à ce sujet. Je ne permettrai pas que la pension qui m'a été octroyée par votre royal grand-père soit saisie par la force, mais je l'abondonnerai pour l'acquit de mes dettes, et en même temps j'abjure le titre de sujet anglais et d'esclave, qui en est aujourd'hui le synonyme. V. M. ayant donné de la publicité à cette affaire par ses ordres à ses agents consulaires, je ne saurais être blâmée en suivant votre royal exemple.

HESTER LUCY STANHOPE.

Lady Hester à sa Grâce le duc de Wellington.

12 février 1838.

Mon cher duc, si vous méritez une partie des pompeux éloges que j'ai entendu vous prodiguer, vous seriez le dernier homme qui puissiez vous offenser du motif qui me fait vous écrire sur le sujet en question. Vous ne méconnaîtrez pas mes intentions, et vous apprécierez mon chaleureux langage, qui n'est que l'expression caractéristique de mon énergie habituelle.

La longue résidence que votre Grâce a faite dans les Indes a dù lui apprendre que les coutumes anglaises sont peu propres à faciliter un jugement bien sain sur la manière de vivre dans ces pays demi-barbares, et combien il est difficile de limiter ses dépenses lorsque de fréquentes révolutions surgissent au milieu des populations souffrantes, et font un devoir à chacun de les aider autant que le comporte son humanité ou sa position.

Acre, assiégée pendant sept mois, 7,000 balles lancées en vingt-quatre heures, prise enfin par une tempête, et deux cents hommes seulement restant de la garnison; les malheureux habitants

nicie. Les imposantes fortifications de Ptolémaïs, qu'Ibrahim-pacha fit réparer après sa conquête de la Syrie, ne renferment en ce moment qu'un

cherchant des secours parmi leurs vieux amis de la contrée qui leur tournent les talons, tant l'effroi d'Ibrahim-pacha paralyse l'élan de leurs cœurs; la misère, la famine, le désespoir, répandus sur toutes ces familles qui n'avaient d'autres ressources qu'en moi, pouvais-je ne pas entendre leur appel? Mohammed-Ali, Ibrahim-pacha, Schériff-pacha, tous m'entouraient pour que je leur livrasse quelques individus, mais les malheureux auraient payé de leurs têtes le sang qu'ils avaient répandu pour la défense de leurs foyers; j'opposai toute ma fermeté à ces ordres; je répondis que je ne protégeais ni le nom anglais, ni le nom français, mais le mien, comme un pauvre Arabe qui n'abandonnerait la défense d'un malheureux qu'avec sa propre existence, et qu'avant d'arriver à leur vie, il fallait attenter à la mienne.

Je sauvai ainsi bien des proscrits, que j'équipai ensuite pour les renvoyer chez eux. Pouvez-vous, vous soldat, me blâmer de cette conduite? J'aurais agi de cette manière sous vos yeux, arrachant des victimes au fil de votre épée. Mère des orphelins, protectrice des veuves, je distribuai tout l'argent disponible qui me restait, que javais consacré à payer des dettes, et j'en formai de nouvelles. Mais je n'ai pas fait de banqueroute frauduleuse, et j'en repousse l'accusation de toutes les forces de mon énergie. Votre reine n'avait que faire de se mêler de mes affaires; avec du temps, seule j'aurais satisfait à mes créances, quand bien même la misère eût dû m'atteindre! Elle prétend avoir eu le droit de suspendre ma pension, j'y renonce ainsi qu'au titre de sujet anglais; lorsqu'aucune famille plus que la mienne n'a servi plus fidèlement le pays et le trône, je ne me laisserai pas traiter avec moins d'égards qu'un coureur de grands chemins.

J'attends chaque jour une décision sur la possession d'une vaste propriété qui m'appartient en Irlande. Si j'y rentre, je n'en abandonnerai pas moins ma pension, afin de cesser toute communica-

vaste amas de pierres, au milieu duquel se montrent quelques maisons de chétive apparence. Les canons égyptiens ont renversé en 1831 la

tion avec le gouvernement anglais, duquel émane des actes de folie qui peuvent compromettre la sécurité personnelle des individus. J'ai choisi sir Francis Burdett pour surveiller cette affaire, je le crois intègre et consciencieux. Quoique séparés par nos opinions, nous n'en sommes pas moins de bons amis. Il paraît qu'il commence à juger les événements sous leur vrai jour.

Je n'ai plus qu'à prier votre Grandeur de me juger dans la position réelle que j'occupe, dévouée à l'humanité, à la royauté et aux droits que tout être humain a sur un autre; mais je ne puis me laisser traiter d'intrigante, parce que j'ai dit et proclamé à haute voix que ceux qui cherchent à ébranler le trône du sultan Mahmoud, ébranlent le trône de leur souverain, et sont par conséquent coupables de haute trahison, et je ne craindrais pas de faire de cette pensée une application à ma propre personne. Mais dois-je être réputée incendiaire parce que je défends mon caractère, qui n'a jamais été entaché de bassesses ni de folie? Personne mieux que votre Grandeur ne saurait faire comprendre à la reine que la race des Pitt est unique, et qu'il n'y a pas à se jouer d'elle.

J'ai envoyé, par duplicata, copie de la lettre ci-incluse à sa Majesté, par lord Palmerston; si elle ne lui parvenait pas, remettez-lui celle-ci, car sans cette sécurité je serais obligée de la publier dans la *Gazette d'Augsbourg* ou dans les journaux américains.

HESTER LUCY STANHOPE.

Lady Hester Stanhope à sir Édouard Sagden.

12 février 1838.

Monsieur, né aristocrate, l'élévation de vos idées me sera une excuse suffisante pour la manière brusque dont je vais traiter

belle mosquée bâtie par Djézar-pacha. Acre qui comptait, il y a sept ans, une population de douze mille âmes, n'est plus habitée que par qua-

avec vous un sujet qui se rattache autant à la défense de ce principe qu'à la justice.

Je vous épargnerai les détails; qu'il vous suffise d'apprendre que dès mon arrivée dans les Indes, je ne fus pas considérée avec cette expression de méfiance qui accueille et repousse à la fois les étrangers. Il me devint bientôt facile, sans intrigues ni subterfuges, sans blesser les croyances politiques ou religieuses de ceux qui m'entouraient, de sonder des événements sur lesquels aucune investigation n'avait pu encore être dirigée. Je ne parle pas seulement de ceux qui profanaient l'islamisme, mais de toutes les religions ou sectes répandues dans les différentes parties de l'Inde. Ne trahissant jamais les secrets d'une religion pour m'initier dans les mystères d'une autre, je conservai un inviolable silence sur toutes. Mais les révélations, en consolidant mes principes, éclairèrent mes idées et me fournirent l'occasion de les corroborer par l'évidence des faits importants et abstraits.

Les révolutions et les calamités publiques qu'elles traînent après elles, bouleversent les pays demi-barbares, et exigent de ceux qui les traversent ou les dominent une immense énergie et des principes arrêtés d'humanité et de libéralisme inconnus en Europe. Laisser des infortunés mourir de faim à votre porte, jusqu'à ce que vous ayez pu vous enquérir de leur position; redouter une imprudence qui livre votre propriété ou votre vie à des étrangers souffrants, sont des réflexions inconnues dans les Indes. Chacun court sa chance, et si l'on veut conserver sa réputation, soit comme monarque indien ou paysan indien, il faut traiter un ennemi malheureux avec les mêmes égards qu'un ami. Partant de ce principe, le seul naturel, il y eut des époques où je fus obligée à plus de dépense, et par conséquent à contracter des dettes; mais je ne dus jamais rien à un malheureux ou à un paysan, mais bien à des fri-

torze cents musulmans et cinq cents chrétiens plongés dans une horrible misère. La cité est toujours occupée par une forte garnison.

pons d'usuriers qui vendaient leur argent à de monstrueux intérêts. Vous pouvez juger leur conscience dans la dernière levée de troupes faite, il y a deux mois, par Ibrahim-pacha. Quelques riches paysans donnèrent cent pour cent pour six mois; afin de racheter leurs fils conscrits.

J'ai souvent méprisé les Anglais; mais pourquoi? parce qu'ils ont avili et perdu le caractère national Leur aristocratie est une classe fière, morose, inactive, sans principes fondamentaux pour la conduire, sans supériorité intellectuelle pour la soutenir, n'étant pas plus digne de la confiance de son souverain que de celle du peuple, pleine d'égoïsme et bouffie de sa propre importance, ne ralliant enfin aucune affection au souverain: et ces espèces de *colonisateurs d'État* peuvent être réputés ministres sans responsabilité! Mais ils devraient au moins, pour l'honneur de leur couronne, s'imposer des sacrifices d'urgence dans les temps de calamité publique.

Si j'avais été pair d'Angleterre, aurais-je souffert que les dettes du duc d'York ne fussent pas payées? Si, après avoir engagé mes frères à dépenser comme moi une forte somme, je n'avais pas réussi, j'aurais brisé ma couronne ducale, n'y attachant pas plus de valeur qu'à l'enseigne d'une maison publique! Mais ayant sacrifié mes propriétés, exposé ma vie, compromis ma sécurité, devais-je croire que votre souveraine me traiterait avec cette inconvenance qui, foulant toute pensée de justice et de simple étiquette, ne peut être considérée que comme un acte de folie de votre judicieuse reine Victoria.

Le consul général d'Égypte et de Syrie, colonel Campbell, m'écrit que, si je ne paie pas un de mes nombreux créanciers, je serai privée de ma pension. Je voudrais regarder en face une personne osant menacer un Pitt! ayant conservé un droit apparent sur

En lisant les descriptions pompeuses que les chroniques des guerres saintes ont faites de l'antique Ptolémaïs, on est saisi d'un sentiment de

cette pension, qu'il la garde à jamais. A la première et paisible époque de mon existence, je ne redoutais au monde que les tracasseries, les dettes et les naufrages, j'ai tout souffert pour eux et par eux; mais j'ai rempli mon devoir, et j'ai trop de confiance dans celui qui dispose de toutes choses et dans la brillante étoile qui plane sur ma destinée, et qui m'a constamment préservée de mes ennemis, pour regretter l'acte qui m'a fait abandonner mon titre de sujet anglais. Je puis être tout, mais non ignoble et démentant ma noble origine.

HESTER LUCY STANHOPE.

Lord Palmerston à lady Hester Stanhope.

25 avril 1838.

Madame, la reine m'ordonne de vous informer que votre lettre a été mise sous les yeux de sa Majesté.

Il était de mon devoir d'expliquer à S. M. les circonstances qui ont pu vous amener à écrire cette lettre, et j'ai maintenant à informer votre Seigneurie qu'aucun motif étranger à son intérêt n'a suggéré la mesure arrêtée, et que le désir d'épargner à votre Grandeur les embarras qui auraient pu survenir, si les parties adverses s'étaient adressées au consul général, par suite de la capitulation entre la Grande-Bretagne et la Porte, a seul dicté la volonté de S. M.

J'ai l'honneur d'être, de votre Seigneurie, le plus obéissant serviteur.

PALMERSTON.

Lady Hester Stanhope à lord Palmerston.

1er juillet 1838.

Mylord, si vos dépêches diplomatiques sont aussi obscures que

surprise et de compassion à la seule vue de l'état de pauvreté dans lequel est tombée cette cité jadis si belle et si riche. Au temps de la domi-

celles que j'ai en ce moment sous les yeux, il n'est pas étonnant que l'Angleterre perde cette fière prépondérance que jadis elle avait su conquérir.

Votre Seigneurie me dit qu'elle a jugé de son devoir d'expliquer à la reine le sujet de ma lettre. J'aurais cru, monseigneur, qu'il eût été de votre devoir de donner ces explications avant de prendre la liberté de compromettre le nom de S. M., et de lui aliéner un sujet qui, aux yeux des petits et des grands, a élevé le nom anglais à une hauteur immense dans les Indes, et cela sans avoir dépensé une obole de l'argent public. Quelle que soit la surprise des hommes d'État de l'ancienne école relativement à la conduite du gouvernement à mon égard, je ne la partage pas; car, lorsque le fils d'un roi, dans le but d'éclairer son esprit et celui du monde en général, avait sacrifié une partie de sa fortune particulière pour l'acquisition de l'inestimable bibliothèque d'Hambourg, il lui fut platement refusé une exemption par la chambre des communes; mais, si les rapports sont vrais, s'il avait demandé la même autorisation pour faire entrer des merceries, des *perruques inimitables* et du *rouge invariable*, la permission eût été octroyée par les ministres de sa Majesté. Si nous devons juger par les antécédents, je n'ai pas à me plaindre, monseigneur, mais je veux continuer à livrer mes batailles campagne après campagne.

Votre Seigneurie me fait entrevoir que l'insulte qui m'a été faite devait m'épargner d'incommensurables désastres. Je suis prête à recevoir avec courage et résignation les malheurs que Dieu me réserve; mais jamais je ne subirai l'insulte d'un homme. Si je dois être accusée de crimes de haute trahison, de lèse-majesté, faites-moi appeler devant mes pairs, mes seuls juges légitimes, ou condamner par la voix du peuple! Je n'aime pas les Anglais, parce qu'ils ne sont plus Anglais; parce qu'ils ont perdu leur probité et

nation des rois latins, au treizième siècle, Acre était la plus florissante ville de la côte syrienne. Saint-Jean-d'Acre avait remplacé Tyr, cette bril-

leur loyale attitude; cependant, comme il se peut qu'il leur reste encore quelques vestiges de l'ancienne race, j'en référerais avec sécurité à leur justice, à leur intégrité.

Il est superflu de prévenir votre Seigneurie que, si le premier courrier n'apporte pas une réparation entière et publique des torts dont on a cherché à stigmatiser mon caractère aux yeux du monde entier, je brise mon état de maison, et je m'enferme derrière une grille où je reste comme dans une tombe, jusqu'à ce que ma réhabilitation, signée et scellée par mes détracteurs, soit insérée dans tous les journaux. Il n'y a pas à se jouer de celle dont les veines sont palpitantes de l'intègre sang des Pitt, ni à supposer que sa noble origine s'abaisse devant l'impertinente intervention d'un consul.

En vain veut-on faire croire que l'origine de cette affaire est du fait du vice-roi d'Égypte, je viens disculper sa Grandeur de la bassesse d'un pareil procédé. Sa libéralité bien connue envers toutes les classes est telle, qu'on ne peut que regretter plus amèrement son incompréhensible conduite envers son *grand maître*, déplorant qu'un pareil homme coure à sa fin, aveuglé par son ambition et sa vanité!

Votre Seigneurie me parle de la capitulation avec la Sublime Porte. Quelle connexité peut avoir, avec cette grave question, l'affaire d'un simple particulier qui a épuisé ses finances? S'il existe un châtiment pour ceux qui prodiguent leurs revenus, vous ferez mieux de commencer par vos ambassadeurs, qui s'endettent dans les différentes cours de l'Europe, ainsi qu'à Constantinople. Je suis tellement attachée au grand sultan, que, si, pour récompense de ma vie de dévouement, il me faisait trancher la tête, je baiserais le sabre guidé par une main si puissante, si vénérée, tout en livrant au plus abject mépris vos agents, auxquels je n'accorde aucun pouvoir sur moi, la descendante des Pitt.

LUCY HESTER STANHOPE.

lante métropole, qui battait les mers, comme dit l'Écriture, avec les ailes de mille vaisseaux! Voici comment le chroniqueur Hermann parle de l'opulente Ptolémaïs.

« La ville d'Acre, située sur le bord de la mer, était bâtie en pierres de taille carrées, murée et ceinte de tours fortes et élevées, distantes entre elles d'un jet de pierre. Chaque porte de cette cité était entre deux tours. Les murs étaient si larges que deux chars, venant à la rencontre l'un de l'autre, auraient pu passer dessus. Telle était la situation de la ville du côté de la mer. Mais, du côté de la terre, de doubles murs, des fossés très-profonds, divers endroits fortifiés, et des sentinelles, faisaient sa sûreté. Les places de l'intérieur étaient belles et propres, toutes les maisons, égales en hauteur, étaient construites en pierres de taille, et uniformément décorées de fenêtres en verres peints. Des étoffes de soie ou d'autres belles tapisseries couvraient les places publiques, et les garantissaient des ardeurs du soleil; à chaque angle de ces places était une tour très-forte, ayant des portes et des chaînes de fer. Dans l'enceinte de la ville, on avait aussi construit des châteaux forts, où les princes et les seigneurs faisaient leur résidence. Au milieu

d'Acre demeuraient les marchands, les artisans, qui, selon leurs facultés, achetaient ou louaient des maisons particulières. Tous les habitants avaient chez eux les manières des anciens Romains. Les princes et les seigneurs qui résidaient dans cette ville étaient d'abord le roi de Jérusalem, ses frères et sa famille ; ensuite le prince de Galilée et celui d'Antioche, le représentant du roi de France, le duc de Césarée, le comte de Tripoli, le comte de Jaffa, le seigneur de Beyrout, de Tyr, de Tibériade, de Sagette, d'Ibelin, d'Arsur, de Vans, de Blanchegarde. Tous ces princes et seigneurs se promenaient sur les places comme des rois, une couronne d'or sur la tête, et suivis de leur nombreuse maison, qui se faisait remarquer par des habits précieux couverts d'or, d'argent et de pierreries. Ils passaient leurs jours dans des tournois et dans toutes sortes de jeux et d'exercices militaires. Dans la même ville demeuraient les fidèles défenseurs de la foi catholique, les maîtres et les frères de la milice du Temple, tous chevaliers armés ; le maître et les frères de Saint-Jean de Jérusalem, le maître et les frères de l'ordre Teutonique, le maître et les frères de Saint-Jean de Cantorbéry, le maître et les frères de l'Hô-

pital, le maître et les frères de Saint-Lazare, tous chevaliers armés. Les plus riches marchands de tous les pays du monde, entre autres des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Florentins, des Romains, des Parisiens, des Carthaginois, des Constantinopolitains, des Damasquins, des Égyptiens, habitaient cette ville. On y apportait de toutes les parties du monde tout ce qui pouvait servir aux besoins et au luxe des princes, des seigneurs et des riches. Il serait trop long de parler des autres classes d'habitants et de tout ce qu'il y avait de remarquable et de merveilleux dans cette ville royale[1]. »

Cette ville de Ptolémaïs, dont Hermann vient de tracer la peinture, fut prise par Khalil, sultan du Caire, en 1291. Les auteurs arabes qui ont parlé de cet événement n'oublient pas de faire remarquer que Saint-Jean-d'Acre tomba au pouvoir du fils de Kélaoun *un vendredi, à la troisième heure, au même instant où les croisés y étaient entrés sous le règne de Saladin*. La conquête d'Acre par Khalil fut suivie, vous le savez, de la destruction complète des colonies chrétiennes en Orient. « Les Francs ne possédèrent donc plus

[1] *Bibliothèque des croisades*, troisième partie.

» rien en Syrie, » dit Ibn-Férat en terminant son récit; « Espérons, s'il plaît à Dieu, que cela » durera jusqu'au jour du jugement[1]. »

Il est peu de cités dans le monde où, dans l'espace de huit siècles, le démon de la guerre ait répandu autant de flots de sang que sous les murs dans l'enceinte de Saint-Jean-d'Acre. Que de scènes de carnage et de désolation! Et en même temps que de bravoure et de vaillants exploits nous voyons dans les batailles livrées sous les murs d'Acre depuis Philippe-Auguste, Richard et Saladin, jusqu'à Bonaparte et Ibrahim-Pacha! Saint-Jean-d'Acre, qui dans toutes les époques a dû son importance à son admirable position, est encore destinée à jouer un grand rôle dans les affaires qui s'agitent entre le pacha d'Égypte et le sultan de Stamboul. Cette immense question d'Orient, si profondément unie aux intérêts de l'Europe, amènera sans doute au pied des murailles de Ptolémaïs de nouvelles armées d'Occident qui livreront de nouveaux combats aux enfants de l'islamisme.

[1] *Bibliothèque des croisades*, quatrième partie.



LETTRE XXX.

Nous avons beaucoup parlé des Arabes dans le récit de notre voyage à Palmyre qu'on vient de lire ; un travail sur les chants poétiques et sur les souvenirs des Arabes avant l'islamisme était un complément désirable à tout ce que nous avons dit. Mais les orientalistes n'avaient rien fait ou presque rien sur ces époques couvertes de tant de ténèbres, et qui n'ont point d'histoire écrite. Un de nos amis d'Égypte, M. Perron, professeur à l'école d'Abouzabel, connaissant la langue arabe comme un enfant du désert, s'est livré avec un ardent enthousiasme à la poétique étude des vieilles tribus errantes, et ses laborieuses investigations nous ont valu des trésors tout nouveaux. Au moment où ce volume s'imprime, nous recevons de M. Perron une lettre étendue, renfermant de précieuses traductions des compositions arabes des anciens âges, et nous la donnons ici sans nous préoccuper de ce qu'une telle marche peut avoir d'irrégulier : l'intérêt et la nouveauté de ce travail seront notre excuse.

Kaire, 1er octobre 1840.

Vous m'avez demandé, mon cher monsieur, quelques souvenirs et quelques vers des anciens Arabes. Je réponds aujourd'hui à votre désir. Je traduirai le plus près possible des textes originaux; je garderai les couleurs natives, le ton, la manière, les bizarreries même du style : je tâcherai de parler arabe en français.

Peut-être ainsi verrez-vous des reflets de la poésie naturelle et naïve des anciens déserts arabiques. On connaît trop peu encore les mœurs et les coutumes des Arabes antéislamiques, c'est-à-dire appartenant aux époques antérieures à l'islamisme; on connaît peu leur société vagabonde, éparse, sans lien d'union nationale. C'est un vaste tableau noirci par le temps; ce sont des hypogées immenses dont il n'y a que quelques points fouillés et aperçus. J'y ai cherché et trouvé des souvenirs curieux, des vers pittoresques, un monde à réveiller, à tirer de dessous le tombeau où il est couché depuis plus de douze siècles.

C'est surtout de la riche et longue compilation d'Abow-l-Faradj d'Ispahan que j'ai exhumé ces restes littéraires des Arabes; c'est dans son *Aghâniy*

ou *livre des chants*, que j'ai étudié ces rimes qui retentirent jadis entre la mer Rouge et le golfe Persique, et qui célébrèrent tant de singularités, tant de beaux coups de lance, de gracieuses amours, de hardis pillages, de merveilleux dévouements, de vengeances plus merveilleuses encore. Là, dans cette vieille langue arabe si difficile, si multiple, dans cette langue aux mille finesses capricieuses, aux mots toujours fuyants, toujours renouvelés pour les mêmes choses, j'ai cherché des monuments de cette nation qui, à la voix de Mahomet, s'éleva dans le monde, et qui aujourd'hui paraît être destinée par la Providence à suivre, la première, le beau développement intellectuel et industriel dans lequel marchent les populations chrétiennes.

Dans cette galerie antique que nous a conservée l'Aghâniy, que de singuliers personnages, de nobles races, de fières familles, d'intrépides batailleurs ! que de beaux troupeaux de chamelles ! que de belles femmes aux pensées fines, aux paroles puissantes ! que de poëtes aussi ! et parmi ces poëtes, les plus brillants et les mieux inspirés, les plus braves et les plus hardis, le croiriez-vous? ne savaient pas lire. Combien encore n'étaient que de pauvres hommes à l'audace sangui-

naire, rejetés de leurs tribus, répudiés de leurs familles, excommuniés par tous! Et leur poésie est pleine de nerf et d'âme; et l'amour de la guerre, et l'amour des femmes, y sont exprimés avec d'étonnantes et vives couleurs.

Vous connaissez le fils de Schaddâd, Antar ou mieux Antarah. Né esclave, *hadjiyn*, c'est-à-dire d'une mère esclave noire et d'un père libre, il ne fut avoué pour fils, par Schaddâd, que sur le champ de bataille. Ce laid Antarah, à la lèvre inférieure fendue, arriva cependant au *temple* des grands poëtes révérés encore à la *Kâbah* de la Mekke lors de l'apparition de l'islamisme, et sa *Moallackals* y brillait suspendue avec les célèbres *poëmes dorés;* Honneur magnifique rendu au talent du poëte esclave affranchi, chez un peuple où la pureté d'origine était la première valeur de l'homme!

Ainsi Antarah était poëte et guerrier, et en vrai *fâris* ou *chevalier*, il avait la dame de ses amours, de ses pensées, Ablah la *potelée*. C'est de lui que sont ces vers chantés jadis aux déserts :

« O demeure d'Ablah, demeure élevée sur la
» face orientale du mont Mâcil!... Hélas! ses
» murs sont détruits, ses traces sont perdues.

» Elle est devenue le gîte de la fauve gazelle.

» Dans ces lieux maintenant déserts, les au-
» truches se promènent lentement, comme les
» chrétiens marchent en pompe autour de leurs
» temples.

» Passager, éloigne-toi de cette solitude de
» malheur, éloigne-toi, ne te repose pas dans ce
» vallon de douleur.

» Un matin, mon amante accourut à moi;
» elle me conseilla de ne pas m'exposer aux pé-
» rils des combats, comme si en me tenant à
» l'écart, loin des batailles, je pouvais éviter la
» mort.

» Eh! lui dis-je, la mort est l'abreuvoir géné-
» ral, et il faudra bien que moi aussi j'aille y
» remplir et boire ma coupe.

» Je t'en conjure, modère tes craintes, aie plus
» de courage. Je suis homme, mourir en repos,
» ou être tué, il faut à la fin l'un ou l'autre. »

Ces vers faisaient partie d'une *ckassiydah* ou petit poëme, maintenant perdu et qui fut fait à la suite d'une incursion contre la tribu des Tamiymides.

C'était avant l'attaque, ou pendant la bataille, ou après la victoire, que nos troubadours arabes célébraient leurs prouesses. Il n'y eut peut-être pas la plus petite mêlée, la plus petite escarmou-

che, la plus petite rencontre même entre deux chevaliers seulement, qui, dans la *Djahiliyah* ou gentilité arabe, n'ait fait naître quelques vers. Chez ce peuple, on ne concevait pas un vrai *fâris*, et surtout, comme on le disait parfois, un *fâris al fâwaris*, un chevalier des chevaliers, qui ne fût *poëte*, qui ne sût orner de couleurs le récit d'un coup de lance, vanter en hémistiches cadencés ses faits et gestes, mépriser poétiquement ses ennemis vaincus, menacer dans une colère métrique, faire tressaillir de joie et rendre chair de poule les belles filles, les belles amantes qui les écoutaient et qui admiraient les nobles et larges cicatrices de ceux qu'elles aimaient, et à qui elles promettaient leur main après qu'ils auraient encore bien combattu. Des chevaliers, les armes à la main, sont morts sur un hémistiche.

Souvent une mère, une sœur, faisait en rimes animées l'éloge funèbre du héros qui avait succombé glorieusement. Car là-bas, dans cette presqu'île, les femmes avaient aussi tout naturellement le droit de chanter.

De tout temps, et encore aujourd'hui, les déserts et les tentes arabes ont été la demeure chérie des vers; et tout ce grand manteau de sable

qui depuis l'Irack et le Jourdain s'allonge, au sud, jusqu'au grand Océan, n'a peut-être pas autant de grains de silice qu'il est éclos de rimes sur sa vaste surface.

Tous ces poëtes répandaient leurs inspirations au milieu d'auditeurs émus : la mémoire de ces auditeurs conservait le dépôt précieux de ces souvenirs qui devenaient des traditions et des légendes. On n'écrivait rien : qui savait lire ? qui savait écrire ? Mais l'ardent amour des vers a tout sauvé de l'oubli. La vanité toujours si excessive chez les Arabes, a aidé encore cet amour de la poésie. Chaque membre d'une tribu croyait avoir mérité d'avoir part à la gloire d'un fait accompli par ses *contribules*, et on se répétait sans cesse les vers qui le consacraient, qui le vantaient, qui l'exagéraient. Ce fut un don providentiel que cet enthousiasme poétique ; par lui se transmirent, grâce à la facilité avec laquelle les vers se gravent dans la mémoire, toutes ces traditions et légendes antéislamiques qui sont presque les seules traces de ces primitives époques. Et cette chaîne de communications orales s'est continuée jusqu'après les premiers temps de l'islamisme ; c'est alors qu'on les recueillit et qu'on les déposa dans des manuscrits.

Mais d'abord et à mesure que les faits et les hommes s'éloignaient, il a fallu des explications pour les allusions, pour les désignations généalogiques des familles, et pour les causes des querelles et des guerres qui avaient divisé si longtemps les tribus et les parties si nombreuses des diverses tribus. Des hommes qui se faisaient gloire de recueillir un nombre immense de traditions de toute espèce, et de les orner des tirades poétiques auxquelles elles se rattachaient, échangeaient entre eux par une sorte de commerce d'érudition, tout ce qu'ils pouvaient rassembler de données sur les faits du passé, sur les aventures de tous ceux qui, par quelque mérite ou quelque singularité que ce fût, avaient laissé dans les tribus, dans une vallée, un souvenir intéressant ou curieux. Ce furent ces hommes appelés *Rouwâh*, c'est-à-dire hommes à traditions, légendaires, qui constituèrent ainsi une sorte d'encyclopédie toujours vivante, et qui dérobèrent à l'oubli, avant l'islamisme d'abord, puis durant encore deux siècles après, toutes les reliques de la gentilité arabe, tous les matériaux de construction pour son histoire.

Beaucoup de ces traditions existent aujour-

d'hui; un bien plus grand nombre s'est perdu, surtout depuis les six et septième siècles de l'hégyre, époque où déjà le musulman en déchéance commençait à ne plus être religieux, à n'être plus que dévot; et ce qui reste de ce vieux passé antéislamique va se perdre pour jamais, si l'Occident ne le sauve. L'insouciance et l'ignorance des *Oulama* actuels pousse ou au moins laisse aller ce passé au naufrage. Qui d'entre eux sait seulement deux ou trois événements de l'histoire de leurs pères païens? Qui sait les noms de quelques-uns des poëtes les plus renommés de la presqu'île? qui même sait les noms des ouvrages arabes où leur mémoire est conservée dans quelques-uns de leurs vers? C'est seulement depuis que M. F. Fresnel et moi ensuite (grâce à sa bienveillance!) avons commencé, à l'aide d'un seul schaykh, le modeste Mohhammad Ayyâd, à fouiller ces ruines poudreuses, à traduire et vanter les vers et les légendes antiques, que *quelques* Oulama ont appris à connaître ces poëtes de la gentilité.

J'essaierai, pour ma faible part, de faire passer en français quelques parties de cette antiquité; il y a dans cette grande arène où les tribus arabes campèrent si longtemps, où si longtemps elles

promenèrent leurs chameaux, leurs chevaux, leurs femmes et leurs tentes, une existence de nation à ressusciter. Dans ces traits, ces physionomies, ces torrents, ces vallées, ces déserts profonds, vous verrez souvent des sujets de méditations pour les historiens et les philosophes, des thèmes pleins de pensées, de mouvements et d'allures pittoresques pour les poëtes, les artistes d'Occident. C'est un champ à découvrir, à remuer;

« Ami des vers, choisis d'autres cieux, d'autres rives;
» Cherche au fond des déserts, des scènes primitives. »

car la poésie de nos poëtes d'Europe n'a pas encore seulement effleuré les sables arabiques, ni respiré le parfum de la fleur mâle des palmiers de Médine.

Il y aura de la gloire pour celui dont le génie saura représenter ces hommes arabes de la *Djâhiliyah*, peindre leur vie, leurs mœurs, leurs œuvres si généreuses et si hospitalières, leurs combats, leurs repas avec le sang de chameau[1], leurs coupes de vin, leurs pèleri-

[1] Quand l'Arabe était pressé par la faim et n'avait pas de quoi l'apaiser, il pratiquait une saignée à son chameau, faisait cuire le sang et le mangeait.

nages dans les mille vallées du désert, leurs femmes balancées sur leurs chamelles blanches ou fauves, accompagnées par le chamelier qui chante et psalmodie ses vers pour animer le pas de la caravane [1], ou défendues par de beaux et braves cavaliers; il y aura aussi une belle peinture à faire avec la puissante face de Mahomet qui, au nom de Dieu, imposa sa parole et sa loi aux Hidjâziens et fonda l'islamisme. Qui nous montrera cette majestueuse figure hidjâzienne, cette figure de prophète, de poëte et de guerrier, à la coupe ovale, avec toute sa puissance religieuse, avec ses traits inspirés, avec son geste électrique, avec sa parole austère et souriante, avec son œil pénétrant et fort?

Nous, orientalistes, nous savons quel vêtement il portait le jour où il entra en vainqueur à la Mekke; nous pourrions dire le nombre de ses mules, de ses chevaux, de ses arcs, de ses javelots, ses six cimeterres, ses turbans, ses boucliers, ses trois casques blancs, son lit en bois de platane indien, orné de velours, etc.

Voici le portrait qu'en a laissé la tradition reçue de la bouche de son serviteur Anas, fils de Mâlik.

[1] Au chant du chamelier, les chameaux vont d'un pas plus soutenu et plus animé.

Mahomet mourut à soixante ou soixante deux ans. Il avait au moins quarante ans quand il se posa sur le piédestal des prophètes[1]. « Le » prophète de Dieu, » dit Anas, fils de Mâlik, » avait le teint coloré, presque blanc ; la tête » grosse et développée, les sourcils bien tracés » et fins, l'œil grand, vif et noir, les cils saillants, » la main potelée et bien faite, le pied bien » dessiné, la démarche facile et aisée comme » celui qui descend d'une pente légère, l'allure » imposante et ferme. S'il regardait à ses côtés, » il se tournait gravement et de tout le mouve- » ment de son corps. Ses cheveux n'étaient ni » plats ni crépus et serrés ; ils tombaient en » ondes bouclées jusqu'au bas de l'oreille. Sa » taille n'était ni courte, ni élevée. Il portait » entre les deux épaules le sceau des prophètes ; » c'était une marque grosse à peu près comme » un œuf de pigeon. Il ne riait jamais qu'au de- » gré du sourire. Il avait sous la lèvre inférieure » un léger pinceau de barbe blanche qui pa- » raissait à peine. Du reste, tout ce que le pro- » phète eut de poil blanc n'alla pas à vingt poils. »

[1] Selon les musulmans, *tous* les prophètes, c'est-à-dire tous les révélateurs, n'ont déclaré leur mission qu'à quarante ans, parce que c'est l'âge de l'homme mûr.

« Le prophète mangeait à terre, se promenait dans les marchés, fréquentait les pauvres. Il s'asseyait à terre en s'accroupissant, les genoux relevés devant lui et les mains superposées devant les jambes. Pour dormir il se faisait un oreiller de sa main qu'il tenait avec les doigts étendus. Quand il mangeait, il ne s'appuyait jamais sur le coude. » Il disait : « Je ne suis qu'un esclave (de Dieu); » je mange comme un esclave, et je bois comme » un esclave; si l'on m'invite à manger un pied » de mouton, j'y vais; si on me donne un » pied de mouton, je l'accepte... » Il disait encore : « Dieu a créé tous les hommes, mais il » m'a fait le meilleur des hommes; il a distribué » les hommes en nations, et il m'a placé dans » la meilleure des nations; il a distribué chaque » nation en tribus, et il m'a placé dans la meil- » leure des tribus; il a divisé les tribus en fa- » milles, et il m'a fait naître dans la meilleure » des familles; oui, ma famille est meilleure » que les vôtres, et mes aïeux sont meilleurs » que les vôtres. Et je suis le chef et le modèle » des hommes, et je n'en tire pas vanité; je suis » le plus éloquent des Arabes; c'est moi le pre- » mier qui frapperai à la porte du paradis; car » c'est moi le premier dont le tombeau s'ouvrira

» au Grand Jour. Abraham m'a demandé à Dieu,
» Jésus m'a annoncé au monde[1]; et ma mère,
» quand elle m'a enfanté, a vu une grande lu-
» mière briller de l'Orient à l'Occident. »

Maintenant il faudrait vous donner les portraits des quatre apôtres de l'islamisme, Abow-Bakr, Omar, Othmân, Aly; je vais vous en tracer quelques lignes. Abow-Bakr, l'homme d'émotions profondes et douces, mourut de douleur deux ans après la mort de son maître. Il était d'une taille élevée et d'une maigreur extrême. Il avait le teint assez blanc, le front saillant, les yeux enfoncés dans l'orbite, la main et les doigts secs, la face marquée de veinules rouges et légèrement gonflées. — Omar était de taille haute, fort et vigoureux. Il avait le teint d'un bronze foncé, l'œil louche, rouge et ardent, le devant et les côtés de la tête chauves, la barbe et les moustaches légères. Une touffe de cheveux lui avançait sur les tempes. Il allait souvent dans les rues et les places publiques, revêtu d'un manteau qui avait plusieurs morceaux recousus

[1] Les *savants* musulmans prétendent que par le *Paraclet*, Jésus a voulu indiquer Mahomet, et cela parce que le mot de Paraclet, en grec, a quatre significations, et que les chrétiens ont accepté celle qui était la plus fausse des quatre.

sur le dos; il portait alors un bâton ou un fouet dont il faisait châtier les individus qu'il trouvait en faute. C'est le type de la brutalité. Il avait une immense érudition; ce qui a fait dire aux musulmans qu'il possédait à lui seul les neuf dixièmes de la science humaine. — Othmân, surnommé *Zow-l-Nowrayn* ou *le Double éclat*, parce qu'il épousa deux des filles du prophète, avait le teint bronzé, le nez aquilin, la barbe et les cheveux épais et longs, la peau fine, les bras velus, les épaules larges, les membres vigoureux et charnus. Il était de taille moyenne, carré et trapu. Sous son califat, Médine devint riche et brillante. Lui-même eut une immense fortune; mais il distribuait le trésor public et les emplois à ses proches et à ses favoris. Aussi il fut assassiné par suite d'une révolte. Othman avait alors quatre-vingt-trois ans; il tenait le Coran à la main quand il fut frappé à mort. — Aly, que sa mère avait surnommé le *lion*, avait le teint bronze foncé, l'œil grand et noir, les paupières fortes et pleines, ce qui était pour les Arabes un signe de beauté. Il avait la face riante, noble et belle. Il était fortement musclé. A son avénement au califat, il avait la barbe blanche, large et épaisse, le devant de la tête chauve, les cheveux d'ailleurs

touffus et blancs. Il avait embrassé l'islamisme à l'âge de quinze ans, et, selon certains récits, à huit ou dix ans. Il fut le premier qui tira le cimeterre pour la foi nouvelle. — Un jour qu'il passait dans un bazar de la Mekke, des marchands se mirent à dire en persan : « Voilà le gros ventre. — Que » disent ces hommes? demanda Aly. » On lui expliqua ce que signifiaient leurs paroles. — « Ils » ont raison, reprit le kalife ; le manger me va » par en bas, mais j'ai la Science par en haut [1]. »

Ici, mon cher monsieur, il y aurait à vous décrire les costumes de l'époque islamique. Mais ces costumes se rencontrent tous les jours dans les rues du Kaire ; je les ai vus vingt fois, ici, chez le chérif de la Mekke. Les formes de vêtements que portait le prophète, ses allures, vivent encore dans les rejetons directs de sa famille. Les traditions des enfants de ses enfants ont tout conservé. J'ai admiré dans le chérif une sorte de sérénité sainte, une bienveillance aimable et facile mêlée à une gravité majestueuse, à un maintien noble et aisé. Son fils, jeune et beau, otage con-

[1] Ibrâhiym-pacha, le fils de Mohhammad-Aliy, et sériasker des armées d'Egypte, a dit un mot analogue à celui d'Aliy. « J'ai le ventre gros, dit Ibrâhiym-pacha, non pas de nourriture, mais de ruse et d'adresse : *Mâ fysch ekl, mélyân doubârah.*

servé actuellement, au Kaire, représente, comme son père, le type Hidjâzien. Rien ou presque rien ne s'altère dans les populations sans lien intime avec des peuples étrangers d'une autre foi. Les Arabes de la presqu'île n'ont pas plus changé que leurs immuables déserts, que leur religion immobile.

Là-bas, au delà de la mer de Coulzoume, l'artiste trouvera encore présent l'islamisme de Mahomet, avec les mœurs et les pratiques qu'il a consacrées, c'est-à-dire presque tout le passé païen qui, sans changements, a vécu des siècles avant l'inauguration du vrai Dieu à la Mekke. Là-bas sont encore, sous les tentes plantées dans les sables des plaines et des vallées, les chansons des poëtes, et les ruses et les audaces des maraudeurs éternels du désert, et les passions belliqueuses des vieux Arabes, et les longues caravanes s'allongeant à l'horizon. Et puis encore, les courses infatigables et lointaines des Schanfara, des Solayk, des Amr-Ibn-Barrâck, des Taabbata-Scharran, ces anciens coureurs pillards et pleins de malices; Schanfara aux os maigres, à l'humeur noire, à la flèche infaillible; Solayk aux jarrets de gazelle; Amr-Ibn-Barrâck à l'audace moqueuse, à la face orgueilleuse; Taab-

bata-Scharran, le tueur de goules, aux mille aventures.

Oui, toute cette vie du désert païen subsiste encore. Le passé est présent. Le Coran, lui-même, en y faisant ses conquêtes, n'y a presque rien changé.

Mais ailleurs, dans un livre étendu, je dirai mes courses et mes chasses dans l'Arabie, en deçà et au delà du Nadjo, de l'Irâck à Zabiyd, de la Mekke à l'Omân. J'ai rencontré les prétendus enfants d'Ismaël[1] dans le Hidjâz, et ceux de Sabâ, les Kablânides et les Himyarides, par delà Sanâ et le Hadhramawt, le tombeau du prophète Sâlih chez les Thamowd, et le tombeau de Howd[2] vers l'Ahhekâf; j'ai conduit aussi les grandes émigrations parties de l'Yaman avant l'engloutissement de Mârib sous les eaux lâchées par la rupture des digues de Sabâ, depuis la Sabaïe et l'empire himyarique jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre, et jusqu'aux plaines à l'orient de Damas.

Chemin faisant, j'ai trouvé nombre de vers ou ignorés ou mal compris; la poésie y prend

[1] Je ne crois pas que les Arabes descendent d'Ismaël, comme ils le prétendent depuis l'islamisme seulement.

[2] Selon les musulmans, Howd est le Héber de la Bible.

tous les caractères, toutes les nuances des passions et des événements. Elle est gracieuse, riche, pittoresque, sévère, selon le jour, selon le succès, selon l'âme du poëte. Elle a tour à tour la simplicité de l'églogue, la liberté et le ton de la satire, l'impudence et la fierté de la menace, la tendresse et la coquetterie de l'amour, la gravité et la noblesse de l'épopée. Mais il n'y a jamais de poëmes à la manière homérique ou virgilienne, ou à la manière des compositions à péripéties et dénoûments. Ce ne sont que des *carmina* qui se répétaient ou se chantaient dans les tentes, ou à la clarté des étoiles, à la fraîcheur des nuits, en entremêlant ces chants de récitatif.

Écoutez, dans le genre grave et élevé, les vers suivants de Tofayl, appelé Tofayl aux chevaux, à cause de son habileté à dresser les coursiers de haute noblesse. Il vivait, environ un siècle avant l'islamisme.

Plusieurs de ses frères de la tribu avaient été tués. Tofayl consacra quelques vers à leur mémoire et à leur éloge. Voici comment l'auteur de l'*Aghâniy* raconte le fait :

« Ckays, chef des Banow-Ghaníy, tribu de Tofayl, était cité partout pour sa générosité et ses autres vertus. Il alla un jour visiter un roi d'une

autre tribu. Il y trouva nombreuse compagnie. Le roi parut : « Je vais, dit-il, mettre ma cou» ronne sur la tête du plus vertueux de tous les » Arabes. » Et il la plaça sur la tête de Ckays. Ensuite il lui accorda tout ce qu'il lui demanda et le garda quelque temps auprès de lui comme commensal... Ckays partit et se dirigea du côté de sa tribu. Au moment où il approchait du pays des Banow-Tay, il fut assailli, à Roummân, par des hommes qui ne le connaissaient pas, et il fut assassiné. Quand ces hommes surent qu'ils avaient tué Ckays, ils en témoignèrent leur regret... Ils l'enterrèrent à Roummân et lui élevèrent un tombeau.

Plus tard, dans une rencontre, les Absides ou tribu des Banow-Abs, tuèrent aux Banow-Ghaniy, Horaym, fils de Sinân, cavalier célèbre par sa valeur, et né de famille illustre; il avait été chef et souverain de sa tribu. Il fut frappé à mort par Ibn-Hidm que le roi des Absides avait banni de sa présence. Le roi, surpris du succès d'Ibn-Hidm, l'appela, et lui dit : « Comment as-tu pu » tuer un brave tel que Horaym? — J'ai chargé » sur lui au milieu de la mêlée générale, je lui » ai allongé un coup au bas des reins et ma lance » lui a sortie par le devant du col. » Dans cette

affaire succombèrent aussi Asmâ, fils de Wâckid, une des hautes gloires de la tribu des Banow-Ghaniy, et Houssn, fils de Taryf; tous deux, ainsi que Horaym, étaient fils de Djoundou, fille d'Amr.

Les Ghaniydes se préparèrent à faire la guerre aux Absides; ils demandèrent le secours des Abow-Bakrides et des Mouhâribides qu'ils avaient eux-mêmes défendus peu auparavant. Ces tribus refusèrent de s'unir aux Banow-Ghaniy. Tofayl alors leur reprocha leur ingratitude; et, dans les vers suivants, déplora la perte des trois fils de Djoundou et celle de plusieurs autres de sa tribu:

« Dans mes nuits, de poignantes douleurs me
» sont venues saisir au cœur; d'affligeantes
» nouvelles, hélas! trop certaines, me sont
» arrivées;

» Elles se sont répétées, et ont détruit tous
» mes doutes; je n'ai plus de malheurs à ap-
» prendre.

» Il n'est plus, Horaym le fils de Sinâm, di-
» gne héritier des vertus de son père; Houssn
» n'est plus, ni Asmâ; ils ont succombé!

» Ckays repose aussi dans sa dernière de-
» meure, à Roummân; et à la journée de Hac-

» kyl, un autre guerrier au nom illustre a dis-
» paru,

» Homme intrépide, aux bras vigoureux; la
» force de ces deux mains semblait composée de
» toute la force d'un robuste chameau.

» Et à Sahb tomba un homme de sagesse et de
» grandeur d'âme; quand on lui demandait un
» bienfait : « Venez, disait-il, soyez le bienvenu,
» hôte de bonheur. »

» Ils étaient tous des astres brillants au sein
» des nuits; un s'éteint, mais un autre s'élève,
» qui de sa splendeur éclaire les ténèbres.

» Oui, je le jure par mes jours, la mort du
» fils de Djoundou, de Horaym, laisse un vide
» immense dans sa tribu! Quelle main autre que
» la main de Dieu pourra jamais combler ce
» vide?

» Tous ces héros, mes amis, mes convives,
» sont partis; ils m'ont délaissé; comment dés-
» ormais trouverais-je du plaisir dans le vin?
» Comment en boirais-je encore?

» Ils ont passé! Ils m'ont précédé sur le che-
» min de la mort. Ah! comme la mort, dans
» ses caprices, retourne les hommes! »

Il y eut, parmi les Arabes, des poëtes dits les *moutayimoun*[1], ou *martyrs de l'amour*. C'est un type

particulier. Abd-Allah, fils d'Al-Adjlân, qui vivait environ un demi-siècle avant Mahomet, fut un de ces poëtes.

« Abd-Allah, fils d'Al-Adjlân, dit l'auteur de l'*Aghâniy*, était d'une des plus riches et des plus illustres familles de la tribu yamanique des Nahdides ou Banow-Nahd. Il avait épousé une jeune fille nahdide, appelée Hind. Il l'aimait éperdument et avait mis en elle tout le bonheur de sa vie. Après sept ou huit ans de mariage, il n'en avait pas eu d'enfant. Un jour, Al-Adjlân dit à Abd-Allah : « Je n'ai que toi de fils, et toi tu es » sans enfant. Hind est stérile, il faut la répudier » et épouser une autre femme. » Abd-Allah ne voulut pas. Al-Adjlân irrité, jura de ne plus parler à son fils, et de ne plus le voir. Cependant, quelque temps après, il envoya demander de ses nouvelles. On trouva Abd-Allah assis près de Hind. Il avait bu, et était ivre. Al-Adjlân lui fit dire de venir chez lui. « N'y va pas, dit Hind à » Abd-Allah, ton père te prépare quelque piége, » n'y va pas. Il sait que tu es en ivresse et son » but est de te faire promettre par serment de » me répudier. Reste ici, dors un peu; je t'en » prie, ne va pas chez ton père. » Abd-Allah résiste, il veut partir. Elle le retient par son vête-

ment ; lui, la repousse et la frappe légèrement de son cure-dent [1]. Hind cède et le laisse.

Abd-Allah arrive chez son père. Il y trouve nombre de jeunes Arabes et d'hommes d'un âge déjà avancé ; tous l'assiégent de leurs discours, blâment sa faiblesse et son peu de courage, traitent son amour de folie, et ne cessent de le harceler que quand il a prononcé la répudiation de Hind.

Le lendemain matin on lui rappelle sa parole. Hind, avertie de tout ce qui s'était passé, se déroba aux regards de son époux et s'en retourna chez son père.

Abd-Allah, resté seul, était inconsolable.

Hind fut remariée ensuite dans la tribu des Amirides qui étaient en hostilité avec les Banow-Nahd. Ceux-ci marchèrent contre les Amirides qui, informés de leur approche, se tinrent sur leurs gardes. On se battit ; les Amirides furent mis en déroute, et laissèrent aux Banow-Nahd un butin considérable. Au nombre de leurs morts furent plusieurs personnages de distinction ; un d'eux, appelé Mouâwiyah, succomba avec ses sept fils.

[1] Le cure-dent était une courte baguette de bois odorant, arrangée à une extrémité en forme de pinceau, par la découpure du bois même. On en voit de semblables au Kaire.

Les Amirides se disposèrent bientôt à se venger de leur défaite. Hind en informa les Nahdives. Voici comment. Elle proposa à un jeune Amiride, pauvre et orphelin, quinze chamelles s'il voulait avertir les Banow-Nahd qu'ils allaient être attaqués par les Banow-Amir. Le jeune homme accepte. Hind le fait monter sur une des meilleures chamelles de son mari, et lui donne pour viatique des dattes sèches et un petit vase de lait. Le messager part, précipite sa marche, mais bien avant qu'il arrivât, son lait était bu... Presque tous les hommes de la tribu de Nahd étaient absents, ils étaient à la maraude. L'Amiride descend de sa monture. Il était tellement altéré, qu'il ne put répondre aux questions qu'on lui adressa. Il indique qu'il a la bouche desséchée. Alors un homme appelé Khidâsch fait apporter du lait et du beurre; on les mêle, on les chauffe ensemble et on en fait boire à l'étranger, qui dit ensuite : « Hind m'envoie vous prévenir de vous tenir sur vos gardes... » La tribu se rassemble et prend les armes... les Amirides arrivent et trouvent les Banow-Nahd à cheval. On se bat; les Amirides sont encore défaits. C'est alors qu'Abd-Allah, fils d'Al-Adjlân, composa ces vers :

« Mes yeux sont de plus en plus fatigués de
» larmes et épuisés. Quoi! est-ce le souci qui
» m'accable, ou bien mes yeux sont-ils réellement
» ment malades?

» Eh! n'est-ce pas la douleur de voir la de-
» meure de Hind disparue, effacée, comme les
» vieux livres yamaniques aux pages jadis émail-
» lées de couleurs?

» En contemplant tous les jours la place de
» cette demeure, je me rappelle ma chère Hind
» et ses belles compagnes, jeunes comme elle, à
» la vertu inattaquable, à la fierté noble et im-
» posante.

» Celle qui pleure la perte de celui qu'elle a
» vivement aimé, qui, au souvenir de son ami,
» ne peut interrompre ses soupirs;

» Non, celle-là ne verse pas de plus abondan-
» tes larmes que je n'en versai le jour où, dès
» l'aurore, le chameau de Hind l'emporta, et la
» deroba à mes regards.

» Mais qui racontera à ma chère Hind com-
» ment nous avons traité les Amirides, après que
» nous fut arrivé l'envoyé qu'elle nous a ex-
» pédié?

» Ils nous disaient ces Amirides, d'un ton
» d'ironie : Nous aimons à venir vous voir, à

» venir saluer vos parages, à vous visiter en
» amis.

» Et nous, nous leur dîmes : Jamais ne flé-
» chiront devant nous les fortes hampes de nos
» lances si souvent abreuvées du sang de nos
» ennemis...

» Puis soudain nos coursiers hennirent au mi-
» lieu de l'ennemi, et nos sabres dégouttèrent
» de sang sous les forêts de leurs lances.

» Et partout les chevaux gémissaient de souf-
» france sous les coups, et ils penchaient la face
» sous les traits qui les accablaient.

» Les cavaliers ennemis tombèrent abattus,
» sur la plaine d'Akhrab, et les hyènes et les
» vautours les entraînèrent au loin pour les
» dévorer.

» Toi, Abow-l-Haddjâdj, annonce à tes Ami-
» rides mes paroles et nos menaces ; va, cher-
» che-les tous pour leur en donner nouvelle.

» C'est toi qui as empêché la paix, du jour
» que tu marchas contre nous ; c'est toi qui, de
» tes deux mains, ourdis cette trame d'injustice
» et de mal, et qui la paras de couleurs men-
» teuses.

» Goutez bien maintenant le fruit amer de
» cette haine qui vous poussa contre notre tribu,

» le jour où vous saviez qu'elle était sans dé-
» fense. »

Cependant l'amour d'Abd-Allah le consumait, l'épuisait. Ses chants rappelaient sans cesse son bonheur passé ; il disait :

« Allez, allez porter à ma chère Hind ma pen-
» sée ; Hind est bien loin de moi, mon âme est
» triste depuis le jour où mon amie a emporté sa
» tente.

» Hélas ! qu'il y a longtemps que je n'ai vu
» Hind faire ses pieuses stations autour de (la
» statue du dieu) Dawâr ! J'étais heureux de
» l'admirer dans la foule en prières.

» Tu brillais alors, ma belle Hind, au milieu
» de tes rivales à la marche coquette, au pas fier
» et gracieux comme celui du *Catâ*, et plus gra-
» cieux encore :

» Jour de fête, où dès l'aurore tes belles amies
» se broyant pour leur *miswaf*[1] de suaves par-
» fums, avaient ajusté devant le miroir, leur
» parure embaumée du musc le plus fin !

» Hind, par pudeur, en suivant la foule, me
» parlait par son geste et son regard ; elle n'osait
» pas s'arrêter près de moi aux yeux de la tribu.

[1] Le *miswaf* paraît être un petit vase où l'on mettait les odeurs et les parfums de toilette.

» Mais elle me dit : « Éloigne-toi, mon ami ;
» j'ai été frappée par un jaloux cruel ; il m'ou-
» tragerait encore s'il me voyait avec toi. »

Abd-Allah, toujours chagrin, soupirait et appelait Hind. C'est de lui que sont encore ces deux vers passés dans les chants publics :

» Mes longues douleurs m'épuisent ; mais le
» bonheur et la joie me reviennent, quand j'en-
» tends parler de Hind, ma jolie gazelle à la
» noble origine,

» Au visage blanc comme le pur croissant de
» la lune, beau comme la face de nos statues
» d'or. »

Abd-Allah, vaincu par son amour, résolut de braver tous les dangers pour aller retrouver son amie. Sans rien dire à son père, il part, arrive chez les Amirides. Il cherche la tente de Hind... Il approche... il la voit assise près de la flaque d'eau qui était devant la tente. A quelque distance de là, le mari de Hind abreuvait ses chameaux, en éloignant les chameaux étrangers. Hind aperçoit Abd-Allah ; celui-ci s'élance de sa chamelle... Ils courent dans les bras l'un de l'autre, ils se pressent ; leurs larmes coulent, leurs paroles brûlantes et en désordre se confondent ; leurs soupirs se mêlent ; ils sont ivres

d'amour; ils tombent et expirent ensemble. L'époux de Hind accourt... ils avaient cessé de vivre.

Parmi les *martyrs de l'amour*, je connais encore deux poëtes, les deux Mouracckisch, de la célèbre tribu des Bakrides [1]. Mouracckisch le jeune était neveu de Mouracckisch l'ancien. Leur courage, leur intrépidité, leur prudente habileté, un infatigable acharnement contre les ennemis de leur tribu, leur méritèrent une haute considération.

Mouracckisch l'ancien vivait environ un siècle avant la naissance de Mahomet. Voici sa légende telle que la donne l'auteur de l'Aghâniy :

« Mouracckisch, encore très-jeune, se prit d'amour pour Asmâ, fille d'Awf, fils de Mâlik, son oncle, et un des plus valeureux cavaliers bakrides. Ce fut lui qui, par sa vigoureuse contenance, força ses frères de la tribu à vaincre les Taghlabides à la journée de Ckidhah. »

Mouracckisch demanda à son oncle de le fiancer à Asmâ. « Je te donnerai ma fille, répondit » Awf, quand tu l'auras méritée par quelque » trait de courage. »

[1] La tribu des Bakrides et celle des Taghlabides, toutes deux sorties d'une même souche, habitaient le Tihâmah, c'est-à-dire tout le littoral compris entre le Hidjâz et l'Yaman.

Mouracckisch se rendit chez un roi d'une autre tribu, et y resta assez longtemps. Il fit des vers à l'éloge de ce roi, et en reçut de riches présents.

Awf se trouva dans la gêne. Un Arabe de la tribu yamanique des Banow-Mourâd vint lui demander Asmâ, et lui offrit un douaire de cent chameaux. L'accord fut fait, et le Mourâdide s'en alla avec sa jeune épouse.

Mouracckisch repartit pour sa tribu. Ses frères informés de son retour prochain, convinrent entre eux de lui dire qu'Asmâ était morte. Ils égorgèrent un bélier, en mangèrent la chair, en enveloppèrent les os dans un suaire, les enterrèrent et dressèrent par-dessus un tombeau.

Mouracckisch arrive; on lui dit qu'Asmâ n'existe plus, et on lui en montre la tombe... Et le poëte allait souvent pleurer sur les restes de son amante. Un jour qu'il était couché à terre, enveloppé tout entier dans son *tawb* [1], les deux fils d'un de ses frères se mirent à jouer aux osselets [2] à quelques pas de lui. Ils se que-

[1] Sorte de vêtement large ou *pallium* qui, au besoin, sert de manteau de nuit.

[2] Il paraît qu'à ce jeu on mettait les osselets en ligne, et qu'on

rellèrent, et l'un d'eux vint à dire : « Cet osselet » est à moi, c'est celui que m'a donné mon père » quand on a tué et enterré le bélier, et qu'on » a dit à Mouracckisch, en lui montrant le lieu » où on l'avait enfoui : « Voilà où est déposée » Asmâ. » Notre poëte était gravement malade. Mais, lorsqu'il entend ces paroles, il sort la tête de son *tawb*, appelle l'enfant, le questionne, et apprend qu'Asmâ n'est pas morte, mais qu'elle est mariée à un Mourâdide.

Mouracckisch fait venir sa servante. Elle était femme d'un Ockaylide qui était aussi au service du poëte. Mouracckisch ordonne à cette femme d'appeler son mari, et de lui faire seller aussitôt des chameaux pour aller tous les trois ensemble à la recherche du Mourâdide... On part. La maladie du poëte s'aggrave en route; il ne peut bientôt plus supporter la marche du chameau. Ils descendent, et s'abritent dans une caverne à peu de distance de Nadjrân. Ils étaient alors sur le territoire des Mourâdides.

Mouracckisch paraissait presque mourant. Il entend l'Ockaylide dire à sa femme : « Laisse-le là ; il va expirer. Nous risquons ici de périr bien-

lançait un autre osselet ou une petite pierre, dans le but de rompre la ligne.

tôt de faim et de fatigue. Veux-tu me suivre? sinon, je t'abandonne, je pars. » Et la femme pleurait.

Mouracckisch savait écrire; il l'avait appris, ainsi que son frère Harmalah, d'un chrétien de la ville de Hyrah, à qui il avait été confié par son père. Quand Mouracckisch eut entendu les paroles de son serviteur, il tira à lui la selle de son chameau, et y traça sur le dossier les vers suivants :

« O mes deux compagnons, restez près de » moi, ne vous hâtez pas de partir. Me quitter » sitôt! ce n'est pas ce que vous m'aviez pro- » mis.

» Bientôt la mort va me séparer de vous » pourquoi vous presser ainsi avant qu'elle ne » m'arrive?

» Voyageurs étrangers, qui allez visiter la » terre bénie de l'Arowd [1], portez à mes frères » Anas et Harmalah ces paroles :

» Lait de Dieu, pour vous et pour votre père! » Ne laissez pas impuni le lâche Ockaylide; » qu'il périsse.

» Ah! qui annoncera à ma tribu que Mou-

[1] On comprend sous le nom d'Arowd, le territoire sacré de la Mekke et de Médine.

» racckisch fut pour ses deux serviteurs un im-
» portun fardeau ;

» Et que, loin des tentes des Dhoubayàh[1],
» ils ont abandonné son cadavre en pâture aux
» lions ? »

L'Ockaylide part avec sa femme. Ils arrivent à la tribu du poëte, et disent à ses frères qu'il est mort. Mais Harmalah, en examinant la selle de Mouracckisch, aperçoit les vers tracés sur le dossier. Il les lit, puis appelle les deux serviteurs, les questionne, les menace, et leur ordonne de lui dire la vérité. Ils lui racontent tout et lui indiquent le lieu où ils ont laissé Mouracckisch. — Harmalah les fait mettre à mort. Ensuite il part à la recherche de son frère. Il arrive à la caverne; il s'informe partout de ce qu'était devenu Mouracckisch. Il apprend que le poëte était demeuré dans la caverne jusqu'à ce qu'un jour il vit venir près de lui des troupeaux, puis un berger. « Qui es-tu, avait dit le ber-
» ger au poëte, et que fais-tu là ? — Je suis de
» la tribu des Banow-Dhoubayàh; et toi, qui
» es-tu? — Moi, je suis des Banow-Mouràd. —
» Pour qui fais-tu paître ces troupeaux? — Pour

[1] Les Banow d'Houbayah étaient une branche de la tribu des Bakrides.

» Ckarn-al-Ghazâl. » C'était le mari d'Asmâ. Mouracckisch ajoute aussitôt : « Pourrais-tu voir » Asmâ et lui parler ?—Non ; jamais je n'appro- » che d'Asmâ. Mais, tous les soirs, une esclave » vient au troupeau ; je lui trais une chèvre, et elle » en emporte le lait à sa maîtresse. — Alors, » prends cet anneau ; tu le mettras ce soir » dans le lait ; si Asmâ le voit, elle le recon- » naîtra. Fais-moi ce plaisir, et je te donnerai » une récompense comme jamais berger n'en » aura eu. »

L'esclave vient avec un vase. Le bergen trait le lait et y dépose l'anneau. L'esclave s'en retourne... Elle présente le lait à Asmâ qui, selon son habitude, en laisse disparaître l'écume, et ensuite le boit... L'anneau vient s'arrêter et toucher à ses dents. Asmâ le prend, l'examine à la lumière et le reconnaît. « D'où vient cet anneau, » dit-elle à l'esclave ? — Je ne sais pas. » Asmâ envoie l'esclave appeler son mari qui était à une montagne des environs de Nadjrân. Ckarn-al-Ghazâl (la corne de Gazelle) arrive tout troublé. « Pourquoi m'as-tu fait appeler ? dit-il à Asmâ. » — Fais venir à l'instant le bergerquigarde tes » troupeaux... » Quand il est venu : « Demande- » lui, dit Asmâ à son mari, comment il a eu

» l'anneau que voilà. » Ckarn-al-Ghazâl sort et interroge son berger, qui lui dit : « Je l'ai eu » d'un étranger que j'ai trouvé à la grotte de » Djabân, et qui m'a prié de le mettre dans le » lait que devait boire Asmâ. Et pour cela, il » m'a promis une récompense. Du reste, j'ignore » quel est cet homme. Je l'ai laissé presque » mort. » Ckarn-al-Ghazâl rentre : « Qu'est-ce » que c'est que cet anneau? dit-il à Asmâ. — » C'est l'anneau de Mouracckisch. Va vite, cours » le trouver, porte lui secours. » Ckarn-al-Ghazâl saute à cheval, fait monter Asmâ sur un autre coursier, et tous deux se mettent aussitôt en route. Ils arrivent, vers le milieu de la nuit, à la grotte de Djabân... A la vue d'Asmâ, le poëte se ranime; et, déguisant le nom d'Asmâ sous un nom étranger et sous l'allégorie de jeunes beautés, il lui adresse de tendres reproches dans ces vers qu'il articule d'une voix faible et tremblante :

« L'image de ma chère Solayma m'a apparu » cette nuit; elle m'a éveillé, et tout dormait » autour de moi.

» Je réfléchis alors à mon malheur; et ma » pensée se portait aux lieux éloignés qu'habitent » sa famille et la mienne.

» Mais voilà que tout à coup, de loin, mon
» œil crut voir un feu étincelant ;

» Et alentour étaient de jeunes filles comme
» d'élégantes antilopes à la gorge blanche,
» comme de jolies gazelles à la blanche poitrine
» accroupies auprès du feu ;

» A leur peau brillante et polie on voyait que
» les peines de la vie ne les avaient pas atteintes ;
» heureuses auprès des tentes, elles n'avaient
» jamais eu à chercher de lointains pâturages.

» Elles allaient, venaient ensemble, d'un pas
» tranquille et lent, parées de vêtements aux
» couleurs safranées et de *bourd* brillants [1].

» Elles habitent nos tribus, et moi je suis
» loin d'elles. Nos promesses, et nos sermens
» d'amour, tout est donc perdu !

» Ah ! pourquoi leur suis-je resté fidèle, puis-
» qu'elles ont trompé mes espérances ? Pourquoi
» suis-je devenu leur victime, leur malheureuse
» victime, moi qui n'ai jamais pensé à les affli-
» ger ?

» Que de fois, avec ces vives jeunes filles, aux
» cheveux flottans, au cou ravissant ;

» Vierges à la bouche humide et distillant une

[1] Le *bourd* est une sorte de vêtement ou manteau yamanien, de différentes couleurs.

» salive enivrante, aux lèvres fraîches et lim-
» pides,

» Que de fois, jeune et ardent, j'ai passé,
» avec elles, des jours de délices! Que de fois
» mes nobles chamelles et mes vers sont allés à
» elles!

» Femmes d'amour et de bonheur, quand je
» les eus perdues, mon cœur toujours recher-
» chait leurs traces. »

Et après, le poëte expira; Asmâ était près de lui... Il fut enseveli sur le territoire des Banow-Mourâd.

Mouracckisch l'ancien ne laissa pas seulement des vers érotiques. En voici quelques-uns d'un autre genre et qui furent composés après le succès d'une expédition qu'il dirigea contre les Taghlabides, sur les terres du Nadjrân : le poëte et ses compagnons avaient réduit les Taghlabides à demander merci et leur avaient enlevé nombre de chameaux et de prisonniers.

« Il m'était venu nouvelle que ces Amirides
» allaient tomber sur nous; et la nouvelle se vé-
» rifia.

» Les Banow-l-Radjm marchaient avec eux;
» et toute cette foule brillait sous les armes
» comme l'éclat des astres avant l'aube du jour.

» C'était de toutes parts, des chevaux en lesse,
» bondissant dans l'ombre de la nuit, de su-
» perbes alezans à longue taille, avec l'étoile
» au front.

» Et nous voyons tout à coup les scintilla-
» tions des cimiers sur les têtes des cavaliers.

» Je pars contre eux... Un moment après je
» revenais déjà; ils étaient vaincus; je revenais
» presque avant d'y avoir pensé.

» Et cependant, de beaucoup de corps j'avais
» couvert la terre avec mon sabre, et tous corps
» de nobles seigneurs! je ne faisais que lancer
» et ramener partout mon coursier.

» Combien n'en laissâmes-nous pas à Nadjrân,
» la face leur ruisselant de sang, la tête roulant
» dans la poussière ! »

Mouracckisch le jeune était neveu de Mouracckisch l'ancien, et oncle d'un autre poëte, Tarafah, l'auteur célèbre d'un des sept *poëmes dorés* que l'admiration des Arabes du paganisme avait suspendus au temple de la Mekke, l'éternelle Kabâh[1]. Tarafah à la verve chaude, à la satire insolente, mourut à la fleur de sa jeunesse. Amr, fils de Hind, roi de Hyrah, dont

[1] Ces *poëmes dorés* ne sont que des *ckassydah* de peu d'étendue. Celui de Tarafah n'a que cent six vers.

ce poëte avait été le commensal et qu'il déchira de sa satire, l'envoya à un de ses gouverneurs de province qui, par ordre, lui coupa les pieds et les mains et l'enterra vif. — C'est dans la huitième année du règne de cet Amr que naquit Mahomet.

La légende de Mouracckisch le jeune blesse trop la morale pour que je vous la rapporte ici. Je me bornerai à vous citer le chant qu'il composa, après avoir perdu par sa faute l'amour de celle qui avait fait son bonheur.

« Adieu, sois heureuse, ô Fâtimah; non, je
» ne t'oublierai ni aujourd'hui, ni jamais, tant
» que tu te rappelleras nos joies d'amour.

» Naguères encore, malheureux Mouracckisch,
» ta belle Bakride [1] par sa taille élégante comme
» la branche du nabck, et les filles des environs
» de Nâhhowss, par leur démarche noble comme
» celle de l'autruche, t'avaient déjà rendu fou
» d'amour;

» Le jour surtout où je les quittai, elles m'ap-
» parurent dans tout l'éclat de leur beauté, lim-
» pides comme l'eau des étangs, et leurs belles

[1] Par cette Bakride, le poëte désigne une fille de sa tribu, car il était des Banow-Bakr.

» dents brillaient humectées par une fraîche sa-
» live,

» Qui semblait être une pure rosée versée au
» milieu d'une magnifique couronne d'arc-en-
» ciel posée sous des nuages en pluie.

» Et à Zât-al-Dhâl, elles nous laissaient voir,
» les unes leurs jolies mains et leurs bracelets,
» les autres une joue unie[3] et polie comme une
» surface d'argent.

» Mon cœur avait oublié pour un temps ces
» jours des premières amours; maintenant que
» leur souvenir me revient et bouleverse ma
» pensée, j'irais, dans mon délire, faire le tour
» du monde sans m'arrêter.

» Eh quoi! regarde mon ami; vois-tu ces
» femmes partir à la hâte; ou bien sont-elles
» assises encore?

» Ou bien songent-elles aux apprêts de la route,
» maintenant que le jour est déjà avancé, pour
» aller à travers les sables chercher de nouveaux
» pâturages?

» Vois, elles sont parées de pierres précieuses,
» de fragments d'or, de bijoux, de kharaz zha-

[1] L'original porte, *joues uplaties*, car les joues bouffies ou trop saillantes, chez les Arabes, excluaient la beauté.

» fâriens [1] rayés de blanc et de noir, et de perles
» rangées en colliers.

» Elles ont passé les bourgs et les vallées, et
» le chamelier, par ses chants, animait la marche
» des chameaux; elles ont suivi les grands che-
» mins et elles vont descendre à Chaw.

» Mais Fâtimah est bien plus séduisante que
» toutes ces femmes, par la fraîche blancheur
» de son teint et ses cheveux noirs flottant en
» tresses fines comme des cordes d'arc.

» Avais-je faim, c'est à ma chère petite Fâ-
» timah que je demandais un repas; pour toute
» chose, c'est à Fâtimah que je m'adressais;

» Oui, je trouvais tout en toi!... Et voilà
» que tout s'est rompu entre nous, par la folle
» peur de perdre un ami.

» Maintenant, quoique déjà loin de toi, quoi-
» que mes chameaux soient fatigués, je les pousse
» toujours, ô Fatimah, et avec eux je m'enfuis.

» O! sois heureuse, Fatimah! sois heureuse,
» astre de lumière! notre séparation n'eût ja-
» mais dû arriver.

[1] Zhafâr était une ville célèbre dans l'Yaman, dès les temps les plus reculés. Il y en eut deux de ce nom. Voy. *Lettres* de M. F. Fresnel. — On appelle kharaz, toute espèce de verroterie de parure.

» Sois heureuse !... Mais, sache-le bien, j'ai
» pour toujours besoin de t'aimer ; rends-moi,
» Fâtimah, rends-moi quelque chose de ton
» amour.

» O mon amie ! Si toutes les femmes étaient
» dans un pays, et toi seule dans un autre,
» j'irais à toi, fusses-tu cachée au bout du monde.

» Souvent l'homme abandonne celle qu'il
» aime, et lui voue alors une injuste colère ;
» mais moi... (moi, je te garderai toujours mon
» amour).

» Cruel fils de Djaciab ! Nous étions liés par
» un serment, j'y restai fidèle, et ce fut mon
» malheur. Mouracckisch, n'en accuse que toi-
» même, et supporte tes regrets et ta souffranee.

» Tu le sais, qui fait bien, recueille la louange
» des hommes ; qui fait mal, ne doit espérer
» que le repentir et le blâme.

» Juge d'après toi-même : souvent de déses-
» poir on se mord et on se coupe les doigts, et on
» se charge de douleurs pour un caprice d'un
» ami.

» Non, ce n'est pas un songe qui entretient la
» douleur qui me déchire ; hélas ! je veille, et
» les songes sont les illusions du sommeil. »

Voyons maintenant un autre genre de poésie

et d'aventures. Le poëte dont je vais vous parler, Zohayr, fils de Djauêb, est le plus ancien de ceux qui laissèrent des fragments poétiques de quelque étendue. Il vivait, selon les calculs généalogiques de M. F. Fresnel [1], environ cent trente ans avant la naissance de Mahomet, c'est-à-dire depuis 430 à 450 de l'ère chrétienne. Les poëtes qui précédèrent Zohayr, fils de Djauâb, paraissent n'avoir fourni aux traditions que de petites pièces de vers de deux à cinq ou six rimes. Et encore celles qu'on connaît comme bien authentiques, et elles sont rares, ne remontent pas au delà de trois cents à trois cent vingt ans avant la naissance de Mahomet, ce qui les place vers le milieu du troisième siècle de notre ère [2].

Zohayr, fils de Djauâb, était de la tribu yamanique des Kalbides, branche des Banow-Ckodhââh. « Jamais les hordes d'origine yama» nique, dit M. Fresnel, d'après les légendes » fournies par l'Aghaniy, n'ont eu de chef plus » brave, plus riche, mieux venu à la cour des » rois [3], que Zohayr, fils de Djauâb. Sa grande

[1] Voyez seconde lettre de M. F. Fresnel, sur l'*Histoire des Arabes*, avant l'islamisme. 1837.

[2] Voy. la lettre déjà citée.

[3] Il s'agit des rois de Hyrah, des Ghasçânides et des rois de Himyar ou de l'Yaman. — Note de M. Fresnel.

» sagacité lui valut le surnom de *Kâhin*, devin.
» Zohayr vécut très-longtemps ; on dit généra-
» lement qu'il mourut à cent cinquante ans. Il y
» a un *râvy* ou légendaire qui lui donne deux
» cent cinquante ans de vie, pendant lesquels il
» aurait livré deux cents batailles. Un autre râvy
» lui donne quatre cents ans de vie, et un troi-
» sième lui donne quatre cent cinquante. » Ces exagérations orientales ne sont que ridicules.

« Zohayr fut chef de sa tribu, les Banow-Kalb. Il les dirigea dans leurs guerres, et montra partout un tel courage et une telle habileté, qu'il fut toujours vainqueur. Il devint enfin chef de toutes les tribus de Banow-Ckodhââh. Ennuyé de sa longue vieillesse, un jour il se mit à boire à tel point qu'il en mourut.

Voici quelques événements qui, d'après Abow-l-Faradj d'Ispahan, auteur de l'Aghâniy, signalèrent la longue carrière de Zohayr, fils de Djauâb, et lui inspirèrent ceux de ses vers dont on a conservé le souvenir.

Zohayr fit une expédition contre les Ghatafânides, tribu Hidjâzienne. En voici le motif. Lorsque les Banow-Baghiyd, tribu secondaire des Ghatafân, quittèrent le Tihâmah, emmenant avec eux leurs familles, leurs femmes et leurs

troupeaux, les Banow-Ssoudâ, tribu yamanique de la tige des Mazhhidjides, vinrent en armes à leur rencontre. Les Baghiydh, pour sauver leurs femmes du déshonneur et de l'esclavage, se battirent avec fureur. Ils vainquirent les Banow-Ssoudâ, les mirent en déroute complète, et leur firent payer cher leur audacieuse avidité. Cette victoire rehaussa le nom des Baghiydh et les enrichit d'un immense butin. Puis, lorsqu'ils eurent pris leur nouvelle station, ils résolurent d'établir un *Hharam* ou asile inviolable, à l'imitation du *Hharam* ou temple de la Mekke, où l'on ne pourrait pas même tuer un oiseau, ni couper un seul arbre, et où nul n'aurait le droit de faire la moindre violence à quiconque s'y réfugierait. Les Banow-Mourrah, branche des Ghatafânides, se chargèrent spécialement de la garde et du soin de ce Hharam, et ce fut Rigahh, fils de Zhâlim, qui en entreprit la construction. Il l'éleva près d'une *eau*, dans un lieu appelé Bouss.

Zohayr, fils de Djauâb, alors chef des Kalbides, fut informé de l'établissement de cet asile. Il jura que, lui vivant, jamais les Ghatafânides n'auraient de Hharam. Il harangua à ce sujet ses *contribules* (Arabes de la même tribu), et leur fit

voir que la destruction de cet asile serait à jamais leur plus beau titre de gloire.

Il se mit en armes et partit. Il voulut, chemin faisant, s'adjoindre les Banow-l-Ckayn, mais ceux-ci refusèrent de le suivre. Il se dirigea donc avec les Kalbides seuls contre les Ghatafàn. Les Ghatafàn furent vaincus. Un de leurs cavaliers s'était réfugié dans le Hharam ; Zohayr l'aperçut, et dit à un des siens : « Tue-moi cet homme. » — Mais il est inviolable ici. — Par la vie de » ton père, réplique vivement Zohayr, je ne » connais rien d'inviolable ici. » Et Zohayr va droit au cavalier, et lui abat la tête.

L'asile fut détruit.

Toutefois Zohayr traita généreusement les Ghatafànides; il leur rendit les femmes qui avaient été prises, et se contenta d'emmener ce qu'on avait enlevé de troupeaux.

C'est à propos de cette expédition qu'il dit la ckassidah suivante :

« Le jour que nous rencontrâmes les Ghata-» fànides, ils furent abattus et leurs femmes » prises.

» Enfants de Ghatafàn, sans notre générosité, » vous n'auriez jamais revu vos vierges, ces » modèles de pudeur.

» Dites-le-nous : combien, sur le champ de
» bataille, avez-vous laissé de vos braves, tous
» guerriers bardés de fer, tous habiles dans les
» combats?

» Venez, venez donc maintenant reprendre
» sur nous le talion de vos morts; venez donc
» les venger; venez, en bataille!

» Vous ne le savez que trop bien, vous nous
» avez vus comme des lions au carnage, quand
» les étendards s'entremêlaient.

» Ghatafân a été chassé des Eaux de Bouss;
» où sont-ils donc les Ghatafân, où sont-ils?...
» Quoi! les plaines sont désertes!

» Les enfants de Djanâb ont tout enlevé, et
» le désert, et les eaux de ces tribus.

» Ah! c'est que tout un jour, nous leur avons
» asséné de rudes coups, de ces coups avec les-
» quels on fait une chaude bataille.

» Nous avons anéanti, tué la puissance de
» nos ennemis sous nos lances au fer altéré de
» sang.

» Sans notre inébranlable valeur, au moment
» de la mêlée, nous étions écrasés comme le fu-
» rent les Banow-Isoudâ,

» Le jour où il leur prit envie de s'opposer
» au passage des Banow-Baghiydh. Mais de bons

» coups de lance, voilà ce qui guérit un ennemi
» de sa folle présomption.

» Les Banow-l-Ckayn nous ont refusé de nous
» suivre ; ils ont peur de la mort. Que la pous-
» sière couvre la face de qui [1] recula devant le
» danger.

» Nous espérions que ces Ckaynides joindraient
» leurs bataillons aux nôtres, mais notre espoir
» fut déçu.

» Chétifs guerroyeurs, comment nous auraient-
» ils secondés, nous leurs alliés ! N'avaient-ils
» donc pas leurs chamelles à traire, leurs jolis
» pâturages à garder? »

Écoutez encore une autre aventure.

Abrahah, roi de l'Yaman, étant venu dans le Nadjd, Zohayr alla au-devant de lui avec plusieurs Arabes. Abrahah traita Zohayr avec une distinction toute particulière, et lui donna le commandement des deux tribus de Bakr et de Taghlib. Dans une année de disette, ces tribus ne purent lui payer l'impôt qu'il leur avait fixé. Zohayr usa envers eux de la plus grande rigueur; il les empêcha même d'aller chercher d'autres pâturages avant qu'ils se fussent acquittés de ce

[1] Sorte de vœu de malheur; c'est-à-dire : *que nul ne s'occupe de celui qui...*, etc., *que tous l'abandonnent.*

qu'ils devaient lui payer. Presque tous leurs troupeaux mouraient de faim. Alors un Arabe des Banow-Taym-Allah, appelé Ibn-Zayyâbah, homme de rapt et de sang, alla de nuit trouver Zohayr. Celui-ci dormait sous sa tente de cuir. Ibn-Zayyâbah entre doucement, il lui plonge son sabre dans le ventre et le traverse d'outre en outre. Zohayr était replet et avait le ventre très-épais; le sabre ne perça que la peau et les chairs extérieures, et n'atteignit pas les intestins. Ibn-Zayyâbah crut avoir tué Zohayr; mais le fils de Djanâb sentit qu'il n'était pas frappé à mort; il resta immobile et ne poussa pas le moindre cri. Il craignait que le meurtrier ne l'achevât d'un second coup. Ibn-Zayyabâh sortit, et alla dire à ses contribules : « J'ai tué Zohayr. » La joie se répandit par toute la tribu. Mais Zohayr était persuadé qu'Ibn-Zayyâbah n'avait tenté ce coup qu'à l'instigation des Bakrides et des Taghlabides.

Le poëte n'avait avec lui que quelques hommes des Banow-Kalb, qu'il avait chargés de la police dans les deux tribus dont Abrahah lui avait confié l'administration. Il se fit aussitôt envelopper par eux de plusieurs vêtements, et placer entre deux planches; puis ils allèrent dire

à la foule : « Voilà que Zohayr vient d'être frappé par un des vôtres ; permettez-nous maintenant d'aller l'enterrer dans sa tribu. » On leur accorda leur demande, et ils emportèrent le prétendu mort enveloppé de ses vêtements et entre les deux planches. Lorsqu'ils furent seuls, à une certaine distance, ils firent sortir Zohayr de son espèce de suaire, et le laissèrent, en l'entourant, s'habiller avec les vêtements qui le cachaient. Mais, craignant encore d'être épiés de loin, ils creusèrent une fosse profonde et y enterrèrent les deux planches.

Zohayr et ses compagnons d'obsèques continuent leur route et arrivent chez les Kalbides. On se rassemble et on marche en armes contre les Bakrides et les Taghlabides. Ces tribus avaient su que Zohayr avait échappé à la mort, et, à cette nouvelle, Ibn-Zayyâbah avait dit ces vers :

« J'avais pourtant, quoique dans l'obscurité
» de la nuit, frappé Zohayr d'un bon coup ; et
» il était là, au milieu de ses ennemis.

» Je l'avais frappé au moment où les Bakrides
» lui apportaient leur tribut. Où sont-ils donc
» maintenant les Bakrides ? Lâches ! où donc est
» leur esprit ?

» Mon sabre m'a trahi en plongeant dans le

» flanc de Zohayr. Sabre trompeur! sabre de » malheur! »

Zohayr avait réuni à sa troupe kalbide des bédouins mercenaires, et des renforts reçus de diverses tribus et de plusieurs peuplades yamaniques qui lui étaient soumises. Il rencontra l'ennemi qui l'attendait de pied ferme vers une eau appelée l'Eau de Djoubayy. On en vint aux mains; on se battit avec fureur. Les Bakrides, qui se séparèrent des Taghlabides, furent d'abord mis en déroute. Les Taghlabides ensuite soutinrent seuls le combat; mais ils furent bientôt vaincus. Kolayb et le poëte Mouhalhil [1], son frère, furent faits prisonniers par les Kalbides, qui s'emparèrent aussi des chameaux de l'ennemi. Une foule de Taghlabides tombèrent sous le fer des Kalbides, et nombre de leurs cavaliers et de hauts personnages furent emmenés captifs. Zohayr consacra la mémoire de ce fait d'armes dans les vers suivants :

[1] Kolayb, d'origine taghlabide, vengea plus tard les tribus vaincues. Mais il devint leur oppresseur, et fut la cause de la fameuse guerre de Baçows, qui dura quarante ans entre les deux tribus, et eut pour motif premier la mort d'une chamelle tuée de la main de ce chef altier. Peu après, Kolayb fut assassiné. — Mouhalhil, ardent vengeur de son frère, mit en mouvement la guerre de Baçows. Il mourut prisonnier de l'oncle de Mouracckisch l'ancien, qui le laissa périr de soif.

« Jour de malheur pour les Taghlabides ! Nous
» leur avons enlevé leurs femmes, et nous les
» avons poussées devant nous comme on pousse
» au marché de misérables esclaves presque
» nues.

» Les premières lignes de nos chevaux ont
» fondu sur les premiers escadrons de Taghlib,
» et nous avons pris Mouhalhil à Djoubayy.

» Tu sais pourtant bien, Mouhalhil, que ja-
» mais nos lances ne manquent leurs coups, tu
» le sais même depuis le temps où, tout jeune
» encore, tu jouais avec les enfants à casser des
» coloquintes.

» Aussi tes Taghlabides, ton appui et ta force,
» ont fui le jour de la bataille, et tu t'es trouvé,
» toi, les pieds dans des entraves de fer.

» Que tu eusses été vaincu et que je t'eusse
» pris les armes à la main, ou que tu eusses été
» tué, la gloire pour nous était la même (car tu
» es grand dans ta tribu).

Dans une autre ckassydah, Zohayr rappelle encore la journée de Djoubayy. Les premiers vers de cette ckassydah étaient consacrés à la dame de ses pensées ; car, en paladins toujours courtois, les poëtes arabes commençaient leurs chants par des rimes d'amour adressées à une amante,

ou par un éloge des beautés de leur tribu. Ils s'animaient d'abord et préludaient par des émotions tendres, pour passer ensuite aux descriptions des batailles, des dangers qu'ils avaient courus, des coups de lance qu'ils avaient distribués, du butin qu'ils avaient enlevé, des gloires qu'ils accumulaient. Dans une ckassydah, presque toujours la première pensée, le premier élan, était pour les belles du désert. C'était un devoir dont les guerriers Arabes s'écartaient rarement; c'était une religion, un culte, dont il ne reste plus, hélas! que la mémoire.

Un fragment de la ckassydah que je viens d'indiquer est consigné dans l'Aghâniy. En voici, dit Abow-Fâradj, le premier vers :

« Saluez la demeure chérie dont les traces
» sont effacées au Diyâr-Djanâb; demeure, hé-
» las! veuve de ses vierges toutes brillantes de
» jeunesse. »

Et plus loin le poëte ajoute, s'adressant aux deux tribus qu'il a vaincues :

« Comment, comment auriez-vous échappé
» au carnage devant nous? Mais vous n'avez pu
» que nous demander merci et nous laisser vos
» dépouilles.

» Et nous vous avons pris Mouhalhil et Kou-

» layb, son frère, et Ibn-Schihâb, et Ibn-Amr,
» que nous jetâmes dans les fers.

» Puis encore nous enlevâmes vos blanches
» femmes aux lèvres fraîches et humides.

» C'est alors, à ce jour de terreur, que Mou-
» halhil criait de tout côtés (aux Bakrides qui
» abandonnaient leurs frères) : « Enfants de
» Bakr, est-donc ainsi qu'on sauve la gloire de
» son nom?

» Malheureux! toute ressource est-elle donc
» perdue? Et vous, enfants de Taghlib, n'avez-
» vous donc plus parmi vous de ces loups de
» batailles, de ces braves qui sachent combattre
» pour vous? »

» Mais tous s'enfuirent de toutes parts, comme
» les troupeaux d'autruches timides fuient vers
» les sommets des collines.

» Et la roue de la mort roulait sur eux et les
» écrasait, poussée par les lions (les braves) des
» Amrides et des Banow-Djanâb,

» Ces lions aux ongles de fer, aux terribles dé-
» fenses, les broyaient comme le froment sous
» la meule.

» Parmi vous, les uns s'enfuirent à la hâte,
» les autres, égorgés, restèrent la face enfon-
» cée dans la poussière.

» Et notre gloire s'est élevée au-dessus de
» toutes les gloires, aussi haut que le ciel s'élève
» au-dessus des nues. »

Je veux vous donner encore un fragment d'une ckassydah de Zohayr. Vous y verrez le genre de début dont je vous parlais tout à l'heure.

Zohayr, fils de Djanâb, dit l'Aghaniy, était allé chez les Ozrides ou Banow-Ozrah, visiter Al-Djoulâhh, fils d'Awf... On déploya les tapis, et Zohayr fut traité avec la plus grande distinction. Il resta assez longtemps chez les Ozrides, il y vit accroître ses troupeaux et y eut même des enfants.

La sœur de Zohayr était mariée dans une autre tribu, chez les Banow-l-Ckayn. Un jour elle lui envoya un bourd (sorte de pallium yamanique) dans lequel elle avait enveloppé un nouet de sable et une épine de ckatâd (espèce de tragacantha). Zohayr aussitôt dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà qu'il vous arrive une vigoureuse
» épine, avec un nombre considérable (d'en-
» nemis). Partez d'ici, fuyez. — Pourquoi, lui
» dit Al-Djoulâhh, veux-tu que nous nous éloi-
» gnions de cette place, sur l'avis d'une femme ?
» Nous resterons. » Zohayr partit aussitôt.

Le jour suivant, dès le matin, une nom-

breuse troupe armée tomba à l'improviste sur la station d'Al-Djoulâhh, égorgea, pilla, et s'en alla avec un butin considérable.

Zohayr regagna sa tribu, il réunit les Banow-Djanâb. La troupe victorieuse en fut informée et se dirigea sur lui. On se battit; notre poëte soutint le choc avec vigueur, et tua un des chefs de l'ennemi. Alors toute la troupe prit la fuite.

Après le succès de cette rencontre, Zohayr composa une ckassiydah dont voici le prélude. Il y fait allusion à l'avis que lui expédia sa sœur. Il suppose que ce fut l'ombre de Salma, son amante, qui vint la nuit lui apparaître pendant qu'il dormait.

« Est-ce bien l'ombre de ma chère Salma qui » m'apparut en songe? Loin de son pays, on » aime voir ces images fugitives.

» Comment a-t-elle pu, car c'était elle, venir » à moi là où j'étais, franchir ce grand désert à » travers les vents et les tourbillons de sable?

» Elle m'a trouvé couché près de ma cha- » melle qui avait sa vieille selle sur le dos » et les coussins sous la selle, toute prête à partir.

» Quand Salma nous vit ainsi, moi et ma » maigre monture, elle sourit d'un sourire plus » gracieux et plus beau que la frange de lumière

» qui brille au bord d'un nuage éclairé par le
» croissant des nuits.

» Je te saluai alors, Salma... et je te demandai
» de me répéter tes douces paroles. « Encore,
» encore, te dis-je : cela soulage le malheureux
» qui gémit dans les chaînes de l'amour. »

» Elle me regarda doucement, puis elle s'en-
» fuit ; fille vertueuse, tu me laissas encore plus
» tourmenté d'amour.

» O Salma, suave parfum, beauté de délices,
» oh ! que j'aurais eu de bonheur si toi-même
» tu fusses venue à moi, au lieu de ton image !

» Mais à la journée d'Otâlâ, j'appris la ruine
» de sa demeure ; j'y courus... et mes yeux se
» chargèrent de larmes.

» Ces ruines semblaient se plaindre doulou-
» reusement à moi quand je leur rappelais le
» nom de mon amie ; elles m'eussent répondu,
» si parler leur eût été possible.

» O demeure de Salma, combien tu nous fis
» verser de pleurs ! Oui, des larmes d'amour cou-
» laient de mes paupières, et m'inondaient. »

Le poëte passe ensuite au récit de la rencontre d'où il sortit vainqueur. Mais de toute cette peinture, l'Aghâniy ne donne que les cinq vers suivants :

« Hommes, amis de la justice, unissez-vous
» à nous quand la guerre en fureur grince et
» montre tout l'éclat de ses dents.

» Ce jour-là, les masses de nos guerriers fondirent
» sur les épais bataillons ennemis. Mais
» qui ose seulement porter ses regards sur nos
» braves kalbides, se sent défaillir.

» A leurs mains courageuses brillent le sabre
» et la lance, et leurs cottes de mailles toujours
» victorieuses scintillent sur leurs flancs.

» Nous n'avons quitté nos ennemis que lorsque
» nous avons vu leur chef terrassé ne savoir
» plus que faire de son sabre tout couvert de
» sang.

» Combien, ce jour-là, d'hommes illustres
» ont reçu, de nous, de ces coups de lance qui
» ouvrent de larges blessures et défigurent !

Vous aurez remarqué, monsieur, dans les vers que je vous ai cités jusqu'ici, un genre particulier de style, des formes de comparaisons qui s'éloignent de nos mœurs littéraires et de nos modes européennes. Mais, vous le savez, chaque littérature a ses couleurs et ses allures; la poésie de chaque peuple et surtout celle des peuples qui ont eu une vie spéciale bien tranchée, a ses inspirations pour ainsi dire climatiques. Les Ara-

bes, dans leurs sables, ont eu leurs impressions, leurs pensées et une façon particulière de les exprimer, de les vêtir. Le tribunal littéraire européen a son code et ses lois; les déserts de l'Arabie eurent le leur sous les tentes des tribus. Tout n'est pas grec et latin dans le monde entier; et il ne faut pas tout juger avec les principes et le goût de Rome et d'Athènes, ni même avec le goût européen, ou le goût français. Il y a souvent pour nous, dans l'arabe, des trivialités qui, pour cette langue, ont une physionomie noble, des hyperboles qui nous semblent extravagantes, et qui, pour cette langue, sont des couleurs simples et de bon aloi. Nul Quintilien, nul Dumarsais n'avait jadis passé la mer Rouge; mais le sublime dont parle Longin n'était pas inconnu aux tentes bédouines, chez des peuples sans culture.

Avant de passer aux aventures de Taabbata-Scharran, j'aurai à vous offrir encore des inspirations poétiques. Vous y verrez une habitude arabe qui vous rappellera les mœurs grecques et romaines, c'est l'habitude des libations sur les tombeaux.

Ckouss, fils de Sâïdah, poëte, orateur, sage et philosophe, vécut dans les derniers temps du paganisme arabe. Il était de la tribu des Banow-

Iyâd. Mahomet, avant de se proclamer prophète, l'avait vu à la foire d'Okâzh [1]. Ckouss fut le premier qui parla à la foule, en s'appuyant sur son sabre ou sur un bâton.

Souvent le prophète employa les expressions

[1] « Je ne pardonnerai jamais à l'islamisme, dit M. F. Fresnel dans sa première lettre sur l'*Histoire des Arabes*, pag. 31, l'abolition de la foire d'Okâzh. Ce n'était pas seulement un grand marché ouvert annuellement à toutes les tribus de l'Arabie ; c'était encore un congrès littéraire ou plutôt un concours général de vertus, de gloire et de poésie, où les héros-poëtes venaient célébrer leurs exploits en vers rimés, et se disputer pacifiquement tous les genres d'illustrations. Cette foire se tenait dans les environs de la Mecque, entre Tâïf et Nakhlah, et s'ouvrait à la nouvelle lune de zou-l-gadah (onzième mois de l'année arabe), c'est-à-dire au commencement d'une période de trois mois sacrés, durant laquelle toute guerre était suspendue, et l'homicide interdit...

« Ce fut dans ce congrès des poëtes arabes (et presque tous les guerriers étaient poëtes à l'époque dont je m'occupe) que s'opéra la fusion des dialectes de l'Arabie en une langue magique, la langue du Hidjâz, dont Mahomet se servit pour bouleverser le monde; car le triomphe de Mahomet n'est autre chose que le triomphe de la Parole. En mettant la foire d'Okâzh au ban de l'islamisme, Mahomet anéantit le parlement de l'Arabie, et frappa au cœur cette société unique de tribus, qui, à travers les guerres les plus acharnées, n'oubliaient jamais leur commune origine, et venaient tous les ans au rendez-vous national pour y goûter les joies exquises du suffrage universel. — A la foire d'Okâzh, les preux étaient masqués. — Dans les récitations et les improvisations, la voix de l'orateur était suppléée par celle d'un rhapsode ou crieur, qui se tenait près de lui, et répétait ses paroles... »

Que faisait-on de plus en Grèce, aux théâtres, aux jeux olympiques ?

de Ckouss comme modèles de style et cita ses pensées comme maximes de vérité. Lorsque les députés des Iyâdides vinrent visiter Mahomet, après la déclaration de sa mission, il leur demanda ce qu'était devenu Ckouss. « Il est » mort, lui répondirent-ils. — Il me semble » le voir encore, dit le prophète, à la foire » d'Okâzh sur son chameau blanc-grisâtre; il » me semble l'entendre encore parler son langage plein de douceur et de grâce. Malheu- » reusement j'en ai beaucoup oublié. — Et de » quoi parlait-il donc, prophète de Dieu? — » Ecoutez, disait-il à la foule, écoutez et rap- » pelez-vous : « Les hommes disparaissent; qui » a vécu, n'est plus; qui n'est plus, est passé; » ce qui doit venir, viendra. Et le monde » qu'est-il? la nuit, obscurité; le ciel, constel- » lation; les mers, flots et vagues; les étoiles, » éclats des cieux; lumière et ténèbres; bien et » mal; manger et boire, se vêtir et marcher. Et » puis, pourquoi vois-je les hommes s'en aller » et ne pas revenir? Se plaisent-ils donc au séjour » de la mort, pour y rester? ou bien, sont-ils » donc laissés là dans un éternel sommeil?

» Par le Dieu que j'adore, moi, Ckouss, fils » de Sâïda, je vous le jure, il n'y a pas sur

» face de la terre de religion plus excellente
» que celle que le temps vous prépare et dont
» l'heure va vous atteindre. Heureux qui la
» verra et la suivra! malheur à qui la repous-
» sera! » Et il disait encore ces vers :

« Nous tirons nos principes de sagesse de ceux
» qui sont disparus du monde, aux siècles
» passés. Et quand je vois que tous s'ache-
» minent vers l'eau de la mort, et que nul n'en
» revient; quand j'ai vu mes proches y aller,
» et tous, grands et petits, passer au tombeau,
» alors j'ai cru de foi certaine qu'un jour aussi
» je serai là où ils sont. »

Et le prophète ajouta : « Que Dieu fasse mi-
» séricorde au fils de Sâïdah! Oui, je prie le ciel
» de le faire reparaître au jour dernier, comme
» représentant à lui seul un peuple à part (car il
» n'était ni chrétien, ni juif, ni musulman). —
» J'ai vu de lui, reprit un des assistants, quel-
» que chose qui tient du prodige. — Qu'as-tu
» vu? dit le prophète. — Un jour, nous étions
» vers le mont Simân; la chaleur était brûlante.
» J'étais assis près de lui à l'ombre d'un arbre,
» tout près d'une source d'eau. Des lions vinrent
» pour boire; et toutes les fois qu'un d'eux ru-
» gissait pour empêcher un autre de boire,

» Ckouss le frappait de la main et l'écartait, en
» lui disant : « Laisse boire celui qui est venu
» avant toi. » Moi, je tremblais de peur. « Ne
» crains rien, » me dit Ckouss... Et, portant mes
» regards autour de moi, j'aperçus, à quelque
» distance, deux tombes, au milieu desquelles
» était un petit oratoire... « De qui sont ces
» tombes?... dis-je à Ckouss. — C'est là que re-
» posent mes deux frères; c'est là que je viens,
» jusqu'à ce que j'aille les rejoindre, adorer tous
» les jours le Dieu grand et puissant. » Ensuite
» il me raconta, en pleurant, leur histoire, les
» jours qu'il passa avec eux; puis il leur adressa
» ces vers :

« O mes deux amis, éveillez-vous, il y a trop
» longtemps que vous dormez, je vous en con-
» jure, abrégez votre sommeil.

» Hélas! vous le savez, je suis seul, aban-
» donné à Simân; non, je n'ai pas d'autres
» amis que vous.

» Je resterai ici près de votre tombe; je n'en
» partirai pas que je n'aie entendu votre ombre
» répondre à ma voix.

» Mais il me semble, la vie est courte! que
» mon corps va bientôt descendre près de vous.

» S'il était possible de donner vie pour vie,

» j'aurais avec joie sacrifié la mienne pour ra-
» cheter la vôtre.

Après avoir entendu ces vers, le prophète s'écria : « Que Dieu fasse miséricorde au fils de » Sâïdah ! »

Nous citerons d'autres vers qui sont dans la même pensée que ceux de Ckouss.— Iyca, fils de Ckoudânah, de la tribu des Banow-Açad, était venu à Ckâçân avec deux amis ses commensaux inséparables. Ces deux amis moururent. Ils furent enterrés à Râwand dans un endroit appelé Khourâck. Iyca se rendait souvent sur leurs tombes, et là se mettait à boire, puis versait d'abondantes libations sur les deux sépultures, puis buvait encore, puis répandait d'autres coupes, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût enivré de vin. Et il entrecoupait ses libations de ces vers :

« Mes deux amis, éveillez-vous ; il y a trop
» longtemps que vous dormez ; je vous en con-
» jure, abrégez votre sommeil.

» Je reviendrai sans cesse sur votre tombe,
» j'y reviendrai jusqu'à ce que j'entende votre
» ombre me répondre.

» Hélas ! la mort est entrée dans vos chairs
» et dans vos os, comme un vin destructeur
» dont on vous aurait abreuvés.

» Ceux qui vous ont apportés ici sous la
» tombe, sont partis; ils m'ont laissé seul, ac-
» cablé par la pensée du malheur qui vous a
» frappés.

» Mais, quand même tous les hommes aban-
» donneraient ainsi leurs amis après la mort,
» moi jamais je ne vous abandonnerais.

» Je viendrai sans cesse verser des flots de
» vin sur votre tombeau; et, si vous ne les
» goûtez pas, du moins la terre qui vous recou-
» vre s'en abreuve.

» Je vous appelle...; répondez, parlez-moi...
» hélas! rien ne répond à la voix de votre ami.

» Quoi! est-ce parce que depuis longtemps
» vous m'avez quitté, que vous ne répondez pas
» à mes paroles? O mes amis! qui donc vous
» a fait disparaître du monde?...

» Je sais bien que moi aussi je finirai, et
» que le coup qui vous a atteints, m'atteindra
» un jour;

» Mais, tant que je respirerai, je vous pleu-
» rerai... Ah! que peuvent me rendre mes
» pleurs? »

Les vers précédents sont attribués par un Râwiy au poëte Hhaziyn, fils de Hhârith, de la tribu des Amirides. Il avait, dit-on, deux amis

ses convives assidus, l'un des Banow-Açad, l'autre des Banow-Hhaniyfah. Un d'eux mourut; et le poëte allait souvent boire sur sa tombe et faire des libations, en répétant ces deux vers :

« Laissez à mon malheureux ami sa coupe de » vin, versez-lui sa coupe quoiqu'il soit sous » la tombe.

» Il était homme d'honneur et de largesses; » il succomba comme ont fait tant d'autres. » Ah ! toute tige, quels que soient ses rameaux, » finit toujours par être brisée. »

Le second convive du poëte meurt aussi; et lui, il va boire sur leurs tombeaux, les arroser de vin, en redisant les vers : « Mes deux amis, éveillez-vous, etc. » Un jour une sorcière lui dit : « Tu ne mourras que de la piqûre d'un serpent qui a son repaire au pied de tel arbre, dans telle vallée. » Quelque temps après, il part à la recherche de l'arbre que lui a indiqué la sorcière. Il le trouve, descend de sa monture et approche son pied du tronc de l'arbre. Un serpent le pique; et le poëte dit, en s'adressant à ses deux amis morts :

« Mes amis, c'est ici que sera mon tombeau; » venez vous joindre à moi; je descends sous » la tombe; c'est ici ma dernière halte.

» Mes jours, avec vous, furent un brillant
» et frais vêtement dont je restai paré jusqu'au
» soir de ma vie; maintenant je le quitte pour
» jamais.

» J'ai abandonné le séjour de ma tribu où
» j'avais planté la colonne de ma tente, et je
» suis venu ici chercher un tombeau, ma der-
» nière demeure.

» Mort, qui viens pour me frapper, hâte-toi;
» je ne veux plus de jours à vivre,

» Maintenant que mes deux amis reposent à
» Ackil. C'est assez d'une année de larmes;
» assez longtemps j'ai attendu vainement qu'ils
» répondissent à ma voix. »

Ne vous étonnez pas, monsieur, de trouver dans l'histoire des habitudes arabes avant l'islamisme, la passion du vin et des orgies bachiques. Celui qui avait une vengeance à satisfaire, jurait de s'abstenir du vin et des femmes, comme mortification extrême, jusqu'à ce qu'il eût réparé sur ses ennemis l'outrage qu'il avait reçu. Les grands buveurs étaient en grande admiration; il y avait de la gloire pour le chevalier qui maniait bien la lance aux combats et vidait les coupes dans un festin. Combien de fois rencontre-t-on dans les poëtes l'éloge du vin! Combien

n'ont-ils pas appelé des noms les plus doux cette liqueur qui faisait les délices de tous les Arabes d'autrefois, et qui, malgré les défenses du Coran, fut encore en adoration extrême plusieurs siècles après Mahomet, surtout aux palais des Kalifes !

Le poëte Omârah, fils d'Al-Waliyd, fut au milieu de tant d'autres un biberon forcené. C'est de lui qu'est cette petite ariette de deux vers, qui passa dans les chants publics :

« Mes chers convives, ce vin-là est trop faible;
» je ne sens pas qu'il me monte sous le crâne et
» qu'il m'échauffe la peau.

» Mes amis, en voici du bon vin ! Buvez,
» buvez-en. Il n'y a pas de plaisir avec le vin
» refroidi par le mélange de l'eau. »

« Omârah vivait quelque temps avant l'islamisme. Il fut de ceux qu'on appelait *les secours des voyageurs*, parce qu'ils s'étaient imposé comme devoir de ne pas laisser passer près d'eux un seul voyageur sans le recevoir généreusement, sans lui faire des largesses et lui donner ensuite bon viatique pour sa route. En ce genre de libéralités notre poëte avait été surnommé l'*unique*. Aussi Omârah se glorifiait de ses actes de générosité, recherchait partout et sans cesse l'occasion de

faire du bien aux autres, et de se placer au-dessus de tout ce qu'il y avait de plus distingué parmi les Ckorayschides.

Un jour qu'il était ivre, il rencontra un Arabe nommé Mouçâfir, fils d'Abow-Amr. Omârah s'arrêta brusquement et lui improvisa en face ces deux vers :

« C'est pour nous seuls (non pour vous) que
» sont faites les belles femmes blanches, à la
» parure élégante, à l'izâr flottant [1].
» Nous en avons toujours été plus dignes que
» vous, toujours, depuis que sont établis le soleil
» et la lune. »

Mouçâfir, qui était Ckorayschide, de la célèbre famille des Ommiades ou Banow-Omayyah, lui riposta par ces vers :

« Omârah, fils d'Al-Waliyd, comme poëte,
» je réplique au poëte qui m'attaque :
» Dis-moi, l'ami des coupes et du vin les dé-
» laisse-t-il jamais? Et toujours ivre peut-il
» juger ce que sont les autres?
» Les salue-t-il même? Leur épargne-t-il son
» insignifiant bavardage? Non ; mais il va leur
» dire comme un fou :

[1] Sorte de grand voile tombant derrière le dos.

» C'est pour nous seules que sont faites les
» belles femmes blanches, à la parure élégante,
» à l'izâr flottant. Il se trompe ;

» C'est nous qui en avons toujours été di-
» gnes. Et puis, dans les familles, chacun fait
» comme ont fait ses pères. »

Ces prétentions de supériorité entre les tribus et les divisions de ces tribus, et même entre les familles, étaient souvent le sujet de discussions singulières, surtout parmi les Arabes avant l'islamisme. Il y avait à cet égard des défis portés et soutenus en public ; parfois ces procès sur la pureté et l'antiquité de la noblesse des familles, sur l'appréciation de leur mérite et de leurs œuvres de générosité ou de courage, sur la force de leur bras ou leur agilité duraient plusieurs mois. Un enjeu était souvent proposé et accepté par les parties qui alors allaient ordinairement à une tribu étrangère invoquer, d'un accord unanime, le jugement d'un homme renommé par sa sagacité, sa science, sa sagesse et sa justice, et le prier de proclamer le vainqueur de ces luttes pacifiques, soutenues avec une ardeur inexprimable. Si j'avais un peu plus de temps encore, je vous traduirais un de ces *mounâfirât* ou *combats de supériorité* entre deux

poëtes, Alckomah et Amir. L'enjeu était de cent chameaux.

Mais je reviens à Omârah, notre poëte buveur.

« Omârah, fils d'Al-Waliyd, demanda en mariage une femme de sa tribu. « Je veux bien » t'épouser, lui répondit cette femme, mais à » condition que tu renonceras au vin et au liber- » tinage. — Le libertinage, dit le poëte, j'y re- » nonce; mais le vin... c'est impossible, je ne » puis pas. » Son amour croissant, il finit par jurer à cette femme qu'il ne boirait plus ; il l'épousa et cessa de boire. Mais un jour il revêt ce qu'il avait de plus beaux habits, monte sur sa chamelle et part. Il passe près de la demeure d'un marchand de vin ; il y avait une réunion de joyeux buveurs. On l'appelle, il entre. Ils avaient fini leur partie. Omârah apostrophe vivement le marchand de vin : « Apporte-nous à » manger, lui dit-il. — Je n'ai plus rien ici, » répond le marchand. Omârah égorge à l'instant sa chamelle. On mange. « Donne-nous » du vin, dit Omârah ; ces braves gens n'ont » plus rien à boire. » Et le poëte donne son habit pour payer le marchand. On reste en fête plusieurs jours ; puis Omârah retourne chez lui. Sa femme le voyant encore tout enluminé : « Ne

» m'as-tu donc pas juré, lui dit-elle, que tu ne » boirais plus? » Et les reproches se succèdent. Le poëte répond par ces vers :

« Que veux-tu! ma chère Oummou-Awf, » je ne suis pas de ces buveurs qui, lorsqu'ils » sont dans la chaleur de l'ivresse, paient leurs » rasades avec les habits de leurs convives; (moi » je donne les miens.)

» Vois-tu, ma chère; un convive, pour moi, » c'est un homme qui boit bien et ne sait pas » un seul moment supporter la soif.

» Quoi! tu voudrais vraiment, quand l'ivresse » a roulé à terre mes buveurs, que je les quit- » tasse sans remplir encore leurs coupes,

» Sans rien leur payer, comme si je n'eusse » pas été de la fête! Non, ce serait une trahison, » et la trahison n'est pas dans le principe des » buveurs. »



SUITE

DE LA LETTRE XXX.

Mais interrompons ici ces citations, mon cher monsieur, et venons à la légende que je vous ai promise, celle du poëte coureur Taabata-Scharran. Toujours son sabre était prêt; sa flèche emplumée sifflait souvent sur son arc. « Jamais il ne delaçait son heaume ; jamais son bras, le soir, n'était las. » Il fut ami de Schanfara [1], d'Amr, fils de Barràck, de Solayk, fils de Solakah, tous les trois aussi intrépides coureurs et aussi hardis pillards que lui.

Taàbbata-Scharran vivait vers le milieu du

[1] La légende de Schanfara a été publiée par M. F. Fresnel, avec la belle traduction d'un petit poëme dit *Lâmiyât-al-Arab.*

siècle qui précéda l'introduction du mahométisme dans la presqu'île arabique. Taâbbata-Scharran, et ses émules Schanfara, Solayk et Amr-Ibn-Barrâck, poëtes aussi, furent les quatre Grands Coureurs de l'histoire antéislamique; tous les quatre se moquaient des plus rapides coursiers d'Arabie. Ils s'associèrent maintes fois pour des expéditions de maraude et de pillage, où le meurtre était légitime, le meurtre accepté dans les anciennes habitudes arabes.

Leur époque fut celle où la langue qui devait exprimer et consacrer la nouvelle religion s'élabora, s'agrandit, s'illustra. Ce fut un siècle rempli de poëtes dont les rimes, les compositions, embellies de toutes les couleurs de l'éloquence, constituèrent définitivement ce langage, qui, en absorbant dans son génie tous les idiomes disséminés dans les tribus, devait rapidement devenir assez noble et grand, pour que le livre de Mahomet pût se dire le langage même de Dieu. Le plus grand mérite du Coran est en effet dans l'éclat et l'harmonie du style, de cette prose arrangée en ritournelles et en phrases rimées. Quant au fond, comme vous le savez, c'est un désordre d'idées prises au paganisme arabe dont le prophète hidjâzien a conservé tous les rites sacrés,

et au judaïsme dont il aime l'auteur, et au christianisme dont il admire la révélation sans la comprendre. En deux mots, Mahomet damne sans rémission et pitié les juifs et les chrétiens, qui, du reste, le damnent aussi; mais, entre Moïse et Jésus, il partage ses sentiments : sa tendresse est pour Moïse, et son admiration pour Jésus.

La puissance du Coran fut telle d'abord, que, lorsqu'il fut accepté comme verbe direct du ciel, la plupart des poëtes qui avaient chanté avant Mahomet se turent tout à coup. Ils ne se reconnurent plus eux-mêmes; occupés entièrement de la rénovation qui s'opérait, ils la contemplèrent en silence, ou en furent étourdis; la bouche leur resta béante, et le passé sembla mourir de mort subite.

Puis les poëtes de la religion nouvelle s'élevèrent. Les couleurs des pensées et des vers changèrent. Peu à peu on plaignit religieusement les Arabes morts avant la révélation du Coran; Mahomet même condamna son père et ses aïeux au feu de l'enfer, et les sept *poëmes dorés*, ces sept merveilles du paganisme arabe, furent descendus des murs de la Kabah.

On continua néanmoins d'admirer encore littérairement le langage des anciens pères des nou-

veaux religionnaires, leur courage, leur générosité, et la plupart des vertus du désert païen; on recueillit leurs chroniques et leurs vers. Car les œuvres de la gentilité passée, les faits et gestes de brigandage et de crime n'avaient pas, aux yeux des Arabes, quoique récemment convertis, mérité le sceau de la réprobation et de la honte. Un pillard hardi, intrépide, fanfaron même, était pour eux un homme digne de renom et de souvenir. Tuer était beau, piller était souvent encore plus beau.

Moi-même, je vous l'avoue, me faisant souvent Arabe à la manière des Arabes anciens, je ne puis m'empêcher de les suivre avec plaisir et surprise dans les vastes mers de leurs sables. Je les regarde d'un œil satisfait et ému dans leurs batailles, dans leurs habitudes, dans leurs actes de courage et de générosité, de brutalité et de dévouement, de ruse et de sagesse.

Je vais vous montrer, s'il n'y a pas en effet de quoi s'étonner dans mon Taàbbata-Scharran, dans son audace, ses malices, ses finesses, ses courses, ses prouesses. L'Aghâniy m'en donne le texte; je vous en donne la traduction, et j'y ajouterai quelque chose de ses trois amis les coureurs.

« Le véritable nom de Taâbbata-Scharran est Thâbit, fils de Djâbir. Il était de la tribu des Fahmides, ou Banow-Fahm, branche de la grande division Hidjâzienne des Banow-Ckays-Ibn-Aylân.

» La mère de Thâbit s'appelait Oumaymah, et était, dit-on, de la sous-tribu des Banow-l-Ckayn, rameau fahmide. Elle eut cinq fils : Taâbbata-Scharran, Rysch-Laghb, Rysch-Nisr, Kâb-Hazr, et Lâ-Bawaky-Lao [1].

» L'origine du sobriquet *Tâabbata-Scharran*, donné à Thâbit, est ainsi racontée par les rouvâhs, ou légendaires. Thâbit vit un jour un gros bélier dans le désert; il le prit et l'emporta sous son bras. Thâbit arrive à la tribu. Fatigué de porter son fardeau, et n'en pouvant plus, il le jette à terre; mais aussitôt le bélier se change en goule. « Que por-» tais-tu là sous le bras? lui dit-on. — Une goule. » — Tu portais le malheur sous le bras. » (En arabe : *Tâabbata-Scharran*). Et ce nom lui resta.

» On raconte encore à ce sujet qu'un jour sa

[1] Voici le sens de ces cinq noms. Le premier signifie : porte malheur sous son aisselle; le second, plume mauvaise le troisième, plume de vautour; le quatrième, talon de la peur; le cinquième, qui n'aura pas de pleureurs, c'est-à-dire qui vivra assez pour qu'il ne survive personne de sa famille pour le pleurer après sa mort.

mère lui dit : « Tous tes frères, lorsqu'ils sortent,
» ne reviennent jamais sans m'apporter quelque
» chose du dehors ; toi, tu ne m'apportes jamais
» rien. — Eh ! bien, ce sera mon tour cette nuit,
» dit-il, et je t'apporterai aussi quelque chose. »
Il sort... et va prendre un certain nombre de serpents, les plus gros qu'il peut trouver ; il en remplit un sac qu'il place ensuite sous son bras. Il revient... Il jette le sac à terre ; sa mère l'ouvre, et voilà les serpents courant de tous côtés dans la tente. Omaymah bondit de frayeur et s'enfuit. « Que t'a donc apporté Thâbit? lui dit-
» on. — Le malheur... » répond-elle. Et on l'appela du nom de Taâbbata-Scharran, ou *porte malheur sous le bras.*

» Taâbbata-Scharran, d'après les récits des légendes, était véritablement de ceux qu'on appelait, il y a quelques années, en France, *romantiques ;* il avait quelque chose de l'illuminé, et, s'il n'était pas sans cesse avec les hibous, il était, ce qui est à peu près de même, avec les serpents et les goules. Son esprit romanesque et sombre, mais sans peur, le portait souvent à chercher la solitude, à faire, seul, des courses nocturnes dans le désert, à voir des lutins dans les détours des monts de sables, à interpréter en augures ce

que son imagination frappée croyait y apercevoir ou y apercevait en effet. L'Aghâniy raconte qu'un jour on lui disait : « Tu as vaincu et terrassé nombre d'hommes, c'est bien; mais comment fais-tu pour que, dans tes courses de nuits, ces serpents ne te mordent pas? — Je pars toujours, répondit-il, quelques heures avant le jour; les serpents rôdent la nuit hors de leurs trous et y rentrent avant l'aurore. »

» Au milieu d'une nuit très-obscure, il se trouvait à Rahha-Bitân, sur le territoire de Banow-Hozayl; une goule vint à lui barrer le chemin. Taabbata-Scharran ne put s'en débarrasser qu'en la tuant; puis il resta là toute la nuit. Au matin, il la prit sous son bras et vint trouver ses amis. « Tu portes, lui dirent-ils en le voyant, le » malheur sous le bras. » Notre poëte raconte cette aventure dans ces vers :

« Qui dira aux braves des Banow-Fahm ce » que j'ai rencontré à Rahha-Bitân?

» J'ai trouvé une goule qui venait à moi sur » un sable luisant et uni comme une lame de ci» meterre;

« Nous sommes tous deux, lui dis-je, fatigués » de courir dans ce désert, tous deux errants; » laisse-moi passer mon chemin... »

» Mais elle se lance sur moi avec fureur. Ma
» main lui allonge un coup de mon sabre yama-
» nique.

» Je redouble, sans broncher; et soudain elle
» s'abat et tombe les deux mains et le gosier col-
» lés à terre.

« Va-t'en, me dit-elle. — Doucement, lui
» répliquai-je, reste-là, toi. Et sache bien que
» j'ai le cœur ferme dans la poitrine. »

» Et je ne fus pas ébranlé; je m'assis appuyé
» contre elle. Je voulais voir, au lever du jour,
» ce que j'avais rencontré là...

» Et voilà que j'aperçus deux yeux sur une
» laide tête, sur une tête de matou, une langue
» bifide,

» Des jambes comme celles d'un chameau qui
» vient au monde, un dos de chien, et pour
» habit un *abâ* qui ressemblait à une vieille
» outre[1]. »

Taâbbata-Scharran était caractérisé par ces trois mots : il était tout oreilles, tout jambes, et tout yeux. Quand il avait faim, il savait se satisfaire sur-le champ. Ainsi, dans le désert, s'il

[1] L'*abâ*, que dans le langage vulgaire on appelle *àbay*, est une sorte de manteau à larges manches, dont l'étoffe ressemble à du bouracan épais.

apercevait de loin des gazelles, il choisissait des yeux la plus grasse, puis se lançait à sa poursuite... et jamais elle ne lui échappait. Une fois prise, il la tuait avec son sabre, la faisait rôtir et la mangeait.

Un jour, Taabbata-Scharran rencontra un Arabe des Banow-Thackyf, appelé Abow-Wahb, très-poltron et d'une bêtise remarquable. Cet Abow-Wahb portait un habit de prix; il se mit à dire à Taabbata-Scharran : « Par quel secret » viens-tu donc à bout de vaincre tous ceux que » tu trouves? car enfin je te vois mince et fluet. » — Par mon nom. Quand j'accoste un homme, » je lui dis : « Je suis Taabbata-Scharran (porte » malheur sous le bras); soudain le cœur lui » manque, et j'en fais ce que je veux. — Par ton » nom seulement? — Pas davantage. — Voudrais-tu me le vendre, ton nom? — Volontiers. » Que m'en donnes-tu? — Cet habit et mon nom. » — J'accepte; d'accord. » Et le marché fut fait. Puis notre coureur ajoute : « Je te donne donc » mon nom, et je prends le tien; tu me donne » ton habit et tu prends le mien. » Et il revêtit l'habit du Thackafide, lui remit ses haillons et s'en fut. L'étrangeté de ce marché fut le sujet de l'improvisation suivante :

« Eh bien! qui va aller dire à cette charmante
» beauté que son légitime époux s'appelle maintenant Taabbata-Scharran, et que j'ai pris,
» moi, le nom d'Abow-Wahb.

» D'accord! Il a mon nom et j'ai le sien; mais
» ma fermeté au milieu des plus grands dangers,
» l'a-t-il?

» Mais un courage comme mon courage, et
» mon imperturbable audace, comment les prendra-t-il? Et mon âme sans trouble dans les moments difficiles, où la prendra-t-il? »

Suivons maintenant notre coureur poëte dans ses excursions.

Taabbata-Scharran alla en course sur le territoire des Badjalides ou Banow-Badjylah, avec Amr-Iba-Barrack, de la tribu des Fahmides. Ils enlevèrent un certain nombre de chameaux. Dès que les Badjalides s'aperçurent du vol, plusieurs d'entre eux se mirent à leur poursuite. Mais nos pillards gravirent le mont Sarâh, et prirent route par les sables mouvants et difficiles. Les Badjalides coupèrent par les plaines et arrivèrent avant eux à l'Eau d'Al-Waht qui appartenait aux Banow-Amr-Ibn-al-Assy, sur le territoire de Tâyf. Ils y placèrent des hommes en embuscade au milieu des joncs. Les deux fuyards, pressés par la soif,

arrivèrent près de cette Eau. Ils s'y arrêtèrent. Et Taabbata-Scharran dit à son ami : « Amr, ne bois » pas beaucoup (pour ne pas être gêné à la » course); car, cette nuit même, nous allons » recevoir une chasse. — Et d'où peux-tu le sa- » voir? — Je te le jure par le Dieu qui me pro- » tége en me faisant deviner l'avenir : j'entends, » sous mes pieds, palpiter des cœurs d'hom- » mes. » Nul Arabe n'eut jamais l'ouïe plus sensible et plus fine que Taabbata-Scharran, nul ne fut plus prudent et plus pénétrant que lui. « Ces » battements de cœur que tu entends, dit Ibn- » Barrâck, ce sont les tiens. — Jamais mon cœur » ne tremble, il ne sait pas trembler. » Et il prit la main d'Amr et l'appliqua sur sa poitrine; puis, se baissant près du sol pour écouter : « Oui, dit- » il encore, je te le jure par le Dieu qui me pro- » tége en me faisant apercevoir l'avenir, j'en- » tends palpiter des cœurs d'hommes. — Pour » moi, je descends boire le premier. » Et il descendit, s'agenouilla et but.

Les Badjalides regardaient Ibn-Barrâck comme l'homme le plus vigoureux de sa tribu. Ils le laissèrent et restèrent cachés. Taabbata-Scharran va boire à son tour; il entre dans l'eau; l'embuscade se lance sur lui et le prend. On lui lie

les mains sur le dos et on le fait sortir de l'eau. Ibn-Barrâch était à peu de distance. Les Badjalides ne tentèrent pas de s'emparer de lui; ils le considéraient comme trop rapide coureur. Mais Thâbit ou Taabbata-Scharran leur dit : « Ibn-Barrâch est le plus orgueilleux des hom-» mes, c'est un coureur présomptueux. Je vais, » si vous le voulez, lui conseiller de se rendre » prisonnier avec moi. Sa présomption le pous-» sera à vouloir essayer de vous échapper. Mais » sachez qu'il a trois élans à la course: au pre-» mier élan, il va comme le vent; au second, » il va comme un bon cheval; mais au troi-» sième, il bronche et chancelle à tout pas; c'est » alors que vous pourrez le prendre. Je vous » découvre son secret, parce que je veux le voir » avec moi entre vos mains; car il n'a pas écouté » mes conseils, et il est cause que je suis ici. — » Va, lui dirent les Badjalides, et fais comme » tu l'entendras. » Thâbit appelle Ibn-Barrâck, et d'une voix haute : « Dis donc, mon compa-» gnon de peines et de plaisirs; ces Badjalides » m'ont promis qu'ils nous traiteraient avec gé-» nérosité, toi et moi; viens te rendre leur pri-» sonnier; viens partager et alléger mon mal-» heur, toi qui fus toujours mon compagnon

» de fortune. » Ibn-Barrâck se mit à rire, et comprit bien que ce n'était là qu'une ruse arrangée pour jouer les Badjalides. — « Un mo» ment, dit il, mon cher Thâbit ! Est-ce qu'on se » rend si vite prisonnier, quand on a les jambes » si fortes à la course ? » Et il part. C'était le premier élan, il s'enfuit comme le vent, selon le mot de Taabbata-Scharran. Au second élan, ce fut le pas d'un cheval rapide ; au troisième, il heurtait du pied, bronchait, tombait sur la face. « Allons, dit Thâbit aux Badjalides, voilà » le moment de le prendre. » Et tous de s'élancer à la fois. Mais quand ils sont à distance convenable, Taabbata-Scharran part à toute course, les mains toujours liées derrière le dos. Ibn-Barrâck tourne à sa rencontre, coupe ses liens, et ils disparaissent tous deux.

Dans une autre incursion, Taabbata-Scharran se joua encore des Badjalides d'une manière à peu près semblable. Il était avec Amr-Ibn-Barrâck, et avec Solayk, fils de Solakah, ou, selon d'autres récits, avec Schanfara. Trompés dans leur espoir, nos trois maraudeurs ne purent rien voler aux Badjalides. Toutefois ceux-ci détachèrent quelques hommes à leurs trousses. Amr fut pris, et on lui lia les mains derrière le dos. Les deux

autres échappèrent par la rapidité de leur course; il fut impossible de les atteindre.

Mais ils surent bientôt qu'Amr était prisonnier. Alors Taabbata-Scharran dit à Solayk : « Toi, va te cacher à quelque distance de l'en- » droit où est Ibn-Barrâck. Moi, je vais me faire » apercevoir aux Badjalides, les allécher et les » attirer à ma poursuite. Lorsqu'ils seront as- » sez éloignés, va drcit à Ibn-Barrâck, coupe » ses liens, et sauvez-vous. » Solayk alla se poster. Taabbata-Scharran s'avança ensuite du côté des Babjalides. Quand il fut en vue et assez près, ils s'élancèrent sur lui. Thâbit, pour les attacher sur ses pas, ne courait qu'à demi-course, se laissait approcher, et les priait, toujours en continuant sa fuite, de ne pas exiger de lui une trop forte rançon, de lui laisser la vie sauve, et, à ces conditions, il se rendrait leur prisonnier. Et les Badjalides de lui tout promettre, mais en le serrant de près. Taabbata-Scharran, toujours en demi-course, se gardait à peu de distance. Il arrive ainsi au haut d'une colline, d'où il pouvait découvrir le lieu où devaient être ses deux compagnons. Ils s'étaient enfuis et en pleine course. Les Badjalides alors s'aperçoivent de la ruse; ils courent en toute

hâte pour les atteindre ; mais tous deux leur échappent. Et Thâbit leur criait : « Eh ! les » Badjalides ! Ibn-Barràck ne court pas mal au» jourd'hui, n'est-ce pas ? Tenez, moi, je vais » vous lancer aussi un pas de course superbe, » qui vous fera même oublier la sienne. » Et il part, vole, et disparaît.

C'est à propos de cette aventure que Taabbata-Scharran composa une assez longue ckassydah.

L'Aghâniy n'en cite qu'un vers. J'en ai pu réunir dix que j'ai rencontrés les uns dans le recueil des *Proverbes de Maydâny*, les autres dans un ouvrage appelé *Schawâhid-al-Moughny*, et dans le dictionnaire de Djawhary. Je crois qu'ils doivent être placés dans l'ordre suivant :

« Qu'as tu donc, belle Abdah ? pourquoi » reviens-tu toujours m'apparaître dans mon som» meil ? Tu me donnas assez d'amour et de sou» cis, toi qui me ramènes encore, dans mes » nuits, des fantômes effrayants !

» Qu'une amante répudie mon amour, je n'irai » jamais ensuite soupirer : « O douleur ! voilà » donc ce qu'on réservait à ma passion, à mes » tendres inquiétudes !

» Car, si jamais j'ai fait l'entier abandon de » moi-même, ce n'a pu être qu'à un homme

» dont la pensée aime et cherche les actions
» d'éclat, qui, ardent, s'élance, au delà de tous
» ses frères, aux derniers faîtes de la gloire; qui
» sait, quand il le faut, répéter ses paroles, et
» faire suivre la rapidité de son langage d'une
» lenteur éclairée;

» Qui, toujours prêt à partir, a toujours les
» jambes nues; dont le bras a les veines pleines
» et roides; qui marche à ses expéditions malgré
» les nuages sombres et gros de pluie;

» Qui sait enlever les drapeaux de l'ennemi,
» qui porte ses avis aux assemblées de sa tribu;
» qui a le langage d'une sage prudence; coureur
» intrépide;

» Qui se précipite, sans hésiter, à travers les
» périls et les serpents pour secourir celui qui a
» besoin de son aide : c'est toi, Amr; ma vie
» est à toi sans réserve, fils de Barrâch aux pieds
» rapides.

....

« La nuit, en poussant de grands cris, ils en-
» voyèrent les plus agiles d'entre eux me pour-
» suivre à Aykatayn, après la course où Ibn
» Barrâck fut pris;

» En vérité, je croyais qu'ils ne chassaient
» qu'un oiseau sans ailes ou qu'ils ne voulaient

» que débusquer une gazelle embarrassée au
» milieu des schathth et des tobbâck où elle a
» mis bas son faon [1].

» Mais rien ne peut lutter de vitesse avec moi
» que le noble coursier à la crinière longue et
» touffue, ou l'oiseau que son aile frémissante
» emporte du sommet des monts [2]. »

Thâbit ou Taabbatta-Scharran alla à une expédition contre les Badjalides avec un seul des hommes de sa tribu, cousin de sa femme. Ils voulaient tomber à l'improviste sur les Badjalides. Ils arrivent, leur tuent un homme et leur prennent un bon nombre de chameaux. Les Badjalides informés du coup, détachent contre nos deux larrons une troupe de cavaliers et une troupe d'hommes à pied. Thâbit, qui de tous les Arabes avait l'œil le plus perçant, les découvrit de très-loin, et les reconnut. « Voici
» l'ennemi, dit-il. Je les reconnais; aussitôt
» qu'ils nous verront, ils viendront droit sur
» nous pour reprendre le butin que nous leur

[1] Schathth, nom d'une plante odorante et à tige amère, avec laquelle on tannait les peaux — Tobbâck, arbre des montagnes des environs de la Mecque. — J'ignore le nom botanique de ces deux plantes.

[2] Ces quatre derniers vers sont cités dans la première lettre de M. Fresnel, page 106.

» avons enlevé. » Le compagnon de Thâbit examine, observe : « Pour moi, je ne vois personne, » dit-il. » Mais bientôt voilà les Badjalides qui fondent sur eux. «Ferme là, dit Thâbit à son com- » pagnon; je me charge moi de te défendre tant » qu'il me restera une flèche en main. » Notre homme attend. Thâbit se poste en avant et lance à l'ennemi jusqu'à sa dernière flèche. Puis, prenant la fuite, il passe auprès de son cousin; mais celui-ci ne peut le suivre à la course et est tué. Les chameaux sont repris. — Thâbit se réfugia chez les Banow-l-Chayn, tribu secondaire des Fhamides. Il demeura toute la nuit à converser chez une femme. Au matin, quand il voulut partir, elle le parfuma et lui peigna les cheveux et la barbe... Il arriva à sa tente. Sa femme en le voyant paré, comprit d'où il venait : « Dieu » te maudisse! lui dit-elle; tu as abandonné ton » compagnon. Comment as-tu osé le trahir ainsi? » Si tu avais quelque générosité dans l'âme, tu » ne l'aurais pas livré aux Badjalides. » Taabbata-Scharran lui répondit par ces vers :

« Voilà cette Maniayah! ma femme! Elle a, » par ses injures, amassé sur elle une faute im- » pardonnable devant Dieu et devant les hommes;

» Elle a osé me dire : « Tu as abandonné

» mon cousin au moment du danger, et tu re-
» viens poussé par la peur, seul et inaperçu. »

» Si je l'avais abandonné à deux ou trois hom-
» mes comme nous, à la bonne heure!... Plût
» au ciel alors que je ne fusse jamais revenu!

» Je n'hésitai pas, quand il eut besoin de mon
» secours, de le défendre contre les cavaliers
» badjalides; car je ne suis pas de ces fanfarons
» vaniteux, avares de leur bras pour un ami
» qu'ils ont mis en péril; (mais l'ennemi était si
» nombreux!)

» Je n'ai fui que lorsque je me suis vu sous l'at-
» taque d'une famille marchant en troupe contre
» moi, dans ces parages où moururent en nombre
» ces Banow-Owss [1], ces misérables valets.

» Ce ne fut que lorsque j'entendis les cris de
» ces Owssides retentir depuis Bouwâ jusqu'à
» Ouwâyn que l'espoir s'envola de devant moi
» comme un oiseau.

» Devais-je attendre qu'ils me vinssent prendre
» m'entourer, semblables à des frelons échappés
» de leurs rayons comme d'une embuscade?

» Devais-je attendre que leurs flèches péné-
» trantes vinssent me frapper et me tuer, pour

[1] Les Banow-Owss étaient une branche de la tribu des Badjalides.

» franchir ces sables que mon pied touche à
» peine dans sa course?

» Je leur lâchai une échappée des mieux lan-
» cées. « Pars, me dis-je, pars, ne te laisse pas
» tuer. »

» Et je tournai le dos. Non, l'autruche mâle
» ne fuit pas comme je fuyais, quand elle court,
» vers le nord, et par un ciel sombre, retrou-
» ver ses petits;

» L'autruche aux courtes ailes, au pied léger
» comme l'éclair, au ventre à plumes grises,
» franchissant d'un coup les déserts en plissant
» la peau de ses flancs;

» Au pas allongé, effleurant à peine le sable;
» j'allais comme elle va, quand elle se précipite
» à la recherche d'une eau, et que dans son élan
» rapide elle laisse bien loin les coursiers agiles
» qui, au repos, se tiennent un pied posé sur
» la pince.

» Je courus, je volai loin de l'ennemi; je ne
» voulais pas succomber dans ces plaines pou-
» dreuses, dans ces lieux abandonnés qui en-
» ferment dans leur sein tant de débris de ca-
» davres.

» Car il me semblait voir la mort, Dieu la
» maudisse et la maudisse encore! préparer ma

» perte en aiguisant ses canines et ses griffes.

» C'était comme une calamité qui en tient
» une autre à sa suite, et dont le dernier résul-
» tat est la mort qui va toujours choisir la
» moelle des os du faible,

» Qui rôde partout, va puiser l'eau qui lui
» plaît, au milieu de toute réunion d'hommes,
» et qui, lorsqu'elle veut vider toute l'eau du
» puits, allonge ses seaux au bout d'énormes
» cordes. »

C'est encore à ce même propos que Thâbit fit ces autres vers :

« Il était brave, celui que vous avez tué,
» ô Banow-Owss ! Le vêtement qui le couvrait
» semblait être l'immense vêtement d'une longue
» tige de Dawmah.

» Oui, j'irai piller, enlever vos troupeaux,
» j'irai avec de jeunes guerriers aux bras droits,
» armés de brunes lances et de sabres étincelants
» comme l'éclair ;

» Tous bouillants de courage, couverts de
» poussière, tous d'un œil ardent comme un
» feu de bois de ghadhâ[1] sur lequel on jetterait
» encore la rouge anémone ;

[1] Le *ghadhâ* est un petit arbrisseau du désert, analogue au tamarix ; ce dernier est assez abondant en Égypte. Le ghadhâ en dif-

» Ils comptent les mois sacrés [1]; puis, ils » sauront égorger vos hommes ou ravir vos » filles. »

Taabbata Scharran allait tous les ans recueillir du miel dans un souterrain qui se trouvait dans le canton des Banow-Hozayl ou Hozalides. Ceux-ci en ayant été informés, épièrent le moment où il y viendrait. Taabbata-Scharran parut avec quelques hommes à sa suite. Il descendit dans le souterrain à l'aide d'une corde, puis pénétra plus loin dans une sorte de caverne profonde. Mais voilà que les Hozalides fondent sur sa troupe, la forcent à prendre la fuite, et reviennent promptement se poster à l'entrée du souterrain. Ils agitent la corde; Thâbit avance la tête et regarde en haut: « Monte, monte, lui crient-ils. — Mais » je ne vois pas qui vous êtes. — Si, si, tu » nous a vus. — Et pourquoi monter? me lâ- » cherez-vous, ou me garderez-vous jusqu'à ce » que je vous paie ma rançon? — Pas de condi- » tion. — A ce que je vois, vous voulez tout » simplement me tuer, et manger ma récolte de » miel. En ce cas, je ne monte pas. »

fère en ce qu'il fait bon feu et bon brasier; le tamarix, au contraire, brûle mal et donne un brasier qui s'éteint très-vite.

[1] Il y avait trois mois sacrés pendant lesquels la guerre et les incursions étaient défendues, et le meurtre interdit.

Précédemment Thâbit avait creusé et ouvert dans ce souterrain un long trou comme échappatoire. Se voyant pris, il verse et répand son miel à terre; puis, prenant l'outre où il l'avait mis d'abord, il l'applique et la lie sur sa poitrine et se laisse glisser sur le miel. Il descend ainsi jusqu'à la sortie, s'enfuit sain et sauf, et échappe aux Hozalides.

Depuis l'issue par laquelle il tomba jusqu'à l'endroit où étaient les Hozalides, il y avait, dit-on, en tours et détours, trois étapes de chemin. Taabbata-Scharran rappelle cette aventure dans ces vers :

« Voici ce que je dis aux Lahhyânides[1], et ce
» qui m'est advenu lorsque je fis gronder mon
» outre, en la vidant devant moi dans mon
» étroit et redoutable conduit.

» J'ai, à vos yeux, deux choses à choisir : ou
» me rendre à vous comme prisonnier, et im-
» plorer votre générosité pour ma délivrance,
» ou bien être tué. Il est vrai que mourir de
» la main de gens d'honneur, c'est assez flat-
» teur !

» Mais j'ai encore une autre voie par laquelle

[1] Les Lahhyânides ou Banow-Lahhyân étaient une branche de la tribu des Hozalides.

» je puis me sauver ; et, si je la suis, c'est le premier et le dernier terme de la sagesse.

» Alors je m'allonge la poitrine à terre ; elle » glisse sur le roc..., poitrine dure et solide, » soutenue par des reins souples et cambrés ;

» Elle est appliquée sur une surface assez » tendre et douce..., car pas une pierre n'y fit » une seule égratignure. Et la mort d'un air » confus était là à me regarder.

» Je revins chez les Fahmides ; mais je faillis » bien ne pas revenir. Eh ! Taabbata-Scharran, » tu en as évité bien d'autres que tu réduisis de » même à zéro.

» Certes, celui qui n'a pas cent ruses en main, » se perd, quelque effort qu'il fasse ; et les évé» nements le froissent et le renversent.

» Mais celui-là est homme d'esprit et de sa» voir-faire qui, alors que lui tombe le dan» ger, ne tourne les yeux que du côté de ses » ressources,

» Qui, toute sa vie, brusque et brutalise la » fortune, et qui, partout avisé, si une des » narines lui est bouchée, fait jouer et ron» fler l'autre.

» Mesure bien tout ce que, dans mon souter» rain, me valut ma ruse contre les Lahhyânides,

» et alors tu diras que nulle déroute ne me dé
» routera jamais. »

Taabbata partit en expédition avec quelques Fahmides, parmi lesquels étaient Amir, fils d'Al-Akhnas, Schanfara, Al-Mouçayy-Ab, fils d'Amr-Ibn-Barrâck, et Mourrah, fils de Kholayf. Ils arrivèrent chez les Banow-Owss, petite tribu badjalides. Ils leur tuèrent un homme et leur enlevèrent des chameaux. Ils s'éloignèrent ensuite; mais ils n'étaient plus qu'à la distance d'un jour et d'une nuit de leur tribu, lorsque les Khathâmides, accompagnés d'Ibn-Hâdjiz, leur chef, les arrêtèrent. Ibn-Hâdjiz avait une troupe d'environ quarante hommes. Quand nos *truands* fâhmides les aperçurent, ils dirent à Amir, fils d'Al-Akhnas : « Quel est ton avis ? que faut-il faire ?
» — Mon avis? battre à outrance ces Khatà-
» mides; tuer, venger le sang des vôtres. — Je
» sacrifierais pour toi mon père et ma mère, lui
» répliqua soudain Taabbata Scharran. Gloire au
» chef comme toi qui aime la résolution et la
» vigueur! Vous, adoptez tous son avis; moi,
» le mien est que nous chargions en masse sur
» l'ennemi. Vous êtes peu, ils sont beaucoup;
» si vous vous séparez, ils vous accableront par
» le nombre. »

Ils se précipitèrent donc sur les Khathàmides, et du premier choc leur tuèrent trois hommes. A la seconde charge, ils le mirent en déroute et les dispersèrent. Ibn-Hadjiz alla se réfugier sur une montagne où il put à peine arriver presque seul. C'est de cette rencontre que parle Taabbata-Scharran dans ces vers :

« Récompense de Dieu à ces braves ! Des » hauteurs de leur courage, ils ont, au milieu » de la poussière du combat, fait pleuvoir du » sang sur les Owssïdes.

» C'était au moment où, d'un côté du ciel, » brillait l'éclat léger de l'aube, qui dans sa fai- » ble lumière, semblait encore avoir les flancs » nuancés d'un blanc mêlé de teintes sombres.

» Oui, la vengeance ! cela guérit le cœur ma- » lade ; cela guérit lorsqu'aux cris de bataille » on se rue sur un ennemi nombreux !

» Je leur allongeai de mes rudes coups de » sabre, le jour qu'ils se présentèrent à nous, » ces Banow-Bitchr-Ibn-Khatàm ;

» Oui, de rudes coups, qui firent sauver » leur Ibn-Hàdjiz sur les hauteurs des rocs, » et dans le fond des gorges où s'amasse l'eau » des pluies. »

Schanfara composa aussi à ce sujet les vers

suivants ; il suppose dans le premier vers qu'une femme le détourna d'aller s'exposer aux dangers de ces incursions :

« Laisse-moi, ma chère ; ne me retiens plus.
» Quoi que tu puisses dire, un beau jour on
» m'emportera sur le brancard des morts, et je
» disparaîtrai.

» Et nous partîmes, sans projet bien arrêté,
» sans dernières volontés exprimées à nos fa-
» milles ; nous étions huit, tous résolus à com-
» battre,

» Huit loups terribles, intrépides, à la face
» animée ; on eût dit l'éclat des ondes limpides
» que font pétiller les rayons du soleil.

» Nous marchons d'abord auprès d'un étang,
» nous en longeons les rives, peu inquiets de
» savoir où nous trouverions ensuite de l'eau et
» des provisions.

» Nous marchons trois jours, à pied ; et le
» haut guerrier de notre troupe[1], l'ami des com-
» bats, nous fit arriver sur les Owssides.

» Toute la nuit, impatients, ils cherchèrent à
» saisir nos traces, à nous dépister ; et au matin le
» cri, « Aux armes ! » retentit au milieu de nous.

[1] Par l'expression de *haut guerrier*, il veut désigner Taabbata-Scharrau, ou bien Amir, fils d'Al-Akhnas.

» Et Taabbata-Scharran brandissant son sabre,
» fondit sur eux ; et Al-Moucayyab coupait,
» taillait à grands coups.

» Moi, j'étais au milieu de tous ces braves,
» j'étais leur bouclier ; un moment, un clin
» d'œil, et l'ennemi est jeté de côté.

» Deux fantassins sont abattus, puis un cava-
» lier couvert d'une longue cotte de mailles ; il
» tombe, et une foule d'autres nous laissent en-
» suite leurs dépouilles.

» Huit hommes, le sabre à la main, portaient
» la déroute dans la plaine et sur les hauteurs,
» triomphant d'une troupe de plus de trente
» hommes à pied.

» Et quand notre tribu nous vit revenir :
» Ils ont triomphé, dirent-ils. — Oui, répon-
» dîmes-nous, allez, demandez-le à ces Owssi-
» des, ils vous en diront des nouvelles. »

Un jour, Taabbata-Scharran alla seul rôder du côté des Khathàmides, dans le dessein de faire quelque capture. Il rencontra un jeune Arabe qui chassait aux lièvres et avait en main son arc et une flèche. Taabbata-Scharran fit mine de vouloir les lui prendre. Le jeune homme lui décoche sa flèche et le blesse à la main gauche. Taabbata-Scharran lui décharge un coup de sabre, et

le tue. Le poëte rappelle ce fait dans ces vers :

« Par le temple de Dieu ! les cordes de la
» tente de Thâbit ont failli être brisées et ruinées
» à jamais pour Layla [1], et les pleureurs des
» morts ont manqué de venir pleurer sur moi [2].

» Il avait son but bien arrêté ; il l'a atteint,
» mais sans l'atteindre comme il le voulait ;
» jeune homme que des femmes de haut rang et
» de noble sang avait élevé ;

» Jeune homme qui avait déjà cinq empans
» de stature, mais qui était encore au-dessous
» de ce que veulent les femmes à marier.

» Ses mains furent vraiment comme des cro-
» chets qui attirèrent sur lui ma lance si tran-
» chante, si pesante ;

» Mais il m'avait fait à la main une certaine
» blessure dont le seul remède était l'explosion
» de l'étincelle qu'il venait de faire jaillir au noir
» fond de mon cœur. »

Taabbata-Scharran demanda en mariage une femme des Fahmides, branche de la tribu des Banow-Hozayl. Mais on la détourna de s'unir à

[1] Il veut faire allusion par ce nom à tout ce qu'il a de plus cher, à sa famille pour laquelle il eût été perdu, si ce jeune chasseur l'eût mieux visé.

[2] Il y avait autrefois et il y a encore des pleureurs, et surtout des pleureuses pour les enterrements.

lui. « Le premier de la tribu des Fahmides qui sera tué, lui dit-on, c'est Taabbata-Scharran ; demain tu le perdras. » A ce propos, le poëte fit ces vers :

« On a dit à cette femme : « Ne le prends pas
» pour époux, c'est lui le premier que le sabre
» frappera, dès qu'on le rencontrera avec ses
» gens.

» Ce serait folie de t'unir à un homme tou-
» jours en péril d'être tué. » Et elle eut peur de
» devenir veuve bientôt d'un homme tel que
» moi, qui se couvre dans ses courses des ténè-
» bres de la nuit, qui porte la terreur partout ;

» Qui goûte à peine un moment de sommeil
» çà et là, dont la passion dominante est le sang
» et la vengeance, qui aime les combats avec
» les plus braves, avec les lions des tribus ;

» Avec ceux qui se précipitent seuls sur l'en-
» nemi pour allumer le courage de leurs frères,
» et qui cependant, à mes yeux, n'ont jamais
» l'allure assez intrépide ;

» Qui ne sait rien mettre en réserve pour la
» faim que quelques chétives bouchées ; dont les
» côtes sèches ont de larges intervalles, et dont
» les entrailles sont collées entre elles ;

» Qui passe ses nuits dans les repaires des

» bêtes féroces; que les bêtes féroces aiment
» presque comme s'il partageait avec elles leur
» grossière nourriture;

» Elles ont trouvé en moi un homme à qui
» elles ne peuvent nuire; oui, si elles savaient sa-
» luer avec des serrements de main, elles me
» donneraient la main, tant je leur ressemble.

» Mais celui qui ne vit jamais que de la chair
» des chamelles, celui-là la chair sauvage le tue,
» l'épuise, soit qu'il la mange seule ou mêlée à
» d'autres.

» Du reste, quel que je sois, je sais bien qu'un
» jour le fer de la mort, un fer étincelant et
» poli, me viendra frapper,

» Ou par surprise, ou en face; mais il faudra
» pour cela un bras qui aura dû longtemps
» s'exercer à combattre des braves et à les en-
» voyer au trépas.

» Et comment penserais-je à mourir en paix
» dans ma tribu?... à trouver des jours de plai-
» sir, moi que la faim poursuit souvent, et qui
» ai presque toujours le casque en tête?

» Car, enfin, je ne passe presque pas de nuit
» sans aller chercher à dépouiller quelque en-
» nemi, à tenter, en semant l'épouvante, d'enle-
» ver quelque troupeau de chameaux.

» Eh! qui va comme moi distribuer ses coups » aux braves, sait bien qu'un jour il doit en » trouver un qui le renversera du coup de la » mort. »

Après une course de Taabbata-Scharran contre les Khathàmides, un sorcier vint leur dire : « Faites-moi voir les pas du brigand, et par un » sortilége je vous le ferai prendre; il restera en » place jusqu'à ce que vous l'ayez saisi [1]. » Ils mirent, comme signe, près de la trace de ses pas, une petite coupe. Puis ils appelèrent le sorcier, qui, à l'aspect de l'empreinte du pied, s'écria : » Ceux qui ont de ces pas, on ne saurait les pren- » dre. » De là ces vers de Thâbit :

« Allez, quelque loin que ce soit d'ici, an- » noncer aux Banow-Fahm-Ibn-Amr cette aven- » ture :

» Un sorcier, malin protecteur, sorcier d'ail- » leurs à qui j'ai fait disparaître quelque peu de » ses troupeaux, a dit aux Khatâm, en exami- » nant la trace de mes pas,

» Et y reconnaissant que mon pied léger ef-

[1] Pour ces sortiléges, le sorcier prenait une poignée de poussière, crachait dessus en prononçant quelques paroles mystérieuses; et celui qui marchait ensuite sur cette poussière ne devait plus pouvoir marcher, il restait en place malgré lui.

» fleure le sol comme l'autruche lancée qui court
» retrouver son petit :

« Je vois dans ces pas la désolation qui part
» toute l'année contre les Khathàmides, ou
» contre les Badjylah, ou contre les Thoumâlah;

» J'y vois le malheur qui court se jeter sur
» les Banow-Hozayl, quand leurs cordes s'accro-
» chent à sa corde [1];

» J'y vois la journée des Azdides, jour le plus
» fatal des jours, et où ils prirent la fuite. Oui,
» je dis paroles vraies. »

Ce dernier vers rappelle une tentative des Azdides contre notre coureur audacieux. Ils avaient mis des hommes en embuscade pour épier et saisir Taabbata-Scharran. « Voyez, dirent-ils à » ces hommes, ce passage étroit; il faut absolu- » ment qu'il vienne à vous par ce chemin. Pos- » tez-vous là, et attendez qu'il arrive. » Taabbata-Scharran arrive en effet; mais il entend du bruit et prend la fuite. Il revient. Les Azdides cachés s'élancent au-devant de lui. Thâbit fuit de nouveau, mais à course lente; puis il passe et repasse assez près d'eux. Les Azdides s'animent, s'excitent, et se croient à tout moment

[1] C'est-à-dire quand ils en viennent aux prises avec lui.

sur le point de s'emparer de lui..... Ils avaient parmi eux un Arabe appelé Hâdjiz, brave, le lion des lions de sa tribu, rapide à la course ; ils le détachent à la poursuite de Thâbit, mais il ne peut l'atteindre... De là les vers où notre coureur dit :

« J'ai échappé aux ruses de Hâdjiz et de ses » compagnons. Cependant ils avaient renoncé à » boire pour courir et se lancer plus vigoureu- » sement contre moi.

» Mais, sachez-le donc : sur un sol sablonneux, » ou en plaine, ou sur une terre inégale, lors- » que je suis en danger,

» Je devancerais l'ombre rapide de l'oiseau » passant au-dessus de moi ; et même, si on vou- » lait être sincère, on me dirait : « Tu voles » plus vite que lui. »

» Moi, le plus hardi des Banow-Ckays et des » Khindifides [1], je suis, de plus, aussi infatigable » que le gibier traqué par les chasseurs.

» Je fais trois jours de route en un demi-jour » et une nuit, et j'entre le matin à ma tribu frais » et dispos ; car ma vigueur est inépuisable, et » ma face est inaltérable à la fatigue.

[1] Les Banow-Ckays et les Khindifides sont deux grandes tiges primitives des Arabes hidjâziens.

» Que j'aie devant moi un seul ennemi, je sais
» le satisfaire et m'en débarrasser sans peine; et
» quand quelques hommes de ma tribu ont le
» désir de combattre avec moi, rarement nos
» ennemis nous échappent...[1] »

Hâdjiz répondit à Thâbit par cette ironie :

« Certainement tu dépasses l'ombre courante
» de l'oiseau, mais on pourrait bien te dépas-
» ser aussi, si le brave (c'est-à-dire moi) n'était
» pas en tristesse et en chagrin.

» Tu sais très-bien aussi, au moment du dan-
» ger, abandonner tes amis comme des che-
» vreaux à égorger, comme des chameaux à
» tuer;

» Puis tu les pleures en roucoulements de
» tourterelle, après toutefois que tu as eu soin
» de rentrer à ta tribu frais et dispos, et sans
» avoir même levé un doigt pour les défendre;

» Déjà trois fois ainsi tu as réussi à te sauver;
» si tu te sauves encore une fois, ce sera la qua-
» trième. (Vante-toi de ta légèreté à la course!)»

Dans une de ses courses contre les Azdides, Taabbata-Scharran se dirigea spécialement sur

[1] Le sens direct est celui-ci : Si tu étais seul, je te paierais comme tu le mérites; et, si quelques hommes de ma tribu étaient ici avec moi, pas un de vous peut-être ne nous échapperait.

une petite tribu chez laquelle il avait habitude d'aller tout seul en maraude. Les Azdides furent informés de son départ. Ils firent mettre quelques chameaux en pâturage sur sa route, et désignèrent trois de leurs hommes les plus braves, Hâdjiz, fils d'Obay, Sawwâr, fils d'Amr, fils de Mâlik, et Awf, fils d'Abd-Allah, pour le suivre à la piste et l'observer jusqu'à ce qu'il se couchât et s'endormît, dans l'espoir de s'en emparer plus facilement. Ils se postent en embuscade. Taabbata-Scharran arrive. Il voit les chameaux, et, tout de suite, il les fait décamper. Il marche une grande partie du jour... Il quitte un moment les chameaux et monte le revers d'une colline pour examiner si personne ne le suit. Les Azdides se cachent de nouveau, mais de manière à l'apercevoir sans en être aperçus.

Taabbata-Scharran, ne voyant personne sur ses traces, retourne auprès des chameaux. Il repart et les chasse encore un jour et une nuit, et la journée suivante jusqu'au soir; puis il leur attache les pieds, se prépare quelque nourriture et mange. Les Azdides l'observaient à la clarté de son feu. Taabbata-Scharran se prépare ensuite près de ce feu une couche pour dormir; il étouffe la flamme, puis, rampant sur le ventre avec son

arc à la main, il va se coucher au milieu des chameaux. Il craignait d'avoir été vu par quelque rôdeur. Il ne manquait d'ailleurs jamais aux précautions de prudence, et il volait avec réflexion et principes. Il était en repos depuis un moment, ayant une flèche prête sur l'encoche de son arc.

Quand nos trois Azdides crurent qu'il était endormi, ils avancèrent et allèrent droit à la place qu'ils lui avaient vu arranger pour se coucher. Mais voilà qu'il lance une flèche à l'un d'eux et le tue; les deux autres tournent court et s'enfuient; mais il en frappe un autre d'une seconde flèche et le tue aussi. Ce fut Hâdjiz qui échappa. Taabbata-Scharran va dépouiller ses deux hommes, puis il délie les pieds de ses chameaux, reprend sa marche, et arrive à sa tribu. Cette aventure fut le motif de ces vers :

« Les femmes azdides comptaient bien qu'on
» leur amènerait Thâbit prisonnier; mais elles
» ne savent pas tout ce que j'ai de ruses et de
» ressources.

» Et puis, ceux qu'elles avaient chargé de me
» prendre, ou se sont enfuis chassés par moi,
» ou ont été tués et inondés de leur sang.

» Je les fis d'abord courir une assez longue

» course; et ensuite ils n'aperçurent pas la place
» réelle que je m'étais réservée pour mon som-
» meil et pour mon abri.

» Ils m'avaient vu me préparer un lit sur le
» sable; alors leur peur s'envola, ils vinrent, et
» je les pris au piége comme des gazelles.

» En effet, lorsqu'ils me crurent endormi, ils
» approchèrent comme des lions qui veulent
» surprendre un grand troupeau de chameaux
» dans une vallée couverte de salam et de sa-
» mour [1].

» Et j'ajuste sur Sawwâr, fils d'Amr, fils de
» Mâlik, une brune flèche à petites pennes, et
» elle s'abreuve de son sang.

» Il s'abat roide, comme si un pesant éléphant
» lui fût tombé sur le cou en descendant le pen-
» chant d'un ravin desséché.

» Et les flancs du sol résonnèrent aussitôt sous
» la lourde course de Hâdjiz. « Tu t'es enfui,
» Hâdjiz, par la plaine, et si tu eusses ralenti le
» pas seulement un moment,

» Tu serais revenu à ta tribu comme tes deux
» amis y sont revenus; ou bien, si tu eusses été
» un peu plus près d'eux, là où fut donné mon

[1] Salam et samour sont des noms d'arbres; le premier paraît être une sorte de *tamarix*, et le second le *spina ægyptiaca*.

» coup de flèche, tu n'aurais pas eu longtemps » le plaisir de courir.

» Félicite-toi bien d'avoir vu d'abord tes deux » amis renversés l'un après l'autre ; félicite-toi » aussi de ne pas être revenu à moi chercher » vengeance de leur mort.

» Mes Fahmides auront le butin que je vous » ai enlevé ; tes Azdides auront les grands sou- » pirs et les grands gémissements pour leurs » chameaux perdus. »

Hâdjiz répondit à Taabbata-Scharran, qui ensuite lui répliqua par cette ckassydah :

« Un cœur sans amour et tranquille te dirait :

» L'ombre de la belle Soâd te bouleversait » donc l'esprit? Elle ferait voir les étoiles à midi, » tant elle tourmente ses amants!

» Oui, elle te troublait la pensée. Il est vrai » que c'est la plus séduisante des femmes; que » sa voix est sonore et douce!...

» ... Et ses longs pendants d'oreilles! et ses » dents éclatantes! et la fraîcheur de sa jeu- » nesse!..... Mais elle est rebelle et sans amour » pour ses amants [1].

[1] Il est à remarquer que ces vers ont aussi un sens éloigné applicable à Hâdjiz. Le poëte se moque indirectement de l'espoir qu'avait cet Azdide de le surprendre auprès du feu où il avait paru

» Laissons cela... Un de tes hommes a passé
» la nuit couché mort sur le flanc de la vallée,
» avec son compagnon, et cependant tu étais
» leur caution et leur défense.

» Dis-moi, Hâdjiz, est-ce que bonnement
» je dormirais pendant une nuit où j'ai un butin
» à garder, cette nuit fût-elle partout livrée au
» silence et au sommeil pour favoriser mon
» succès?

» Je me suis satisfait dans le sang de ton
» ami; sa main n'a pu atteindre son but... Puis
» il nous en est revenu un jour terrible de ba-
» taille.

» Mais jusqu'à la fin de la guerre, nous vous
» abattîmes des têtes, et la mort même en a
» encore les narines tout en sang.

» Certainement, un jour, les vautours vien-
» dront tomber aussi sur mon cadavre; mais,
» tant que j'aurai la chair saine et ferme, ils
» n'en approcheront pas.

» Et que suis-je donc? Nombre de mes pro-

préparer son lit... Folles illusions qui étaient comme l'ombre d'un songe, qu'il caressait d'abord!... Mais celui que Hâdjiz pensait prendre captif lui a échappé comme une amante rebelle dont les charmes lui troublaient l'esprit. Les débuts érotiques des ckassydak ont souvent un double sens comme celui que nous indiquons ici.

» ches ont vu la fortune leur tourner le dos, et
» ils ne pouvaient trouver de compassion et de
» pitié dans leur tribu ;

» Moi, je leur offrais l'ombre bienfaisante de
» mes ailes, ombre qui suffisait à leurs be-
» soins ;

» Sans cesse, chaque jour, mes secours et
» mes largesses sont pour eux, et quand les
» hommes ennemis et méchants viennent les
» attaquer, je me lève. »

Voici une autre aventure : Taabbata-Scharran partit avec Mourrah, fils de Kholayf, pour une expédition contre les Azdides. Ils convinrent de se guider l'une l'autre alternativement. Quand ce fut autour de Mourrah, l'envie de dormir s'empara de lui, et il se trompa de route. Toutefois ils continuèrent leur marche. Ils arrivèrent au milieu de montagnes, où ils ne rencontrèrent pas une goutte d'eau. Les oiseaux y criaient de toutes parts ; et nos deux voyageurs trouvèrent sur les hauteurs des œufs et de jeunes oiseaux. « C'en est fait de nous, dit Taabbata-Scharran ! » Par le Dieu Lât, mon cher Mourrah, jamais » pied d'homme n'a foulé ces lieux avant nous. » Si jamais personne avait paru ici, les oiseaux » ne pondraient pas ainsi à terre... Vois ces deux

» sommets-là ; choisis des deux celui que tu
» voudras ; c'est tout ce qu'il y a ici de plus
» haut. Va te poster sur l'un, moi je monterai
» sur l'autre. Si tu découvres quelque indice de
» salut, fais-moi signe en agitant en l'air ton
» manteau ; sinon, fais-moi signe en brandis-
» sant ton sabre. Moi, je ferai de même... »
Taabbata-Scharran, le premier, donna le signal, en agitant son manteau... Alors ils descendent tous deux et se rejoignent au pied de la montagne où était le poëte. « Qu'as-tu aperçu, Thâbit ? dit
» Mourrah. — De la fumée, ou une nuée de sau-
» terelles. — Si tu te diriges de ce côté, nous
» sommes perdus, certainement. — Moi, je vais
» te conduire vent en poupe. » Ils marchent deux jours et deux nuits... Ils entendent des cris. « A nous, dit Taabbata-Scharran ; ce sont
» des chameaux et des hommes. Si nous sommes
» reconnus, nous sommes morts ; mais, si nous
» savons les circonvenir, nous aurons un bon
» butin. Toi, vas à cette tribu d'un côté, moi
» j'irai m'y présenter de l'autre. Fais-toi traiter
» comme hôte pendant trois jours. Si, pendant
» ce temps, le courage ne te revient pas au cœur,
» au diable l'affaire ; nous n'en reviendrons pas.
» Après les trois jours, empare-toi de tout ce

» qu'il y aura de troupeaux à ta portée, avant » que le soleil se couche, et quand il ne sera plus » qu'à hauteur d'homme au-dessus de l'hori- » zon. Tu me retrouveras sur le chemin là-bas. » Ce plan fut admis et exécuté ; et le troisième jour, ils étaient à distance dans une gorge de montagne. Là ils égorgèrent une jeune chamelle ; ils étaient en train de la faire rôtir, lorsqu'ils entendirent du bruit à l'entrée du passage. « Mourrah, dit Taabbata-Scharran, on vient à » nous... mais attends... Si la troupe reste là, » sans pénétrer entre les deux montagnes, ce » ne sont que des passagers ; s'ils entrent dans » le défilé, ce sont des hommes à nos trousses. » Et voilà qu'ils entendent le bruit s'approcher davantage. « Nous sommes perdus, dit Mourrah. » Taabbata-Scharran le prit par le bras ; il sentit qu'il tremblait. « Tu as peur, lui dit Taab- » bata-Scharran ; tu tiens de ta mère, femme » sans cœur, femme Hozalide. Allons, mets-toi » derrière moi, contre mon dos ; si j'échappe, tu » échappes ; si je suis tué, je t'aurai servi de bou- » clier. » L'ennemi approche ; Mourrah se colle contre le dos de Taabbata-Scharran. Taabbata-Scharran tue un homme ; mais on lui lance une flèche qui l'atteint et reste suspendue à lui. Il

s'enfuit néanmoins avec Mourrah ; mais ils ne furent en lieu de sûreté qu'à la fin de la nuit. Alors Mourrah dit : « Je n'ai jamais vu journée » de succès et de butin comme celle-ci. »

Ceux qui les poursuivaient étaient des Badjalides. — A son retour, Taabbata-Scharran alla trouver sa femme. Quand elle aperçut sa blessure, elle jeta un cri d'épouvante. Et Taabbata improvisa ces vers :

« Au défilé, quand les Badjalides nous en fermaient l'entrée, et que derrière nous, nous » avions un mont caverneux, et nos chameaux,

» J'excitais le courage de Mourrah, je m'efforçais de lui donner une fermeté d'homme, » alors que les filets des Badjylah étaient tendus » pour nous prendre.

» Cache-toi derrière mon dos, lui dis-je ; je » mourrai pour toi ; vois seulement ce que tu » auras à faire ensuite. »

» Le chef des Badjylah espérait me frapper » avec le tranchant de son glaive ; mais il s'est » trompé ; ils renoncèrent à me combattre, » parce qu'ils ne surent comment me tenir tête.

» Ils voulaient me tuer, et m'ont manqué, » moi et mon compagnon ; pendant la nuit, je » le fis partir avant moi à notre tribu, et ils

» n'eurent pas l'adresse de le surprendre en
» route.

» Ils l'ont manqué Mourrah, quand leurs
» gens pouvaient le saisir, quand ils le tenaient
» presque dans leurs mains, entre leurs doigts ;

» Quand il était là à se mordre les doigts,
» inquiet, ne sachant comment se sauver, et
» quand ils avaient encore devant eux l'espace
» immense du désert.

» Eh! combien j'ai vu d'autres périls, aux-
» quels j'ai échappé par la fuite, emportant mon
» butin : « à quoi bon, ma femme, tes cris de
» frayeur? »

Après l'expiration des mois sacrés, Taabbata-Scharran et Al-Mouçayyab, fils de Kilâb, voulant venger sur les Banow-Owss la mort de leurs deux amis, Amr-Zow-l-Kabb, et Sâd, fils d'Al-Aschras, partirent avec six autres hommes de leur tribu, Amir, fils d'Al-Akhnas, Amr, fils de Barrâck, Mourrah, fils de Kholayf, Schanfara, fils de Mâlik, Al-Sim et Kab-Hhazr. Ces deux derniers étaient frères de Taabbata-Scharran. Ils tombèrent tous à l'improviste sur les Banow-Owss, leur tuèrent trois hommes, deux cavaliers et un fantassin, leur enlevèrent nombre de chameaux, et leur prirent deux femmes.

Ils s'en allèrent avec leur butin. Ils étaient encore à un jour et une nuit de leur contrée, quand se présentèrent à eux des Banow-Khatâm au nombre de quarante hommes, parmi lesquels se trouvait 'Obayy, fils de Djâbir, chef de la tribu. « Mes amis, dit Taabbata-Sharran à ses compa-
» pagnons, n'abandonnons notre butin qu'à la
» dernière extrémité. — Maintenant que nous
» avons satisfait notre vengeance, leur dit Amir,
» fils d'Al-Akhnas, sachez encore appliquer à ces
» Khathâm de bons et solides coups. — Allons!
» une charge vigoureuse sur ces gens-là ! dit Al-
» Mouçayyab; pas de poltrons ici. — Un mo-
» ment de courage et de chaleur, continue Amr,
» fils de Barrâck; la victoire est toujours à la bra-
» voure. » Et Schanfara reprit par ces deux vers:

« Nous sommes les ribauds, les braves, les
» intrépides;

» Quand nous rencontrons l'ennemi face à
» face, nous ne savons pas crier merci. »

Puis Mourrah improvise ceux-ci :

« Invincible Thâbit, et toi, fils d'Al-Akhnas,

» Toi fils de Barrâck, homme de cœur, homme
» indomptable,

» Et toi Schanfara, brave parmi les braves
» qui suivent Al-Akhnas,

» Et moi, le fils de celui qui sait protéger
» ses guerriers dans la fureur de la mêlée,

» Nous aimons tous le feu de la guerre, les
» combats dévorants. »

Kâb-Hhazr continue soudain :

« Mes amis, quand vous serez aux prises avec
» l'ennemi, tenez de pied ferme;

» Sachez maintenir votre courage, ou vous
» serez mis en déroute. »

Enfin Al-Sim dit :

« Soyez toujours gens de cœur et d'honneur;

» Ne vous laissez pas prendre ces belles cha-
» melles mères, ni ces chameaux jeunes en-
» core,

» Ni ces chamelles à large dos, ni les petits
» qu'elles portent dans leurs flancs;

» Ne les cédez pas à ces Khathâm qui vou-
» draient ici nous couvrir de honte.

» Abreuvez-les de la mort, ils en ont soif;

» Et vous en aurez à jamais une immense
» gloire. »

Et Taabbata-Scharran animé par ces paroles de ses compagnons : « Je vous sacrifierai le sang de
» mon père et de ma mère, dit-il; vous le mé-
» ritez; honneur au courage qui lutte si noble-
» ment contre les dangers! Tous, vous êtes ré-

» solus de bien battre l'ennemi ; chargez-le, mais
» tout d'une masse, car ils sont plus nombreux
» que vous. » Et ils fondirent sur les Khathâm, en tuèrent plusieurs ; puis revinrent encore à la charge et en tuèrent encore ; puis chargèrent une troisième fois ; les Khathâm furent mis en déroute et s'enfuirent en désordre sur les sommets des montagnes.

Taabbata-Scharran s'en fut avec sa troupe. Ils emmenèrent leur premier butin, et de plus emportèrent les dépouilles des morts. Après cette expédition, Taabbata-Scharran composa ces vers :

« Récompense de Dieu à ces braves ! Leurs
» sabres en tombant d'abord sur les Owssides,
» brillaient ensanglantés au milieu de la pous-
» sière du combat ;

» Et le ciel étincelait des feux de l'éclair, et
» dans sa sombre lueur, il semblait mêlé de blanc
» et de noir.

» Chacun de nous s'en retournait fier et triom-
» phant... mais ensuite, à grands cris nous
» avons encore chassé, l'épée aux reins, une
» troupe redoutable.

» Nous avons allongé de rudes coups de sabre,
» le jour où se trouvèrent devant nous ces Ba-
» now-Bisch-Ibn-Khathâm.. »

Schanfara aussi rappelle cette aventure dans ces vers :

« Est-il venu nouvelle de nous à ma chère » Soâd? Nous sommes bien loin d'elle, par delà » des déserts redoutables où même des ribauds » comme nous peuvent périr.

» Sait-elle qu'au matin, dans le cœur même » de leurs demeures, nous avons abreuvé les » Owssides des eaux de la mort sous nos san- » glants cimetères?

» Nous leur avons tué Yazyd, le plus fameux » de leurs cavaliers, pour venger le sang d'Amr, » et Sàd et Ibn-Awf pour le sang de Mâlik.

» Nous étions là, coupant des têtes à coups » de sabre, ; à coups de flèches, leur perçant les » flancs, sur le sable mouvant et poli. »

Taabbata-Scharran alla un jour en expédition avec une petite troupe de Fahmides. Ils arrivèrent tous sur le territoire de la tribu des Noufâthides ou Banow-Noufâthah. Ils passèrent la nuit sur une montagne qui dominait la tribu. Un peu avant l'aube, Amir, fils d'Al-Akhnas, prit son arc, et le trouvant détendu, il se mit en devoir de le bander. « Allons, Amir, se » dit-il, qu'on ne t'entende pas préparer ton » arc; doucement! » Mais un vieillard nou-

fâthide l'entendit : « Écoutez, écoutez, dit
» il à ses filles. Par Dieu, voici les Banow-Layth
» qui viennent nous attaquer. »

Or, les Laythides et les Noufâthides livraient entre eux alors des combats furieux, motivés par le meurtre de Hhomayssah, fils de Ckays, que des Noufâthides avaient tué par mégarde. Les Noufâhtides étaient donc en expédition contre leurs ennemis, et ils n'avaient laissé d'hommes à leur tribu que les vieillards et les jeunes gens trop faibles pour porter les armes.

Taabbata-Scharran avait été avisé que la tribu était sans défense... Une femme l'aperçut au haut de la montagne. En femme d'intelligence et de résolution, elle conseilla à toutes les autres de se revêtir d'habits d'hommes. « Parlez très-
» haut, leur dit-elle, préparez des armes; faites
» croire ainsi que nous sommes prêts à les bien
» recevoir; mettez-vous en mouvement de tous
» côtés. Je vous le jure par le Dieu Lât, c'est
» Taabbata-Scharran qui est là avec ses compa-
» gnons. »

Amir, fils d'Al-Akhnas, voyant la tribu agitée : « Allons-nous-en, dit-il à ses gens. On est en
» garde contre nous. » Mais tous voulurent d'abord tenter une attaque; alors Taabbata-Scharran

dégaine son sabre : « Si vous persistez dans votre
» volonté, leur dit-il, je m'enfonce mon sabre
» dans le cœur et me le fais sortir par le dos... »
Ils se décidèrent à partir ; du reste, ils croyaient avoir affaire à des hommes, et non à des femmes.

Ils passèrent vers des chameaux qui appartenaient à Balâ, frère de Hhomaykah, et qui étaient à quelque distance des tentes ; ils les enlevèrent. Peu après un jeune Arabe laythide, de la sous-tribu des Banow-Djoundà, courut sur leurs pas, les atteignit ; et, s'adressant à Amir, fils d'Al-Achnas : « Tu as eu peur, lui dit-il, des femmes
» noufâthides, et tu viens nous attaquer et faire
» capture sur nous ! Je te jure que ces chameaux
» que tu emmènes là sont à un Laythide, à
» Balâ, fils de Ckays. — Vraiment, reprit Amir,
» les hommes de la tribu étaient absents ? —
» Certainement. — Écoute-moi ; va saluer de
» ma part ce Balâ, le fils de Ckays ; dis-lui que
» je lui rendrai les chameaux, dis-lui que je
» n'en veux conserver qu'un peu de poil, pour
» pouvoir les reconnaître, et que je n'en emmè-
» nerai pas un chameau, pas un seul. » Taabbata-Scharran ayant entendu ces paroles moqueuses, se jette sur le jeune Djoundaïde et le tue.

Nos pillards continuèrent leur route, emme-

nant avec eux les chameaux. Cette expédition fut pour Taabbata-Scharran le sujet des vers suivants :

« Les braves de ma tribu se sont étonnés
» d'entendre Oummou-Mâlik[1] me dire : « Tu
» reviens aujourd'hui les cheveux en désordre,
» tout sali de poussière,

» Avec cette petite troupe de Fâhmides, et
» cependant tu partis les cheveux brillants; bien
» séparés au haut du front, tu étais riant et
» joyeux. »

« Eh! lui répondis-je, la vie a deux jours :
» le jour de repos et de plaisir, où je m'amuse
» à faire jouer dans mes mains la verte badine
» de Bân,

» Et le jour de combat, où je joue du sabre
» sur la gorge des misérables à la face enlumi-
» née, dont pas un ne saurait avoir mon cou-
» rage.

» Quand je vais à grands cris sur leurs traces,
» ils ressemblent alors à une troupe tremblante
» de jeunes filles des Banow-Ockayl, ou de
» jeunes vierges Himyarides.

» Depuis la curée que nous fîmes en quittant

[1] Oummou-Mâlik est le nom d'une femme de Taabbata-Scharran.

» les Noufâthah, j'ai pleine foi dans les présages
» des cailloux[1], et je ne regrette pas ce que
» peut-être ailleurs nous aurions pu prendre de
» plus riche en butin.

» Et cependant je voulais faire renoncer mes
» compagnons à toute capture (en les menaçant
» de me tuer); follement je me posais à Balàâh
» comme un vil bouc grisâtre.

» Mais que n'ai-je pu encore, outre ces cha-
» meaux, prendre à deux mains les compagnons
» de Nawfal dans le désert, là-bas, à Avar.

» Et lorsque ce jeune étourdi de Laythide
» vint à nous et nous condamna dans notre
» conduite et notre honneur, moi surtout dont
» la valeur d'homme est au delà de toute nature :

» Va, lui dis-je, ce que je mérite, moi, c'est la
» louange; et je saurai toujours tromper les
» poursuites et les embûches.

» Quand je vis sa sottise vouloir multiplier

[1] On dit en Arabe, *frapper le sable* et *frapper les cailloux* pour dire chercher des augures dans une sorte de divination qui consiste à combiner en figures particulières des points marqués avec les doigts sur le sable, ou des cailloux rangés d'une certaine manière, et dont plusieurs, ôtés ensuite de leur place selon des régles admises, donnent certaines figures représentées par l'ensemble des cailloux laissés à terre. De ces figures on tire des présages. Cela correspond aux opérations de géomancie. J'en parlerai dans un autre ouvrage.

» les discussions et les paroles (et la sottise de
» l'homme l'entraîne à franchir les bornes des
» convenances),

» Je le régalai d'un grand coup de sabre ; et
» sa chemise imbibée soudain du sang qui coula
» des veines de son col, apparut rouge comme
» l'étamine du Carthame.

» Allez, allez annoncer aux Banow-Layth-Ibn-
» Bakr qu'à la journée de Charn nous avons
» laissé ce jeune fou, leur frère, couché mort
» sur la poussière. »

Vous voyez, monsieur, d'après les récits qui précèdent, que toute la vie de Taabbata-Scharran se passait en incursions, en pillages, en courses, en meurtre ; et que chaque épisode se terminait par des vers. C'est une curieuse vie d'aventures, de périls et de poésies. Il y a dans cette figure quelque chose du chevalier errant, ou plutôt Taabbata-Scharran nous rappelle les détrousseurs du moyen âge.

Voyons maintenant comment finit notre héros, cet homme si audacieux et si poétiquement inspiré.

Amr, fils d'Al-Akhnas, partit avec une suite de vingt et quelques hommes, dont il était chef. De là on l'avait appelé le chef des ribauds.

Taabbata-Scharran faisait partie de la troupe.

On arriva le soir aux environs des Noufàthides; on jugea à propos d'attendre pour l'attaque que la tribu fût endormie. Mais à nuit close, un pâtre de cette tribu vint à passer près de nos pillards; il descendait la montagne avec une chamelle qui s'était séparée de son troupeau, et qu'il ramenait. Il aperçut la troupe d'Amr, et remarqua la place où elle était postée. Il laisse sa chamelle et se dirige à travers des arbres qui formaient un taillis épais dans la vallée. Arrivé aux tentes, il indique la place et le lieu où il il avait vu nos hommes. On se met aussitôt en devoir de choisir les plus braves de la tribu; on s'arme, et on va à la recherche de l'ennemi.

On en était assez près, quand un Noufàthide s'avisa de dire : « Par Dieu, mon arc n'est pas » tendu. Allons, tends-moi ton arc, » se dit-il à lui-même. Il l'appuie donc à terre et se met à le bander. « Silence ! » dit Taabbata-Scharran à ses compagnons; et il écoute. Puis : « On » vient à vous, ajouta-t-il. — Quoi ! que » veux-tu dire? — Je vous jure que j'entends » le bruit d'un arc qu'on bande. — Eh! bon » Dieu! nous n'entendons rien, nous. — J'en- » tends, vous dis-je. Mes amis, sauve qui peut!

» — Tu n'as rien entendu, mon cher. » Taabbata-Scharran les quitte, et s'éloigne suivi de quelques hommes de la troupe. Dans la nuit, les Noufâthides tombent sur ceux qui étaient restés, et n'en laissent pas échapper un seul. Taabbata et sa suite étaient au large. Cette nuit-là, Amr, fils d'Al-Akhnas, fut tué avec les autres.

De retour à sa tribu, Taabbata-Scharran sut le malheur de ses compagnons. Il s'écria alors : « Je » le jure par Dieu ; ni eau, ni parfums, n'appro- » cheront de ma tête, que je n'aie vengé leur » mort. » Et il partit avec une troupe. Ils arrivèrent à une gorge de montagne où ils aperçurent les tentes d'une famille hozalide. « Enlevez-moi » d'abord toute cette famille, dit Taabbata- » Scharran à sa troupe. — Non, par Dieu, non, » nous n'avons rien à faire avec ces gens ; et » puis, s'il y avait là par hasard une grasse cap- » ture, nous ne pourrions pas l'emmener à pré- » sent ; ce que nous voulons, c'est de venger » nos frères. — Je veux attendre une augure » pour savoir si je dois renoncer à un si bonne » proie. » Et il s'arrêta... Une hyène passa à sa gauche. Il fronça le sourcil ; ce fut pour lui un présage de malheur. « Réjouis - toi, dit-il à » l'hyène, demain tu auras grasse pâture de

» chair d'homme. — Allons, partons, dit la » troupe à Thabit ; en marche ! Nous ne voulons » pas dépouiller ces Hozalides. — Moi je ne pars » d'ici qu'au matin. » L'hyène encore lui passa du côté gauche. « Voilà la preuve pour moi, dit » à Thâbit un de ses compagnons, que demain » cette bête viendra te trouver. » La nuit se passe ; avant l'aube, Thâbit ordonne à ses hommes d'allumer du feu. Un jeune Arabe de la famille campé à quelque distance, aperçut leur ombre sur le revers de la montagne... A la pointe du jour, nos pillards tombent sur les Hosalides, leur tuent un vieillard et une vieille femme, et leur prennent deux filles et des chameaux. « Où » est le jeune homme, dit Taabbata-Scharran, » qui mit en alerte ces Hozalides? » Et il marche à sa poursuite. « Que lui veux-tu? lui dirent ses » compagnons ; laisse-le aller ; tu n'en as que » faire. » Taabbata-Scharran part. Le jeune Hosalide s'était réfugié et caché derrière un tragacanthe épineux et touffu, près d'un quartier de roc. Taabbata-Scharran arrive, cherchant à le dépister. L'Hozalide se voyant sans moyen de salut, encoche une flèche et attend que son ennemi soit plus près de lui. Alors d'un bond rapide, il saute sur le roc et lance sa flèche.

Taabbata-Scharran l'entend siffler. Soudain il lève la tête... la flèche lui entre dans le flanc. Il va droit à l'Hozalide, en lui disant : « Il n'y a » pas de mal. — Non, il n'y a pas de mal ; mais » je te l'ai plantée là où tu ne voudrais pas l'a- » voir. » Taabbata-Scharran tire son sabre ; l'Hozalide se cache derrière l'arbre. Taabbata-Scharran, quoique épuisé et se sentant arriver à son dernier soupir, frappe l'arbre à coups précipités, et jette de côté toutes les branches qu'il abat. L'Hozalide est à découvert ; Taabbata-Scharran le tue. Puis il se traîne avec peine et retourne à ses compagnons. Ils l'aperçoivent ; ils courent à lui, ne sachant qu'il était blessé à mort. « Qu'as-tu ? lui » disent-ils. » Il ne peut leur répondre ; il expire entre leurs mains.

La troupe partit et le laissa là. Les hyènes, les lions, les oiseaux de proie qui vinrent goûter de son cadavre, moururent tous. Les Hozalides emportèrent ses restes et les jetèrent dans la caverne de Roukhmân.

Un légendaire d'une autorité respectable raconte autrement la mort de Thâbit. Taabbata-Scharran, dit-il, fut homme d'audace, de poésie et de sang. Un jour il fit une excursion avec plusieurs hommes de sa tribu sur le territoire des

Banow-Ssâhilah, tribu tamymide. On était sur la fin du mois sacré [1], c'est-à-dire du mois où, dans le paganisme arabe, la guerre était défendue. Taabbata-Scharran passa par Sadradâm; il descendit un peu au-delà des Banow-Ssâhilah et vint près de Balaâh. Il y trouva une station de Banow-Noufâthah où il n'y avait que les femmes et un seul homme. A la vue de Taabbata-Scharran qu'il reconnut de loin, cet homme crut devoir se mettre en garde. C'était dans la matinée. Il alla aussitôt avertir toutes les femmes; et, d'après son conseil, elles cachèrent leurs cheveux sous leur coiffure et drapèrent leurs vêtements à la manière des hommes. Puis elles prirent les bâtons qui servaient d'appui aux tentes, et se couvrirent de baudriers improvisés. Notre homme se mit alors en mouvement avec ces femmes ainsi déguisées; il les animait, les exhortait comme une troupe de soldats. Il leur recommandait de ne pas trop approcher de l'ennemi afin de ne pas

[1] C'est le mois de radjab, qui, avant l'islamisme, et quelque temps encore après Mahomet, était une époque de paix. Ce mois est séparé des trois autres, également appelés mois sacrés, par un intervalle de cinq mois. Ces trois mois étaient : zow-l-ckadah, époque de la foire d'Okâzh; zow-l-hhiddjah, époque du pèlerinage; mohharam, le premier mois de l'année; ils se suivent dans la distribution de l'année, et portent encore à présent les mêmes noms.

être reconnues. Il leur parlait à chaque moment. Le soir il avança sur la troupe de Thâbit, assez près pour en être aperçu ; et il se mit à animer si vivement ses soldats, et du geste et de la voix, qu'il intimida les gens de Taabbata-Scharran. Il continua cette manœuvre pendant une ou deux nuits qui restaient du mois sacré. Ensuite il se dirigea vers le défilé de Waschal. Thâbit se retira aussi de ce côté avec sa suite ; et là, s'arrêtant à examiner les derniers soldats de la troupe féminine : « Mes amis, dit-il à ses gens, je crois » en vérité que ce sont des femmes qui vous font » déguerpir. » Mais eux de lui répéter, tout en s'éloignant : « Sauve-toi, sauve-toi, ils vont » t'atteindre. » Taabbata-Scharran résiste ; mais ils le pressent et l'entraînent dans leur retraite.

Au matin ils débouchèrent du défilé sur la plaine. Ils découvrirent de loin une famille de la tribu des Banow-Ckoraym ; c'était la famille de Sâïdah. Ils l'observèrent jusqu'au soir.

Une esclave avait dit à Sâïdah : « J'ai aperçu » aujourd'hui des hommes sur la montagne. » Le vieux Sâïdah se mit donc sur ses gardes pour la nuit, le sabre à la main, et posté en sentinelle à distance des tentes. Taabbata-Scharran et les siens attendirent jusqu'à ce qu'il fût endormi lui

et sa famille. C'était la dernière nuit du mois sacré. Les Fahmides, craignant que l'arrivée du jour ne trahît leur projet et qu'il ne leur fût plus possible de faire leur curée, avancèrent auprès de Sâïdah. C'était au point de l'aube, et le mois sacré finissait juste à cet instant.

Arrivés près du vieillard, ils le persuadèrent, par tous les serments possibles, de la pureté de leurs intentions, et lui dirent qu'ils avaient faim. Quand ils le virent rassuré et sans défiance, ils se précipitèrent sur lui et le tuèrent. Vint un jeune fils de Sâïdah, ils le tuèrent aussi. Taabbata-Scharran alla ensuite à un autre fils de Sâïdah, appelé Sofyân, portant encore les cheveux à la manière des enfants, et que son père avait posté en sentinelle d'observation derrière son troupeau. Taabbata-Scharran, caché par son bouclier, arriva assez près de lui. Quand Sofyân l'aperçut, il craignit d'en recevoir un coup de sabre. Sofyân était sans sabre ; il encoche une flèche sur son arc; mais d'abord il lance une pierre à Taabbata-Scharran; celui-ci crut qu'il lui avait lancé une flèche. Il approche; Sofyân lui lance alors sa flèche. Elle frappe Taabbata-Scharran au col qu'elle traverse, et va tomber au bas de la montagne en face de la troupe Fahmide et près de Sâïdah qui respirait encore.

« Ah! dit le vieillard mourant, Safyân l'aurait-il » manqué? » Taabbata-Scharran était mort. Sâïdah expira peu après. Les Fahmides partirent.

Mourrah, fils de Kholayf chanta les louanges de Taabbata-Scharran dans ces vers :

« L'audace et la force d'âme se sont envelop- » pées dans le suaire du mort jeté à la caverne » de Roukhmân.

» Eh! tu n'a pas même, ô Thâbit, une gros- » sière étoffe pour le linceul où repose ta gloire, » ton suaire n'est pas même d'un simple tissu » de lin!

» Les nuits, à l'heure où les serpents rentrent » dans leurs trous; les jours, dans les vallées » dont tant de fois tu as ensanglanté les détours,

» Partout, tu as réussi, partout tu as été » vainqueur de tes ennemis; depuis le premier » combat jusqu'au dernier, depuis tes premières » courses jusqu'à celle où succomba celui que » tu immolas en mourant. »

Raytah, sœur de Taabbata-Scharran, com- posa ces deux vers en apprenant sa mort :

« Douleur affreuse pour la mère de ce héros » généreux qu'on a abandonné à Roukhmân, » pour la mère de Thâbit, fils de Djâbir, fils de » Sofyân!

» Il terrassait les plus braves, et versait de » larges coupes à ses convives; inébranlable aux » combats, il protégeait, par son courage, ses » frères dans le danger. »

La mère de Taabbata-Scharran exprima aussi ses regrets dans ces vers :

« Hélas! où est mon fils? Enfant du jour, en» fant de la nuit [1]! Il ignorait les faiblesses de la » peur; il ne buvait jamais au milieu du jour [2].

» Il vengea ses amis à Ckarn et à la vallée du » carnage. Je l'avais laissé partir cette nuit où il » succomba; il partit content avec ses vêtements » qui flottaient. »

Taabbata-Scharran avait, longtemps avant sa mort, annoncé quelle serait sa fin. Il avait dit :

« Je sais bien qu'il me viendra, comme à une » bête de somme, de brunes lances dans les » flancs;

» Qu'elles me déchireront les membres, me

[1] C'est-à-dire qui, le jour et la nuit, courait les déserts et les expéditions.

[2] Boire au milieu du jour, au moment de la plus grande chaleur, était un signe de faiblesse. Boire souvent supposait aussi une constitution délicate et peu faite pour la fatigue et la guerre. Encore aujourd'hui, les Arabes du désert, dans leurs courses, et même au repos, ne boivent qu'à des heures réglées. Trop boire d'eau rend pesant surtout en voyage. Ils savent par expérience que *quò plus sunt potæ, plus sitiuntur aquæ.*

» mangeront la chair en la traversant comme un
» chemin public [1], car c'est la chair de qui ne
» craint pas ses ennemis.

» Vautours, venez alors me dévorer, ma chair
» sera un poison pour vous, elle vous donnera
» de poignantes souffrances. »

Ce travail que j'achève ici et que je pourrais étendre beaucoup encore, vous a offert comme une fugitive image des mœurs, du caractère et du génie poétique des anciens Arabes; je serais heureux qu'il trouvât place dans le livre de vos souvenirs et de vos études de voyageur; si le public européen accordait quelque intérêt à ces investigations faites dans un champ nouveau, je mettrais au jour tout ce que j'ai découvert et recueilli.

PERRON.

[1] C'est-à-dire : ces lances me traverseront les chairs comme on traverse un chemin où rien ne vous empêche d'aller en avant.



LETTRE XXXI.

Tableau politique de la Syrie, depuis le commencement de la domination égyptienne jusqu'à nos jours.

A MON FRERE.

Saint-Jean-d'Acre, 28 novembre 1837.

Au mois de juillet 1831, au moment où vous alliez quitter Beyrout pour retourner en France, vous aviez vu les symptômes d'une prochaine invasion d'Ibrahim-pacha en Syrie. Le 2 novembre de la même année, le fils de Méhémet-Ali, à la tête d'une armée de vingt-cinq à trente mille hommes, partit des bords du Nil et vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre, l'antique Ptolémaïs. Une escadre, composée de cinq vaisseaux de ligne, de sept frégates et de plusieurs corvettes, sortit en même temps du port d'Alexandrie et fit voile vers les côtes de la Phénicie. Vous

savez sous quel prétexte le vice-roi envoya son armée en Syrie. Des milliers de fellahs de la vallée du Nil, ne pouvant plus continuer à vivre sous un joug tyrannique, étaient venus chercher un refuge dans les pays de Syrie. Abdalah était alors pacha de Saint-Jean-d'Acre. Préoccupé depuis longtemps de la pensée de s'emparer de la Syrie, Méhémet-Ali saisit avec empressement une occasion qui pouvait favoriser ses plans de conquêtes à main armée. Le vice-roi redemandait ses paysans au visir de Ptolémaïs; celui-ci lui répondit que les fellahs égyptiens étaient les sujets de l'empereur de Stamboul comme les habitants de la Syrie, et qu'il n'avait pas le droit d'interdire aux émigrés égyptiens le séjour dans son pachalik sans une autorisation de la Sublime-Porte. Le vice-roi réclama auprès du sultan, qui lui fit écrire que les fellahs des bords du Nil étaient les sujets de l'empire, et non les esclaves de son vassal, et que toutes les contrées du vaste Orient leur étaient ouvertes. Mahmoud défendit en même temps à Abdalah-pacha de livrer à Méhémet-Ali un seul réfugié. M. le duc de Raguse accuse le pacha d'Acre d'ingratitude et de déloyauté envers Méhémet-Ali, parce qu'à la demande du vice-roi, Abdalah ne lui rendit pas

les fellahs égyptiens. Nous ne voulons pas, certes, faire l'éloge du visir de Ptolémaïs, qui a marqué son règne en Syrie par une foule d'actes violents; mais, dans cette circonstance, Abdalah ne fut *ni ingrat ni déloyal;* sa conduite ne fut que l'énergique accomplissement de ses devoirs de sujet envers l'empereur de Constantinople, son maître et son souverain.

Que fit Ibrahim-pacha pour légitimer, aux yeux des peuples de Syrie, sa brusque invasion d'un territoire qui ne lui appartenait pas? il répandit le bruit qu'il venait, au nom de son sublime maître, le sultan de Stamboul, *châtier le rebelle* Abdalah. Il se présentait comme le vengeur des torts d'un visir infidèle, comme un docile instrument des volontés de son souverain. A l'appui de cette politique de ruse et de fourberie, il fit administrer deux cents coups de bâton à un iman de Damas qui demandait s'il fallait, dans la prière du vendredi, remplacer le nom de Mahmoud par celui de Méhémet-Ali.

Il y avait deux mois que Saint-Jean-d'Acre était assiégée, lorsque le sultan songea à expédier au pacha d'Egypte l'ordre de faire lever le siége de Ptolémaïs. L'envoyé de la Porte, sous prétexte d'un bruit de peste à Stamboul, fut consigné

trente jours au lazareth d'Alexandrie. Pendant ce temps, Méhémet-Ali envoyait des renforts à son fils, et l'engageait vivement à presser le siége d'Acre. D'un autre côté, le pacha faisait proclamer dans toute l'Arabie et principalement dans les cités saintes de la Mecque et de Médine, une espèce de bulle qui dénonçait le sultan de Stamboul comme un ennemi de la foi, comme un servile imitateur des giaours, et comme un monarque indigne d'occuper le trône d'Osman et des kalifes. Cette proclamation se terminait par un appel à tous les vrais croyants et à tous les fidèles serviteurs du prophète; elle les excitait à voler au secours de la religion, menacée par celui-là même qui en aurait dû être le plus ferme soutien. Méhémet-Ali avait déjà gagné le schériff de la Mecque, ou grand prêtre des musulmans.

Il convenait peu à Méhémet-Ali de donner à son expédition la couleur d'une guerre sacrée, lui qui a dépouillé les mosquées, qui, dans ses plans de conquêtes, n'a jamais craint de transgresser les lois du prophète; lui qui a fait disparaître par le poison on ne sait combien d'ulémas qui l'avaient accusé d'impiété, et qui faisaient de l'opposition contre lui toutes les fois

qu'il s'agissait d'établir, dans le pays des croyants, des usages ou des coutumes que les fetwa, ou décisions du Koran, interprétés par le grand moufti, déclaraient contraires à la religion du prophète arabe.

Ibrahim, qui est un soldat d'une bravoure éprouvée, un infatigable pourfendeur d'hommes, n'a pas les talents d'un général d'armée, et ses opérations sous les murs de Ptolémaïs ne furent pas conduites avec habileté. La place n'était défendue que par une poignée d'Albanais : Ibrahim-pacha se consumait depuis cinq mois et demi en efforts inutiles; un ingénieur napolitain, M. Rose, vint à son secours de la part de Méhémet-Ali, imprima aux attaques plus d'intelligence et de régularité, et s'empara de la ville en quelques jours. Le maréchal de Raguse, dont le jugement est ici une autorité, est convenu qu'Ibrahim-pacha ne s'était pas montré habile dans le siége de Saint-Jean-d'Acre : son témoignage ne saurait être suspect; en plus d'une page de son livre, l'illustre voyageur a prodigué des éloges au pacha d'Égypte et à son fils.

Un Européen, qui se trouvait en Syrie en 1832, nous a raconté des faits relatifs au siége d'Acre, qui prouvent toute l'imprévoyance qu'Ibrahim

mit dans ses opérations. Les Égyptiens voulurent entrer dans la ville par une brèche qu'ils avaient faite aux murailles, et ils n'avaient plus de poudre. Une autre fois, se voyant attaqués par les assiégés, qui avaient fait une vigoureuse sortie, il arriva qu'ils manquèrent de balles pour leur riposter et pour se défendre. Enfin une troisième fois, voulant construire une palissade permanente, ils furent obligés d'y renoncer, parce qu'ils n'avaient point de sacs de terre; et lorsque l'Anglais Swnburne, capitaine du *Rapide*, arriva à Acre, on l'envoya au haut d'une montagne couper des fascines. Parlerons-nous ici de l'énorme faute politique de la Porte-Ottomane, qui laissa tranquillement l'armée égyptienne battre en brèche, pendant cinq mois, la cité d'Acre? Mahmoud n'aurait pas dû ignorer les vues ultérieures du pacha, puisque celui-ci avait déjà usurpé la plupart des droits d'un prince indépendant. Si l'empereur des Turcs eût bien connu les diverses contrées que la fortune de ses ancêtres a mises sous sa domination, il aurait su que Saint-Jean-d'Acre fut de tout temps la clef de la Syrie, qu'au moyen âge les plus grands hommes de guerre de l'Occident et de l'Orient, Philippe-Auguste, Richard-Cœur-de-Lion, Sa-

ladin et Malek-Adel, se disputèrent par de brillants faits d'armes cette importante place de Ptolémaïs ; il aurait su que lorsque Bonaparte eut la pensée de pousser ses conquêtes en Syrie, il chercha d'abord à se rendre maître d'Acre, et qu'ayant échoué dans son entreprise, il renonça à toute expédition au delà du Liban ; il aurait su que la Syrie n'est elle-même qu'une vaste forteresse au milieu de l'empire ottoman ; que la Syrie, en possession de Méhémet-Ali, allait devenir désormais un grand sujet de dispute politique entre les puissances européennes, et que ces disputes politiques hâteraient la ruine de ses États. Comment ne pas désespérer de l'avenir de cet empire ottoman, quand on réfléchit à l'insouciance, à l'apathie constante de ceux qui le gouvernent ?

« Mais, dira-t-on, Méhémet-Ali avait choisi, pour faire la guerre à l'empire turc, le moment où cet empire pouvait le moins se défendre : Mahmoud avait vu périr, dans sa dernière campagne contre les Russes, la plus grande partie de ses troupes régulières ; il s'occupait péniblement de réparer ses pertes, et ce travail de réorganisation était à peine commencé lorsque Ibrahim parut en Syrie. » Tout cela est vrai ; mais il est

reconnu aujourd'hui, par tous ceux qui ont suivi la marche des derniers événements en Orient, que la Porte aurait étouffé l'invasion égyptienne dans son germe, si elle eût envoyé tout ce qu'elle avait de troupes contre le général égyptien, au moment où celui-ci débarqua à Saint-Jean-d'Acre. Les trois ou quatre mille Albanais qui soutinrent pendant six mois le siége d'Acre avec une admirable bravoure auraient été, pour l'armée du Grand Seigneur, d'utiles auxiliaires. Ajoutons que dans la tardive prise d'armes de la Porte, il n'y eut pas un combat dont on puisse garder le souvenir; les journées de Homs, de Beylan et de Koniah, qui suffirent à la destruction de l'armée ottomane composée de soixante mille hommes, ne furent que des retraites; il n'y avait dans les troupes du sultan ni bonne organisation, ni chefs capables : les triomphes d'Ibrahim, en 1832, furent des victoires faciles.

Après le traité de Kutayé, qui accordait à Méhémet-Ali le gouvernement de la Syrie à titre de redevance envers le sultan, Ibrahim-pacha, profitant de la terreur des esprits, désarma complétement les montagnards du Liban et les populations des villes de Syrie. Il occupa militairement cette contrée, et ne craignit pas d'y établir le

désastreux monopole qui, depuis vingt-six ans, a désolé le pays d'Egypte. La funeste loi de ce monopole, on le sait, force tout homme qui cultive un champ de vendre ses récoltes à Ibrahim à un prix fixé par le *pacha lui-même*, et de racheter ensuite à Ibrahim le produit de son propre travail à un prix quadruple. D'après cet horrible système, la Syrie, sous le gouvernement égyptien, paie quatorze fois plus d'imposition que sous le gouvernement du sultan. Les chevaux, les mulets, les chameaux ou les ânes du pays sont employés à porter des fardeaux d'une ville à une autre au profit du gouvernement, sans que le maître de ces bêtes de somme ait le droit de réclamer la moindre indemnité. Les habitants eux-mêmes sont condamnés à des travaux publics sans espoir de salaire; il faut se soumettre, ou s'exposer à mourir sous le bâton. Ibrahim-pacha, indépendamment du *karach* (capitation) payé par les rayas depuis Mahomet II, établit le nouvel impôt personnel appelé *ferdé*, que nous avons indiqué dans notre précédente lettre; cet impôt frappe les musulmans comme les chrétiens; il atteint chaque tête d'homme, à partir de l'âge de quatorze ans.

Chose incroyable! un père de famille qui a été

une fois enregistré comme payant le *ferdé* de trois, quatre ou cinq fils, s'il vient à les perdre par une mort naturelle ou dans un combat, ou même s'ils sont retenus sous les drapeaux dans le lointain pays d'Égypte, est toujours obligé de payer pour eux, comme s'ils étaient réunis et vivant sous son toit. On élève à plus de cent mille le nombre d'hommes ou soldats vivant en Egypte ou morts, pour lesquels on paie en ce moment le *ferdé*. L'impôt du *ferdé* est rigoureusement exigé tous les six mois de tous les habitants; le malheureux qui ne vit que du pain de l'aumône est obligé, comme ceux qui possèdent quelque chose, de payer sa portion de tribut. Son état reconnu d'indigence et de mendicité n'est point une excuse suffisante aux yeux d'Ibrahim-pacha. Il faut qu'il trouve de l'argent, sinon on l'arrête, on le jette en prison, on le met sous le bâton, on le torture enfin de toutes les manières, jusqu'à ce que le contingent de la contribution que doit payer le village, ou le quartier de la ville auquel il appartient, soit exactement rempli. Il en résulte que les plus pauvres, après avoir vendu jusqu'à leurs derniers chiffons pour satisfaire aux exigences du fisc, sont obligés de s'expatrier pour éviter les tortures ou même la mort.

Cet impôt n'est pas le seul qui pèse sur le pays, et qui soit prélevé avec la même inhumanité. Il y en a pour tout, sous mille noms divers. Toutes les branches du commerce et de l'industrie, l'agriculture, la propriété, les personnes, sont autant de sources d'impositions qui varient suivant les besoins de l'administration et les caprices de ses employés. « Si nous pouvions dire l'état de misère où nous a conduits le gouvernement égyptien, me disait un père de famille de Sidon, les oreilles se fermeraient pour ne pas entendre, et les mains se porteraient sur les yeux pour ne pas voir ! Combien de villages de l'intérieur de la Syrie et de la Palestine qui sont maintenant sans habitants ! Les pauvres fellahs les ont abandonnés ; ils se sont sauvés dans les montagnes, *où ils se nourrissent d'herbes !* Les usuriers francs, arméniens, juifs et grecs, joints au gouvernement de Méhémet-Ali, ont réduit les montagnards à un état de misère qui approche de celle des fellahs d'Égypte ; mais cet état de misère ne nous atteindra pas : tôt ou tard nous mettrons un terme à ces iniquités ! ! ! » Ceci nous amène à une autre énormité que Méhémet-Ali a fait passer de l'Égypte en Syrie. Si de mauvaises récoltes, la peste, ou l'affreux recrutement qui enlève

les bras, viennent à diminuer les ressources d'un village, de manière qu'il ne puisse plus faire face aux impôts, le village voisin doit y pourvoir ; en cas d'insuffisance, c'est la cité, et enfin c'est la province. Cette solidarité de populations entre elles, pour le plus grand avantage du fisc, est une monstrueuse invention qu'on aurait de la peine à croire, si la triste vérité n'était pas là sous nos yeux. Le gouvernement du pacha d'Égypte, depuis plusieurs années, a étalé un luxe d'oppression qui ne s'était jamais rencontré ; on dirait que la tyrannie s'est mise ici en frais d'imagination.

Cet abominable régime remplit de stupeur et d'indignation toutes les populations de la Syrie et de la Palestine. Ces fières tribus, ces vaillantes peuplades n'avaient jamais été soumises à un traitement pareil; bien différents des fellahs égyptiens, que la misère et la servitude ont réduits à l'obéissance passive de la brute, ces peuples s'agitèrent, le souvenir de leur vieille énergie vint les saisir comme un remords sous l'oppression d'Ibrahim-pacha, et ceux qui avaient des armes songèrent à se délivrer d'un maître cruel. Il ne restait au Liban pas un fusil, pas un yatagan, pas un seul couteau. Les maronites et les druses dévorèrent

leur douleur et attendirent l'heure de la justice. Mais il y avait dans la Palestine des peuplades que les nouveaux dominateurs n'avaient pas désarmées; la Galilée, la Samarie et la Judée se levèrent au mois de mai 1834. Les habitants avaient été reduits au désespoir par la conscription, qui leur prenait tous les jeunes gens en état de porter un fusil. Les paysans de la Palestine, conduits par le cheik Kasim-Akmet de Naplouse, partent pour Jérusalem, pénètrent dans la ville, surprennent, accablent la garnison composée de huit cents hommes, dont les débris se retirent dans la citadelle ou tour de David. Au bruit de cet événement, Ibrahim accourt à la ville sainte à la tête de trois régiments, et s'y établit. Alors, de tous les points de la Palestine, les paysans arrivent sur les chemins de Jérusalem; quarante mille hommes armés assiégent Ibrahim dans la ville sainte. Du milieu de ces légions d'Arabes s'échappent les cris : *mort à Ibrahim! la tête d'Ibrahim! nous voulons la placer au bout d'une lance sur le plus haut sommet de la montagne de Naplouse!* Ce siége, commencé le 8 juin, durait depuis dix-huit jours, et le fils du vice-roi tremblait pour sa vie. En même temps, la peste et un violent tremblement de terre éclatèrent à Jérusalem; la

ville sainte était plongée dans la plus effroyable consternation. En cet instant, le 19e régiment de ligne, que commandait le colonel Moustapha-bey, parti de Damas pour aller secourir le général égyptien, fut massacré par une nombreuse troupe de montagnards dans les gorges qui bornent à l'ouest la magnifique plaine d'Esdrelon.

Ibrahim était réduit à la dernière extrémité, lorsque Méhémet-Ali, averti du péril de son fils, débarqua à Jaffa avec quinze mille homms amenés d'Alexandrie. Le premier soin du vice-roi en arrivant en Palestine, fut de délivrer le fameux Aboughos, qu'il retenait depuis plusieurs mois dans les galères de Saint-Jean-d'Acre; il l'avait chargé de fers, parce qu'il redoutait son influence sur les montagnards de la Judée, et maintenant il lui donnait une pelisse d'honneur et beaucoup d'argent pour qu'il usât de son crédit en faveur de la cause égyptienne. Méhémet-Ali s'empresse en même temps d'envoyer un deputé au grand cheik Kasim-Akmet pour lui demander de lever le siége de Jérusalem et lui annoncer qu'il est prêt à accepter toutes ses conditions.

Le cheik de Naplouse se rend à Jaffa, après

avoir donné l'ordre à ses montagnards d'interrompre le siége. Kasim-Akmet déclare au vice-roi qu'il ne lèvera le siége de la ville sainte et ne laissera la vie à Ibrahim que sous les conditions suivantes : plus de conscription; éloignement des troupes égyptiennes; impunité des excès commis par les montagnards pendant l'insurrection; plus de monopole; plus de *ferdé;* réduction des impôts au même chiffre que sous Abdalah-pacha. Méhémet-Ali souscrit à tout.

Le cheik, qui veut aussi avoir la parole d'Ibrahim, retourne à Jérusalem, délivre le fils du vice-roi et le conduit sain et sauf à Jaffa, où les attendait Méhémet-Ali. Ibrahim jura comme avait juré son père, et c'est ainsi qu'il sauva sa propre tête. Le cheik de Naplouse n'avait exigé aucune garantie de ces promesses; loyal Arabe, il croyait pouvoir se fier à la parole d'homme de Méhémet-Ali et d'Ibrahim. En quelques jours, toute la Palestine rentra dans le repos; chacun reprit ses travaux pacifiques et les habitudes de sa vie. Lorsqu'il semblait que des jours meilleurs étaient venus, que la sécurité était rendue au pays, lorsque nul fellah ne songeait à ses armes, voilà tout à coup Ibrahim, sans respect pour son serment et pour le serment paternel, s'avançant

à la tête de seize mille hommes, comme un ouragan terrible, à travers la Palestine; il met tout à feu et à sang, et donne le spectacle d'une des plus horribles violations de la justice qui aient jamais souillé les annales des tyrans. Les villes de Naplouse et d'Hébron, qui opposèrent quelque résistance, furent bombardées, et une grande partie de ses habitants massacrés par les soldats égyptiens. Le généreux cheik Kasim-Akmet fut décapité à Damas avec ses quatre fils; plusieurs autres cheiks de Galilée, de Judée et de Samarie, payèrent également de leur tête leur trop facile confiance dans la parole d'Ibrahim et de son père. Celui-ci, resté à Jaffa, contemplait froidement ce désastre, et laissait aller l'extermination. Dans une lettre datée de Jaffa, le 24 juillet 1834, Méhémet-Ali annonçait à tous les gouvernements de Syrie les *beaux succès de son glorieux fils Ibrahim-pacha dans la Palestine contre les rebelles*. Il invitait les autorités égyptiennes d'Alep, de Beyrout et de Damas, à faire savoir aux consuls européens que *l'ordre était rétabli en Palestine*. Détestable dérision ! Ces faits ne devraient-ils pas suffire pour désabuser les naïfs admirateurs d'Ibrahim-pacha, les crédules publicistes qui voient dans ce fils de Méhémet-Ali le propagateur

clément des doctrines de régénération, le missionnaire de la civilisation en Orient?

Nous avons lu ce que M. le duc de Raguse a dit de son entrevue avec Ibrahim-pacha dans la ville sainte. L'entrevue du maréchal et du fils de Méhémet-Ali eut lieu immédiatement après le massacre de la Samarie, de la Galilée et de la Judée. Nous devons croire que M. le duc de Raguse a ignoré l'atroce conduite d'Ibrahim-pacha à cette époque; s'il en était autrement, le maréchal ne se serait pas contenté de dire, en parlant de cette insurrection de 1834, *qu'Ibrahim avait énergiquement comprimé les insurgés de la Palestine.* Des témoins oculaires, des hommes indépendants et de bonne foi, nous ont appris les faits que nous avons rapportés sur la révolte de la Palestine : nous n'avions aucune raison pour ne pas dire la vérité, toute la vérité.

Dans le mois d'octobre de la même année (1834), la Syrie s'insurgea de nouveau sur plusieurs points. Au commencement d'octobre, il y eut à Alep une violente émeute; les exécutions continuelles avaient exaspéré le peuple. En même temps, une insurrection se montrait à Beyrouth; cette révolte, avant d'être comprimée, coûta beaucoup de monde aux Égyptiens. Quelques jours

plus tard, les Mutualis, qui habitent la vallée de Balbek et l'Anti-Liban, se levèrent en masse; ils avaient déjà coupé toutes les communications des troupes d'Ibrahim. C'est alors que le fils du vice-roi somma l'émir Béchir d'accourir à son secours pour combattre avec lui les Mutualis. L'intervention de l'émir décida la victoire en faveur des Égyptiens. Dans le mois de janvier 1835, huit mois après la grande insurrection de la Palestine, deux autres révoltes éclatèrent, l'une dans le district de Killis, ville située à treize lieues au nord d'Alep; l'autre dans le district d'Adana. Ces deux révoltes des paysans contre le gouvernement égyptien ne furent comprimées qu'avec une effroyable effusion de sang des deux côtés. La Syrie et la Palestine n'ont pas cessé d'être en état d'insurrection, depuis le commencement de la domination égyptienne jusqu'à nos jours. Ce serait une grande erreur de penser que toutes ces peuplades de Syrie et de Palestine, en mouvement depuis cinq ans, n'aient été entraînées que par un amour naturel de la révolte et par un besoin instinctif de faire la guerre; il ne faut pas croire qu'il y ait ici des opinions, des passions politiques, des inquiétudes morales qu'il soit utile de contenir. Quand on prend les ar-

mes dans ces contrées, quand on délaisse sa charrue, son chameau ou sa tente, c'est qu'on est menacé, c'est qu'on est arraché à son repos, blessé dans son droit, écrasé dans sa propre justice. Les fréquentes insurrections de tous les points de la Syrie et de la Palestine sont la plus solennelle protestation contre les nouveaux dominateurs venus des Pyramides et du Kaire. Et ces bons et généreux maronites, ces loyaux montagnards, cette grande et admirable famille catholique, qui ne demande qu'un peu de paix et de sécurité, croit-on qu'un horrible désespoir ne les ait point poussés à résister contre un ennemi si longtemps victorieux, et si terrible dans ses vengeances? Le despotisme leur enlève les moissons qui jaunissent sur leurs montagnes, la feuille du mûrier planté dans leurs vallons, l'olive, la figue et la noix, qui furent toujours leur richesse; le despotisme les saisit, les dépouille, les met à nu comme ces rochers du Liban, sur lesquels ne croît plus ni fleur ni verdure, il les dévore comme l'aigle de leur montagne dévore la moelle du cèdre. Vous savez combien leurs mœurs sont douces, leurs sentiments élevés, leurs instincts nobles; combien le christianisme est calme et beau dans cette nation, qui nous retrace une loin-

taine image des meilleurs temps de l'univers!

Une chose qu'on ignore ou qu'on sait peu en Europe, c'est la haine profonde que nourrissent contre Ibrahim tous les peuples de la Syrie, de la Galilée, de la Samarie et de la Judée. Le gouvernement a cru qu'on pouvait conduire la Syrie et la Palestine comme l'Égypte, et que d'indomptables montagnards courberaient patiemment la tête comme les pauvres fellahs de la vallée du Nil; il y avait dans cette erreur la cause d'une ruine inévitable: on disait dernièrement au sultan Mahmoud que, s'il voulait soulever toute la Syrie contre Méhémet-Ali, il n'aurait qu'à lancer un firman dans toutes les villes de ce pays en promettant au peuple de venir à son secours. « Pour perdre mon indigne vassal d'Égypte, répondit le Grand Seigneur, je ne veux rien faire en Syrie; en voulant occuper de force cette belle et riche contrée de mon empire, Méhémet-Ali (que Dieu maudisse!) travaille lui-même à sa propre chute. » Il y a bien quelque chose de fondé dans ces paroles; mais l'empereur de Stamboul aurait chassé facilement son vassal rebelle de la Syrie, s'il avait envoyé en 1834 une armée au secours des peuples de la Palestine et de la Syrie qui lui tendaient les bras.

Les maronites et les druses du Liban et de

l'Anti-Liban sont maintenant tranquilles dans leurs montagnes, parce que, je le répète encore, le gouvernement leur a enlevé toutes leurs armes, toutes leurs munitions; il ne leur a rien laissé, pas une seule balle, pas un tronçon de yatagan. « Ibrahim nous a tout pris, jusqu'à nos couteaux, » me disait, il y a dix-huit jours, le bon cheik George de Bescharré, que vous connaissez. Dans cet état de désarmement absolu, ces fiers montagnards rongent leur frein en silence, et dévorent leurs douleurs en attendant que le jour de la justice se lève. La population maronite s'élève à deux cent cinquante mille habitants, et pourrait fournir cinquante mille guerriers; la population druse du Liban est beaucoup moins nombreuse depuis la guerre d'extermination que lui a faite l'émir Beschir, il y a vingt-huit ans; toutefois, huit ou dix mille Druses pourraient, au besoin, sortir du Liban et de l'Anti-Liban pour grossir les rangs des ennemis d'Ibrahim. Le canton de Baal Bek fournirait cinq ou six mille guerriers mutualis, farouches musulmans de la secte d'Ali dont vous avez parlé dans le sixième volume de la *Correspondance d'Orient*. De plus, les ansariens des montagnes de Lataquié, et les fellahs de Naplouse qui

n'ont pas perdu le souvenir de l'affreuse conduite d'Ibrahim envers eux, ne demandent que des armes et le moment favorable pour entreprendre de jeter à bas le gouvernement égyptien. Maintenant que le Syrien est faible et désarmé, il se soumet, car, de l'avis des sages d'Orient, il ne faut pas lutter contre le lion, et un homme ne doit pas se mesurer avec des bras nus contre des gantelets armés d'ongles et de fer; mais le jour où le combat deviendra égal et la victoire possible, les maronites et les druses descendront des hauteurs du Liban, et des quatre coins de la Syrie soufflera un tourbillon de colère contre l'oppresseur égyptien [1].

Je compléterai le tableau de la Syrie en proie au despotisme du vice-roi, par une importante remarque que nous avons faite souvent ensemble. En Égypte, à côté du déplorable spectacle d'un peuple qui respire à peine sous la pesanteur du joug, à côté des œuvres de mort multipliées sous le souffle d'un pouvoir violent, vouz voyez des tentatives heureuses, des créations empreintes d'un

[1] Pour suivre la chaîne des événements arrivés en Syrie depuis 1831 jusqu'en 1840, voyez, à la fin du volume, le récit des insurrections de 1838 et 1840. La première de ces révoltes éclata dans le Haouran; la seconde, celle qui a amené la signature du traité de Londres du 15 juillet, a éclaté dans le Liban.

caractère civilisateur ; vous trouvez sur les bords du Nil, des hôpitaux, des écoles, des fabriques, des établissements d'utilité publique; mais rien de tout cela ne se rencontre en Syrie : là, Méhémet-Ali ne s'est pas occupé à couvrir avec le masque de la civilisation sa face de tyran : le despotisme se montre dans toute son affreuse nudité depuis le Liban jusqu'aux frontières du désert de Gaza; la Syrie est une proie sur laquelle s'est abattu le vautour ; c'est quelque chose qui peut produire de l'argent, et que Méhémet-Ali tourne et retourne, tourmente et déchire pour en tirer tout le profit imaginable. Et cela se passe à une époque où de toutes les bouches de l'Europe s'échappent les grands mots d'humanité et de civilisation ! Et ce pays ainsi dévoré, c'est le berceau des croyances qui ont régénéré le monde, c'est la Syrie où la bravoure de nos pères a laissé des traces immortelles !



LETTRE XXXII.

Mademoiselle Malagamba. — La tribu de Zabulon. — Souvenirs de l'Évangile à Nazareth. — Louis IX à Nazareth. — Histoire d'une jeune fille chrétienne de Nazareth et d'un bédouin du désert.

A MON FRÈRE.

Nazareth, 1 *décembre* 1837.

Nous sommes venus de Saint-Jean-d'Acre à Kaïpha en côtoyant le rivage de ce golfe où mouillèrent, à différentes époques, des navires de guerre appartenant à toutes les nations du monde. Ce fut à Kaïpha, dans ce cloaque dégoûtant, que M. de Lamartine vit mademoiselle Malagamba. Parmi toutes les œuvres de notre grand poëte, nous ne connaissons rien de plus délicieux, de plus frais que son portrait de mademoiselle Malagamba dans son livre sur l'Orient. Je ne crois pas qu'il soit possible de

pousser plus loin le charme de la description; il y a dans ces quatre pages une richesse de style, une variété de tons et de couleurs qui enchantent l'imagination. Mademoiselle Malagamba, telle que l'auteur des *Méditations* la représente, assise sur un tapis, les jambes repliées sous elle, le coude appuyé sur les genoux de sa mère, est une céleste apparition qui laisse bien loin derrière elle les plus charmantes créations des poëtes et des conteurs du pays de Damas, de Bagdad et d'Ispahan. Jamais Péri plus riante, plus gracieuse, n'a traversé les rêves du pasteur arabe; jamais le prophète lui-même n'a entrevu dans son paradis une houri plus belle! enfin le poëte voyait, en mademoiselle Malagamba, l'Orient tel qu'il l'avait rêvé dans ses jeunes années!

Des voyageurs européens, venus en Syrie après M. de Lamartine, ont voulu voir cette brillante perle cachée au désert; ils ont pu arrêter sur elle leurs regards, et, faut-il le dire? ces voyageurs ont trouvé qu'il y avait loin, bien loin, de Mademoiselle Malagamba à l'image dessinée par le chantre d'Elvire!... Mademoiselle Malagamba, ayant su qu'elle était devenue un objet de curiosité pour les étrangers d'Occident, n'a plus voulu voir per-

sonne ; elle veut maintenant que chacun garde ses illusions. Il faut dire aussi que, sous le ciel brûlant de l'Asie, la fraîcheur des femmes passe vite, et qu'une jeune fille qu'on a vue à l'âge de quinze ans peut être changée, très-changée deux ans après. Quoi qu'il en soit, mademoiselle Malagamba aura toujours été l'occasion d'un tableau digne du pinceau des plus grands maîtres.

Lorsque Jacob voulut réunir autour de son lit de mort ses douze enfants pour les bénir et pour leur annoncer ce qui arriverait à chacun d'eux dans les derniers temps, il dit à Zabulon, son sixième fils, qu'il *habiterait sur le rivage de la mer, et près du port des navires, et qu'il s'étendrait jusqu'à Sidon* [1]. Après la sortie de l'Égypte, Moïse, faisant le dénombrement des enfants d'Israël, trouva que les familles de la race de Zabulon s'élevaient au nombre de soixante mille cinq cents [2]; puis, du haut des sommets du Nébo, en présence de la terre de Chanaan qu'il ne devait point fouler, le grand législateur dit : *Les enfants de Zabulon appelleront les peuples sur la montagne de Sion, où ils immoleront des victimes de justice; ils suceront*

[1] Genèse, ch. XLIX, v. 13.

[2] Nombres, ch. XXVI, v. 27.

comme le lait les trésors cachés sous le sable[1]. Le pays échu en partage aux familles du fils de Lia, fille de Laban, avait donc pour limites au sud-est, le Thabor; au nord-est, le lac de Tibériade; à l'ouest, le rivage de la mer de Phénicie. Ainsi, en sortant de Kaïpha pour aller à Nazareth, nous entrâmes dans cette plaine de Zabulon où jadis les enfants de Jacob plantèrent leurs tentes, où paissaient leurs nombreux troupeaux. Je bénis mon destin de voyageur de m'avoir fait arriver dans le pays des miracles par cette terre de Zabulon où les souvenirs de l'Ancien Testament se mêlent si poétiquement aux souvenirs de l'Évangile. J'ai salué dans le fond de mon âme cette région sacrée où l'imposante majesté de l'histoire environne avec tant de grandeur les mystères augustes de la religion du fils de Marie.

Sept heures de marche conduisent de Kaïpha à Nazareth; on chemine pendant une heure au pied du mont Carmel : des bois d'oliviers, de nopals, les deux bourgs de Bilek-Scheik et de Ya-zour, apparaissent à droite, au penchant de la montagne d'Élie; à gauche se déploie la plaine d'Acre, parsemée de bouquets de palmiers et de

[1] Deutéronome, ch. XXXIII, v. 19.

villages en ruine; on gravit ensuite une montagne basse et couverte de chênes nains; puis la vallée de Zabulon, proprement dite, se montre à vos yeux. Cette vallée, grande et fertile, est livrée à un triste abandon : les incessantes levées d'hommes pour grossir l'armée égyptienne ont dépeuplé le pays. Une heure de chemin suffit pour traverser la vallée de Zabulon. De là jusqu'à Nazareth, le pays devient montagneux, légèrement boisé et presque toujours aride. Deux heures avant d'arriver dans la cité de Marie et de Joseph, on laisse à droite, sur un mamelon isolé, le village de Melloul; une heure plus loin, celui d'Haïroun, situé au fond d'une gorge d'un aspect riant et sauvage.

M. Gillot de Khérardène, qui a publié dans la *Correspondance d'Orient* un travail si intéressant sur la Galilée et la Samarie, a fait une description complète et exacte de Nazareth et des lieux saints de cette ville. Je ne dirai donc rien là-dessus : toutes les indications que je pourrais vous marquer, vous les trouverez dans le cinquième volume de la *Correspondance d'Orient*. Il est cepenpendant un lieu à Nazareth dont je voudrais vous parler : c'est la grotte de l'Annonciation, où s'élevait la petite maison de Marie, *avant qu'elle fût*

miraculeusement transportée par les anges sur les bords de la mer Adriatique. La grotte de l'Annonciation est, de tous les lieux saints de Nazareth, celui qui m'a le plus délicieusement ému; cette grotte, enfermée dans la jolie église de Sainte-Marie, bâtie par la mère de Constantin, premier empereur chrétien, se trouve derrière le maître-autel; elle a vingt pieds de longueur, dix pieds de largeur et sept pieds de hauteur; on y descend par quelques marches de marbre blanc. L'endroit où la vierge était assise quand l'envoyé du seigneur lui apparut, est marqué par une colonne de granit; à deux pieds de distance est une autre colonne qui indique la place où s'arrêta le messager. Un petit autel, entouré de dix lampes d'argent qui brûlent sans cesse, s'élève contre le mur. Au-dessus de l'autel est un tableau fort médiocre représentant l'Annonciation; sur un morceau de marbre blanc qu'on voit au bas de l'autel, nous lisons ces mots.

Verbum caro hic factum est.

La *Salutation angélique* est, après l'*Oraison du Seigneur*, la première prière qui s'exhale des lèvres de l'enfant élevé dans la religion de Jésus-Christ. Devenu homme, le chrétien ne peut ou-

blier cette prière, car il se souvient que sa mère la murmurait à son oreille quand elle le pressait sur son cœur, quand elle le nourrissait avec amour ! Il aime à reporter sa pensée vers ses premiers ans, comme pour chercher les seules sensations vraiment pures et saintes qu'il lui soit donné d'éprouver dans ce monde de misère et de corruption! Quelle doit être donc la joie du chrétien qui, né sous des cieux lointains, peut s'agenouiller dans l'antique demeure de Marie, et redire la *Salutation angélique* à l'endroit où s'est accompli le miracle de notre rédemption ! Les tendres caresses de ma mère, le chant des oiseaux du rivage paternel, le parfum des fleurs de nos jardins, les nuages d'encens qui s'élevaient de l'encensoir que, dans mon enfance, j'avais balancé devant l'autel de l'église de mon village, les félicités sans mélange du matin de ma vie, toutes les suaves réminiscences du jeune âge m'arrivaient en foule dans la grotte de l'Annonciation quand je répétais les paroles suivantes :

« L'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une » ville de Galilée, appelée Nazareth, à une vierge » qu'un homme de la maison de David, nommé » Joseph, avait épousée, et cette vierge s'appelait » Marie. L'ange étant entré où elle était, lui dit :

« Je vous salue, Marie pleine de grâce! le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes! » Marie fut troublée en entendant ces paroles ; elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation ; et l'ange lui dit : « Ne craignez point, Marie ; car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voilà que vous concevrez en votre sein, et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, il s'appellera le fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera éternellement dans la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Alors Marie dit à l'ange : « Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » L'ange lui répondit : « Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le fils de Dieu. » Alors Marie dit : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole. » Et l'ange s'éloigna [1]. »

J'aime Nazareth ; j'aime son vallon, ses collines où croissent l'olivier, le figuier et le nopal.

[1] Luc, ch. I.

Combien sont douces et profondes les impressions que ces lieux font naître au cœur du voyageur chrétien ! Qu'ils sont beaux et touchants les souvenirs que ces lieux rappellent ! Jésus naquit à Béthléem, ville de la tribu de Juda ; mais ce fut à Nazareth, ville de la tribu de Zabulon, dans la chaumière d'un pauvre charpentier, que vivait cet enfant *pur comme la rosée de l'aurore !* cet enfant qui devait porter sur son ÉPAULE la marque de sa principauté ; cet enfant qui devait être appelé admirable, conseiller, Dieu fort, prince de la paix ; cet enfant qui devait s'asseoir sur le trône de David, posséder son royaume, l'affermir, le fortifier dans la justice et dans l'équité jusqu'à la fin des temps[1] !... Cette *grande lumière*, que l'œil du prophète voyait dans l'horizon de l'avenir, est bien réellement sortie de Nazareth ! L'intelligence est troublée dans la contemplation de tant de merveilles ! Elle est sortie de là, cette *grande lumière*, et s'est répandue partout où l'homme respire ! Ses reflets ont éclairé les peuples, comme l'avait prédit l'écrivain inspiré, et les ont tirés de la mer d'erreur où ils étaient ensevelis depuis quatre mille ans.

[1] Isaïe, ch. IX.

Nous pouvons suivre la vie mortelle du Sauveur depuis sa naissance jusqu'à sa douzième année, alors qu'il quitte la maison de Jéhova à Jérusalem pour revenir à Nazareth avec ses parents. Mais à partir de cette époque jusqu'au jour où le fils de Zacharie fait couler sur le front de l'Homme-Dieu les eaux du Jourdain, Jésus se dérobe à notre vive et pieuse curiosité : c'est alors que pendant dix-huit ans le fils de Marie devient véritablement un Dieu caché. Saint Luc se borne à dire que Jésus était soumis à ses parents, qu'il croissait en grâce, en sagesse, en âge devant Dieu et devant les hommes. *Il s'élevait devant le Seigneur comme un faible arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre sèche*[1].

Les traditions saintes nous apprennent que le Messie travaillait avec son père Joseph, dont le métier était de faire des charrues, de tailler les arbres, de bâtir des maisons. Saint Justin, martyr, écrivain du deuxième siècle, dit que Jésus faisait des charrues et d'autres ouvrages en bois. Joseph, cet homme juste, issu de la race de David, et choisi pour être le protecteur, le gardien de la vierge qui devait donner au monde

[1] Isaïe, ch. LIII, v. 2.

le Messie, reconnaissait sans doute, comme l'a dit Origène, la grandeur de cet enfant qui lui était si soumis : aussi le traitait-il avec une autorité mêlée de respect. Lesapôtres, qui avaient vécu avec le Christ pendant trois ans, qui ne l'avaient jamais quitté, qui avaient été témoins de ses merveilles ; les apôtres, dis-je, pouvaient-ils ignorer comment Jésus avait vécu durant les dix-huit années qu'il passa dans la retraite ? Mathieu, Marc, Luc et Jean, ces quatre historiens sacrés, l'ignoraient-ils aussi? Nous pouvons en douter.

Qu'il serait intéressant pour nous de pouvoir suivre le Christ dans les diverses époques d'une vie mêlée d'aussi mémorables choses! Mais le Christ a voulu que nous ne sussions rien de particulier sur ce temps de sa vie mortelle. On se transporte avec bonheur toutefois à ces anciens jours où Jésus, Marie et Joseph vivaient pauvres, ignorés dans cette petite ville de Nazareth. Oh! c'était bien là la sainte famille! Pendant les années d'une vie cachée en un coin de la Galilée, il y eut sans doute, vous l'avez dit, entre la Vierge et son Fils des entretiens auxquels l'oreille humaine n'était point admise, et qui n'étaient entendus que des anges, invisibles gardiens de la demeure de

Joseph. Qui nous apprendra ce qui se passait entre Marie et Jésus quand s'écoulaient à Nazareth les jours d'une obscure jeunesse qui devait aboutir au Calvaire et au mont des Olives, à l'ignominie de la Passion et à l'empire de la terre et du ciel ? Les paroles, adressées par Jésus à sa mère aux noces de Cana, ont fait croire que le Sauveur n'avait pas mis Marie, pendant les années qui précédèrent son ministère public, dans la complète initiation de la sublime doctrine qu'il apportait aux hommes : *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue* [1]. Mais cette dureté apparente que Jésus semble témoigner ici à sa mère était, après tout, dans les mœurs des premiers peuples de la Grèce et de l'Asie. Ainsi le fils d'Ulysse parle à Pénélope en présence des Grecs qui écoutent les chants du poëte Rhémius : *Retournez dans votre appartement, et ne pensez qu'à vos occupations ordinaires. Reprenez vos toiles, vos fuseaux, vos laines. Ayez l'œil sur vos femmes, et ordonnez-leur de presser les ouvrages que vous leur avez distribués. Le silence est le partage des femmes ; il n'appartient qu'aux hommes de parler dans les assemblées : ce soin-là me regarde ici* [2].

[1] Jean, ch. II, v. 4.

[2] *Odyssée*, liv. I.

Il n'appartient pas à l'intelligence humaine de pénétrer au fond des choses du ciel ; il ne lui appartient pas de comprendre les décrets de la Providence. Mais peut-on supposer néanmoins que Marie fût dans l'ignorance de la grande destinée de son fils ? Ne savait-elle pas que ce Jésus, dont elle avait reçu le premier sourire, le premier regard, était le Messie que les hommes attendaient depuis quarante siècles? Ne l'avait-elle pas mis au monde? et ne savait-elle pas par quel miracle? Oh! le temps des prédications de Jésus dut être surtout pour Marie un temps mêlé de joies divines et de pressentiments bien funestes! La fille de Joachim, dans sa candide humilité, qu'on peut appeler chrétienne, était la femme la plus supérieure de son temps ; son intelligence l'élevait aux méditations les plus sublimes. Les Écritures lui étaient parfaitement familières ; ne devait-elle donc pas songer souvent aux divers passages des prophètes annonçant que le Christ serait conspué, battu et mis à mort! Que de souffrances, que d'angoisses pour le cœur de Marie! *Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi?* Oui, ces paroles furent peut-être dures et pénibles au cœur de Marie. Mais voyez comme Jésus l'aimait! Près

de mourir, le Sauveur, dans une dernière pensée d'amour pour sa mère, laissa tomber du haut de la croix quelques simples paroles où il confiait Marie à son disciple de prédilection : « Femme, voilà votre fils, » dit Jésus à la Vierge; « Voilà votre mère, » dit Jésus à l'apôtre bien-aimé.

La vieille France, la France du moyen âge, a laissé partout des traces sur les chemins de la Palestine. Lorsque dans le pays de Phénicie, Louis IX s'occupait à rebâtir des villes, à briser les fers des captifs qui restaient encore en Égypte, à dompter les infidèles, à adoucir le sort des chrétiens de Syrie que la guerre avait ruinés, lorsqu'il recevait les ambassadeurs du Vieux de la Montagne et les ambassadeurs des sultans de l'Asie, on vit des seigneurs et des barons français qui avaient été les modèles du courage, donner l'exemple de la dévotion et de la piété. « On voyait des chevaliers, a dit M. Michaud, déposant les armes et reprenant la panetière et le bourdon du pèlerin, se rendre dans les lieux consacrés par les miracles et la présence de Jésus-Christ et des saints personnages dont la religion conservait la mémoire. » Louis IX visita plusieurs fois la montagne du Thabor ou de *La Transfigu-*

ration, le village de Cana et les rivages de la mer de Galilée. Au mois de mars de l'année 1252, la veille de la fête de l'Annonciation, le pieux monarque, revêtu d'un cilice, accompagné de quelques chevaliers, du légat, et de Geoffroi de Beaulieu, son confesseur, fit le pèlerinage d'Acre à Nazareth. « Lorsque le roi aperçut de loin les » lieux saints, dit Geoffroi de Beaulieu, il des» cendit de cheval; après avoir fléchi le genou, » il s'avança à pied vers la cité sacrée. Louis IX » jeûna ce jour-là au pain et à l'eau, quoiqu'il » eût fait une marche fatigante. Il reçut, dans la » grotte de l'Annonciation, la communion des » mains du légat. Ceux qui étaient avec le roi, » ajoute le chroniqueur, peuvent dire avec quelle » solennité les vêpres, les matines, la messe, fu» rent chantées. Depuis que le fils de Dieu s'était » incarné, jamais Nazareth n'avait vu une telle » dévotion! [1] »

L'ombre de Louis IX est belle et glorieuse parmi toutes ces grandes et saintes ombres errantes sous l'antique voûte de l'église de l'Annonciation! Gloire, gloire à toujours au génie de la France qui a porté la vertu d'un de ses plus

[1] *Bibliothèque des Croisades*, première partie.

grands rois au pays le plus vénéré de la terre, au pays où se sont passées les plus merveilleuses choses qui aient jamais remué les sociétés humaines !



SUITE

DE LA LETTRE XXXII.

On m'a raconté à Nazareth une mélancolique histoire d'une jeune fille chrétienne de cette ville et d'un bédouin du désert, que je veux rapporter ici; vous diriez un roman inventé par l'imagination d'un poëte d'Arabie.

Trois ans après la victoire du Thabor, remportée par l'armée de Napoléon sur les musulmans, vivait à Nazareth un chrétien appelé Youssouf (Joseph). Il avait épousé une Cananéenne nommée Martha; Dieu bénit leur union. Deux ans après leur mariage, ils eurent une fille à laquelle ils donnèrent le nom de la reine des anges, Maria, ce nom qui en langue syriaque veut dire *dame*,

maîtresse, souveraine; en hébreu, *étoile de la mer.*

Le supérieur du couvent latin à Nazareth, P. Antonio, homme pieux et d'une grande sagesse, avait fait faire la première communion à Maria. Il fut frappé de l'intelligence de la petite fille en lui enseignant le catéchisme, et demanda à Youssouf, à Martha, s'ils voulaient qu'il lui apprît à lire et à écrire; cette offre fut acceptée avec reconnaissance. Mais comment exprimer la joie de la jeune Maria lorsqu'on l'informa de cette bonne nouvelle? quel bonheur pour elle de savoir lire dans l'Évangile, ce livre divin où les prêtres de l'église de Sainte-Marie puisaient toutes les belles choses qu'ils disaient aux fidèles le dimanche? En moins de huit mois, Maria sait lire l'arabe, l'italien, l'espagnol, et écrivait parfaitement dans ces trois langues. P. Antonio lui avait appris en même temps un peu d'histoire et de géographie. A mesure que la petite Maria avançait dans ses études, des mondes nouveaux semblaient s'ouvrir devant elle; son intelligence grandissait à chaque soleil. Maria tenait de la nature les plus heureux dons de l'esprit : l'étude avait réveillé le génie qui sommeillait dans cette âme d'enfant. Parvenue à sa quinzième année, la fille de Youssouf fut une personne remarquable

par l'éclat de son esprit et la solidité de son instruction.

La beauté antique que le ciseau de l'artiste a conservée à l'admiration des peuples n'était pas plus parfaite que la beauté de Maria : rien de plus ravissant que sa taille souple, élancée, que ses cheveux d'ébène *semblables aux jeunes rameaux des palmiers*, ses dents qui brillaient comme deux rangs de perles *entre deux bandelettes d'écarlate ;* sa figure ovale et son teint légèrement doré, *comme celui de la Sulamite par le soleil de sa patrie, avaient les riches nuances des épis mûrs*. Elle portait le même costume que Marie, la vierge sainte, car en Orient, vous le savez, rien ne change ; le costume des femmes de Nazareth est toujours cette longue robe bleue fermée devant la poitrine et serrée d'une ceinture en laine blanche ; un voile violet est jeté sur leur tête, elles en ramènent un des bouts vers le visage quand elles ne veulent pas être vues. Maria était bonne, compatissante, modeste et simple ; on était saisi d'admiration en la voyant ; elle seule ignorait qu'elle était belle. Tous les Nazaréens, chrétiens et musulmans, aimaient Maria. Youssouf et Martha remerciaient la Providence de leur avoir donné un pareil trésor ; leurs vœux les plus ardents mon-

taient sans cesse au ciel pour le bonheur de cette enfant de leur amour.

Maria s'était plu à rassembler autour d'elle, dans la maison de son père, les petites filles de Nazareth, à qui elle enseignait le catéchisme comme P. Antonio l'avait jadis enseigné à elle-même; elle remplissait cette tâche avec beaucoup de zèle et d'ardeur; des instructions religieuses qu'elle trouvait dans son esprit, dans son cœur, et qui arrivaient tout naturellement sur ses lèvres, étaient adressées à ses jeunes amies; leurs âmes naissantes s'ouvraient à la lumière, à l'amour de Dieu. Maria paraissait parmi ses compagnes comme *le cèdre au milieu des autres arbres*. L'éducation des filles de Nazareth, la broderie, l'étude des Écritures et le soin de l'église de Sainte-Marie, remplissaient ses jours. L'entretien de la chapelle de la Vierge, dans la grotte de l'Annonciation, lui était principalement réservé; le lieu où l'ange du Seigneur apparut à la fille de Joachim pour lui annoncer qu'elle mettrait au monde le rédempteur des nations, n'avait jamais été mieux paré, tenu avec une plus remarquable propreté. Maria avait brodé un voile blanc qu'on voit encore autour de l'image de la mère de Dieu, placée sur

l'autel. Les vases de cristal posés sur le sanctuaire étaient toujours remplis de fleurs, de plantes odoriférantes cueillies par ses mains au penchant des collines de Nazareth. Lorsqu'à la lueur des lampes du saint lieu, Maria entonnait au milieu de ses compagnes les litanies de la Vierge, les assistants ravis de sa belle voix et de sa grande beauté étaient parfois tentés d'appliquer à la fille de Youssouf ces poétiques paroles : *Etoile du matin, rose mystique, miroir de justice, temple de sagesse, priez, priez pour nous !*

Sans vouloir établir la moindre comparaison entre une pauvre fille, une simple mortelle et Celle qui mît son pied sur la tête du serpent et réhabilita une race déchue; Celle dont le trône est au ciel et le nom dans la bouche du plus grand nombre des enfants de la terre; la Vierge puissante que le pauvre invoque de préférence parce qu'elle fut autrefois pauvre aussi; la Vierge, dont la lune est le symbole, parce que, semblable à l'astre aux doux rayons, elle vient consoler, la nuit, l'infortuné qui soupire; sans vouloir faire aucun rapprochement, disons-nons, entre les choses d'ici-bas et les choses d'en haut, Maria, cette admirable et pieuse fille, née comme la reine des cieux dans la vallée de Nazareth, et,

comme elle, passant ses jours à l'ombre sacrée des autels, ne devait-elle pas rappeler à chaque instant la sainte fille d'Anne? Les goûts, les occupations, les habitudes de la fille d'Youssouf ne pouvaient ils pas ressembler aux goût, aux occupations, aux habitudes auxquelles se livrait la bienheureuse Marie avant que son divin fils ne l'eût révélée aux enfants des hommes? la pauvre Nazaréenne dont nous racontons l'histoire n'était-elle pas ravissante de grâce et de beauté comme cette Marie *qui était belle à éblouir*, et que saint Denis l'Aréopagiste *eût adorée comme une déesse, s'il n'avait pas su qu'il n'y a qu'un seul Dieu?*

Seize fois, les blés avaient jauni sur les monts et dans les plaines de Galilée, depuis le jour de la naissance de Maria. La peste, ce fleau terrible qui creuse tant de sépulcres dans les cités asiatiques, éclata à Nazareth, et la mère de Maria fut une des victimes emportées par le démon destructeur. Cette mort laissa dans la cœur de Maria un grand chagrin, car, après Dieu et la Vierge, sa mère était l'être qu'elle chérissait le plus au monde. La religion seule put la consoler en lui montrant les espérances d'une vie meilleure.

Six mois s'étaient écoulés depuis ce malheur. C'était trois jours après la Toussaint, cette lu-

gubre solennité qui rappelle tant et de si douloureux souvenirs dans l'âme de ceux qui ont à regretter des êtres aimés ; le ciel bleu et limpide de l'Asie avait fait place à un ciel gris, plombé, un ciel tel qu'on en voit dans les régions septentrionales de la France vers le déclin de l'automne ; d'épais nuages, se balançant sur les collines de Nazareth, rétrécissaient l'horizon, et le soleil, voilé de nuages, ne laissait pas même deviner sa présence ; le figuier, le peuplier, avec leurs feuilles mortes qui tombaient une à une, et le pâle olivier, apparaissaient sous des teintes plus mélancoliques et plus tristes. La douleur qu'avait éprouvée Maria en voyant mourir sa mère se renouvela dans ces jours de deuil universel. Maria alla prier sur le tombeau de sa mère, dans le cimetière de Nazareth, situé non loin de la ville. Elle était toute seule dans le Champ-des-Morts : tout autour d'elle était calme et silencieux.

Mais quel est cet homme qui s'avance en conduisant par la bride un superbe cheval noir? Il tourne à chaque instant la tête comme s'il avait peur d'être aperçu ou suivi. Cet homme a vingt-cinq ans à peine, et sa taille est un peu au-dessus de la moyenne ; il porte le costume des Anézés ; à sa ceinture de cuir brillent un sékin (couteau

recourbé) et deux pistolets ornés d'or et de pierreries; sa figure longue, maigre et basanée, est noble et belle, mais ses traits offrent les traces d'une passion violente. Le voilà dans l'enceinte du Champ-des-Morts. Au bruit des pas du cheval, Maria lève la tête, pousse un cri; elle veut prendre la fuite; mais l'homme quitte la bride de son coursier et fond sur la jeune fille comme l'aigle de la montagne sur la faible colombe; il lui met un mouchoir dans la bouche pour l'empêcher d'appeler au secours, la prend dans ses bras, la dépose sur son cheval sur lequel il monte à son tour, et part comme l'éclair du côté de Tibériade, à l'orient de Nazareth ; il franchit les monts escarpés, les vallons, les ravins, les plaines; il ne s'arrête, après avoir fait quinze lieues de chemin, que sur le rivage septentrional de la mer de Galilée, au milieu des ruines désolées de l'antique Capharnaüm, cette ville impénitente qui ne voulut pas croire aux miracles du Christ, mais qui *sera traitée au jour du jugement plus rigoureusement que Sodome.*

Le jour avait fui, les nuages grisâtres s'étaient dissipés, le ciel était redevenu splendide, et la lune, blanche et belle, se réflétait en mille sillons de lumières dans cette mer de Tibériade où jadis

le Fils de l'homme, *à la quatrième veille d'une nuit, apparut comme un fantôme* aux pêcheurs de Bethzaïde.

Que se passait-il dans l'esprit de Maria lorsqu'elle se vit seule, la nuit, en face de cet homme qui venait de l'arracher à sa terre natale, à son père, à son église de Sainte-Marie, aux compagnes de son âge?

« Qui es-tu? s'écria-t-elle avec désespoir en arrêtant sur cet homme un regard éperdu. Qui es-tu? que veux-tu? pourquoi m'as-tu prise sur le tombeau de ma mère? »

Et Maria, couvrant sa figure de ses deux mains, fondait en larmes!

« Sèche tes pleurs, répondit doucement l'inconnu; sèche tes pleurs, ô lumière de mes yeux! Sois sans effroi, le lion des combats te protége! Sois sans crainte, ne redoute aucun péril! Au jour du danger les guerriers se prosternent devant moi et les lâches pâlissent! O toi! mon unique bien, mon unique espoir, je te défendrai, je te couvrirai de ma lance qui frappe les plus superbes têtes! Tu verrais tomber tout homme qui oserait nous attaquer! Quel est celui qui te ferait prisonnière? Qui aurait le courage de lever la main sur toi? Ma lance boit le sang, et mes ennemis rou-

lent dans la poussière ! Tu es inaccessible ; car moi, moi, Médher, fils du vénérable scheik Rébéah de la tribu d'Abad, moi, je suis là pour te garder ! Je t'aime de l'amour d'un noble guerrier ; tu es la maîtresse de mon cœur. Je sais qui tu es ; je te connais depuis longtemps ; ton nom est Maria. Je t'ai vue pour la première fois, il y a deux cents soleils, à la fontaine de la *Madona*, qui se trouve à une courte distance à l'orient de Nazareth. Tu me donnas à boire ; je contemplais ton visage, et l'amour, un amour ardent, entra dans mon âme ! Dès ce jour il n'y eut plus pour moi de repos ; je te voyais dans mes rêves brûlants ; je te voyais au milieu des vastes plaines pendant les journées dévorantes de l'été quand, monté sur ma cavale, je les traversais avec la rapidité du vent ! Les filles de nos tribus ont passé devant moi comme des êtres indifférents ; je ne pensais qu'à toi, je ne voulais que toi, ô ma blanche colombe ! Tu peux me faire un paradis de la terre ; tu es ma houri ! Combien de fois j'ai traversé les montagnes qui séparent mon pays du tien pour aller te voir dans ta ville de Nazareth ! Tu es chrétienne, et je suis musulman ; je ne pouvais donc demander ta main à ton père et lui offrir tous mes chameaux, et cependant il fallait

ou t'avoir ou mourir ! Tu es là maintenant auprès de moi, ô ma péri ! Me pardonneras-tu le chagrin que je t'ai fait ? Ma tribu n'est éloignée d'ici que de quelques lieues : demain tu seras dans la tente de ma mère et de mes deux sœurs. »

Pendant ce discours, Maria avait parfois levé les yeux sur la noble tête de Médher éclairée par les rayons de la lune. Elle avait été saisie d'une indéfinissable surprise en entendant ces douces paroles, en voyant le sourire caressant de cet homme qui l'avait si cruellement ravie à ses plus chères affections. Médher était agenouillé devant Maria : tremblante, étonnée, elle inspirait un saint respect à l'Arabe du désert. Médher, qui l'avait serrée dans ses bras en l'emportant sur son coursier, n'aurait pas osé mettre sa main dans les siennes alors qu'il était là seul avec elle, la nuit, sur une plage solitaire. C'est que Médher, ce sauvage enfant des solitudes, était pénétré du véritable amour !

Craignant d'être poursuivi par quelqu'un de Nazareth qui eût pu le voir lorsqu'il s'en allait avec Maria, le bédouin n'attendit pas le lever du soleil pour se remettre en marche. Il se dépouilla de son abah (manteau), le mit sur les épaules de sa chère compagne, et tous deux, montés sur le

coursier, eurent bientôt traversé le Jourdain. « Fais tourner ton coursier, redisait Maria à son ravisseur, rends-moi à mon père ; » et les paroles de la jeune fille se perdaient dans l'espace. Ils trouvèrent la tribu d'Abad campée dans un large vallon situé vers les confins de la Syrie, à quelques lieues au sud de Damas. Le père de Médher, sa mère, qui se nommait Rama, et ses deux sœurs, dont les noms nous sont inconnus, accueillirent la pauvre Maria avec une infinie bonté; ils lui prodiguèrent les soins les plus tendres. Rama surtout, qui avait pour son fils une affection profonde, et qui seule de la famille avait reçu la confidence de son amour, aima tout d'abord celle-ci comme sa troisième fille; elle ne savait l'appeler que de ce nom.

Pendant une longue veillée de novembre, sous la tente de Rébéah, en présence de sa mère, de ses sœurs et de Maria, Médher laissa tomber de ses lèvres le mot de mariage avec la fille de Youssouf.

« Jamais, dit Maria d'une voix ferme et assurée, non jamais je ne serai l'épouse d'un musulman! Je suis faible, je suis seule de ma nation au milieu de vous tous, mais je serais terrible et capable de me donner la mort si on voulait me

forcer à une union pareille ! Fais-toi chrétien, ô Médher ! fais-toi chrétien ! Viens recevoir sur ton front, dans l'église de Sainte-Marie, les eaux du baptême régénérateur, et je serai alors la compagne de tes jours.

— Calme tes craintes, ma fille, lui répondit Rama en l'embrassant, calme tes craintes ; une union entre toi et Médher ne pourrait s'accomplir que si ton père voulait recevoir ta dot des mains de mon fils ; car, chez les Arabes de nos tribus, la honte s'attacherait sur une femme qui se serait mariée sans que son époux eût donné à son père le nombre de chameaux convenu. Ce ne serait pas sur ton front, pauvre exilée, que la famille de Rébéah jetterait une tache d'infamie ! La famille de Rébéah aimerait mieux boire la coupe de la mort que celle du déshonneur et de la lâcheté ! »

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Maria dans la demeure de Rébéah, lorsque la tribu leva le camp ; elle alla dresser ses tentes sur le versant oriental des monts d'Arabie, à dix lieues de la rive gauche du Jourdain : ils se trouvaient dans l'antique pays des Moabites, patrie de Ruth, cette gracieuse figure de femme qui apparaît dans la Bible avec toute la belle et

naïve simplicité des temps primitifs. Maria, dont la vie s'était passée à étudier les saintes Écritures, et qui savait toutes les belles choses que renferme ce livre, sentit une sorte de joie à travers toutes ses pensées amères, en se voyant dans la contrée où Ruth avait reçu le jour. Mais la fille de Youssouf, la chrétienne de Nazareth, malgré un vague sentiment de tendresse qu'elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour Médher, ne pouvait pas dire à Rama, comme autrefois la Moabite à Noémi : *En quelque lieu que vous alliez, j'irai avec vous ; et partout où vous demeurerez, j'y demeurerai aussi ; votre peuple sera mon peuple et votre Dieu mon Dieu ; la terre où vous mourrez me verra mourir, et je serai ensevelie où vous le serez.*

Un mois après l'enlèvement de Maria, les guerriers de la tribu de Maher prirent à la tribu d'Abad, après un combat d'où ils sortirent vainqueurs, quatre cents chameaux et cinquante chevaux. Parmi ces quatre cents chameaux, deux cents appartenaient à Rébéah, et parmi les cinquante chevaux, quinze lui appartenaient aussi. La tribu d'Abad se sentant trop faible pour attaquer en plein soleil la tribu ennemie, employa la ruse pour essayer de reprendre les richesses qu'elle avait perdues. Trente jours après ce com-

bat, lorsque tout dans les deux tribus paraissait tranquille, Médher, à la tête de quarante hommes de son camp, pénétra, pendant une nuit noire, dans la tribu de Maher. Il plaça ses compagnons, comme l'aurait fait un chef de haramis ou voleurs nocturnes, dont nous avons eu occasion de parler dans une lettre de ce volume. Quinze bédouins, armés de lances et de massues, étaient debout devant la porte des principales tentes; ils étaient prêts à frapper ceux qui en sortiraient. Médher s'était reservé le poste le plus périlleux, la tente du cheik. Cinq bédouins devaient prendre la fuite pour attirer les siens à eux; les vingt autres étaient destinés à couper les cordes qui attachaient les chameaux et les chevaux à des pieux plantés en terre. Un profond silence régnait dans la tribu; on aurait entendu le vol d'un oiseau. Un seul homme, qui depuis longtemps ne connaissait que les tourments et les larmes, ne dormait pas dans la tribu : c'était Youssouf, le père de Maria, qui cherchait sa fille depuis trois mois! Un Nazaréen lui avait dit qu'un bédouin avait enlevé Maria, et qu'il avait fui vers les régions d'au delà le Jourdain. La tente où Youssouf était couché était placée en face de celle du cheik. Il entend un

léger bruit; il regarde, et aperçoit un homme debout devant la porte de la demeure du chef de Maher. Il le prend pour un harami, et réveille doucement trois Arabes couchés à côté de lui. Youssouf, les trois bédouins, armés de lances, se traînent silencieusement à plat ventre vers la tente du cheik, et arrivent enfin; l'un des trois Arabes enfonce le fer aigu de sa lance dans les reins de Médher, qui tombe baigné dans son sang.

« Au nom d'Allah et de son prophète, dit-il d'une voix presque éteinte, jurez-moi, vous qui venez de me frapper à mort, jurez-moi d'aller demain dans la tribu d'Abad, campée en ce moment dans Vadi-el-Moië (vallon de l'Eau); vous trouverez sous la tente de Rébéah, mon père, une fille de Nazareth que j'avais enlevée; vous la prendrez sous votre protection et la conduirez dans le vallon de sa naissance. Prenez ce sceau, vous le donnerez à mon père, qui vous livrera alors l'ange de ma vie!

— Tu seras obéi, » répondirent les Arabes.

Youssouf poussa un cri épouvantable. « C'est donc toi, homme de l'enfer, dit-il à Médher en se penchant vers lui, c'est donc toi qui m'avais volé ma fille! que ton âme soit entre les

griffes de Satan! que ton père soit maudit et ta mère abandonnée!!!

Médher n'entendit pas ces terribles paroles : il était déjà mort.

Les bédouins de la tribu d'Abad ne firent aucun butin ; les uns s'enfuirent, d'autres furent faits prisonniers.

Le lendemain, après qu'on eut enseveli le corps de Médher, Youssouf, deux bédouins de la tribu de Maher et un Arabe de la tribu d'Abad qui devait leur servir de guide, se mirent en marche vers le Vallon de l'Eau; ils s'arrêtèrent à un quart d'heure de distance de Vadi-el-Moië. Les trois Arabes, munis du signe de paix que leur avait donné Médher, allèrent seuls dans la tente de Rébéah. Youssouf les attendit : sa présence au milieu du camp aurait peut-être révélé ce qui devait rester dans le mystère.

Rébéah était seul dans sa demeure; il accueillit les bédouins avec bonté. Quand ils eurent rompu le pain de l'hospitalité et fumé le chibouk, il leur dit :

« L'expression de la tristesse est sur vos fronts, ô Arabes! quelle nouvelles m'apportez-vous?

—Nous sommes deux enfants de la noble tribu

de Maher, ennemie de ta tribu. Il était dit que nous serions choisis pour être les messagers du malheur! Couvre ta tête blanche de la poussière du deuil, ô vieillard! ton fils Médher est mort sous le fer d'un de nos frères! La fille chrétienne qui vit sous la tente de tes femmes doit être rendue à son père : c'est le dernier vœu de ton fils; voilà le sceau que Médher nous a donné pour toi; as-tu compris? Le père de la chrétienne attend sa fille là-bas derrière cette colline.

— La main d'Allah m'écrase! dit le vieillard d'une voix profondément émue. — Mais, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, c'était écrit!... Allons conduire la Nazaréenne à son père. »

Comment peindre les transports de joie de Youssouf et de Maria quand ils furent dans les bras l'un de l'autre? Maria répondait par des sanglots et par des embrassements convulsifs aux caresses de son père; celui-ci disait :

« J'ai retrouvé ma fille! merci, mon Dieu de me l'avoir rendue! oh! je la garderai bien, maintenant, personne ne me la prendra plus!... »

Les quatre Arabes témoins de cette scène ne pouvaient retenir leurs larmes.

Rébéah leva avec majesté ses tremblantes

mains sur la tête de Maria; il la bénit en pleurant. Puis, il revint tristement dans sa tente. Youssouf et Maria partirent pour Nazareth avec un chameau et des provisions que leur avait donnés le père de Médher.

A la joie la plus vive succéda la douleur la plus profonde. Maria voulut savoir pourquoi Médher l'avait laissée partir sans se présenter à elle. Youssouf ne lui cacha rien. Dès ce moment, l'âme de Maria fut livrée à d'horribles tortures. L'amour qu'elle avait senti pour Médher, cet amour resté jusqu'alors au fond de son cœur, éclata en paroles brûlantes dans le délire de son imagination; Maria parlait de celui qu'elle aimait aux montagnes, aux fleuves, aux arbres, aux fleurs, aux oiseaux qu'elle voyait sur sa route. Mais une affreuse pensée vint tout à coup traverser son esprit comme un fer rouge; c'est que la religion, qui sur la terre ne lui avait pas permis de s'unir à Médher, la séparait encore de lui dans le ciel!... Quelle source d'inexprimables amertumes pour Maria!

Youssouf et sa fille arrivèrent enfin à Nazareth. Maria n'était pas en état de jouir du bonheur de revoir sa patrie. Le bonheur, hélas! avait fui Maria pour ne plus revenir; elle l'avait dit dans

les vers suivants qui ont été conservés à Nazareth comme un trésor précieux :

« Mon âme est triste ! La douleur a tari la source de mes larmes ; je ne puis plus pleurer, et pourtant Médher s'en est allé dans le pays des âmes !......

» Plus de joie pour moi ! le sourire du bonheur ne se montrera plus sur mes lèvres fanées ! je ne chanterai plus ; le bulbul chante-t-il quand le vautour a tué sa compagne !...

» O soleil ! ton éclat m'importune, je ne voudrais voir que des jours sombres et des nuits sans étoiles !...

» Jeté sur une plage inconnue et solitaire, l'homme espère, espère toujours. L'espérance, seul bien des malheureux, reste au fond de son cœur. En quittant la terre, il pense à ceux qu'il aime, et son âme, prenant son vol vers Dieu, dit : Je reverrai au ciel les êtres que je chéris, au ciel on aime encore ! Maria a aimé l'arabe Medher, elle l'a aimé ! Mais, oh ! douleur ! sa religion ne veut pas qu'elle dise : Je reverrai Medher au ciel ; au ciel on aime encore !

» Marie, ô Vierge sainte ! mère d'amour, prenez pitié de ma misère ! ne m'abandonnez pas, consolatrice des affligés ! Portée sur un nuage

d'or, je suis arrivée cette nuit jusqu'au pied de votre trône de lumière. Je vous ai vue, ô reine des anges! je vous ai vue, telle que l'apôtre vous représente, revêtue du soleil, ayant la lune sous vos pieds, et une couronne de douze étoiles sur la tête : mais, hélas! ce n'était qu'un rêve!... »

Maria devenait chaque jour plus faible, plus languissante; ses longs yeux noirs entourés d'un cercle bleuâtre, ses joues pâles, amaigries, exprimaient une douleur habituelle qui minait sourdement sa vie. Qu'était devenue la naïve enfant? la jeune fille éclatante de beauté? L'amour *qui est fort comme la mort* était entré dans son âme, et la souffrance avait flétri la jeune fille; on aurait dit, en la voyant passer, son ombre venant errer dans les lieux où elle avait été heureuse.

Un soir (c'était huit mois après le retour à Nazareth), Youssouf, ne voyant pas venir sa fille à l'heure accoutumée, se dirigea vers le Champ-des-Morts, où Maria allait prier quelquefois. Il la trouva couchée sur le tombeau de sa mère; il l'appela, mais en vain ... Maria avait cessé d'exister comme une de ces petites fleurs bleues que la rosée de la nuit fait éclore sur les monts de Galilée, et qui se fanent et meurent sous les premières ardeurs du soleil du matin!



LETTRE XXXIII [1].

La Galilée ancienne et la Galilée moderne. — Combat d'El-Mahed. — — Cana. — Victoire de Junot et de Kléber contre les musulmans. — Bataille de Tibériade entre Gui de Lusignan et Saladin. — Le sermon sur la montagne; réflexions à ce sujet. — Le lac de Génézareth. — Tibériade. — Le Thabor. — La plaine d'Esdrelon; batailles livrées dans cette plaine. — Naplouse, l'antique Sichem. — Arrivée à Jérusalem.

Jérusalem, 13 *décembre* 1837.

L'historien Josèphe, gouverneur de la basse et haute Galilée, sous le règne de l'empereur Néron, parle avec enthousiasme de la beauté de la terre de Zabulon; les plaines de cette province, les montagnes, les vallons, étaient si bien plantés de vignes, d'oliviers, de figuiers, de palmiers, que leur abondance invitait à la culture les hommes le moins portés aux travaux agricoles. On ne trouvait pas un pouce de terre qui ne fût labouré; les torrents qui descendaient des monts et les sources naturelles de

[1] **Cette lettre est adressée à M. l'abbé Sibour, professeur d'histoire ecclésiastique à la faculté d'Aix.**

la Galilée arrosaient ce vaste jardin, qui faisait songer à la première demeure des ancêtres du genre humain. Les habitants de la haute et basse Galilée étaient braves, actifs, laborieux, instruits de bonne heure dans les sciences et les arts, et dans les exercices de la guerre. Indépendamment d'un grand nombre de villes dont la moindre renfermait quatorze mille habitants, il y avait en Galilée deux cent quatre gros villages [1].

Qu'il y a loin de la prospérité de la Galilée du temps de Josèphe, à la Galilée telle que nous la voyons aujourd'hui! Depuis les longues guerres des Juifs contre les Romains, dont cette contrée fut le principal théâtre; depuis les horribles ravages commis par les croisés et les musulmans du moyen âge, ce pays a cessé d'être florissant et riche. La barbare domination des Turcs, venue après la domination romaine et celle des croisés, a donné le coup de mort à la Galilée. Sur les montagnes où croissaient l'olivier, la vigne, le figuier et le palmier, l'œil ne rencontre plus que des chênes nains, de tristes broussailles, ou la nudité com-

[1] Voir Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. III, chap. 4, et la Vie de l'historien juif.

plète ; dans les vallons et les plaines où jaunissaient les moissons, où mûrissaient les fruits de toute espèce, où paissaient de nombreux troupeaux de vaches, de brebis et de chèvres, nous ne voyons que la solitude, le silence et l'image de la dévastation ! La Galilée, qui pouvait, à elle seule, mettre cent mille hommes sous les armes, n'a plus de peuple ; Nazareth est maintenant la cité la plus importante de ce malheureux pays, et Nazareth compte à peine quatre mille habitants ! douze mille âmes forment toute la population de la Galilée en 1837 ! Et ces douze mille habitants, qui vivent dans une contrée jadis si riche, si productive, sont couverts de haillons : la misère les dévore, ils mangent leur pain noir dans les larmes et dans la frayeur : les hommes du gouvernement de Méhémet-Ali sont là qui les surveillent, qui les ruinent, qui les font mourir sous le bâton s'ils ne se privent pas des premières nécessités de la vie pour payer l'impôt ! Trois cents catholiques rassemblés dans la cour du couvent latin à Nazareth, nous disaient en pleurant : « La France, la noble, la généreuse France, qui dans tous les temps a étendu sa puissante protection sur les chrétiens de Syrie et de Palestine, ne sait-elle donc pas dans quel

abîme de malheur nous a plongés le tyran de l'Égypte? Jusques à quand nous faudra-t-il subir ce joug de fer et de plomb? Encore quelques années sans la protection de la France, et la Galilée, le pays de Jésus-Christ, sera changé en un vaste sépulcre! »

La voix suppliante de ce pauvre peuple qui nous est dévoué sera-t-elle entendue dans mon pays! Tout ce qui est violent, brutal, arbitraire, ne peut avoir un long règne; un jour viendra, et ce jour n'est pas loin peut-être, où sera brisé l'effroyable pouvoir du pacha des rivages du Nil; alors les nations de l'Europe viendront régler les destinées de la Syrie et de la Palestine; fasse le ciel que la France ait sa grande part dans cette question orientale qui touche à l'avenir du monde! fasse le ciel que les chrétiens des bords de l'Oronte et du Jourdain n'aient pas à se repentir d'avoir donné leur amour à la France, d'avoir compté sur elle pour les arracher à la servitude!

Nous quittâmes Nazareth le 1er décembre à huit heures du matin. Nous prîmes notre route au nord-est. Après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au village d'El-Mahed, que le dernier tremblement de terre, dont nous aurons bientôt occasion de parler, a complétement

détruit. Ce fut sur l'aire qui s'étend en face des débris d'El-Mahed, et dans les gorges environnantes, que se livra, le 1er mai 1187, la bataille entre les chevaliers de deux ordres illustres et les Sarrasins. M. Gillot de Khérardène a fait, dans le cinquième volume de la *Correspondance d'Orient*, une description exacte de ce lieu à jamais célèbre, et M. Michaud a raconté le sanglant combat dans le septième livre de son *Histoire des Croisades*. Bornons-nous donc à rappeler la cause qui amena cette journée de malheur pour les chrétiens. Saladin, profitant des dissensions des Latins, qui éclatèrent à la mort de Baudouin V, au sujet de la succession au trône de Jérusalem, envoya des députés dans tous ses États ; le soudan faisait dire aux peuples musulmans que *ceux qui désireraient de l'or, de l'argent, des biens, des maisons, des captifs et des captives*, n'avaient qu'à se ranger sans retard sous ses drapeaux. Sept mille Sarrasins, ayant à leur tête Afdal, fils de Saladin, partirent pour la Galilée. Le soudan espérait que, si une petite troupe revenait victorieuse de ces premiers combats livrés aux chrétiens, le courage et l'ardeur de sa grande armée n'en seraient que plus vifs et plus indomptables. « *Ces ministres du crime*, dit Raoul de

Coggeshale, abbé de l'ordre de Cîteaux, *ces ministres du crime* avaient soif du sang des saints; et, semblables à des chiens que la rage pousse vers des cadavres, ils se dirigèrent d'un pas rapide vers la ville de *Cavan*, où ils se reposèrent jusqu'au soir. Au coucher du soleil, ils passèrent le Jourdain, et, pareils aux enfants de la nuit, ils se dispersèrent au milieu des ténèbres, jusqu'à Caphraïm, faisant un horrible carnage, chargeant de chaînes une multitude d'hommes et des femmes, et traînant avec eux un grand nombre de bêtes de somme. Ces infidèles imitaient Satan leur père qui égorge (*jugulat*) tous ceux qu'il trouve plongés dans le sommeil du crime! » Raoul peint la terreur et le désespoir des habitants de Nazareth lorsqu'ils virent leurs campagnes couvertes de Sarrasins. Ces mots *voilà les Turcs!* retentissaient de toutes parts; les crieurs publics parcouraient la ville en disant : *Hommes de Nazareth, prenez les armes et combattez vaillamment pour la cité du véritable Nazaréen!* Cinq cents chevaliers de l'ordre du Temple et de l'Hôpital arrivèrent à Nazareth la nuit même de ces scènes de mort. Ils partent de la cité, et rencontrent leurs sept mille ennemis sur l'aire d'El-Mahed, qui devint bientôt leur sépulcre à tous, après des

prodiges de valeur. L'aire d'El-Mahed était jonchée de morts. « *Spectacle affreux,* s'écrie Raoul, *journée funeste dont le souvenir doit arracher des larmes à tous les chrétiens ! Les Saints, pareils à des agneaux muets, devinrent la proie des loups ravissants; victimes offertes en sacrifice, le feu divin descendit pour les consumer !* [1]

Vous avez vu dans l'histoire l'intrépide Jacquelin de Maillé, resté seul au milieu de ses frères morts, et combattant encore. Raoul compare le maréchal de l'ordre du Temple à une lionne en fureur qui, après avoir perdu ses petits, déchire de ses griffes terribles tout ce qui s'offre à son passage. Je suis resté longtemps sur l'aire d'El-Mahed, attachant mes regards sur ce champ de bataille où le fellah de Galilée passe avec indifférence, et j'ai songé à l'héroïsme des preux de la vieille France, à la sublime bravoure de Jacquelin de Maillé ; je n'ai pu élever aucun monument sur le lieu jadis témoin de sa gloire et de sa belle mort, mais j'ai gravé son nom et la date du combat, sur un rocher à fleur de terre qui se trouve au milieu de l'aire d'El-Mahed. Cette bataille

1 *Bibliothèque des Croisades*, première partie.

fut, selon l'expression d'un auteur arabe, *le commencement des bénédictions pour les musulmans*; elle fut pour les chrétiens le désastreux prélude de la ruine de leur empire en Syrie et en Palestine.

D'El-Mahed à *Cana-en-Galilée*, une heure et demie de marche. On appelait ainsi ce village pour le distinguer de *Cana-la-Grande*, ville située entre Tyr et Sidon. Cana-la-Grande fut la patrie de la *Cananéenne* dont il est parlé dans le quinzième chapitre de l'évangile de saint Mathieu. C'est à Cana-en-Galilée que le Christ opéra son premier miracle. En entrant dans le village, on voit à gauche une fontaine ombragée par un beau caroubier : c'est dans cette fontaine, dit la tradition, que fut puisée l'eau changée en vin aux noces auxquelles avaient été conviés Marie et son divin fils. On nous montra, au milieu du village, les ruines d'une antique chapelle bâtie sur le lieu même où le miracle s'accomplit. Non loin de là sont les débris de la maison de l'apôtre Barthélemi, nommé aussi Nathaël.

Cana est un pauvre village assis au penchant d'une colline basse; à l'ouest se montrent quelques oliviers, des vignes et des figuiers; le bourg compte cent familles chrétiennes et quinze familles musulmanes.

En sortant de Cana pour aller vers Tibériade, on entre dans une charmante vallée bornée au nord et au midi par des collines pelées et peu élevées. Notre guide nazaréen n'oublia pas de nous faire remarquer, dans cette vallée, un petit carré de terre où la tradition a placé le champ couvert de moissons au milieu duquel Jésus et ses apôtres s'arrêtèrent un jour de sabbat. Les disciples, ayant faim, se mirent à couper des épis, et, les froissant dans leurs mains, ils en mangeaient. Quelques pharisiens, voyant cela, dirent à Jésus : « Voilà que vos disciples font ce qui n'est pas permis le jour du sabbat. — N'avez-vous pas lu dans la loi, leur répondit Jésus, que les prêtres violent le sabbat dans le temple, et ne sont pas néanmoins coupables ? *Or, je vous déclare qu'il y a ici quelqu'un plus grand que le temple !... Le fils de l'homme est maître du sabbat même !* [1] » Comme le Dieu se montre dans ces dernières paroles ! Jésus, qui durant ses prédications publiques, paraît toujours humble, patient et résigné, pourrait être appelé ici un dominateur audacieux, si on ne savait pas qu'il est véritablement celui que les oracles des prophètes avaient

[1] Saint Mathieu, chap. XII.

annoncé mille ans auparavant! Le Christ eût-il parlé ainsi s'il n'eût été qu'un homme? Non! Un tel orgueil ne peut se supposer dans *le bon Jésus, si simple de cœur!*

Nous poursuivîmes notre route vers le nord jusqu'au village de Torran. Là, nous nous dirigeâmes à l'orient; après trois heures de marche depuis Cana, nous arrivâmes à l'extrémité de la vallée où sont répandues les ruines du bourg de Loubi. C'est dans le voisinage de Loubi que Junot et Kléber remportèrent une brillante victoire sur les musulmans. Une heure plus loin, à l'est, apparaît un vaste plateau couvert d'herbes sèches, où six cent douze années avant l'affaire de Loubi, d'autres Français et d'autres musulmans se livrèrent une bataille acharnée; je veux parler du combat de Lusignan et de Saladin, connu dans l'histoire sous le nom de *bataille de Hittin* ou *de Tibériade*. Elle eut lieu le 4 juillet 1187, trente-trois jours après l'extermination des templiers sur l'aire del-Mahed. Saladin commandait une armée de quatre-vingt mille cavaliers; Gui de Lusignan était à la tête de cinquante mille croisés. La cavalerie turque, divisée en deux ailes, avait le lac de Génézareth derrière elle; les Sarrasins en fermaient l'accès aux chrétiens, dé-

vorés de soif sous un soleil brûlant. Un vent impétueux se lève ; il couvre de poussière les soldats de Jésus-Christ ; les Sarrasins fondent sur eux et en font un horrible massacre. D'après les récits des auteurs contemporains, mille chrétiens seulement échappèrent au désastre. Cette journée vit l'anéantissement du royaume fondé par Godefroy de Bouillon ; ce royaume avait duré quatre-vingt-huit ans. Dès ce moment, il ne resta plus aux chrétiens venus d'Occident que quelques colonies isolées, lequelles devaient être complétement détruites cent quatre ans plus tard, par le fils de Kéloun, sultan du Caire. Un auteur arabe, en terminant son récit de la bataille de Tibériade, s'écrie avec joie : *Les églises furent dépouillées, les mosquées furent rouvertes, les cloches furent mises en pièces, les rites des chrétiens abolis ; le diable fut en fureur ; le Koran se réjouit et les musulmans levèrent la tête !* Emad-Eddin, témoin oculaire et secrétaire de Saladin, se complaît dans les détails de ces scènes épouvantables. « De tant de chrétiens, dit-il, il ne s'en sauva qu'un petit nombre. Le champ de bataille était couvert de morts. Je traversai moi-même le mont Hittin ; il m'offrit un horrible spectacle. Je vis tout ce qu'une nation heureuse avait fait à un

peuple malheureux. Je vis l'état de ses chefs : qui pourrait le décrire? Je vis des têtes tranchées, des yeux éteints ou crevés, des corps couverts de poussière, des membres disloqués, des bras séparés du tronc, des os fendus, des cous taillés, des jambes brisées, des pieds qui ne tenaient plus à la lombe, des cadavres partagés en deux, des lèvres déchirées, des fronts fracassés. En voyant ces visages attachés à la terre et couverts de sang et de blessures, je me rappelais ces parole du Koran : « L'infidèle dira : *Que ne suis-je poussière!* » *Quelle odeur suave*, ajoute Emad-Eddin, *s'exhalait de cette terrible victoire!*[1] »

Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre des lieux qui parlent plus à l'âme du voyageur, que le pays qu'on parcourt de Nazareth à Tibériade. Une distance de neuf lieues sépare ces deux cités, et pendant ces neuf lieues l'esprit n'est jamais en repos. Que de souvenirs dans cette contrée! On y rencontre à chaque pas les divines traces du fils de Marie, et les gloires et malheurs de la France. Ici, le Christ, sauveur du monde; là,

[1] *Bibliothèque des Croisades*, quatrième partie. Voir, pour les détails de la bataille de Tibériade et pour la description des lieux, le deuxième volume de l'*Histoire des Croisades*, et le cinquième volume de la *Correspondance d'Orient*.

Junot et Kléber, belliqueux génies; plus loin, le champ de bataille de Hittin, où plus de deux mille chevaliers français aimèrent mieux mourir par les supplices les plus cruels, plutôt que de renoncer à la foi du Dieu de l'Évangile! Ma journée de Nazareth à Tibériade comptera parmi mes plus heureuses journées de voyageur en Orient.

Et que de choses il nous resterait encore à dire en présence des montagnes, des plaines, des vallées et des cités ruinées qui nous environnent! A l'extrémité septentrionale du vaste plateau où coula, il y a cinq siècles et demi, le sang de quarante-neuf mille héros chrétiens, s'élève une colline isolée que les gens du pays appellent tour à tour *Carren Hitten*, Cornes de Hittin (à cause de deux rochers aigus qui apparaissent au sommet), *montagne de Jésus-Christ* et *mont des Béatitudes*. La colline offre à sa base une circonférence d'environ deux milles; sa hauteur est de cent cinquante pieds au-dessus du sol, où elle est assise; quelques touffes d'herbes sèches, des pierres noirâtres, couvrent ses plants. Du haut de la colline de Hittin, le regard embrasse, au nord, les montagnes foudroyées de l'antique Béthulie; à l'occident, la vallée de Cana; à l'orient, la mer de Galilée et la belle chaîne arabique; au midi, le Thabor,

dont la cime ronde domine tous les monts de la Décapole. Cet admirable panorama, dont chaque point rappelle un fait historique, Jésus-Christ l'a contemplé. Le *sermon sur la montagne* fut prononcé sur le mont Hittin. Des peuples de la Galilée, de la Judée, d'au delà le Jourdain, de Tyr et Sidon, avaient suivi Jésus; en voyant cette multitude pressée de l'entendre, le Christ s'assit, peut-être à la place même où j'étais assis le 1er décembre 1837, et prononça de divines paroles :

« Heureux, dit le Sauveur, ceux qui sont
» doux, ils posséderont la terre; heureux ceux
» qui pleurent, ils seront consolés; heureux
» ceux qui ont faim et soif de la justice, ils se-
» ront rassasiés; heureux les miséricordieux,
» ils obtiendront la miséricorde; heureux ceux
» qui ont le cœur pur, ils verront Dieu. Vous
» avez entendu qu'on a dit aux anciens : *Vous*
» *ne tuerez point*. Moi je vous dis : Quiconque
» s'irrite contre son frère est coupable. Si donc,
» quand vous offrez votre don à l'autel, vous
» vous souvenez que votre frère a quelque
» chose contre vous, laissez votre don devant
» l'autel; allez d'abord vous réconcilier avec
» votre frère, et vous reviendrez ensuite pour
» offrir votre don. Vous savez qu'on a dit :

» *Vous aimerez votre prochain, vous haïrez votre » ennemi.* Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, » faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez » pour ceux qui vous persécutent et qui vous » calomnient, afin que vous soyez semblables à » votre Père, qui est dans le ciel : il fait lever » le soleil sur les bons et sur les méchants; il » fait tomber la pluie sur les justes et sur les » injustes. Lorsque vous faites l'aumône, ne » faites pas sonner la trompette devant vous, » comme font les hypocrites dans les synago- » gues et dans les bourgs, pour être honorés par » les hommes. En vérité, je vous le dis, ils ont » reçu leur récompense. Quand vous faites l'au- » mône, que la main gauche ne sache pas ce » que la main droite aura fait; que votre au- » mône soit cachée : celui qui voit les choses » cachées vous la rendra.

» Quand vous priez, entrez dans votre de- » meure, et, la porte fermée, priez votre » Père en secret : votre Père, qui voit dans le » secret, exaucera votre prière. En priant, évi- » tez de dire beaucoup de paroles, comme les » païens, qui pensent qu'un long discours sera » mieux écouté. Ne leur ressemblez point. Vo- » tre Père sait vos besoins avant que vous lui

» adressiez vos demandes. Ainsi, dites en priant :
» *Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit*
» *sanctifié; que votre règne arrive; que votre vo-*
» *lonté soit faite en la terre comme au ciel; donnez-*
» *nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et*
» *remettez-nous nos dettes, comme nous les remettons*
» *à ceux qni nous doivent; ne nous abandonnez*
» *point à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*
» *Ainsi soit-il.* Si vous remettez aux hommes
» leurs offenses, votre Père céleste vous remet-
» tra vos péchés. Quand vous jeûnez, ne soyez
» pas comme de tristes hypocrites : ils atténuent
» leur extérieur pour que les hommes voient
» qu'ils jeûnent ! En vérité, je vous le dis, ils
» ont reçu leur récompense. Ne cherchez point
» à thésauriser sur la terre : la rouille, les in-
» sectes, détruisent les trésors ; les voleurs fouil-
» lent et les dérobent. Amassez et placez vos
» trésors dans le ciel : ni la rouille ni les in-
» sectes ne vont les y détruire ; les voleurs n'y
» fouillent point et n'y viennent rien dérober.
» Où est votre trésor, là aussi est votre cœur.
» Ne vous inquiétez point de ce que vous trou-
» verez pour le soutien de votre vie, ni d'où
» vous aurez des vêtements pour couvrir votre
» corps. Considérez les oiseaux du ciel : ils ne

» sèment point, ils n'amassent rien dans des gre-
» niers, mais votre Père céleste les nourrit.
» N'êtes-vous pas beaucoup plus que les oiseaux
» du ciel? Considérez comment croissent les
» lis des champs : ils ne travaillent point, ils ne
» filent point, et cependant je vous déclare que
» Salomon même, dans toute sa gloire, n'a ja-
» mais été vêtu comme l'un d'eux.

» Ne jugez point, vous ne serez point jugé.
» Mais vous serez jugé comme vous aurez jugé
» vous-même; vous serez mesuré à la mesure
» dont vous-même vous vous serez servi. Pour-
» quoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre
» frère, et ne voyez-vous pas une poutre dans
» votre œil? Hypocrite! chassez d'abord la
» poutre de votre œil, et vous songerez ensuite
» à chasser la paille de l'œil de votre frère! Vous
» avez appris qu'il a été dit : *OEil pour œil, dent*
» *pour dent.* Et moi je vous dis de ne point ré-
» sister au mal que l'on veut vous faire; mais, si
» quelqu'un vous a frappé sur la joue droite,
» présentez-lui encore l'autre. Si quelqu'un veut
» plaider contre vous, pour vous prendre votre
» tunique, abandonnez-lui encore votre man-
» teau. Tout ce que vous voulez que les hom-
» mes fassent pour vous, faites-le pour eux;

» voilà la loi des prophètes. Ne pensez pas que » je sois venu détruire les lois des prophètes, » je suis venu les accomplir. Quiconque entend mes paroles et les pratique, sera regardé » comme un homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre : lorsque la pluie est tombée, que les fleuves ont débordé, que les » vents ont soufflé et sont venus fondre sur » cette maison, elle ne s'est point écroulée, » parce qu'elle était fondée sur la pierre. Mais » quiconque entend mes paroles et ne les pratique point, sera semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable; lorsque la pluie est tombée, que les fleuves ont » débordé, que les vents ont soufflé et sont » venus fondre sur cette maison, elle a été ensevelie, et la ruine en a été grande[1] ! »

La science du cœur humain, la règle de la vie, la voilà enfin comprise, et largement, et complétement développée par le *fils du charpentier de Nazareth !* On sent que de tels enseignements ne pouvaient descendre que du trône de Celui dont le règne est de tous les siècles, et dont la voix se fait entendre à toutes les extrémités de

[1] Saint Mathieu.

la terre et des cieux ! Prenons les livres des plus grands penseurs de tous les pays et de tous les âges, et cherchons-y quelque chose de pareil au *sermon sur la montagne*. Commençons par Homère, le roi des poëtes : ni dans l'*Iliade*, ni dans l'*Odyssée*, nous ne verrons un seul trait de morale comparable à ce que vous venez de lire. Homère croit à l'immortalité de l'âme, mais il ne promet les félicités de l'autre vie qu'à ceux que les hommes des temps passés ont faits demi-dieux. Parcourons les œuvres de Platon, de Socrate, les deux hommes de l'ancien monde qui ont le plus approché de la vraie sagesse; les œuvres de tous les autres moralistes grecs; quittons l'Attique et l'Ionie, et arrivons à Rome : lisons Cicéron, Virgile, Sénèque, Epictète; allons en Chine, étudions Confucius; dans l'Inde, les quatre livres sacrés nommés *Védas;* dans la Perse, Zoroastre et Saadi; en Arabie, les fables qu'on attribue à Locman. Les écrits de ces génies fameux nous offriront des scènes sublimes, des peintures, des tableaux admirables; mais y trouverons-nous la parfaite compréhension de l'âme humaine? Non, certes! nous ne trouverons cela que dans l'Évangile. Ce livre, écrit depuis dix-huit cents ans, n'a rien perdu de son intérêt et de sa vérité; il

ne roule point, comme l'a remarqué mon frère, sur des fables dont l'attrait s'affaiblit à travers les temps, ni sur des événements diversement jugés par les générations, et qui remuent d'une façon inégale l'esprit des peuples : l'Évangile sera toujours beau, toujours vrai, parce que c'est le livre de l'humanité, de son affranchissement, de sa gloire, de sa civilisation. Il n'y a ni découverte, ni révolution, ni crise morale; il n'y a pas de situation sociale qui puisse prendre au dépourvu ce guide immortel qu'on appelle l'Évangile. Ce livre est celui de l'humanité, surtout dans ce qu'il y a de moins changeant, de plus irrévocable en son destin : je veux dire la douleur! Dieu se fit le frère de l'homme pour lui apprendre à souffrir et à mourir. C'est ainsi que le Messie a divinisé l'humanité, et l'a placée à la droite du Père, qui est au ciel.

Depuis que j'ai mis le pied sur le sol de la Galilée, l'image du Sauveur n'a pas un seul instant quitté mon esprit. Jésus, le plus beau des hommes, est toujours là devant mes yeux. Je vois sa face divine, ses longs cheveux partagés au-dessus de sa tête et tombant autour de son cou. Son costume, semblable à celui que por-

tent les Nazaréens de nos jours, consiste dans une simple robe de toile grise et une étoffe de même couleur jetée sur l'épaule droite. Je suis partout les traces des pas du Rédempteur; ici, il guérit les malades; là, il rend la vue aux aveugles; plus loin, il nourrit miraculeusement cinq mille personnes; ailleurs, les tombeaux s'ouvrent à sa voix, et les froides dépouilles qu'ils gardaient sont rendues vivantes à la terre. Cette mer que j'aperçois là-bas, est violemment soulevée par une affreuse tempête : Jésus étend sa main, il parle, et les flots redeviennent tranquilles. Il s'arrête dans le vallon de Sichem; le coude appuyé sur la margelle du puits de Jacob, il demande à boire à la Samaritaine, et lui parle du ciel. On lui amène une femme coupable, ceux qui la conduisent veulent la tuer selon la loi de Moïse; Jésus écrit avec son doigt sur la terre, puis il lève la tête, regarde tous ces pharisiens, et leur dit : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre!* Et, se tournant vers la femme, l'homme-Dieu ajoute : *Allez et ne péchez plus!* Voici encore une fameuse courtisane d'Israël, elle a été saisie par d'horribles remords en entendant la parole sainte de Jésus; Madeleine vient vers lui, se jette à ses pieds, les arrose de

ses larmes, et les essuie avec ses longs cheveux; ensuite elle y répand un vase de parfum. *Gardez-vous de condamner cette femme*, dit alors le Maître à ses disciples : *il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé!* Que j'aime à le voir, appelant à lui les petits enfants, les embrassant, et se montrant sévère envers ceux qui les repoussent et leur adressent des paroles dures! Quelle carrière! quelle vie! Le fils de Marie parcourt les villes, les villages, les bourgades, enseignant la morale la plus pure dans les synagogues et sur les places publiques, consolant les malheureux, soulageant ceux qui souffrent, donnant du pain à ceux qui ont faim, et puis disant à tous : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug (mon joug est doux!), apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes!* J'embrasse vos genoux, ô Maître! et je vous dis avec votre disciple bien-aimé : Vos œuvres sont grandes, admirables! Vos voies sont justes et véritables, ô roi des siècles! Vous seul êtes plein de bonté! Toutes les nations viendront à vous, parce que vos jugements ont éclaté!

C'est sur les rivages solitaires de cette mer de Galilée où nous arriverons bientôt, que Jésus

s'en allait cherchant ses disciples, ses missionnaires. Il choisit des hommes ignorants et pauvres, appartenant à la classe du peuple, pour témoigner, comme l'a dit un écrivain, que la force de sa doctrine est dans sa doctrine même, et non dans ses impuissants organes. Et dans quel état était le monde lorsque ces douze conquérants, armés d'une croix de bois, partirent pour le renouveler? Le monde était alors l'empire romain; ses bornes étaient : au nord, le Rhin et le Danube; à l'orient, l'Euphrate et le Tigre; au midi, l'Égypte et les plages africaines; à l'occident, l'Espagne et la Gaule. Cet empire, le plus vaste qui ait jamais existé, renfermait cent vingt millions d'habitants, et sur ces cent vingt millions d'habitants, on comptait *soixante millions d'esclaves* qui étaient troqués, vendus comme des troupeaux de bêtes! De stupides empereurs se faisaient adorer comme des dieux! Les crimes étaient divinisés; tout était Dieu excepté Dieu lui-même [1], ou plutôt on n'adorait plus rien, on ne croyait plus à rien; *les enfants* [2] *tenaient pour des contes fabuleux les mânes et les royaumes des enfers, les grenouilles du fleuve Styx, et le passage de tant de milliers d'âmes*

[1] Bossuet.

[2] Juvénal, deuxième satire.

dans la barque de Caron. L'univers avait oublié Dieu : il n'était plus connu que dans la Judée[1].

Et les mœurs, les mœurs des Romains à cette époque, qui ne les connaît pas? Il se commettait plus d'abominations dans le temple d'Isis à Rome, dans la demeure impériale de Messaline, au milieu du cirque en plein soleil, qu'il ne s'en était jamais commis à Babylone, dans le temple de l'impudique Vénus, dans le palais de Balthazar, et dans le temple de Corinthe, où douze cents filles de joie étaient employées comme des vestales dans les affaires de la république! Astrée et la Pudicité, son inséparable sœur, étaient remontées au ciel[2]. *Allez immoler à Junon,* dit le satirique latin à un de ses amis, *une génisse aux cornes dorées, si vous épousez une honnête femme! On en trouve si peu maintenant qui soient dignes de toucher au voile de Cérès*[3], *que leurs pères même craignent leurs baisers!* Les chefs des nations ne trouvaient plus leur plaisir, leur délassement, que dans la débauche, et dans le spectacle des pères, des filles, des mères, des épouses,

[1] Origène.

[2] Juvénal, onzième satire.

[3] Les femmes qui étaient en réputation de chasteté, à Rome, avaient seules le privilége de toucher au voile de Cérès, suspendu dans le temple de cette déesse.

des époux forcés de s'entre-tuer! Les supplices étaient devenus si multipliés parmi les descendants de Cincinnatus, qu'on avait enlevé les statues d'Auguste pour ne pas être obligé de les voiler sans cesse, ou de les rendre témoins de tant de meurtres! C'est au milieu de ces peuples pourris qu'arrivèrent les pacifiques envoyés de Jésus-Christ. Simon, Pierre et Paul allèrent à Rome; André, frère de Pierre, passa chez les Scythes; Philippe dans l'Asie Mineure; Barthélemi, dont nous avons vu à Cana l'antique demeure, dans la Grande-Arménie; Mathieu dans l'Éthiopie; Jude, proche parent du fils de Marie, dans l'Arabie; les deux Jacques restèrent en Palestine; Barnabé alla en Perse; Mathias en Égypte et en Abyssinie; Jean, le doux ami du Maître, suivit la sainte Vierge à Éphèse. Ces hommes, qui avaient vu la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ, prêchèrent donc sa doctrine aux quatre coins de la terre. Ils se firent tous tuer pour soutenir la vérité qu'ils annonçaient. Je crois, avec Blaise Pascal, les histoires dont les témoins se font égorger. La liste de ceux qui meurent pour la gloire du Fils de l'homme ne s'arrête pas aux douze apôtres : le sang chrétien coule sans interruption depuis

l'arrêt de Pilate jusqu'au jour où Constantin voit le Labarum dans les airs. Les dieux de l'Olympe sont détrônés, leurs temples détruits, et sur leurs ruines s'élèvent les autels du Dieu crucifié. La religion chrétienne devient la religion de l'État. La doctrine qui a accompli cette immense révolution n'est que la doctrine d'un homme, disent encore certains esprits : à quels caractères reconnaîtrez-vous donc la divinité, ô philosophes! Étudiez sérieusement tout ce qui s'est passé dans le monde pendant les trois cents vingt-cinq années qui ont suivi la naissance du Christ, et vous avouerez peut-être alors, avec un de vos patrons[1] du dernier siècle, que l'*histoire du premier temps du christianisme n'est qu'un prodige continuel!*

[1] Jean-Jacques Rousseau.



SUITE

DE LA LETTRE XXXIII.

De la colline de Hittin au bord occidental du lac de Génésareth ou mer de Galilée, il y a une heure de distance. On y arrive en descendant une pente rapide, creusée çà et là par des torrents de laves. Ce lac présente une forme ovale; sa longueur est de cinq lieues, sa largeur, de trois lieues environ. Une grande chaîne de montagnes aux formes capricieuses, aux aspects sévères, entourent la mer à l'orient; à l'ouest sont des collines inégales, nues, peu élevées, et bizarrement découpées; au nord apparaissent les gorges de l'Iturie, d'où jaillit le Jourdain; au midi, une vallée s'ouvre pour laisser passer le fleuve sacré : vous savez que le Jourdain traverse le lac de

Génésareth dans toute sa longueur, et qu'après avoir arrosé la vallée illustre où campa Abraham, il va se perdre dans les eaux empestées de la mer de Sodôme. Le lac de Génésareth est très-poissonneux ; son eau est excellente à boire. Rien n'était charmant, pittoresque, comme les rivages de la mer de Galilée au temps de Jésus-Christ ; partout se montraient de beaux noyers, des bois de palmiers et d'oliviers, des figuiers, des vignes grimpantes. On voyait aussi sur ces bords des roseaux aromatiques, d'où découlait un baume délicieux; on en faisait un si grand cas à Rome, dit Pline, que Pompée voulut orner son triomphe de quelques-uns de ces roseaux. De gros villages de pêcheurs s'élevaient au milieu des jardins, ainsi que les deux cités de Bethzaïde, dont l'une portait aussi le nom de Juliade, Capharnaüm, Tarichée, Corrozaïn, Tibériade, Gamala, Génésareth, ou Génesar, d'où le lac tire son nom. La population de ces villes était nombreuse et vivait dans une grande aisance [1] ; maintenant il n'y a ni arbres, ni culture, ni villes, ni villages, ni peuple autour du lac de Génésareth ! c'est à peine si l'on trouve encore quelques

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. III, ch. 35.

traces des cités qui florissaient sur ces bords. Ces terribles paroles du Christ semblent avoir eu leur accomplissement : « Malheur à toi, Cor-» rozaïm ! malheur à toi, Bethzaïde ! »

Tibériade, fondée par Hérode Antipas, et qui la dernière était restée debout dans ce pays dont les révolutions ont changé la face, ne nous offrit qu'un amas de décombres. Le 1er janvier 1837, un quart d'heure avant le lever du soleil, le sol galiléen fut ébranlé par un tremblement de terre : les villes de Saphet, de Tibériade, plusieurs villages de la Galilée furent entièrement bouleversés, et des populations entières disparurent sous les ruines des maisons. Cinq cents juifs, soixante-cinq musulmans et vingt-quatre chrétiens périrent à Tibériade. Saphet, l'antique Béthulie, bâtie à six lieues au nord du lac de Génésareth, perdit deux mille israélites, trois cent musulmans, et vingt-sept chrétiens. Cet effroyable tremblement de terre se fit sentir sur toute la côte syrienne ; à Sidon, le khan français et la chapelle latine s'écroulèrent à moitié ; Nazareth n'eut que quelques maisons lézardées. En 1759, un tremblement de terre avait bouleversé plusieurs villes et villages de la haute et basse Galilée ; la cité de Saphet, qui n'est plus aujour-

d'hui qu'un vaste sépulcre, fut détruite en partie à cette époque. Si la Syrie n'a pas un trop mauvais destin, Saphet pourra se relever encore.

A un quart d'heure, au midi des débris de Tibériade ou Tibérias, on trouve les sources d'eaux minérales dont il est parlé dans le livre de Josèphe. Ces eaux sont brillantes ; elles contiennent du muriate de soude, de fer et de soufre. Ibrahim-pacha a fait enfermer le bassin formé par les sources, dans un bâtiment surmonté d'une petite coupole. Les gens du pays appellent ce lieu *El-Hammam;* ce nom est donné en Orient à toutes les sources d'eaux chaudes. Son ancien nom, *Emmaüs*, a la même signification en langue hébraïque. Ce fut à côté des bains de Tibériade que Jésus-Christ apparut à Simon Pierre, après sa résurrection. Les eaux d'Emmaüs ont eu, dans tous les temps, une grande réputation pour guérir les rhumatismes, les maladies de la peau; elles sont excellentes aussi pour les personnes atteintes de débilité prématurée. Des malades de tous les points de la Syrie et de la Palestine arrivaient aux bains de Tibérias. En voyant les eaux fumantes d'El-Hamman et leur extrême chaleur, on pense tout de suite

que cette terre de Tibériade doit être travaillée par des feux souterrains.

N'ayant pu trouver dans l'antique ville d'Hérode Antipas un abri pour y dormir, nous passâmes la nuit du 1er au 2 décembre sur le rivage du lac de Génésareth. Nuit délicieuse! Un beau ciel resplendissant d'étoiles, une brise embaumée qui agitait mollement les flots harmonieux du lac, des feux d'Arabes bédouins sur l'autre bord, les souvenirs de l'Évangile planant sur cette mer galiléenne, et puis un long silence à peine interrompu par le bruit des vagues qui venaient mourir à mes pieds : que d'impressions fortes, douces, profondes, cette belle nuit a laissées dans mon âme!

Pendant la guerre des Romains contre les Juifs, guerre d'extermination qui commença par le siége de Jotapat, ville de la haute Galilée, et qui finit, treize ans après, par l'embrasement du temple de Salomon, par la ruine entière de Jérusalem et la mort de onze cent mille Israélites, le lac de Tibériade devint le théâtre d'un sanglant combat naval. Deux mille Hébreux, échappés par miracle au massacre de Tarichée, s'embarquèrent sur de gros bateaux qu'ils lancèrent dans la mer de Galilée. Comme il y avait à Tarichée

tout ce qui était nécessaire à la construction des navires, Vespasien, alors général en chef de l'armée de Néron, en fit préparer plusieurs dans peu de jours. La flotte de l'ennemi gagna bientôt le large, et atteignit les barques des Juifs. Les soldats de Vespasien tuaient à coups de javelots les Israélites qui se trouvaient à leur portée; ils massacraient avec l'épée ceux qu'ils saisissaient au milieu du lac. Les juifs n'avaient pas d'armes pour se défendre; ils s'étaient munis de pierres, qu'ils lançaient contre leurs ennemis furieux : « Mais ces pierres, dit l'historien, ne » produisaient que du bruit en tombant sur les » armes des Romains. » Ceux-ci tranchaient la tête, coupaient les bras, les jambes des Israélites qui venaient au rivage à la nage et qui demandaient grâce : pas un seul Hébreu n'échappa au carnage. Les flots étaient rouges de sang, le rivage couvert de cadavres, et des débris de navires flottaient tristement sur la surface de l'eau [1].

Vingt-six années avant ce désastre, Tibériade avait vu un spectacle solennel. Caligula, dont le nom seul rappelle tout ce qu'il y eut jamais de cruel, d'insensé dans la tête d'un homme, vou-

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. III, ch. 36.

lut se faire rendre les honneurs divins par tous les peuples soumis à son empire. Il envoya à Pétrone, gouverneur de la Syrie, l'ordre d'aller à Jérusalem avec une armée de soixante mille soldats, et de placer dans le temple de Salomon, sa statue, au pied de laquelle on lisait ces mots : *Le temple du nouveau Jupiter, l'illustre Caïus*. La statue était colossale : elle fut achevée à Sidon par les plus habiles sculpteurs de la Phénicie. Caligula avait ordonné à Pétrone de massacrer tous les Juifs qui s'opposeraient à sa volonté suprême. Le gouverneur de la Syrie se mit en marche vers Jérusalem ; au bruit de cette nouvelle, les Israélites de tout âge, de tout sexe, quittèrent la Palestine, et allèrent sans armes à la rencontre de l'armée romaine. Les Hébreux trouvèrent Pétrone à Saint-Jean-d'Acre ; ils se jetèrent aux pieds du général romain, et le supplièrent en pleurant de ne pas violer les lois de leurs ancêtres. Les larmes et les prières des Juifs touchèrent le gouverneur de la Syrie ; il laissa la statue de l'empereur à Ptolémaïde, et se fit suivre par les Juifs à Tibériade. Arrivé sur le bord du lac de Génésareth, Pétrone rappela aux Israélites rassemblés autour de lui, combien les menaces de Caligula étaient redoutables, combien sa ven-

géance était terrible. Recevoir la statue de l'empereur dans le temple de Salomon, ou se résigner à mourir tous, telle était l'alternative où Pétrone réduisit les Hébreux. « Nous mourrons tous ! s'écrièrent les Juifs, avant de voir la profanation dans le sanctuaire du Saint des Saints !... Nous défendrons l'entrée de la maison de Jéhova jusqu'à la dernière goutte de notre sang ! »

L'ardent amour de ce peuple pour la religion de ses pères ébranla Pétrone dans l'exécution des ordres de l'empereur. Il écrivit à Caligula qu'on ne pourrait placer son image dans le temple de Jérusalem qu'après la destruction complète des habitants de la Palestine. L'empereur, plein de rage en apprenant que ses commandements n'avaient pas été exécutés, envoya des députés en Judée, chargés de mettre Pétrone à mort ainsi que tous les Hébreux. Vous allez voir ici le doigt de Dieu : les messagers romains porteurs de cet ordre foudroyant furent retenus en mer par des vents contraires ; ils arrivèrent en Palestine vingt-sept jours après que Pétrone eut appris la mort de Caligula ; Chéréas avait délivré le monde de ce monstre [1]. Il y avait sept ans que le sang du juste

[1] Josèphe, liv. II, ch. 17.

avait été répandu sur le Golgotha, quand se passait à Tibériade la scène que vous venez de lire. Les langues de feu du mont Sion étaient descendues sur les apôtres. Simon-Pierre avait converti, en deux prédications, huit mille Juifs à Jérusalem. L'Église chrétienne était fondée; Jacques, frère du Sauveur, avait été élu évêque de cette Église naissante. L'élection des sept diacres avait eu lieu : l'un de ces diacres, Étienne, avait déjà souffert le martyre pour glorifier son Dieu [1]. Les douze hommes de Palestine s'étaient déjà partagé l'univers.

Les ruines de Tibériade rappellent le nom d'Hérode, qui se mêle aux dernières prospérités et aux derniers malheurs de la Judée, et qui apparaît aussi dans le grand drame évangélique.

Hérode Antipas, qui fonda la ville galiléenne pour plaire à Tibère, comme son père avait fondé Césarée pour plaire à Auguste, est le même que l'historien Josèphe et l'Évangile nous représentent comme le meurtrier de Jean-Baptiste. Esprit faible et léger, on le voit entraîné au crime, et plus tard à sa perte, par l'ambition de sa femme, et forcé par elle de sortir de la position secondaire

[1] Actes des apôtres.

de tétrarque, qui convenait à son caractère et à son amour du repos ; il trouve l'exil à la place de la royauté qu'il allait chercher à la cour de Caligula.

C'est devant cet Antipas que comparut Jésus par ordre du procurateur Pilate, au jour de sa passion. Le tétrarque de Galilée pouvait avoir en effet quelque juridiction sur le Nazaréen, fils de Joseph et de Marie. Hérode, on le sait, ne prit au sérieux ni la mission divine de Jésus, ni la position de cette victime que les passions populaires lui amenaient. Il ne chercha qu'à satisfaire une vaine curiosité en demandant au Christ, comme il l'aurait fait à un magicien d'Egypte, de lui montrer quelques-uns de ces prodiges qu'il opérait et dont le bruit était parvenu jusqu'à lui. Le silence de Jésus devant Hérode est plein de dignité. Mais, en refusant de répondre aux nombreuses questions du tétrarque, il ne fit qu'inspirer du mépris pour lui à ce prince beau parleur, comme le furent en général tous ceux de sa maison.

Il y a peu d'histoires plus dramatiques que celle de dynastie hérodienne. Il en est peu aussi de moins connues. L'Iduméen Antipater, qui en fut le chef, était un politique habile ; dans

les divisions et l'affaiblissement de la famille des Machabées, il sut se préparer une puissance certaine en prenant le parti du plus faible contre le plus fort; c'était la politique romaine, Antipater la devina et la servit. Il parvint par là à gagner l'appui du peuple-roi, et ce fut sur ce fondement solide, mais anti-national, qu'il établit la puissance de sa maison.

Cette puissance fut portée à son comble par son fils Hérode. Celui-ci n'était certes pas non plus un homme ordinaire. Ami des arts et de la magnificence, il couvrit la Judée de monuments. Les travaux qu'il fit exécuter pour l'embellissement et l'agrandissement du temple de Jérusalem purent passer pour une sorte de réédification du vaste et somptueux édifice. D'abord partisan dévoué d'Antoine, il fut assez habile pour gagner l'amitié d'Auguste et pour la conserver jusqu'à la fin. C'est devant Auguste que viennent se plaider tous ces horribles procès de la famille d'Hérode, qui rappelle si souvent la famille des Atrides. On voit le père accuser ses enfants, les frères s'accuser entre eux. Dans ces débats solennels, ni l'éloquence, ni les larmes, ni le sang ne manquent. Que de meurtres, grand Dieu! dans cette maison d'Hérode! La belle

et fière Mariane, la dernière fille des Machabées, est, au milieu de toutes les victimes, celle qui intéresse le plus. La mort de Mariane est cependant le seul crime qu'on voudrait pardonner à Hérode; il aimait éperdument son épouse, il la tua plus par jalousie que par tout autre motif. Ses regrets et son désespoir furent si grands, qu'il faillit en perdre la raison. On l'entendait jour et nuit, dans son palais, appeler Mariane avec des cris lamentables. Il se sépara de sa cour; il ne pouvait plus souffrir le commerce des hommes, et on le vit errer longtemps dans les déserts seul et désolé. Cet Hérode fut à la fois le plus malheureux et le plus coupable des pères et des époux. Le massacre de sa propre famille rend non-seulement possible, mais même très-vraisemblable le massacre des Innocents, qui eut lieu sous son règne et dans les dernières années de sa vie. Ceux qui repoussent ce fait comme une horreur inutile qu'un homme tel qu'Hérode ne pouvait pas commettre, n'ont pas étudié l'histoire de ce prince. Ils l'auraient vu à la fin de ses jours sujet à des accès de farouche mélancolie, dévoré par une hideuse maladie et par ce ver du remords qui tue mais qui ne meurt point; ils l'auraient vu ordonner froidement la mort des en-

fants des principales maisons juives qu'il avait attirées et qu'il retenait à Césarée. L'homme qui, couvert du sang de sa famille, avait rêvé ce deuil de la Judée entière, était, si l'on veut, le jouet d'une horrible folie, mais il ne devait pas tenir compte de la mort de quelques enfants obscurs de la bourgade de Béthléem.

On s'étonne qu'après tant de crimes, le fils d'Antipater ait pu être appelé Grand par ses contemporains. Il eut même des flatteurs qui voulurent faire de lui plus qu'un grand homme, ils voulurent en faire un Dieu ! Ces partisans fanatiques du roi des Juifs sont connus dans l'histoire sous le nom d'*hérodiens*. Ils appliquèrent à leur maître les prophéties relatives au Messie. Ils le représentaient comme devant accomplir les espérances de grandeur et de liberté que la nation nourrissait. Personne ne leur disait : le régénérateur de l'univers est ce petit enfant que Joseph et Marie de Nazareth portent en ce moment vers l'Égypte pour le dérober à la férocité d'Hérode !

Il est vrai que la Judée, après les agitations et les guerres précédentes, respira sous le règne du fils d'Antipater. La Judée eut le repos, le premier bonheur des peuples, et, oubliant tout le reste,

elle appela Grand le prince qui lui avait donné des jours paisibles. A la mort d'Hérode, la Judée fut divisée entre ses trois fils, Archélaüs, Philippe et cet Antipas dont nous avons dit un mot; ce dernier, après avoir survécu à ses frères, alla mourir à Lyon dans la disgrâce de Caligula avec l'altière Hérodiade sa femme. Tous ces Hérodes tenaient leur pouvoir des Romains, et l'exerçaient moins pour leur propre compte que pour celui du peuple-roi. Ils nous représentent en quelque sorte des commis couronnés que Rome semblait avoir en réserve pour les pays conquis; sous le masque de ces petits rois, la puissance des bords du Tibre aimait à se cacher avant de se faire ouvertement reconnaître? Aussi voit-on peu à peu cette dynastie hérodienne s'effacer, et son pouvoir en Palestine disparaître. De plus en plus soumis aux Romains, on voit le dernier des Hérodes assister à côté de Titus au siége de Jérusalem comme pour constater la ruine de la ville sainte et mener le deuil aux funérailles de la nation!

Voilà, mon cher professeur, des indications bien incomplètes sur cette curieuse histoire de la Judée que vous enseignez deux fois par semaine dans la métropole de la Provence. C'est

à vous qu'il appartient de raconter ces grands faits des annales des Juifs ; vous les connaissez à fond, et j'aime à me rappeler en face des montagnes et de la mer de Galilée, que c'est vous-même qui m'avez appris toutes ces choses.

Nos croisés français ont aussi laissé des souvenirs sur les bords du lac de Génésareth. Dans quel coin de l'Asie Mineure, de la Syrie, de la Palestine, de la basse Égypte, ces pèlerins armés n'ont-ils pas pénétré ? Après la prise de Jérusalem, Godefroy de Bouillon avait fait fortifier le château dont on voit aujourd'hui les ruines à côté de Tibériade. Le brave Tancrède, le modèle des chevaliers, fut chargé de garder cette forteresse. La Galilée était alors gouvernée par un prince sarrasin à qui les Français avaient donné le nom de *Gros rustique* ou *gros paysan*, à cause de son excessif embonpoint et de ses manières grossières. Tancrède, qui n'occupait le château qu'avec quelques hommes, était sans cesse inquiété par les musulmans. Le prince croisé alla à Jérusalem, et demanda à Godefroy une troupe assez nombreuse pour punir les infidèles de Galilée et les soumettre à son autorité. Le duc de Lorraine et Tancrède partirent pour le pays de Tibériade, à la tête de deux cents cavaliers et de

mille fantassins. Les croisés tuèrent un grand nombre de musulmans, et enlevèrent aux habitants un butin considérable.

Le *Gros-paysan*, dont les campagnes venaient d'être ravagées par les chrétiens, fit partir en toute hâte des messagers pour Damas : ils demandèrent des secours contre les croisés à un prince de cette ville; cinq cents cavaliers turcs furent tout de suite envoyés dans la Galilée. La troupe chrétienne reprenait alors le chemin de Jérusalem; Godefroy marchait en avant de ses soldats, avec les bestiaux, les armes, les provisions, pris à l'ennemi. Tancrède et cent cavaliers suivaient l'armée de loin. Les Sarrasins de Damas tombèrent à l'improviste sur l'arrière-garde des croisés; un violent combat s'engagea soudain : il y eut de part et d'autre des hommes tués et blessés; Tancrède lui-même ne se sauva qu'avec beaucoup de peine. Néanmoins les croisés étaient parvenus à se rendre maîtres de la Galilée. Godefroy donna la citadelle du lac de Génésareth à Tancrède, qui dès ce moment porta le titre de *seigneur de Tibériade*. Les musulmans, voyant le guerrier franc prendre chaque jour de nouvelles forces dans leur pays, résolurent de conclure un traité avec lui. Ce traité fut signé avec la condition qu'à la fin

du terme convenu, il serait permis aux Sarrasins de tenir conseil entre eux pour examiner s'ils se soumettraient définitivement à Tancrède, ou s'ils renonceraient à un nouveau traité. Le seigneur de Tibériade avait fait la paix avec les habitants de la Galilée, mais non avec tous les musulmans des pays voisins. Il se souvint du prince de Damas, qui jadis avait envoyé des soldats contre les chrétiens. Six chevaliers, *hommes habiles et éloquents*, dit le chroniqueur, furent chargés par Tancrède d'aller inviter l'émir damasquin à livrer la ville au prince croisé, à quitter sa foi pour embrasser celle du Christ. Les députés de Tancrède ajoutaient que le satrape musulman n'avait que ce parti à prendre s'il voulait vivre encore sur un point quelconque de son pays. *Si tu n'acceptes pas ces propositions*, continuaient les envoyés chrétiens, *l'illustre Tancrède ne peut te conserver son amitié ni pour or, ni pour argent, ni pour tous autres dons précieux.* Une pareille sommation ne pouvait qu'enflammer de colère un fier musulman. L'émir fit trancher la tête de cinq députés, le sixième trouva grâce devant lui; il abjura sa religion pour celle de Mahomet. Tancrède, Godefroy, tous les croisés, furent saisis d'une violente indignation en apprenant cette

nouvelle. Le roi de Jérusalem rassembla son armée, et marcha avec le seigneur de Tibériade contre le prince de Damas. Les croisés mirent tout à feu et à sang dans la province de l'émir; ils revinrent à la ville sainte avec un immense butin[1].

Quatorze années après ces victoires, la fortune des armes tourna contre les croisés, non loin de Tibériade. Les musulmans des bords du Tigre et de l'Euphrate avaient été alarmés des conquêtes des chrétiens. On voyait arriver à Bagdad des croyants de tous les points de la Mésopotamie et des frontières de la Perse; ils se rendaient dans les mosquées les vendredis, ils pleuraient et gémissaient en invoquant les secours des soldats de l'islamisme; ils troublaient par leurs cris, dit Kemal-Eddin, les prédicateurs dans les chaires; les chaires même furent mises en pièces au milieu du tumulte. Le sultan de Perse et le calife de Bagdad se virent forcés, pour mettre fin à ces désordres, d'envoyer de nouveau leurs armées à la guerre sacrée. Des troupes innombrables traversèrent la Syrie et pénétrèrent dans la Galilée. Baudouin, qui avait succédé à son frère Gode-

[1] Albert d'Aix, liv. VII.

froy au trône de Jérusalem, alla à la rencontre de l'ennemi avec onze mille combattants. Les deux armées en vinrent aux mains au mois de juin 1113, sur le rivage occidental du lac de Génésareth. Les chrétiens furent mis en déroute ; ils perdirent deux mille hommes dans un combat qui ne dura que quelques instants. « Les cadavres des *infidèles*, dit le chroniqueur arabe, ayant été jetés dans le lac, l'eau devint toute rouge de sang ; il fut impossible de boire de cette eau pendant plusieurs jours. Les généraux musulmans envoyèrent au sultan de Perse les prisonniers chrétiens avec les têtes des morts[1]. » Le roi Baudouin se retira à Jérusalem avec le reste de ses soldats.

Nous quittâmes le lac de Tibériade le 2 décembre, à quatre heures du matin. Après avoir laissé à notre droite la vallée où fut la ville de Nephtali, patrie du vertueux Tobie, que le Seigneur voulut éprouver *afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job*, nous repassâmes sur le champ de bataille de Hittin, et nous nous dirigeâmes ensuite au sud-est. Nous parvînmes, au bout de deux heures

[1] *Bibliothèque des Croisades*, quatrième partie.

de marche, aux ruines de Khan Soukoul, où se tient une foire tous les lundis. Une heure de chemin conduit de ce lieu au pied du Mont-Thabor. Une belle forêt de chênes aux feuilles blanchâtres enveloppe le Thabor sur trois côtés; elle laisse à découvert la partie occidentale, où le village de *Débora* est assis. Le Thabor, que les anciens appelaient *Atabyrion*, ou *Itaburin*, est la plus haute montagne de la Galilée; son élévation est de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer; les gens du pays l'appellent *Djebel-el-Nour* (montagne de la lumière), parce que dès que le soleil paraît derrière la chaîne d'Arabie, ses premiers rayons frappent sur la cime du mont. Le Thabor, isolé des autres montagnes, est situé à l'extrémité nord-est de la plaine d'Esdrelon, à deux lieues à l'orient de Nazareth, à trois lieues à l'ouest de Tibériade. Djebel-el-Nour a une forme ronde; sa base peut avoir deux lieues de circonférence; il s'élance vers le ciel comme un dôme superbe. S'il pouvait y avoir sur la terre un trône digne de l'Éternel, ce trône serait le Thabor. Son sommet, couvert des débris de constructions de tous les âges, offre une demi-lieue de tour. Ce fut sur cette montagne que la gloire de Dieu parut avec tant d'éclat, et que ces paroles furent pro-

noncées : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui » j'ai mis toute ma confiance ; écoutez-le. » *Nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, lorsque nous étions avec Jésus-Christ sur la sainte montagne*, écrivait saint Pierre aux fidèles dispersés dans l'Asie Mineure, peu d'années après que le Christ avait expiré sur la croix. Cette Transfiguration n'était-elle pas une prophétique image de l'immense transformation qui allait s'accomplir chez les sociétés humaines ?

Il est *improbable*, selon M. de Lamartine, que la Transfiguration ait eu lieu sur le Thabor, parce que, dit l'illustre voyageur, au temps de Jésus-Christ, le sommet de cette montagne était *couvert par une citadelle romaine*. Ceci ne serait pas facile à prouver. L'an 66 de l'ère chrétienne, lorsque Néron eut nommé Vespasien général en chef de ses armées de Syrie, pour faire la guerre aux Juifs, Josèphe, gouverneur de Galilée, fit construire une forteresse sur le Thabor ; l'historien israélite, si exact dans les moindres détails, ne dit pas que le Thabor ait été fortifié auparavant. Si Josèphe avait trouvé les ruines d'un château-fort sur la montagne, on ne peut guère supposer qu'il n'en eût point parlé dans son livre [1]. Du reste,

[1] Josèphe, *Guerre des Juifs contre les Romains*, liv. II, ch. 42.

les évangélistes n'ayant pas cité le nom de la montagne sur laquelle s'accomplit la Transfiguration, on ne peut consulter ici que la tradition des peuples. M. de Lamartine, qui a si parfaitement expliqué la vérité des traditions saintes à Nazareth, ne croirait-il pas à celle qui place la Transfiguration sur le Thabor? Eusèbe, évêque de Césarée, saint Jérôme et saint Chrysostôme, l'ont confirmée dans leurs livres immortels. Les huit ou dix mille chrétiens qui vivaient en Palestine un an après la résurrection du Sauveur, avaient religieusement marqué tous les lieux où le divin Maître avait opéré des miracles; les générations suivantes, qui avaient conservé les traditions de leurs pères, se seraient-elles trompées pour le Thabor? Cela n'est pas admissible. M. de Lamartine l'a dit lui-même en suivant les traces du Fils de l'Homme à Nazareth : *Nulle piété humaine ne pourrait conserver aussi fidèlement la tradition d'un lieu cher à son souvenir, que ne le fit la piété des fidèles et des martyrs.*

Sainte Hélène avait fait bâtir, sur le sommet du Thabor, un temple chrétien qu'on appela *église des Trois Tabernacles*, à cause des trois sanctuaires de cette église; l'un était consacré à Jésus, l'autre à Moïse, le troisième à Élie. Plus tard, deux monas-

tères s'élevèrent sur le mont sacré; ces deux couvents étaient habités par des religieux qui portaient le nom de *Frères-Noirs*. Sous le règne des rois latins à Jérusalem, le Thabor était peuplé d'ermites, mais après la victoire de Saladin contre Lusignan, l'église et les monastères du Thabor furent démolis, et l'étendard de Mahomet flotta sur cette montagne. Maintenant les pères latins de Nazareth viennent, accompagnés de quelques fidèles, célébrer la messe sur le sommet de Djebel-el-Nour, le jour de la Transfiguration. Je regretterai toute ma vie de n'avoir pas vu cette solennité. L'âme de ceux qui assistent à cette messe doit être bien profondément remuée. A genoux sur le Mont de la Lumière, d'où l'œil embrasse la vaste région de la Décapole, ils doivent se sentir plus près de Dieu. Tout bruit de la terre cesse; on n'entend que les saintes paroles du prêtre et les voix mystérieuses de la nature. Quel spectacle! Quel lieu pour célébrer le divin sacrifice! L'autel, c'est le Thabor, la voûte du temple, le pavillon des cieux!

Avant de rappeler les cinq batailles qui furent livrées à diverses époques dans les champs d'Esdrelon, il est utile de donner quelques indications topographiques sur cette partie de la basse

Galilée. La pointe de l'Hermon s'arrête à deux lieues à l'orient du Thabor. Du haut de la pointe occidentale de l'Hermon, tout le pays environnant se déploie devant vous. La plaine d'Esdrelon, que l'Écriture appelle aussi Mageddo ou Armageddo, s'étend en longueur sur un espace de cinq lieues, en largeur sur un espace de deux lieues. La plaine est arrosée par le torrent de Cison, qui va se jeter dans le golfe de Saint-Jean-d'Acre. La plaine de Mageddo est bornée à l'ouest par des montagnes boisées qui se prolongent jusque sur le bord de la Méditerranée ; au nord par une chaîne pelée : au nord-est apparaît le Thabor ; à l'orient, la ligne de l'Hermon ; au sud, sous vos yeux, la vallée de Jesraël ou de Sunam, formée par le versant septentrional du mont Gelboë, et par le versant méridional de l'Hermon. La vallée de Sunam, large de deux milles, s'étend jusqu'à la rive droite du Jourdain, sur neuf milles de longueur. A une courte distance de la pointe occidentale de l'Hermon, où nous étions assis le 2 décembre, on aperçoit les ruines du château de Belvoir, le village de Fouleh composé de cinquante cabanes musulmanes. Au sud-est de Fouleh, toujours dans la plaine d'Esdrelon, sont les deux bourgs de Kou-

mis et de Zéraïm ; puis, à l'extrémité méridionale de la plaine s'élève la charmante bourgade de Djenine, bâtie sur l'emplacement de l'antique Jesraël, ville de la tribu d'Isachar. Le village de Naïm, où le Christ ressuscita le fils unique de la veuve, a été réduit en cendres par le dernier tremblement de terre ; Naïm était situé au pied de l'Hermon, à une heure, à l'occident, du Mont de la Lumière.

L'an 1305 avant Jésus-Christ, les enfants d'Israël gémissaient sous le joug de Jabin, roi de Chanaan. Débora, femme remplie de l'esprit de Dieu, femme qui jugeait les peuples, appela vers elle Barac, fils d'Abinoëm ; elle lui dit de rassembler dix mille guerriers de la tribu de Nephtali et de la tribu de Zabulon, et de venir ensuite livrer bataille à Sisara, général des armées de Jabin. Sisara était campé au pied du Thabor avec toutes ses troupes et tous ses chariots. Barac et la prophétesse Débora marchent avec leurs dix mille combattants contre les Chananéens. Le combat s'engage non loin de Djebel-el-Nour. Le Seigneur frappa Sisara de terreur ; ses troupes furent taillées en pièces par les Israélites. Sisara, vaincu, sauta de son chariot, et s'enfuit à pied sous la tente de Jahël, femme de Haber. Jahël

prend un grand clou, elle entre sans bruit dans la tente où dort Sisara, lui enfonce le clou dans la tempe et le tue. Après la défaite des troupes de Jabin, Débora composa son beau cantique. « Les rois de Chanaan sont venus; ils ont » combattu à Thana, à Mageddo, et n'ont em- » porté aucun butin! Du haut du ciel les astres » ont combattu contre Sisara! Le torrent de » Cison a entraîné les ennemis morts! O mon » âme! foule aux pieds les corps de ces bra- » ves! [1] »

Trois siècles après, les champs de Mageddo furent le théâtre de la bataille de Saül contre les Philistins. Ceux-ci s'étaient réunis dans la vallée de Jesraël. Saül campa avec son armée au lieu où s'élève aujourd'hui la bourgade de Djenine. Il fut saisi de frayeur à la vue de la puissante armée des Philistins. Le roi consulte le Seigneur, mais le Seigneur ne lui répond ni en songe, ni par les prêtres, ni par les prophètes, parce que Saül n'a pas voulu exécuter la colère de Jéhova contre les Amalécites. Abandonné de Dieu, il a recours à la science noire de la pythonisse d'Endor : il lui demande de faire venir Samuël. L'ombre

[1] Juges, chap. IV et V.

de Samuël est évoquée. Le prophète choisi de Dieu pour sacrer les rois annonce à Saül tous les malheurs qui vont tomber sur sa tête. Les sinistres paroles de Samuël jettent l'épouvante dans l'âme de Saül. Cependant le combat se livre entre les Israélites et les Philistins. L'armée juive est vaincue. Les trois fils du roi, Jonathas, Abinadab et Melchisua, sont morts en combattant sur le mont Gelboë. Saül voit ses trois enfants étendus sur la montagne. « Tire ton épée et tue-» moi! dit alors le roi à son écuyer; je ne veux » pas que les incirconcis m'insultent encore en » m'arrachant la vie! » L'écuyer refuse de tuer son souverain. Saül prend alors son glaive, se jette dessus et meurt! A cette vue, l'écuyer se perce à son tour de son épée, et tombe sans vie sur le cadavre de son maître! David, si longtemps persécuté par Saül, se trouvait alors dans le pays du roi de Geth, avec six cents Israélites qui lui étaient dévoués. Le vainqueur de Goliath, apprenant la défaite des Israélites, pleura la mort de Saül et de Jonathas, son ami. David exprima sa douleur profonde dans un chant funèbre, où se montre déjà la sublime poésie des psaumes. « Montagnes » de Gelboë, dit en gémissant le poëte guerrier, » montagnes de Gelboë, que la rosée et la pluie

» ne tombent jamais sur vous ! qu'il n'y ait plus
» sur vos coteaux des fruits dont on offre les
» prémisses ! Parce que c'est là, oui, c'est là
» qu'a été jeté le bouclier des vaillants d'Israël !
» le bouclier de Saül, comme s'il n'eût pas été
» sacré de l'huile sainte ! Votre mort perce mon
» âme de douleur, ô Jonathas, mon frère ! Je
» vous aimais comme une mère aime son fils
» unique ! Vous étiez le plus beau des princes,
» ô Jonathas ! vous étiez plus aimable que la
» plus aimable des femmes ![1] » Quatre cent trente-un ans s'étaient écoulés depuis la mort de Saül, lorsque le saint roi Josias tomba dans la plaine d'Esdrelon sous le glaive de Néchao, roi d'Égypte.

En 1217, une armée chrétienne commandée par les rois de Jérusalem, de Chypre et de Hongrie, entreprit une expédition contre le Thabor; la citadelle de ce mont, bâtie par Malek-Adel, était alors occupée par les Sarrasins. Les croisés montèrent sur le sommet de Djébel-el-Nour avec leur intrépidité accoutumée ; ils massacrèrent un grand nombre de musulmans, et allaient se rendre maîtres de la forteresse lorsqu'une discorde

[1] Les Rois, liv. I, chap. 28. — *Idem*, liv. II, chap. 1.

déplorable s'introduisit dans le conseil des trois rois. Les soldats de la croix cessèrent de combattre; ils furent ramenés à Saint-Jean-d'Acre, malgré leur ardent désir de poursuivre les infidèles; un pieux chroniqueur, n'osant pas ici sonder les impénétrables desseins de Dieu, cherche à attribuer la honteuse retraite des chrétiens à une cause surnaturelle. *Nous pensons*, dit Olivier Scholastique, *que le Christ notre Seigneur s'est réservé pour lui seul ce triomphe; lui qui monta sur cette montagne avec un petit nombre de ses disciples, et qui leur fit voir en ce même lieu la gloire de sa résurrection*[1].

Pour que rien ne manque à l'intérêt historique de cette plaine de Mageddo, voici venir maintenant les nouveaux preux de la France! Les troupes musulmanes, composées de l'armée dite *des pachas*, de mameluks d'Ibrahim-bey, de janissaires de Damas et d'Alep, de Naplousains et d'Arabes bédouins, s'élevaient à une trentaine de mille hommes, dont vingt mille de cavalerie: cette armée formidable était campée, le 15 avril 1799, au milieu de la plaine d'Esdrelon. Le vaillant Kléber savait le nombre des bandes enne-

[1] *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie.

mies ; mais il ne craignit pas de les attaquer avec ses trois mille fantassins. Il avait prévenu le général Bonaparte de son projet. Kléber voulait surprendre les musulmans pendant la nuit : il était arrivé trop tard. Le jour avait paru quand il déboucha dans la plaine d'Esdrelon ; c'était le 16 avril. Kléber forme sa troupe en carré ; l'impétueuse cavalerie des musulmans ne trouve que la mort devant un rempart de baïonnettes. Un coup de canon se fait entendre sur les montagnes de Nazareth : « C'est Bonaparte ! » s'écrient les soldats français aux prises avec les mahométans depuis cinq heures consécutives. Bientôt le général en chef arrive sur le champ de bataille. Un feu soutenu , partant des carrés , disperse les musulmans. En un instant six mille Français détruisent cette armée, que les habitants disaient innombrable comme *les étoiles du ciel et les sables de la mer !* Voilà cette éclatante victoire qui, dans les annales de notre pays, porte le nom de *bataille du Thabor.*

Esdrelon est une de ces plaines que la nature semble avoir faites tout exprès pour servir de théâtre aux combats que les hommes se livrent entre eux. Les bannières des Chananéens, des Philistins, des Juifs, des Assyriens, des Égyptiens,

des Romains, des croisés, des Sarrasins, des Turcs, des Druzes, des Arabes bédouins, des Français, ont été trempées de la rosée de l'Hermon que le poëte-roi a comparée au parfum répandu sur la barbe et les vêtements d'Aaron [1]. Des flots de sang humain ont coulé dans la plaine de Mageddo et sur le penchant des montagnes qui l'environnent. La terre d'Esdrelon, terre rougeâtre, profonde et fertile, a été engraissée par les cadavres des guerriers de toutes les nations et de tous les temps. Cette plaine devrait être appelée *plaine du carnage*, nom que l'Écriture donne à une vallée fameuse de Palestine.

Quand le voyageur pose ses pieds sur cette terre trois fois sainte, il a besoin de faire violence à son esprit pour l'arracher au souvenir de l'histoire; et ce n'est pas sans peine qu'il se décide à faire attention aux choses du moment qu'il a sous les yeux : il le faut cependant, car un trait de mœurs dans ce pays de prodiges, mène presque toujours à d'utiles enseignements. En descendant du mont Hermon vers la tombée du jour, nous allâmes demander un gîte pour la nuit au village de Fouleh, habité, comme je l'ai déjà dit, par

[1] Psaume CXXXII.

cinquante familles musulmanes. Une trentaine de croyants étaient réunis sur une esplanade couverte de gazon, et faisaient ensemble la prière du soir. Ces mahométans, aux visages calmes et sereins pendant le *namaz*, prirent tout à coup une expression de férocité quand ils eurent prononcé le dernier mot de leurs oraisons, et qu'ils eurent arrêté leurs regards sur nous. « Les demeures des enfants de Mahomet ne sont pas faites pour vous loger, nous disaient les habitants de Fouléh; allez dormir dans les cloaques des *kansirs* (porcs) vos frères, infidèles des infidèles! hommes souillés et sans foi! » Les Arabes de Fouléh nous avaient pris pour des juifs à cause de nos cheveux longs; il n'y a que les Israélites en Galilée qui portent de longs cheveux : les chrétiens et les musulmans ont la tête rasée. Nous eûmes toutes les peines du monde pour persuader aux Arabes de Fouléh que nous étions chrétiens; il fallut exhiber en leur présence nos firmans impériaux, et ce ne fut qu'après lecture faite de nos passe-ports par le cheik, que les musulmans de Fouleh nous accueillirent dans leur village. Une chambre commode nous fut donnée : nous ne vîmes plus autour de nous que des visages riants, des gens empressés à nous servir.

Cette scène dont je consigne ici le souvenir est un fait entre mille, qui atteste la haine des nations d'Orient contre les pauvres Israélites. C'est surtout dans cette Galilée, où ils ont régné deux mille ans avec gloire, que les antiques enfants de Jacob sont repoussés par tout homme qui ne professe pas leur religion. Les juifs indigènes et leurs frères d'Europe qui, à la fin de leur vie, viennent acheter à prix d'or un peu de terre pour être ensevelis dans le pays de leurs pères, sont traités avec un égal mépris par les chrétiens et les musulmans. — « Vous avez tué » notre Dieu! leur disent les chrétiens; anathème » sur vous, rebut des nations! — *Jésus de Naza-» reth était un saint prophete*, et vous l'avez cloué » sur une croix immonde! » leur disent les musulmans; « honte éternelle sur vous, hommes » impies et dégradés! » Et la malédiction qui pèse sur leur tête depuis dix-huit siècles ne les épouvante pas! Ils espèrent, ils espèrent toujours! Ils vont se placer une fois par mois sur le mont de Béthulie, pour voir si le Messie ne vient pas! O juifs! *hommes à tête dure, incirconcis de cœur et d'oreilles!* le Messie n'est-il donc pas celui qui est adoré aujourd'hui par tant de millions d'hommes dans les basiliques, dans les chapelles,

sous la hutte du sauvage aux dernières limites de l'univers connu? A moins de s'aveugler, il n'y a plus moyen de méconnaître Jésus-Christ, a dit Bossuet. Mais tout ce qui arrive aux Juifs leur a été annoncé par les anciens oracles; la vengeance d'en haut a éclaté sur la race déicide! Leur condamnation est écrite à chaque page du livre saint, qu'ils gardent mystérieusement dans leurs mesquines synagogues. Quand, dans les rues de Rome, leurs ancêtres accablaient d'amers sarcasmes Pierre et Paul, condamnés aux supplices sur la déposition des Juifs, les deux grands apôtres prédirent de nouveau leur ruine : « Les » Juifs périront de faim et de désespoir; ils se» ront bannis à jamais de la terre de leurs pères, » et envoyés en captivité dans tout l'univers : le » terme n'est pas loin où tous ces maux leur » arriveront, pour avoir insulté avec tant de » cruelles railleries au bien-aimé Fils de Dieu, » qui s'était manifesté à eux par tant de mira» cles![1] » Cette terrible prophétie ne s'est-elle pas accomplie de point en point? Qu'on ne croie pas que nous applaudissions aux outrages auxquels sont livrés journellement en Palestine les

[1] Lactance.

malheureux Israélites! Nous voudrions pouvoir diminuer leurs maux, et nous avons fait des réclamations en leur faveur auprès des cheik-el-beled ou maire des villages de la Galilée et de la Samarie; mais ce profond abîme de misère dans lequel sont tombés les juifs de ce pays, doit être signalé par le voyageur: il faut bien montrer que Dieu a eu raison!

De Fouleh à Naplouse ou Nablous, douze heures de marche. La route va du nord au sud. On chemine d'abord pendant trois heures au milieu de la plaine d'Esdrelon, puis on entre dans les montagnes de la Samarie. Djenine, qu'on voit à gauche en laissant derrière soi la plaine de Mageddo, est la dernière ville de la Galilée. La Samarie est un pays de montagnes, et c'est ce qui explique l'humeur belliqueuse, le caractère indomptable de ses habitants. Le premier aspect de la Samarie est affreux : ce sont des collines basses, arides, nues, et d'une teinte bleuâtre; mais on pénètre bientôt dans une belle vallée toute plantée d'oliviers. Là se trouve un gros village musulman appelé Kébati. A deux heures de ce bourg est le beau et large vallon de Sanour; à droite, sur le sommet de la montagne, nous vîmes les ruines du château de Sanour, qui

fut assiégé et pris par Abdallah, pacha d'Acre, en 1831. Le siége de cette forteresse est raconté dans le cinquième volume de la *Correspondance d'Orient*. Le vallon de Sanour, très-fertile et assez bien cultivé, se prolonge jusqu'au charmant village de Djaba, assis sur un mamelon entouré d'arbres. En quittant Djaba, le pays devient aride; il n'y a plus ni arbres, ni verdure, ni aucune espèce de végétation : c'est une longue suite de ravins étroits et profonds, où les chevaux marchent avec peine.

En avançant vers Naplouse, l'antique Sichem ou Sichar, ville de la tribu d'Ephraïm, nous aperçûmes à notre droite le mont Someron, où fut bâtie Samarie, qui, sous le règne d'Achab, devint la capitale du royaume d'Israël. Cette cité, reconstruite par Hérode, qui la nomma Sébaste en l'honneur d'Auguste, n'offre plus aujourd'hui que des débris. En voyant les dernières ruines de cette superbe Samarie qui adora des dieux étrangers, on se rappelle ces paroles du prophète Michée : *Je rendrai Samarie comme un monceau de pierres qu'on met dans un champ, lorsqu'on plante une vigne; je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et j'en découvrirai les fondements, dit le Seigneur, le dieu d'Israël!* Au pied du Someron est un pauvre

village que les habitants appellent *Sébastias*. La mer, semblable à une immense ceinture bleue, apparaît au loin derrière les verdoyantes cimes des montagnes de Samarie; à gauche est la chaîne d'Arabie, qui borne à l'orient la vallée arrosée par le Jourdain; au midi se déroule le beau vallon de Sichem, dominé par le haut sommet du mont Gazirim ou Mont-Béni; c'est là un de ces magnifiques points de vue que Dieu n'a créés qu'en Orient. Pendant la guerre des Juifs contre les Romains, onze mille six cents Samaritains furent massacrés sur le mont Garizim.

Le vallon de Sichem est très-étroit, mais sa longueur est au moins de deux lieues et demie· Il est formé par le revers méridional du mont Hébal ou Mont-Maudit, et par le revers septentrional du Gazirim. Le vallon de Sichem étale une grande richesse de végétation; il est planté de toutes sortes d'arbres fruitiers. A travers un vaste amas de verdure se dessine de la manière la plus gracieuse la cité de Naplouse, avec ses maisons blanches et ses élégants minarets, qui élèvent dans l'air leur pointe effilée. La culture du vallon de Naplouse rappelle la culture des ravins, des gorges, des vallées du Liban. A Naplouse, comme dans les belles régions libani-

ques, les penchants des montagnes sont cultivés en larges gradins; il n'y a pas le plus petit espace où le fellah naplousin n'ait passé le fer avec lequel il remue la terre qui le nourrit. Les Naplousins ressemblent, sous bien des rapports, aux maronites et aux druses du Liban. Comme les habitants de *Djebel-Drouse*, de *Kanoubin* et de *Becharré*, les Naplousins sont actifs, laborieux, intelligents, braves, ne supportant qu'avec peine toute espèce de domination. Ils se sont révoltés contre tous les pachas qui se sont succédé en Syrie, en Palestine, depuis la conquête de ces deux pays par les Ottomans. On a pu voir, dans une lettre de ce volume, comment les Naplousins se sont battus contre Ibrahim-pacha en 1834. Leur ville de Naplouse compte deux mille hommes de moins depuis la grande insurrection de 1834; les maisons gardent encore les traces du canon égyptien. Le tremblement de terre du 1er janvier 1837 est venu ajouter à la désolation de la cité : la moitié de Naplouse a été renversée; on n'a compté que quarante victimes.

Naplouse, qui était avant l'invasion d'Ibrahim une des plus florissantes villes de la Palestine, n'est aujourd'hui qu'une pauvre cité, sans mouvement et sans richesse. Le moutzelin de Naplouse, Soleï-

man-Abdalassi, une des créatures de Méhémet-Ali, gouverne toute la Samarie, comme l'émir Béchir gouverne le Liban : à titre de fermage. Maintenant que les Naplousins sont désarmés comme les montagnards de Syrie, Ibrahim-pacha les punit cruellement de s'être révoltés contre lui. La tyrannie du vice-roi d'Égypte est poussée à son comble à Naplouse. Mais cet état de choses ne peut durer longtemps ; les Naplousins ne sont pas hommes à souffrir patiemment l'humiliation et la ruine de leur beau pays : ils sauront tôt ou tard se procurer des fusils et des balles, et alors malheur à ceux qui ont trompé leur bonne foi en 1834 !

Six mille musulmans, quatre cents chrétiens schismatiques, deux cents juifs *orthodoxes*, et cent *Samaritains*, forment la population actuelle de Naplouse. On connaît l'origine des Samaritains. 677 ans avant Jésus-Christ, Salmanazar, roi d'Assyrie, s'empara de la Samarie ; il fit conduire en captivité, sur les bords du Tigre, les dix tribus que Jéroboam sépara du royaume de Juda. Salmanazar repeupla la Samarie avec une colonie du pays des Mèdes, appelée Cuthéenne. Les Cuthéens étaient idolâtres. Une peste éclata dans la Samarie ; les nouveaux habitants du pays in-

voquèrent en vain leurs dieux d'argile pour faire cesser le fléau. Ils allèrent demander alors au roi d'Assyrie quelques-uns des sacrificateurs hébreux qu'il retenait prisonniers. Les prêtres d'Israël instruisirent les Cuthéens dans la loi de Moïse, et furent appelés Samaritains, ou *Semri*[1]. Les Samaritains seuls ont conservé le Pentateuque, écrit en caractères hébreux; ils disent même qu'ils ont, dans leur synagogue de Naplouse, une Bible écrite de la main d'Abisha, petit-fils d'Aaron. Les caractères dont les Juifs se servaient pour écrire leurs livres saints étaient les mêmes pour toutes les tribus; mais à l'époque de la captivité de Babylone, les Israélites, trouvant plus à leur gré les caractères chaldéens, abandonnèrent les leurs pour prendre ceux du peuple des rives de l'Euphrate. Les Samaritains, ennemis déclarés des Juifs, ne voulurent point admettre ces caractères étrangers, plus encore en haine des tribus qu'ils méprisaient, que par crainte d'introduire quelque innovation dans leurs lois.

Cette division qui éclata parmi les tribus nous donne une très-grande preuve de l'authenticité des livres de Moïse; car ces deux peuples, Sama-

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. IX, ch 14.

ritains et Juifs, qui se regardaient d'un œil jaloux, n'auraient pas manqué de se reprocher les changements qu'ils auraient voulu introduire dans leurs livres. Nous savons par des hommes versés dans la connaissance de la langue hébraïque, et même par des rabbins, qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la Bible écrite en caractères chaldéens, et la Bible des Samaritains écrite en caractères hébreux.

C'est là une chose digne de remarque. Le Pentateuque des Samaritains sert de contrôle aux livres divins qui sont entre les mains des juifs et des chrétiens. Les arguments des ennemis de la vérité sainte tombent devant la parfaite conformité des deux Bibles écrites en caractères différents. Nous devons voir encore ici un miracle de la Providence.

Revenons aux Samaritains. Alexandre le Grand permit à Sanabaleth, chef puissant des Samri, de bâtir un temple sur le mont Garizim. Longtemps après, sous le règne d'Antiochus, roi de Syrie, les Samaritains, craignant d'être confondus dans les châtiments qui menaçaient les Juifs, dirent à ce prince que leurs croyances n'étaient pas celles des Israélites ; ils demandèrent et obtinrent que leur temple portât dé-

sormais le nom de *Jupiter grec*[1]. Ce temple de Garizim, qu'on avait osé opposer à celui de Jérusalem, existait depuis deux cents ans, lorsque le célèbre Jean Hircan le renversa de fond en comble. Jean Hircan avait dompté le peuple de l'Idumée, qui adopta alors la religion de Moïse; il dompta aussi les Samaritains; ce peuple opiniâtre, cette race de fer, ne renonça point à son culte mêlé; il n'avait plus de temple, mais il allait toujours immoler des victimes sur ses ruines! Aujourd'hui, comme en ce temps-là, *les fils et les petits-fils des Semri font encore ce qu'ont fait leurs pères. Ce peuple suit ses anciennes coutumes; il ne craint point le Seigneur, il ne garde point ses cérémonies, ni ses ordonnances, ni les préceptes qu'il donna aux enfants de Jacob, qu'il surnomma Israël*[2].

D'après les recherches de quelques savants orientalistes, les cent Samaritains de Naplouse et les cinquante de Gaza, sont aujourd'hui les seuls restes de cette secte. Les Samaritains de Naplouse n'ont point de propriétés foncières; ils ne cultivent pas la terre, ils ne vivent que d'industrie:

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*, liv. XI, chap. 7. — *Idem*, liv. XII, chap. 7.

[2] Les Rois, liv. IV, ch. 17.

leur pauvreté est passée en proverbe dans la Palestine; ils sont relégués dans un des plus sales quartiers de la ville. Les musulmans, les chrétiens et les juifs, les ont en horreur. Les Semri ne se marient qu'entre eux. Les juifs se croiraient aussi coupables de manger du pain des descendants des Cuthéens, que de la viande de porc: ils les accusent d'idolâtrie; ils prétendent que les Samaritains ont une figure de colombe sculptée sur le pupitre où ils placent le livre saint, et qu'ils rendent un culte à cet oiseau. C'est, assure-t-on, en souvenir de la colombe qui, après le déluge, rentra dans l'arche avec le rameau vert. Les Semri repoussent avec énergie cette accusation; ils se vantent, au contraire, d'être les seuls conservateurs de la loi du Sinaï; ils se disent issus de la tribu de Joseph le patriarche. Depuis longtemps il n'est plus permis aux Semri d'aller sacrifier des victimes sur le sommet de Garizim; mais, comme leur loi défend d'immoler des animaux dans des synagogues, le mouton et l'agneau qu'ils égorgent pendant la Pâques, sont apportés vivants en face de la montagne sainte, et c'est là qu'ils tombent sous le couteau du grand prêtre. Les Samaritains, comme les juifs, attendent le Mes-

sie; *ils savent par quels signes ils le reconnaîtront.*

J'ai vu quelques Samaritains; leur costume se compose d'une robe noire et d'un turban rouge : quand ils vont à leur synagogue, ils portent des vêtements blancs. Ils sont sales, déguenillés; l'expression de leur figure est sombre; tout paraît mystérieux dans le Samaritain : cet homme ne ressemble pas aux autres hommes; c'est un débris vivant d'un peuple qui n'est plus, d'un peuple qui ne se relèvera jamais! Les Anglais, qui ont sur la Syrie et la Palestine des vues dont la réalisation pourrait ne pas trop se faire attendre, ont travaillé récemment à convertir les Samaritains au protestantisme. Nous avons connu à Damas des prêtres lazaristes qui ont lu eux-mêmes les lettres que les biblistes de la Grande-Bretagne ont adressées aux Samaritains de Naplouse; ils leur promettaient de grandes sommes d'argent s'ils voulaient abandonner leur ancienne loi pour embrasser celle de Luther. Les Samaritains, ces hommes si pauvres, si méprisés dans leur propre pays, ont résisté à toutes les séductions. On conviendra que, si les Anglais ne réussissaient pas dans leurs projets d'envahissement aux pays d'outre-mer, ce ne serait pas faute d'avoir employé tous les moyens imaginables.

Voici, à propos des Anglais, une anecdote qui n'a rien de commun avec les Samaritains, mais qui est trop piquante pour que j'oublie de vous la raconter; je la tiens de Michaëli, le vieux drogman de Nazareth :

L'an dernier, un *touriste* de la Grande-Bretagne vint à Jérusalem, accompagné d'un guide chrétien ; il visita les lieux saints de la ville de David. Arrivé sur le bord du torrent de Cédron, ou *torrent de la tristesse*, le cicérone dit à l'Anglais :

« Nous voilà, monsieur, dans la vallée de Josaphat.

— Oh ! *yes !* » dit le voyageur étonné.

Les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés vers la terre, l'Anglais paraissait plongé dans de sérieuses réflexions. Puis il prononça ces paroles :

« C'est ici la vallée de Josaphat ! la vallée où tous les humains, au dernier jour du monde, comparaîtront devant le juge éternel ! Il me faudrait donc aller d'ici à Londres, et, de Londres, revenir encore ici ? Je n'en ferai rien ! »

Et, prenant un pistolet suspendu à sa ceinture, l'Anglais se brûla la cervelle.

« Cet homme n'était pas fou, ajouta Michaëli.

— Mais qu'était-il alors?

— *Ça l'ennuyait de repasser deux fois par un même chemin.* »

Telle fut la réponse de notre interprète.

Nous partîmes de Naplouse le 4 décembre. Nous laissâmes à notre droite le mont Garizim. A un quart d'heure de la cité, après avoir traversé un bois d'oliviers dont les troncs sont énormes, nous nous arrêtâmes un moment au *puits de la Samaritaine*, où le Christ se reposa à la sixième heure du jour. Ce puits, creusé par Jacob lorsque les enfants d'Hémor lui eurent vendu une partie du champ de Sichem pour le prix de cent jeunes brebis, est étroit par le haut et large en bas; il a environ quarante coudées de profondeur. Il était à sec lorsque nous le visitâmes. Il est recouvert par une grosse pierre. Sainte Hélène avait fait enfermer le puits de Jacob ou de la Samaritaine, dans une chapelle dont on ne voit plus de traces. A gauche du puits sacré, à une distance de quelques minutes, Michaëli nous montra une petite construction surmontée d'un dôme : c'est, nous dit-il, le tombeau de Joseph, fils de Jacob. Les musulmans, les juifs, les chrétiens et les Samaritains, entourent cette sépulture d'une vénération profonde. Après les funérailles

de Josué, dit l'Écriture, les Israélites prirent aussi les os de Joseph, qu'ils avaient apportés d'Égypte, et les ensevelirent à Sichem, dans cet endroit du champ que Jacob avait acheté aux enfants d'Hémor, père de Sichem[1].

Après avoir relu ces paroles en vue du tombeau tant vénéré, nous tournâmes le mont Garizim ou *montagne de Dieu et des anges*, comme l'appellent les Samaritains, et nous reprîmes notre route au midi. Nous cheminions dans une vallée dépouillée d'arbres, mais fertile. Les deux bourgs de Meïlalouli et de Aouarha se montraient à notre gauche. Trois heures de marche, depuis Naplouse, conduisent à l'extrémité méridionale de la vallée de Meïlalouli. Là, on quitte la Samarie, et la Judée commence. Nous fûmes étonnés de voir des champs si féconds et si bien cultivés dans cette Judée, tant dénigrée par les philosophes du dix-huitième siècle, qui, du reste, ne la connaissaient pas. Les environs de Jérusalem sont dévastés. Mais la partie septentrionale de la Judée offre partout un terrain gras et susceptible de toute sorte de productions. Pendant la domination des rois latins de Jérusalem, cette région n'était-elle

[1] Josué, chap. XXIV.

pas florissante? Voyez la peinture que Jacques de Vitri, évêque d'Acre, a faite de la Judée, sous le règne des successeurs de Godefroy : « La » Terre Sainte florissait comme un paradis de » volupté; semblable aux lis, aux roses, aux » violettes, elle répandait au loin les plus » doux parfums. Le Seigneur avait versé sur » elle ses bénédictions. Les déserts s'étaient » changés en campagnes grasses et fertiles; les » moissons s'élevaient dans les lieux qu'avaient » habité les serpents et les dragons. Le Sei- » gneur, qui avait autrefois abandonné cette » terre, y avait alors, par un effet de sa grande » miséricorde, rassemblé ses enfants. Les hom- » mes de toute espèce et de toutes les nations, » qui étaient venus s'y fixer par l'inspiration de » Dieu, en doublaient la population. [1] »

Qu'il serait facile à l'Europe de rendre à la Palestine sa splendeur passée, en faisant de ce pays un royaume chrétien, dont Jérusalem serait la capitale! L'idée d'arracher la Grèce aux Turcs, et de la rendre indépendante, parut d'abord étrange à tout le monde; et cette idée s'est réalisée. La Palestine coûterait bien moins de sacrifices à

[1] *Bibliothèque des Croisades*, troisième partie.

l'Europe que lui en a coûté la Grèce. Les avantages que l'Occident, que la France surtout, tireraient d'un royaume chrétien sur les bords de l'Oronte et du Jourdain seraient immenses. Nous n'avons pas le temps de développer ici cette pensée; il nous suffit de l'indiquer.

Trois heures avant d'arriver à Bir, on passe dans un vallon, où se montrent une grande quantité de figuiers et quelques oliviers; dans ce vallon est un rocher, au penchant duquel se trouvent plusieurs petits bassins remplis d'une eau fraîche et excellente à boire. Ce rocher est appelé *Aïn-el-Harami* (Fontaine des Voleurs). Nous arrivâmes à Bir, au bout de neuf heures de marche depuis Naplouse. Bir, qui n'est aujourd'hui qu'un petit village fort misérable, occupe, dit-on, l'emplacement de l'antique Béra, où se retira Jotham, quand il fuyait la vengeance de son frère Abimélec. Nous vîmes à Bir une église antique bâtie par Constantin, et dédiée à saint Joseph. La tradition place à Bir le lieu où les parents de Jésus, revenant de Jérusalem, s'aperçurent que leur fils, alors âgé de douze ans, n'était pas avec eux.

Nous nous couchâmes à Bir, au pied du mur ruiné de l'église de Saint-Joseph. Jamais nuit ne

me parut plus longue ; je n'étais qu'à trois lieues de Jérusalem ! mes yeux ne pouvaient se détacher des monts d'Arabie d'où le jour devait naître; enfin le moment arriva où nous remontâmes à cheval. Une douzaine de pèlerins chrétiens de l'Asie Mineure s'étaient joints à nous : des cris de joie partirent de toutes les bouches quand la sainte cité se montra à nos regards avides ; les échos de la vallée de Josaphat, de la vallée de Molok, des tombeaux des Rois et de la grotte de Jérémie, répétaient ces mots : *el-kods! el-kods!* (la sainte, la sainte!)

Jérusalem! quel nom! quelle ville! ville des miracles et des prophètes! ville où mourut le Christ pour le salut du genre humain! Les pensées se pressent, se multiplient dans l'esprit à l'aspect de Jérusalem. L'histoire de six mille ans vous apparaît. J'étais ébloui en arrivant à la cité sainte, je ne distinguais rien, je ne voyais devant moi qu'un grand prestige, une grande image de gloire et de tristesse. Je suis entré dans la cité de David le 5 décembre, à neuf heures du matin : ce sont là des dates qui restent dans le souvenir de l'homme. On nous logea dans le *couvent neuf*, situé à quelques pas du monastère de Saint-Sauveur. A mon arrivée, je courus vers le monas-

tère latin pour y voir la chambre que mon frère a occupée en 1831. Les pères du couvent, qui se sont renouvelés depuis son passage à Jérusalem, ne savaient pas m'indiquer cette chambre, mais moi je l'ai trouvée, je l'ai fait ouvrir, et, quand je suis entré dans la cellule, je me suis assis dans un vieux fauteuil où mon frère s'est assis, et j'ai pleuré de tristesse, de joie et d'amour... Parmi les noms gravés sur la porte de la cellule, j'ai reconnu le sien, et mon premier mouvement a été d'écrire le mien au bas... Nos deux noms se touchent à Jérusalem, comme nos deux âmes se touchent par les liens invisibles des tendres sympathies...

J'ai aussi beaucoup pensé à vous, mon cher Sibour, lorsque je visitais le Saint-Cénacle, Bethanie le village évangélique, le mont des Olives, d'où le Sauveur s'envola dans les cieux, la vallée de Josaphat, le torrent de Cédron qui gémit en coulant, le tombeau de la Vierge, la grotte où Jésus versa une sueur de sang et dit : *Mon âme est triste jusqu'à la mort;* la Voie Douloureuse, ce chemin que suivit le Christ chargé de sa croix, depuis le jardin des Olives jusqu'à la montagne qu'il arrosa de son sang. Prêtre de l'Évangile, docteur de la foi que Jésus vint apporter au

monde, vous êtes revenu plus vivement à mon esprit autour de Jérusalem; il me semblait retrouver ici quelque chose de vous; vous étiez avec moi sur le rocher où la croix du Sauveur fut plantée, et vous fortifiiez ma croyance. Vous me parliez du Christ, de sa mission divine, du monde changé par sa doctrine. Je prêtais l'oreille à vos enseignements; j'ai prié sur ce tombeau sacré qui vit accourir au moyen âge les nations de l'Europe, et qui aujourd'hui encore est visité par des milliers de chrétiens de l'Asie. A genoux devant le saint sépulcre, j'ai aimé Dieu et ma mère de toute la puissance de mon âme. Mon esprit allait de Dieu à ma mère, je l'avais transportée en idée sur le tombeau de Jésus-Christ; je la voyais priant avec ardeur et mouillant de ses larmes la froide pierre qui couvre la place où le corps du fils de Marie demeura pendant trois jours. Ces impressions sont trop intimes; elles ne peuvent intéresser que nous-mêmes : qu'importe au reste du monde les réminiscences de la famille, les épanchements de l'amitié?

Le 7 décembre, à neuf heures du soir, j'étais couché sur la terrasse du château de Jéricho. Le lendemain j'étais sur la rive droite du Jourdain avec M. A. B. et M. Montfort; celui-ci est un

peintre français de beaucoup de talent; j'avais rencontré M. Montfort à Smyrne l'an dernier, et j'ai aimé à le retrouver à Jérusalem. Voulant résoudre par nous-mêmes la question de savoir si l'eau de la mer Morte est assez pesante pour supporter le corps d'un homme, M. A. B., M. Montfort et moi, nous nous avançâmes dans le lac, nous nous étendîmes sur l'eau sans faire le moindre mouvement; nos corps flottaient comme des troncs d'arbres sur la surface de la mer de Sodome, et jamais nous n'aurions pu aller au fond. Voilà donc un phénomène bien constaté. Quand nous sortîmes du lac Asphaltite, nous étions tout imprégnés de sel.

On ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi en présence de ce lac silencieux et triste où sont englouties Gomorrhe, Sodome, Adama, Séboïne et Zoar, villes exécrables devant Dieu. La postérité et tous les peuples diront en voyant ces choses : Pourquoi le Seigneur a-t-il ainsi traité ce pays? d'où vient qu'il a fait éclater sa fureur avec tant de violence?[1] Et on leur répondra : Le cri des iniquités de Sodome et de Gomorrhe était monté jusqu'à son comble, et Jéhova fit

[1] Deutéronome, XXIX.

descendre du ciel sur ces villes maudites une pluie de soufre et de feu. C'est ainsi que la belle et fertile vallée de Siddin fut changée en un désert affreux.

Le 10 décembre, nous nous trouvions au monastère de Saint-Sabba, pâle et lugubre lieu dont l'aspect donne de la stupeur à l'esprit. Ce lieu a été heureusement choisi dans la *Bédouine* pour parler de l'immortalité de l'âme. Le 11, nous étions revenus à Jérusalem, après nous être agenouillés dans la grotte de la Nativité à Bethléem. La *Correspondance d'Orient* offre un travail complet sur Jérusalem et ses environs; je n'ai rien à ajouter à tout ce que mon frère a écrit touchant ces lieux célèbres. L'événement le plus important qui se soit passé à Jérusalem depuis 1831, est le siége de cette ville par les fellahs de Judée et de Samarie, en 1834. J'ai raconté cette guerre dans une de mes précédentes lettres. Nous partirons demain pour l'Égypte; nous irons vers les rivages du Nil en traversant le désert de sables mouvants qui sépare la Palestine de l'antique pays des Pharaons.



LETTRE XXXIV.[1]

Simulacres de funérailles à Hébron, à l'occasion du recrutement de l'armée égyptienne. — Conversation avec un muezzin d'Hébron, au sujet des tombeaux des patriarches enfermés dans la mosquée d'Abraham. — Itinéraire d'Hébron à Gaza. — Le chameau. — Le désert de sables mouvants. — Le mirage. — Souvenirs d'histoire. — El-Arisch. — Arrivée en Égypte.

Caire, 2 *janvier* 1838.

Mon frère a consacré dans la *Correspondance d'Orient* un chapitre à la route qui mène de Jérusalem à Hébron, aux souvenirs historiques de cette ville, une des plus anciennes du monde, et à son état présent. Je me contenterai donc de vous raconter un fait dont j'ai été témoin à Hébron. Cinq minutes avant d'entrer dans la cité d'*El-Khalil* (Hébron), nous vîmes au milieu d'un cimetière cent cinquante ou deux cents personnes de tout âge et de tout sexe, remplissant l'air de gémissements et de sanglots. Les vieillards

[1] Cette lettre, comme la précédente, est adressée à M. l'abbé Sibour.

déchiraient leurs vêtements et jetaient de la poussière sur leurs têtes, les enfants pleuraient à côté des vieillards, et les femmes jeunes, mêlées aux femmes âgées, formaient des rondes autour de plusieurs fosses vides. Après les danses funèbres on remplit de terre les sépulcres où aucun mort n'avait été déposé; puis la foule se retira dans la cité, en poussant toujours des cris lugubres.

Que signifiaient ces scènes de désolation? Ce ne pouvait être la célébration du Beyram, car pendant cette fête les musulmans prient en silence sur les tombeaux. Un Israélite d'Hébron vint nous tirer de cette incertitude. Il nous apprit que dans la matinée un détachement de soldats d'Ibrahim était venu à Hébron, qu'il avait enlevé de force cinquante conscrits, et que, ces jeunes gens ayant été conduits enchaînés en Égypte pour ne plus revenir dans leur pays, leurs parents célébraient leurs funérailles!! En 1834, après la signature du traité de paix entre Méhémet-Ali et le cheik de Naplouse dont nous avons raconté la mort dans une lettre de ce volume, la cité d'Hébron, qui s'était aussi révoltée contre le gouvernement égyptien, obtint, comme toutes les villes et tous les villages de la Palestine, la promesse

formelle du vice-roi qu'on ne lui prendrait plus d'hommes désormais pour grossir l'armée d'Égypte. Quand Ibrahim eut porté le ravage au milieu des populations de la Samarie sans tenir compte de l'honneur de sa parole, il signifia au gouverneur d'Hébron qu'il lui fallait trois cents soldats pris dans la cité. Le gouverneur et tous les musulmans d'Hébron, irrités de cet ordre barbare, ne firent aucune réponse au conquérant de la Syrie. Le fils de Méhémet-Ali *punit la ville rebelle*. Il envoya à Hébron trois mille de ses soldats ; les musulmans de l'antique cité d'Abraham leur tinrent tête d'abord avec intrépidité, ils se battirent en désespérés contre les Égyptiens ; mais quelques coups de canon lancés du haut des montagnes au pied desquelles Hébron est située, suffirent pour épouvanter les habitants. Huit cents musulmans, hommes, femmes et enfants, furent horriblement massacrés par les soldats d'Ibrahim. Le gouverneur d'Hébron fut conduit à Damas, où il eut la tête tranchée par ordre du pacha *victorieux*.

La ville d'Hébron a bien changé depuis que mon frère l'a visitée au mois d'avril 1831 ! Il y avait trouvé quatre mille habitants ; on n'en compte plus aujourd'hui que deux mille cinq

cents. Le canon et le recrutement d'Ibrahim en ont enlevé quinze cents. Mon frère avait trouvé des bazars bien fournis, nous n'avons pu nous y procurer un morceau de pain. Il n'y avait point vu, comme dans quelques villes de la Judée, des visages creusés par la souffrance et la faim; nous n'y avons rencontré, nous, que de pâles figures, une multitude en guenilles, une population que les menaces d'Ibrahim tiennent perpétuellement dans l'effroi. Nous y avons reconnu tout le mal que peut faire en quelques années un gouvernement tyrannique à un peuple sans défense. Que Dieu nous préserve de passer sous silence de pareilles atrocités! Nous manquerions à notre devoir d'homme. Les malheurs présents de la Syrie et de la Palestine sont d'autant plus déplorables aux yeux du voyageur, qu'ils sont causés par un pacha ambitieux qu'une dépêche des cabinets d'Europe peut réduire au néant.

Je n'ai pu obtenir des autorités religieuses et civiles d'Hébron l'autorisation d'entrer dans la fameuse mosquée qui renferme les tombeaux d'Abraham, de Sara, de Rebecca, de Jacob, d'Isaac et de Lia. Les musulmans d'Hébron ne permettent pas plus aux chrétiens de visiter ces sé-

pulcres, que les musulmans de la Mecque et de Médine ne leur permettent de visiter la Kaaba et le tombeau du prophète. J'allai toutefois vers la mosquée du *Bien-Aimé*, dans l'espoir d'y trouver quelque muezzin moins inflexible que le chef des imans d'Hébron. Le chantre du minaret sortait du temple au moment où j'y arrivai.

« Les personnages de la Bible dont les cendres reposent dans ce sanctuaire auguste, dis-je au muezzin, sont vénérés par les chrétiens; pourquoi donc nous empêcher d'aller offrir nos prières sur leurs tombeaux?

— Tu dis que les chrétiens ont un profond respect pour les saints personnages qui dormiront là, dans cette mosquée, jusqu'au jour du jugement, cela est possible; mais fais-toi musulman si tu veux prier dans le temple du Bien-Aimé. Tu auras un double profit en abjurant la foi : d'abord tu seras un vrai croyant, ensuite tu verras les sépulcres des patriarches. Voilà!

— Jamais je ne renoncerai à la religion du Christ, ô muezzin! »

Le mahométan baissa la tête, caressa sa barbe noire, parut réfléchir; puis, levant les yeux sur moi, il me dit :

« Voilà que tu as bien parlé, ô Frandji! Un

guerrier fameux de notre religion a dit : *On ne peut faire un bon musulman d'un mauvais chrétien, ni un bon chrétien d'un mauvais musulman.* Restons chacun dans notre croyance ; mais tu ne verras pas les tombeaux des patriarches. »

De *El-Khalil* à Gaza on compte quinze lieues. Je décrirai cette route en peu de mots, parce que ce n'est pas celle que mon frère a suivie en revenant de l'antique métropole des Philistins à Jérusalem. Nous nous dirigeâmes au midi à travers une région montagneuse, mais toute plantée de vignes, de figuiers, de beaux oliviers, de chênes nains et de caroubiers. On passe successivement les villages de Doura et de Sahélieh. Nous vîmes à côté de ce dernier bourg un attelage assez grotesque, c'était un énorme chameau d'une éclatante blancheur, traînant une charrue qu'un vieux musulman à barbe blanche, à la figure noire et creusée, soutenait avec sa main droite. Le laboureur était à moitié nu ; derrière lui cheminait dans le sillon un enfant de neuf à dix ans, s'arrêtant parfois et ramassant les insecsectes de la terre qu'il faisait avaler ensuite à un superbe faucon apprivoisé, posé sur sa main gauche. Puis l'oiseau de proie s'envola et vint se placer sur la tête du chameau ; le patient animal

semblait ne pas sentir les griffes du faucon ; l'enfant ramassait toujours des insectes, et le vieillard poussait sa charrue en chantant, sans détacher ses regards de la terre. Un peintre aurait pu faire de tout cela un tableau curieux.

En quittant le village de Sahélieh, on entre dans une plaine nue qui s'étend jusqu'à Gaza. Au bout de huit heures de marche depuis Hébron, nous arrivâmes au bourg de Sakarieh, où nous passâmes la nuit. Nous vîmes dans ce village quarante jeunes gens qui, pour échapper à la conscription ordonnée par Ibrahim, s'étaient coupé le pouce et crevé l'œil droit. Presque tous les musulmans de Palestine, en état de porter un fusil, se sont ainsi volontairement mutilés. Un docteur italien, appelé Montari, me disait à Jérusalem que sur un assez grand nombre de conscrits emmenés dans la ville sainte, il n'en avait trouvé que *trois* capables de servir ; les autres étaient ou estropiés ou borgnes. Si le gouvernement égyptien dure encore quelques années dans la Galilée, la Samarie et la Judée, on ne sait pas ce que deviendra le peuple de ces contrées.

A deux heures de Sakarieh est le village de Bréer; une heure plus loin nous passâmes un autre bourg appelé Sim-Sim. Nous entrâmes

dans Gaza le 17 décembre, à trois heures après midi; tout ce que mon frère a écrit sur cette ville célèbre est parfaitement exact. Il ne m'a rien laissé à faire en Palestine. Dites-lui que j'ai retrouvé à Gaza, Isseim-Moukrak, l'un des deux vieillards avec qui il avait conversé sous un palmier. Isseim-Moukrak, qui avait cent treize ans en 1831, en a donc cent vingt aujourd'hui. Le vieux musulman n'a rien perdu de ses facultés. Il va cinq fois par jour à la mosquée; il marche sans trop de difficulté appuyé sur un bâton de palmier. L'autre vieillard, appelé Ibrahim Odé (Abraham le ressuscité), âgé de cent vingt ans en 1831, a quitté ce monde l'an dernier. Des hommes aussi avancés dans la vie sont vraiment une curiosité pour nous Européens.

M. Michaud était allé de Palestine en Egypte par la voie de mer; je n'ai pas suivi la même route, parce que, je le redis encore, j'ai pour préoccupation de visiter les contrées que n'ont pu explorer les deux auteurs de la *Correspondance d'Orient*. Je suis venu de Gaza au Caire en passant par le désert de sables mouvants. Il est peu de voyageurs européens qui aient fait cette route; et nous n'en connaissons aucun qui l'ait décrite.

Cette course est une des plus pénibles, mais

aussi une des plus intéressantes qu'on puisse faire en Orient. Les fatigues sont horribles, les privations sont à peine supportables; mais je ne m'en plains pas : je remercie Dieu, au contraire, de m'avoir donné la force d'avoir traversé cet océan de sables auquel se rattachent tant de beaux souvenirs d'histoire; mais, avant de parler des grands hommes qui ont passé par ces sombres solitudes, disons vite quelques mots sur le chameau et sur le désert. Ni le cheval, ni le mulet, ni l'âne n'aurait pu servir à l'homme pour traverser ces régions sans eaux, sans verdure, sans ombrages, sans villes, sans village; il fallait un animal tout exprès, un animal qui pût rester neuf à dix jours sans boire, qui pût marcher dans le sable profond sans se fatiguer, qui pût être nourri avec quelques poignées de grains : il fallait le chameau! Que les œuvres de Dieu sont belles! nous devons plaindre ceux qui ne reconnaissent pas la main de la Providence dans la parfaite harmonie de la création! Dieu a fait le chameau pour que l'homme pût voyager dans le désert. Comme il se trouve des chameaux qui ont jusqu'à onze pieds de hauteur, et qu'il faudrait, par conséquent, une échelle pour le monter, vous n'avez qu'à secouer un peu la

corde passée autour de son cou, et l'animal s'agenouille pour recevoir son cavalier; puis il se relève. Et voyez la force prodigieuse du chameau : pendant qu'il est couché sur son ventre, on le charge, et l'animal peut se dresser sur ses jambes avec un poids de six cents kilogrammes ! Ces chameaux ne servent que pour le transport des marchandises; les Arabes les nomment *djemels*, et aussi *bâtiments du désert.*

Les noms de *djemel* et de *hedjin* ne désignent pas deux espèces de chameaux, mais seulement deux races distinctes. Le djemel, comme je l'ai dit plus haut, est exclusivement destiné au transport de lourds fardeaux; le hedjin ne sert qu'aux voyageurs qui veulent aller vite, au gouvernement qui envoie des courriers d'Egypte en Syrie, et de Syrie en Egypte. Le hedjin est mince, léger à la course; il fait trois lieues à l'heure, il ne galope jamais, il va au trot; ce trot est dur, saccadé; il est écrasant pour ceux qui n'y sont pas habitués. La première fois que je suis monté sur un hedjin, j'ai été obligé de m'arrêter au bout d'une heure; il me semblait que mon corps était tout disloqué. J'ai de la peine à croire les Arabes lorsqu'ils disent qu'on trouve des hedjins dont l'allure est si souple, si égale, que le

cavalier pourrait boire un *findjan* (tasse) de café, sans qu'il s'en répandît une seule goutte par terre. Le *djemel* est pesant et ne marche qu'au pas; il fait à peu près une lieue à l'heure. L'allure du djemel est perpétuellement la même; celui qui le monte doit se résigner à un balancement uniforme; le corps du cavalier se plie tantôt en avant, tantôt en arrière. Je m'étais parfaitement accoutumé à ces mouvements; je lisais, je prenais mes repas, je dormais quelquefois sur le djemel. Je suis loin de croire, quoi qu'on en dise, que l'allure du chameau produise l'horrible malaise appelé *mal de mer*. Le djemel ne bronche jamais; ce n'est qu'au moment où il se dresse sur ses jambes que vous tomberiez si vous ne preniez pas vos précautions.

Le hedjin et le djemel n'ont également qu'une seule bosse. Les chameaux à deux bosses sont moins nombreux; la Caramanie est la seule région de la basse Asie où il s'en trouve. Ils sont communs dans la partie septentrionale de l'Afrique, dans la Chine, dans la Tartarie méridionale, dans la partie septentrionale de l'Inde. Selon Buffon, le chameau portant une seule bosse, est celui qui doit être appelé dromadaire : c'est l'opposé de ce qu'on croit généralement. La bosse du hedjin et

du djemel est couverte par un bât rembourré; sur le devant et sur le derrière du bât est un morceau de bois planté verticalement : le cavalier le saisit avec la main pour se tenir. Ni le djemel, ni le hedjin n'ont de bride; pour conduire la bête, il suffit d'une corde passée autour du cou. En voyage, les chameliers lui donnent pour toute nourriture des noyaux de dattes pilés et de l'orge mêlée à des graines de coton; mais le tout en très-petite quantité : la sobriété du chameau est devenue proverbiale parmi les Arabes. La durée de la vie du chameau ne dépasse pas cinquante ans. Indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent dans tous les animaux *ruminants*, le chameau a, vous le savez, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver l'eau pendant quelques jours.

C'est à Gaza que nous prîmes les djemel pour aller à El-Arisch; là, nous louâmes des hedjin qui nous portèrent jusqu'au Caire. De Gaza à la capitale de l'Égypte on compte cent lieues. Comme on ne trouve rien à manger sur la route, nous fîmes nos provisions avant de partir. C'étaient du riz, des dattes, des biscuits de Damas et de l'eau enfermée dans une outre : il n'y a d'eau potable qu'à El-Arisch. Le peu d'eau qu'on ren-

contre en deçà et au delà d'El-Arisch est saumâtre ou sulfureuse. Les anciens avaient remédié à cet inconvénient, et de leur temps le désert d'El-Arisch était plus facile à traverser qu'aujourd'hui. Quand les Perses se furent rendus maîtres de l'Égypte, ils obligèrent les Démarques de chaque ville de ce pays de faire chercher toutes les jarres qui s'y trouvaient et de les transporter ensuite à Memphis; de là on les rapportait pleines d'eau dans les lieux arides de la Syrie. Depuis Gaza jusqu'aux bords du Nil, des jarres étaient placées de distance en distance [1]. Le gouvernement de Méhémet-Ali devrait bien songer à rétablir cette ancienne coutume; les voyageurs le béniraient.

Je veux vous dire en quoi consistaient les provisions de nos deux chameliers bédouins : un sac en cuir rempli de farine de blé de maïs, une urne en terre renfermant de la mauvaise huile d'olives, une outre pleine d'eau et une pâte d'abricots de Damas. Cette pâte ressemble exactement à un morceau d'étoffe; ils la roulent et l'attachent derrière le bât du hedjin en guise de porte-manteau. Nos chameliers n'avaient ja-

[1] Hérodote, liv. III.

mais de pain préparé d'avance. Leur manteau de peau de mouton qu'ils jettent pendant le jour sur leurs épaules et qui leur sert la nuit de lit de repos, est tour à tour leur table, leur pétrin, leur ustensile de cuisine; cette peau de mouton étendue sur le sable recevait la farine et l'eau qu'on pétrissait; lorsque la pâte avait pris une certaine consistance, on l'enterrait sous la cendre brûlante produite par un feu de broussailles; le pain était bien vite cuit. Les chameliers mêlaient, toujours sur la peau, l'huile et la pâte d'abricot, et mangeaient avec un appétit sans égal. Après le repas des hommes, les bêtes venaient manger et boire sur cette même peau de mouton. Il y a loin de là, comme vous le voyez, au *comfort* des Anglais; ceux-ci ne se mettent jamais en route pour le désert sans avoir un ou deux chameaux chargés de provisions : rien n'y manque, depuis le bifteck salé jusqu'au thé. Je complimentais nos guides de tout le parti qu'ils tiraient d'une peau de mouton et du peu qu'il leur fallait pour vivre. « Que veux-tu? me répondait l'un d'eux, la vie est trop courte pour s'occuper longtemps du manger et du boire. La sauvage gazelle, l'hôte éternel de nos déserts, ne trouve-t-elle pas tou-

jours sa nourriture? En s'endormant le soir, songe-t-elle à ce qu'elle mangera au prochain soleil? En ceci les bédouins sont semblables aux gazelles; Frandji, les privations sont inconnues à celui qui, pour vivre, se contente du nécessaire. Voilà! »

En quittant Gaza pour aller vers l'Égypte, on se dirige au sud-ouest. A gauche s'étend une vaste forêt d'oliviers et de palmiers, dominée à l'orient par une longue et haute chaîne de montagnes de sables. A droite se déploie la plaine nue au bout de laquelle apparaît la mer, séparée de Gaza par une heure de distance. Vers la même direction, à l'ouest, se montre sur un mamelon isolé, un village entouré de palmiers; ce bourg occupe, dit-on, l'emplacement de l'antique Raphia, où Antiochus le Grand, deux cents ans avant Jésus-Christ, perdit la fameuse bataille contre Ptolémée Philopator. Entre Raphia et les frontières de l'Idumée, à l'est, vivaient jadis les Amalécites, ces ennemis jurés du peuple juif.

Depuis Gaza jusqu'à Khan-Younés, village situé à quatre lieues au sud-ouest, on foule un sol où s'offrent parfois des traces de culture. A Khan-Younès le désert commence : ce désert se lie du côté de l'est, au grand désert de

Syrie et d'Arabie, du côté du sud à la presqu'île du Sinaï, du côté du sud-est à l'Idumée, à l'Arabie Pétrée et au rivage septentrional du golfe d'Akabah; à l'ouest il s'étend jusque dans l'intérieur de l'Afrique; au nord, il aboutit à la mer. En allant de Gaza au Kaire, on a, à droite, la mer, qui ne reste jamais à plus d'une lieue de distance. Ces montagnes, ces vallées stériles, ces plaines de sable qui pressent l'Égypte de tous côtés, sont habitées par des bédouins. Nous avons vu et étudié ces peuplades dans notre excursion aux ruines de Palmyre.

Le désert qu'on a sous les yeux depuis les frontières méridionales de la Judée jusque sur les bords du Nil, présente un aspect différent du grand désert de Syrie. Il n'y a dans les solitudes d'El-Arisch, ni gravier, ni cailloux roulés, ni montagnes rocheuses, ni herbes semblables au thym, ni tentes de bédouins, ni troupeaux. C'est le sable, toujours le sable mouvant dans cette route de Gaza au Kaire. Quelquefois ce sont des monticules que le vent a entassés; des herbes sauvages, de tristes broussailles croissent sur ces montagnes mobiles. La chaleur de l'été brûle ces plantes, puis elles reparaissent au mois de décembre, qui est le commencement du

printemps en Égypte. Il n'y a que deux saisons dans ce pays : l'été et le printemps; l'hiver n'y paraît point. Quand la nature est pâle et sans fleurs dans nos contrées, l'Égypte et ses déserts reprennent la fraîcheur, la verdure et la vie. Une chose qu'on remarque d'abord en entrant dans ce désert, c'est le changement subit de la température : on passe du chaud au froid sans transition. Je n'avais pas éprouvé, en été, dans l'Asie Mineure, de plus grandes chaleurs que celles du désert d'El-Arisch au mois de décembre. Mais immédiatement après le coucher du soleil, le vent du nord souffle, et ce vent est glacial. La nuit arrive, et avec elle une rosée abondante qu'on prendrait pour une pluie fine et continuelle; on est transi. Plus d'une fois durant mes nuits passées au milieu du désert, j'ai été obligé de me lever et de me promener à grands pas pour retrouver un peu de chaleur.

C'est dans le mois d'avril qu'on entend gronder le *simoun* appelé *kemsim* (*cinquante*) par les Égyptiens, parce qu'il se fait sentir pendant cinquante jours. Quel effrayant spectacle doivent offrir la terre et le ciel, quand l'ouragan soulève de ses puissantes ailes la mer de Peluse; quand il démolit les monts de sable et déracine les plan-

tes flétries par son souffle ; quand il creuse le sol jusque dans ses entrailles, et le suspend, pour ainsi parler, dans l'air obscurci ! l'Arabe et son chameau en sentent l'approche ; ils se couchent à terre et respirent à peine. Que de fois les familles des bédouins ont eu à déplorer la perte de plusieurs hommes et de plusieurs animaux étouffés par le simoun ! Ce fut ce vent terrible qui, dans le désert des Ammoniens, ensevelit sous des montagnes de sables l'armée du lieutenant de Cambyse. Il porte avec lui un poison subtil, et voilà pourquoi les Arabes le nomment *simoun* (poison). Je n'ai pas eu à souffrir encore les effets de cet ouragan de flamme, mais j'ai senti au milieu du désert de Palmyre un vent funeste qui vient du côté du golfe Persique. Son souffle dévorant m'avait brûlé la barbe comme le soleil d'été brûle l'herbe au bord des chemins dans notre pays. Il en coûte, cher ami, de venir admirer les merveilles de l'antique Orient.

Le désert de sable mouvant est très-fréquenté par les caravanes marchandes qui vont et viennent d'Égypte en Syrie et de Syrie en Égypte. Les courriers du gouvernement égyptien le traversent en allant des bords du Nil aux bords de

l'Oronte. On rencontre sur la route plusieurs postes pour les relais des hedjins. Nous trouvions dans ce désert des carcasses de chameaux que la fatigue avait tués, comme nous avions vu des débris de navires jetés sur le rivage de la mer de Phénicie par les tempêtes de l'hiver.

Regardez là-bas, au milieu de la plaine sablonneuse, cette belle nappe d'eau blanchâtre. C'est un lac immense parsemé d'une infinité de petits îlots verdoyants; ses bords sont plantés de grands arbres qui se reflètent dans le lac comme dans un miroir; on dirait aussi que plusieurs navires en panne se balancent mollement sur cette mer aux flots tranquilles et transparents. Avançons vite! Nous marchons depuis l'aube; la chaleur est excessive, le soleil est au milieu de son cours; nos forces sont épuisées, nous mourons de soif. Mais attendez; voici de l'eau, des jardins : salut belle oasis!

Nous allons donc trouver un doux repos sous ces grands arbres, au bord de ce beau lac. Mais, ô surprise, cette délicieuse mer fuit, fuit sans cesse devant nous; nous ne pouvons l'atteindre, et lorsque nous sommes parvenus au lieu même où nous dévorions des yeux ces riants paysages, ces eaux limpides, nous ne voyons plus rien,

excepté les broussailles desséchées, les monticules arides et le sable ardent! Illusion trompeuse! poignante ironie de la nature! Cette eau était fantastique, cette forêt était une véritable forêt enchantée, et le magicien dont la baguette toute-puissante avait fait jaillir du sein des sables embrasés cette grande merveille, c'est le *mirage!* Le mirage! triste et trop fidèle image des brillantes espérances de la vie!

Cet effet d'optique n'est pas, vous le savez, un phénomène particulier à l'Égypte; il a été observé, quoique plus rarement, dans les campagnes de Rome, dans les bruyères de la Bretagne, sur les côtes de la Calabre; le peuple de Reggio l'a nommé *Fée-Morgane.* Vous l'avez vu vous-même, vous me le disiez un jour, dans la vaste plaine cailloutée de la Crau, solitude immense que les anciens avaient nommée le *Champ de pierre* (campus lapideus). Des voyageurs ont trouvé le mirage en Syrie et très-souvent dans les champs d'Esdrelon. L'effet de lumière de la plaine de Mageddo est si extraordinaire, qu'il a été pris quelquefois pour la mer de Galilée, située à trois lieues du Thabor. Le mirage, personne ne l'ignore, ne se manifeste que dans les pays plats et unis; il faut que la plaine se prolonge jusqu'aux

limites de l'horizon, de manière à recevoir dans toutes ses parties les vives ardeurs du soleil. La surface du sol doit s'échauffer au point que la couche d'air située près de la terre se mêle aux rayons lumineux. Cette couche se dilate, de légères vapeurs s'exhalent, et c'est alors que le mirage paraît. Il dure tout juste le temps où la température de la couche d'air se maintient au même degré de chaleur. Je ne suis pas physicien, et je ne prétends point expliquer ici le mirage; je ne m'arrête qu'aux choses qui peuvent frapper le simple bon sens. Le célèbre Monge, et Haüg, après lui, ont parfaitement expliqué le phénomène.

Il n'est pas de riches contrées, de ces contrées où tout abonde, où tout sourit à l'homme, qui aient vu passer autant de conquérants, autant d'armées, que l'inhabitable désert de Gaza et d'El-Arisch. Cela s'explique facilement quand on pense que ce désert est la route de terre la plus directe pour aller d'Égypte en Syrie et de Syrie en Égypte. Assis sur mon djemel, je le laissais aller à son pas lent et mesuré. Je regardais le désert d'un œil distrait; la grande voix de la mer se faisait entendre au loin avec ses mystères: ces longs bruits, ces vagues harmonies de la nature jetaient mon âme dans des rêves infinis. Puis les

souvenirs de l'histoire m'arrivaient en foule, mon imagination ressuscitait les temps; les renommées illustres qui ont foulé ce sol aux diverses époques du monde, s'en allaient à la file sur mon chemin. Abraham, le père des peuples, marchait à la tête de cette longue caravane de rois; il se dirigeait vers l'Égypte avec sa femme Sara qui était belle, parce qu'une famine désolait le pays de Chanaan. Derrière Abraham, je voyais Jacob accompagné de ses fils et ses petits-fils au nombre de soixante-six, sans compter les femmes; ils étaient montés sur les chariots que Pharaon avait envoyés *pour faire venir ce bon vieillard en Égypte*. Joseph, alors maître absolu de la basse Égypte, averti de la venue de Jacob, fait atteler les chevaux à son chariot et court au-devant de son père; en le voyant, il se jette à son cou et l'embrasse avec des larmes. Jacob dit à Joseph : « Je mourrai maintenant avec joie, » puisque j'ai vu votre visage et que je vous » laisse après moi! »

A la suite d'Abraham et de Jacob, ces deux pacifiques chefs d'une grande famille, viennent les envahisseurs du genre humain. Sésostris, qui, selon l'opinion la plus accréditée, est le même roi que l'Écriture appelle Sésac, tra-

verse ce désert en revenant de la conquête de Jérusalem; son armée se compose de douze cents chariots, soixante mille chevaux et quatre cents mille hommes de pied. Il emporte dans son pays d'Égypte toutes les richesses amassées par Salomon; Roboam n'avait pas su les défendre[1]. Nabuchodonosor, le destructeur du temple du Seigneur, a vaincu Nécaon sur les bords de l'Euphrate; il marche maintenant jusqu'à Peluse, appelée aujourd'hui Thineh. Le prophète d'Anatoth avait prédit les malheurs des Égyptiens. « Je vais visiter dans ma colère le tu» multe d'Alexandrie, Pharaon et l'Égypte, ses » dieux et ses rois, a dit le Seigneur! Je livre» rai l'Égypte entre les mains de Nabuchodo» nosor, roi de Babylone. L'Égypte est comme » une génisse belle et agréable, celui qui doit » la piquer avec l'aiguillon viendra du pays » du Nord. O fille de l'Égypte! préparez ce » qui doit vous servir dans votre captivité, » parce que Memphis sera réduite en un désert, » elle sera abandonnée et elle deviendra inhabi» table[2]. » Et le voyageur foule aujourd'hui le sépulcre de Memphis.

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*.
[2] Jérémie, ch. XLVI.

Nous ne voudrions pas voir Cambyse, il ne mérite pas le nom d'homme: il fut le meurtrier de son frère, épousa ses deux sœurs, et en tua une dans un accès de rage ! il mettait sa joie à massacrer les prêtres égyptiens. Cambyse a pour conducteur dans le désert d'El-Arisch un Grec d'Halicarnasse, appelé Phanès. Celui-ci facilita le passage de l'amée en plaçant des urnes pleines d'eau dans le désert ; mais Phanès, en punition d'avoir conduit en Égypte une armée d'étrangers, vit égorger son fils.

Voici Alexandre le Grand partant pour l'Égypte après qu'il a réduit Gaza en cendres; le héros de Macédoine arrive à Peluse en sept jours de marche; il trouve dans le port de cette ville plusieurs vaisseaux de sa flotte qui l'avait suivi en côtoyant le rivage de la Méditerranée. Le fils de Philippe jette en passant les fondements d'Alexandrie, et va au temple d'Ammon, où il se fait passer pour le fils de Jupiter; ses victoires l'avaient enivré. Alexandre avait oublié sa condition humaine, a dit Quinte-Curce. La voluptueuse Cléopâtre, la brillante reine d'Égypte, dont les charmes puissants subjuguaient les héros de Rome, celle qui fut l'empoisonneuse de son frère, accompagne Antoine jusqu'à l'Euphrate

lorsqu'il va porter la guerre aux Parthes. A son retour en Egypte, elle est comblée de présents et d'honneurs par Hérode le Grand, qui lui sert de guide à travers le désert jusqu'à Peluse.

Les Romains s'avancent; chacun de leur pas marque une conquête. Après la bataille d'Actium, Hérode, qu'Antoine avait fait roi, alla vers Octavien dans l'île de Rhodes. Son langage envers le fier vainqueur de Marc-Antoine est digne d'un roi. Il se présente en suppliant, avec sa couronne à la main. « Mon trône est renversé avec la fortune » d'Antoine, lui dit-il; je me présente devant » vous, sans autre espérance de salut que ma » vertu. J'espère que vous considérerez quel ami » je suis, et non pas qui j'ai servi. » Octavien remet le diadème sur le front d'Hérode et le traite en roi. Le fils d'Antipater accompagne Auguste depuis Ptolémaïs jusque sur les bords du Nil. Grâce à la prévoyance du roi de Judée, l'armée romaine eut de l'eau et *même du vin* en abondance durant sa marche au désert [1].

Mais contemplez un autre spectacle ; il ne s'agit plus d'armées ni de conquérants terribles ; j'appelle vos regards sur une merveille touchante

[1] Josèphe, *Antiquités judaïques*.

et simple : voyez cette jeune femme assise sur un âne; elle tient dans ses bras un petit enfant encore dans les langes. Derrière l'humble monture, un vieillard chauve chemine à pied, appuyé sur un bâton noueux de figuier de Galilée. Il n'y a autour d'eux ni chariots, ni garde : ils sont tout seuls ! Que d'intérêt et d'amour cette famille nous inspire ! Que vont-ils devenir, ces pauvres voyageurs, dans l'horrible désert ! Ils ont à redouter le simoun qui creuse des tombeaux sous le sable, l'Arabe qui attaque et tue, les bêtes féroces qui cherchent leur proie, la faim et la soif qui habitent la stérile et brûlante solitude ! Mais ne craignez pas ! car ce petit enfant qui dort là, sur les genoux d'une tendre mère, c'est Celui qui commande à la terre et aux cieux ; c'est le Verbe incarné! Or, *au commencement était le Verbe, et le Verbe était Dieu, il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui ; et rien n'a été fait sans lui.* Ce même Hérode que vous venez de voir avec Octave, avait ordonné de massacrer tous les enfants nouveau-nés de Bethléem. Alors un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait; il lui dit de prendre la mère et son fils, et de fuir en Égypte, parce qu'Hérode devait chercher l'*enfant* pour le faire mourir.

Jésus, Marie et Joseph marchent donc vers le Nil. Ils parviennent enfin à la superbe Héliopolis, où Moïse était né. Là, ces Galiléens fugitifs retrouvent un souvenir de la patrie; la ville du soleil avait un temple de Jéhovah bâti par Onias sur le plan du temple de Salomon. A la porte d'Héliopolis s'élève un arbre antique au pied duquel l'Arabe a coutume de se prosterner; à l'approche de la Sainte Famille l'arbre courbe religieusement ses branches séculaires comme pour saluer le Dieu-Enfant. Jésus passe sous les arcades d'un temple d'Héliopolis, et les statues des dieux tombent la face contre terre [1] : belle et prophétique image de la prochaine destruction du vieux monde rempli d'erreurs! Les Juifs qui demeuraient dans la ville du soleil, auraient pu reconnaître alors l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : *Le seigneur entrera en Egypte, et les idoles seront ébranlées devant sa face, et le cœur de l'Egypte se fondra au milieu d'elle* [2]. Il y a quelque chose d'admirablement providentiel, a dit mon frère,

[1] Plusieurs écrivains pieux ont confirmé cette tradition. Voyez Palladé, Dorathée, martyr, Sozamène, saint Anselme, saint Bonaventure, Lira, Denis le Chartreux, Testat, Ludolphus, Barradius, etc. Voyez, pour l'arbre évangélique d'Héliopolis, le sixième volume de la *Correspondance d'Orient*.

[2] Isaïe, ch. XIX.

dans le passage du Christ enfant au pays d'Égypte, ce pays d'où était sorti Moïse, législateur d'un grand peuple qui allait tomber par la seule puissance de l'enfant voyageur, ce pays d'où était partie la mythologie universelle qui allait mourir!

Il y aurait un gros livre à faire si on voulait suivre tous les grands hommes de guerre qui ont passé par ce désert. On aurait à parler des princes du Bas-Empire, des premiers lieutenants de Mahomet, des Saladin, des Nourreddin, des Kélaoun; mais quant à nous, voyageur de France, il nous tarde d'arriver aux héros de notre pays qui ont marqué par des victoires leur passage à travers les solitudes sablonneuses d'El-Arisch. C'est à El-Arisch que Baudouin I, roi de Jérusalem, mourut en revenant de son expédition d'Égypte. Permettez-moi de reproduire ici le récit d'Albert d'Aix, qu'on croirait emprunté, dit M. Michaud, à l'Iliade ou à l'Odyssée, tant il est l'expression fidèle des mœurs et de l'esprit des temps héroïques.

Baudouin avait été attaqué d'un mal violent dans les entrailles. Le roi chrétien, sentant sa fin approcher, fait venir autour de lui ses six cents chevaliers. Ceux-ci versent des torrents de larmes à la vue de leur chef mourant.

« Mes chers compagnons d'armes, leur dit le roi, vous qui avez souffert tant de maux, bravé tant de périls, pourquoi vous laissez-vous abattre par la douleur ? N'oubliez pas que vous avez besoin de votre courage accoutumé. Songez que vous ne perdez en moi qu'un seul homme, et que vous avez parmi vous plusieurs guerriers qui me surpassent en habileté. Ne vous occupez que des moyens de retourner victorieux à Jérusalem et de défendre l'héritage du fils de Dieu. Si j'ai longtemps combattu avec vous, et si mes longs travaux me donnent le droit de vous adresser une prière, je vous conjure de ne pas abandonner mes ossements sur une terre étrangère, et de les ensevelir près du tombeau de mon frère Godefroi. Dès que je serai mort, ouvrez mon ventre, ôtez-en les entrailles, remplissez-les d'aromates, et vous transporterez ainsi mes restes dans la ville que nous avons conquise par la volonté de Dieu. »

Les chevaliers répondirent au roi, en sanglotant, qu'il leur imposait une charge impossible à remplir ; car, avec les grandes chaleurs qui régnaient, il était difficile de conserver, de toucher même un cadavre. Le prince croisé fit appeler Addon, le cuisinier de sa maison. « Apprends,

lui dit le roi, que je vais mourir; si tu m'aimes, si tu m'as aimé vivant et en santé, conserve-moi ta fidélité après ma mort; lorsque j'aurai expiré, tu ouvriras mon corps avec le fer, tu le frotteras de sel à l'intérieur et à l'extérieur, tu rempliras aussi de sel mes yeux, mes narines, mes oreilles, ma bouche; ne l'épargne pas. Tu enlèveras les intestins, tu les rempliras de sel et d'aromates, tu envelopperas le corps embaumé dans du cuir et des tapis, et ne refuse pas, comme les autres, de me transporter à Jérusalem. » Le pauvre Addon, promit tout à son maître en se précipitant à ses pieds, qu'il couvrait de baisers et de larmes. Ceux qui connaissaient Baudouin pour un homme d'une haute sagesse, lui demandèrent quel était l'héritier qu'il appelait à lui succéder. Il désigna son frère Eustache, en cas que ce dernier pût venir à Jérusalem, sinon ce serait Baudouin de Bourg; ou enfin tout autre qui pût gouverner le peuple chrétien, défendre la religion, demeurer ferme dans la foi, sans se laisser épouvanter par l'ennemi, ni séduire par les présents. « Après avoir dit ces mots, poursuit la chronique, l'homme issu du plus noble sang de la Lorraine, terre de sa naissance, le roi comblé de gloire et toujours victorieux, inébranlable dans la foi du Christ, le

vigoureux athlète de Dieu, rendit le dernier soupir, purifié de la confession du Seigneur, fortifié par la communion du corps et du sang de celui pour lequel il avait tant combattu.» Les dépouilles mortelles du roi furent transportées à Jérusalem, et déposées à côté du sépulcre de son illustre frère. Longtemps après l'Arabe vit, près la ville d'El-Arisch, un monceau de pierres qui recouvrait les entrailles du roi de Jérusalem. Le terrain sablonneux situé dans le désert sur la route de Syrie, était encore appelé *sable de Baudouin*, au temps de Saladin.

Il y avait six siècles que les bannières d'Europe n'avaient flotté à travers le désert d'El-Arish. Le simoun avait depuis longtemps peut-être emporté le tumulus où furent enterrées les entrailles de Baudouin, quand du haut des pyramides l'aigle prit son vol, et ouvrit le chemin du désert à une poignée de braves pris dans cette armée qui, d'un bond, s'était élancée des rives de la Seine à celles du Nil. C'était le génie de la civilisation moderne qui voulait, lui aussi, reconnaître cette vieille route par où tous les conquérants du monde antique avaient passé. Il marchait sous les drapeaux de la France, car les enfants de la France pouvaient se ressouvenir d'un chemin que souvent leurs pères avaient

suivi. Mais quelle différence entre les guerriers du moyen âge et les guerriers de la révolution, entre les croisades et *l'expédition d'Egypte*, entre Godefroi et Napoléon ! Le temps a tout changé, pensées, sentiments, projets; la *Marseillaise* au lieu du chant des psaumes, et les blasphèmes au lieu des oraisons récitées par les *soldats de Jésus-Christ*. Il y a pourtant encore entre les hommes du présent et ceux du passé un grand trait de ressemblance et qui indique la patrie commune : c'est la bravoure ! — La prise du château d'El-Arisch fut le premier fait d'armes de cette campagne de Syrie qui devait finir par un crime et un malheur : Jaffa et Saint-Jean-d'Acre. Le village d'El-Arish fut emporté par les troupes du général Reynier qui marchait à l'avant-garde de la colonne d'expédition. Le château, après une résistance de plusieurs jours, capitula ; les mameluks n'arrivèrent à son secours que pour se faire battre eux-mêmes et laisser libre et ouverte à l'armée française la route de la Palestine et de la Syrie.

Napoléon forme ainsi le dernier et brillant anneau de cette chaîne de conquérants qui m'apparaissaient sur la route du désert. Napoléon n'a fait que traverser l'Orient comme un météore, et

cependant il y a laissé des traces profondes. Le nom de *Bounabardé Sultan-Kébir* est un nom populaire dans ce pays, et les petits bédouins font encore dans leurs jeux l'exercice militaire et la charge à douze temps. Le génie de Napoléon avait quelque chose d'oriental qui allait parfaitement à ces régions lointaines, où jeune il avait placé tant de rêves de gloire, et dont il aimait à s'entretenir à son déclin; on trouve dans ses mémoires de Sainte-Hélène plusieurs souvenirs de l'Orient. Le désert excitait surtout en lui un intérêt particulier; il raconte qu'il ne le traversait jamais sans une profonde émotion: c'était pour lui l'image de l'infini, l'espace sans limites et sans fin, un océan de pied ferme. Il ne manquait pas de faire observer dans l'occasion que Napoléon signifie *le lion du désert*.

Il convient de dire quelques mots sur cette place d'El-Arisch[1], dont le nom est écrit avec gloire dans l'histoire de la France. El-Arish a succédé à l'ancienne Rhinocolura; cette ville fut ainsi appelée, selon Strabon, parce qu'elle eut pour premiers habitants des hommes à qui on avait coupé le nez; un roi d'Éthiopie ayant fait une guerre contre l'Égypte, au lieu de mettre à mort ceux qu'il avait vaincus, les mutila de

cette manière, et les établit dans ce lieu séparé du reste du monde; il espérait que la difformité de leur visage les empêcherait de retourner dans leur patrie. A l'époque de la première croisade, El-Arisch était une ville entourée de remparts flanqués de tours. Baudouin et sa troupe y trouvèrent abondamment du vin, des grains, de l'huile, de la viande, des poissons, de l'or et de l'argent; à l'approche des guerriers francs, les habitants d'El-Arisch s'étaient enfuis et avaient laissé leur cité à la discrétion de l'armée chrétienne. Après avoir pillé El-Arisch, les croisés la détruisirent entièrement. Rhinocolura n'est plus aujourd'hui qu'un pauvre village habité par six cents familles arabes, négligeant la culture pour garder les troupeaux ou conduire les chameaux. A vingt minutes de distance d'El-Arisch, non loin du rivage de la mer, est une belle forêt de palmiers au milieu desquels vivent une centaine de fellahs; ce lieu, appelé *les Dattiers*, est presque une oasis; on y cultive les légumes et surtout d'excellentes pastèques; une source d'eau potable jaillit dans ce jardin, qui offre de l'herbe aux chameaux et aux brebis; les oiseaux aquatiques s'y montrent par milliers. Dans le sombre désert de sables mouvants, cette forêt de palmiers est le seul en-

droit où le voyageur puisse reposer ses yeux fatigués de l'aspect monotone de la route.

Le village de Grem, situé à quinze lieues au nord du Caire, est, du côté du midi, la limite du désert d'El-Arisch. A Grem, l'Égypte commence, l'Égypte avec ses plaines immenses parsemées de petits villages entourés de palmiers, avec sa terre noire, grasse, féconde, sa terre tous les ans inondée par ce grand fleuve qui porte dans ses flots les trésors de *Méhémet-Ali*. Aboud-Hamé, Bilbeis, Zoamé, Khan-Ka, El-Ménager, sont les noms des villages que nous avons traversés en venant de Grem au Caire. Je n'ai trouvé dans ces bourgs que des vieillards et des enfants à figures décharnées, au teint livide; de misérables haillons les couvrent, la faim les dévore; ils gémissent, ils pleurent leurs fils, leur époux, leur père, que Méhémet-Ali leur a pris pour son armée. Que de misères! je n'avais rien vu de pareil, ni dans l'Asie Mineure, ni dans la Syrie, ni dans la Palestine; mais je reviendrai sur *l'Egypte de Méhémet-Ali;* je n'ai voulu qu'indiquer en passant ma première impression en mettant le pied sur le sol égyptien. Les grandes pyramides de Chéops et de Céphren apparaissaient au loin à travers de légers brouillards aux mille

couleurs ; en voyant ces monuments gigantesques des Pharaons, je me rappelais ces belles paroles de Bossuet : *Quelque effort que fassent les hommes, leur néant paraît partout. Ces pyramides sont des tombeaux, et les rois qui les ont bâties n'ont pu jouir de leur sépulcre !*

Un beau régiment de cavalerie, dont les armes resplendissaient sous les rayons du soleil, s'exerçait à la manœuvre dans la plaine où fut Héliopolis. Nous voyions à une lieue de distance, à notre droite, une magnifique allée d'acacias ; à l'extrémité de cette avenue d'arbres, s'élève le palais de Méhémet-Ali, mais l'épaisse et noire fumée de plusieurs fabriques nouvelles nous dérobait la vue de la demeure du vice-roi. Des chefs militaires, des ministres avec leurs costumes chamarrés d'or, sortaient du Caire montés sur de superbes chevaux arabes dont les houpes étincelaient de pierreries ; ils allaient offrir leurs hommages au maître de l'Égypte et recevoir ses ordres. Tout cela présentait un affligeant contraste avec les nombreux fellahs à demi nus qui, pâles de frayeur en voyant ces brillants cavaliers, s'éloignaient du chemin pour les laisser passer. Un quart d'heure avant d'arriver au Caire, nous traversâmes le champ des morts des musul-

mans; c'est une vaste étendue de terre toute couverte de tombeaux de pierres jaunâtres; il n'y a ni arbre ni ruisseau, pas un brin d'herbe dans ce lieu désolé; quel effroyable cimetière! vous n'y voyez que la mort, rien que la mort! Il nous fallut rester une demi-heure au milieu de cette nécropole: nous attendions un de nos chameliers dont la monture ne pouvait plus avancer. Un grand nombre de vieillards, de femmes et d'enfants arabes vinrent dans le cimetière pendant que nous y étions; ils célébraient la fête du Beyran; les croyants répandaient sur les tombes de la chaux délayée, et nous ne vîmes plus, au bout d'un instant, que des sépulcres blancs, sur lesquels se montraient des fleurs rouges, bleues, et quelques branches de palmiers. Ce champ des morts, qui, en un moment, venait de prendre une sorte de riant aspect, semblait nous offrir une image tristement fidèle de ce qu'on appelle la civilisation de l'Égypte; d'après ce que nous en avons vu en Syrie et d'après le spectacle que nous avons eu sous les yeux depuis Khan-Ka jusqu'aux portes du Caire, ne pouvons-nous pas dire déjà que l'Égypte d'aujourd'hui n'est qu'un vaste sépulcre blanchi?

Adieu, mon cher ami, je ne puis continuer à vous écrire ; il est minuit, ma lampe est sur le point de s'éteindre, je devrais dire ma chandelle, car ce n'est qu'une pauvre chandelle qui tire à sa fin, et que je ne puis renouveler parce que tout dort dans l'hôtel où je suis. Le Caire est un lieu de repos pour moi, il est temps que je respire ; j'ai marché, presque sans m'arrêter, cinq mois et demi ; je suis venu de Constantinople au Caire à travers l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et le désert de Gaza ; je viens de faire près de mille lieues à cheval ou à chameau. Mes courses en Égypte ne seront pas longues ; je m'attacherai dans ce pays plus à l'étude de l'homme qu'à l'étude des monuments, qui sont devenus des lieux communs. Jusqu'ici les voyageurs ne se sont guère occupés que des restes magnifiques de l'empire des Pharaons, et ont négligé les pauvres habitants de la province du Delta ; je me propose donc d'étudier particulièrement le caractère, les habitudes, les mœurs des fellahs (paysans), qui sont les débris vivants de l'ancienne Égypte. Le fellah est un monument vivant plus ancien que les pyramides, plus ancien que Thèbes ; en m'enfermant dans les cabanes du Delta,

face à face avec ces pauvres Égyptiens, j'apprendrai peut-être plus de choses nouvelles que si je remontais le Nil jusqu'à la cinquième cataracte.



LETTRE XXXV.

État présent de la basse Égypte. — Avenir de l'Orient.

A M. MICHAUD.

Alexandrie, 2 *avril* 1838.

En arrivant au Caire au mois de décembre dernier, je voulus d'abord connaître les établissements d'instruction que le vice-roi y a fondés. Quand on veut régénérer un peuple, on commence par l'éducation; car une génération a tel ou tel caractère, selon le genre d'enseignement qu'on lui donne : c'est l'éducation qui est la source de tout, qui décide tout.

Je fus présenté à Mouktar-bey, ministre de l'instruction publique. Mouktar-bey est Macédonien comme Méhémet-Ali, et, comme lui, né à la Cavale; il a été élevé à Paris, où il a demeuré dix ans. Mouktar-bey retourna en Égypte à l'époque de l'expédition d'Ibrahim-pacha en

Syrie; il fit cette campagne en qualité d'aide de camp du fils de Méhémet-Ali. Plus tard on le nomma major général de l'armée de Syrie. Ce grade fut donné à Soliman-pacha (M. Sèves) lorsque Mouktar-bey fut appelé aux fonctions qu'il exerce maintenant. De tous les musulmans attachés au gouvernement égyptien, aucun, mieux que Mouktar-bey, ne serait à la hauteur de ce poste important; ne croyez pas toutefois que Mouktar-bey soit un homme de génie; les hommes de génie sont rares dans tous les pays du monde, mais le sont encore plus dans l'Egypte nouvelle. Toutefois le long séjour de Mouktar-bey dans la capitale de France, les études qu'il y a faites, l'ont mis sur le chemin de nos idées, de notre civilisation; il peut diriger utilement, dans la carrière de l'enseignement, la jeune génération égyptienne. Je demandai à Mouktar-bey la permission de visiter les écoles; une circulaire me fut délivrée par son ordre; et j'ai pu me procurer, auprès des professeurs, tous les renseignements que je désirais[1].

L'école d'Abouzabel, que vous avez visitée au mois d'avril 1831, a été fondée, vous le savez,

[1] Mouktar-bey est mort au mois d'octobre 1839. Il n'avait que rente-cinq ans.

par le docteur Clot-bey. Cette école a été transférée à Kars-el-Aïm, vaste établissement peu éloigné du Caire et situé dans les beaux jardins où s'élève le palais d'Ibrahim-pacha. On trouve aujourd'hui à Abouzabel une école préparatoire; on y place les élèves qui sortent des écoles primaires établies sur plusieurs points de la basse Egypte. Le nombre de ces élèves varie de quinze cents à deux mille. Ces enfants, dont la plupart appartiennent aux familles des fellahs et quelques-uns à des familles circassiennes, sont nourris, vêtus, élevés aux frais du pacha. Disons en passant que tous ces enfants des écoles ne rentrent pas dans leurs foyers après la fin de leurs études; ils sont exclusivement réservés à tout ce qui touche le gouvernement de Méhémet-Ali; ces élèves sont au service du vice-roi, comme les soldats qu'il prend pour son armée. Méhémet-Ali a établi autour de lui un enseignement public, pourquoi? pour avoir des officiers, des administrateurs, des médecins, et non point pour éclairer les populations égyptiennes et mettre les bienfaits de l'éducation à la place d'une ignorance féconde en misère. On peut dire qu'il n'y a rien de moins public en Égypte que cette instruction qu'on appelle *instruction publique*.

Continuons nos détails sur l'enseignement. L'école d'Abouzabel donne les premières notions d'arithmétique, d'algèbre, les premières notions des langues arabe, turque et persane. Les élèves d'Abouzabel entrent plus tard dans les écoles spéciales.

Dès l'origine des nouvelles écoles en Égypte, les Européens, chargés de leur direction, firent sentir au vice-roi la nécessité de l'enseignement de la langue française; les voies de l'intelligence auraient été plus largement ouvertes, si on avait fait de la langue française la base fondamentale de l'instruction. Le pacha repoussa cette proposition; notre langue ne fut point, il est vrai, proscrite, mais l'usage qu'on en fit n'était point conforme au plan présenté par les professeurs français. Je ne pense pas que la connaissance de notre langue eût été bien nécessaire aux jeunes gens destinés au métier de la guerre, mais elle était indispensable aux élèves de l'école de médecine et de l'école polytechnique. J'ai vu, à l'école de Kars-el-Aïm, une cinquantaine d'enfants assistant à un cours de physique fait par M. Perron; à mesure que les paroles scientifiques sortaient de la bouche du professeur français, un musulman, qui a fait ses études à Paris, les

traduisait en arabe : Est-il possible que des élèves comprennent parfaitement une science *exacte* enseignée de cette façon? Ce que je dis du cours de physique, on peut le dire aussi de l'anatomie, de la chimie, de la physiologie, qui sont enseignées de la même manière. Il est évident que ces jeunes gens ne pourront jamais pousser bien loin toutes ces sciences, parce qu'ils ignorent la langue dans laquelle les leçons et les démonstrations sont écrites. On me répondra qu'il existe quelques ouvrages scientifiques traduits en arabe, mais la marche des sciences est soumise à de constantes découvertes; ce qui est bon aujourd'hui court risque d'être arriéré demain; personne n'ignore tout le chemin qu'ont fait les sciences en Europe depuis un demi-siècle seulement.

L'école de Kars-el-Aïm a trois cents élèves. Jusqu'ici on ne cite aucun homme remarquable qui soit sorti de cette école. Du reste, les difficultés qui ont été vaincues étaient grandes; il a fallu surtout bien de la patience pour former un cours d'anatomie; les chefs de la religion ont longtemps protesté contre ce qu'il y avait de profane à leurs yeux dans la dissection des corps, et les élèves reculaient devant ce genre d'étude; leurs scrupules se sont peu à peu dissipés. Les

dissections ne se firent d'abord que dans des lieux déserts; maintenant elles ont lieu devant tout le monde, et les étudiants de l'école de médecine promènent sans répugnance le scalpel sur les cadavres; ils apprennent l'anatomie tout comme ils apprennent le turc ou le persan. On n'est pas aussi avancé sous ce rapport à Constantinople; on y a vainement essayé d'introduire l'anatomie dans les écoles. Un hôpital militaire est attaché à l'école de Kars-el-Aïm; les maladies les plus communes sont l'ophthalmie, la dyssenterie, etc.

L'école du génie, à Boulac, est une des plus importantes de l'Égypte; elle a pour directeur un Arménien fort distingué qui se nomme Hakékin, et qui a fait ses études à Londres. L'école du génie se compose de deux cent vingt-cinq élèves; elle se partage en trois divisions : la première, la division centrale, n'a que vingt-deux élèves; la deuxième, celle des mécaniciens, en a trente-six; la troisième en a cent soixante-sept; elle est formée d'élèves venus d'Abouzabel; ces derniers suivent un cours d'application numérique et géométrique, un cours de dessin linéaire et de géographie; ils apprennent aussi l'arabe et le turc. Un programme très-étendu a été fait pour

la division centrale, destinée à fournir des professeurs et des répétiteurs à l'école de Boulac. La division des mécaniciens, dont les élèves sont destinés au service des fabriques, a son programme à part. L'école, dans son état normal, fournira chaque année soixante-quinze élèves qui seront envoyés aux écoles d'artillerie, de marine, des ponts et chaussées et des mines. Cet établissement de Boulac a cinq professeurs arabes qui ont étudié en Europe; ces cinq professeurs reçoivent à leur tour des leçons d'un élève de l'école Polytechnique de Paris.

L'école des langues, établie au Caire dans le quartier de Lesbekieh, compte trois ans d'existence; elle se compose de cent cinquante élèves; on y enseigne l'arabe, le turc, le persan et le français. Les élèves ont fait des progrès rapides dans notre langue. La première section parle et écrit le français assez bien; c'est là l'école des traducteurs; les élèves ont déjà traduit en arabe quelques ouvrages de science et de littérature.

L'école de médecine vétérinaire, d'abord établie à Rosette, est maintenant à Choubra, non loin du palais du vice-roi. Cette école est toujours dirigée par M. Hamon, élève distingué de l'école d'Alfort. Le nombre des élèves de l'école

vétérinaire de Choubra est de soixante; on y voit quatre professeurs français.

L'école d'artillerie à Toura, village situé à deux lieues du Caire, sur la rive droite du Nil, est sous la direction de M. Brunod, saint-simonien, et compte trois cents élèves. Citons aussi l'école de cavalerie, située au village de Gizeh, bâti sur la rive gauche du fleuve. Cette école de cavalerie, dirigée par M. Varrin, son fondateur, est une de celles que le pacha protége le plus; car, avant tout, ce sont des soldats que veut le vice-roi. L'école de cavalerie existe depuis six ans; elle a déjà fourni des officiers pour le cadre de deux régiments. Jusqu'ici les Turcs avaient seuls le privilége d'obtenir des grades dans l'armée égyptienne; les esclaves géorgiens, qu'on appelle mameluks, étaient proclamés officiers en sortant du palais de Méhémet-Ali avec leur firman de liberté; l'Arabe ne pouvait prétendre à aucun avancement : maintenant il peut devenir chef de bataillon, mais rien de plus. N'oublions pas l'école d'infanterie de Damiette, fondée, il y a quatre ans, par Soliman-pacha. Un Piémontais appelé Boligno la dirige en ce moment. Boligno a été récemment promu au grade de colonel, en récompense de ses bons

services. Les élèves de Damiette sont au nombre de quatre cents; ils arrivent des écoles primaires. L'an dernier, cent vingt-sept officiers sont sortis de l'école de Damiette; il en est sorti cette année quarante-huit seulement. Le Koran est enseigné dans tous les établissements dont il vient d'être question. Les écoles purement musulmanes qui étaient attachées aux mosquées du Caire, sont tombées tout à fait. Celle de la mosquée d'El-Hazar, que vous avez visitée en 1831, subsiste seulement encore, mais elle est dans un état qui annonce une ruine prochaine.

De toutes les créations nouvelles de l'Égypte, celle qui fait le plus d'honneur au vice-roi, ou plutôt à Clot-bey, car ce fut ce dernier qui en a eu d'abord la pensée, c'est, sans contredit, l'hôpital civil. Il n'a que deux mois d'existence. Il y avait au Caire l'hôpital du Moristan, fondé depuis six cents ans par le sultan Kaloun, mais cet établissement était devenu, dans ces derniers temps, un cloaque immonde où l'on retenait dans la boue quelques centaines d'aliénés; les malades y trouvaient une mort certaine au lieu du rétablissement de leur santé. Les indigents, les infirmes, sont parfaitement soignés dans l'hôpital civil. Nous n'avons vu que des fem-

mes et quelques vieillards dans le nouvel hospice. Les hommes jeunes s'imaginent que cet hôpital est encore un piége que leur tend Méhémet-Ali, pour les prendre et les enrôler dans l'armée; mais ces craintes se dissiperont bientôt, et cet établissement de charité restera, je le répète, comme une des plus belles choses qu'ait faites l'Égypte moderne. Dans l'hôpital civil se trouve l'école d'accouchement, fondée tout récemment. C'est un Provençal, M. Cesson, médecin habile, qui est chargé en ce moment de la surveillance de l'hôpital civil et de la direction de l'école d'accouchement.

Les médecins ne pouvaient entrer dans les harem pour accoucher les femmes; elles repoussaient leur secours, et souvent les pauvres recluses étaient victimes de l'ignorance des matrones du Caire. Il fallait donc des accoucheuses : Clot-bey en fit sentir l'importante nécessité au vice-roi. Celui-ci permit à Clot-bey d'acheter au bazar quelques jeunes filles du Sennar, car il ne fallait pas songer, de prime abord, aux femmes du pays. Le docteur français acheta au marché dix négresses et dix Abyssiniennes. On fit venir de Paris une maîtresse accoucheuse pour instruire les jeunes novices. Elles ont fait des progrès re-

marquables en très-peu de temps. On leur enseigne les langues arabe, turque et française. Une de ces jeunes Abyssiniennes a montré surtout une intelligence extraordinaire; elle se nomme Fatmé. La fille du vice-roi voulut recevoir de l'Abyssinienne des leçons d'anatomie. Fatmé se rendit au vœu de la princesse; elle se munit de plusieurs pièces anatomiques, et les démonstrations qu'elle donna à la fille de Méhémet-Ali furent faites avec tant de précision et de clarté, que la princesse en fut ravie. Elle dit les choses les plus gracieuses à la jeune Abyssinienne, et, lorsque celle-ci se disposait à sortir du palais, la princesse lui dit adieu en l'appelant *effendi*, c'est-à-dire *lettrée*. Jusqu'à ce jour, ce titre n'avait été porté que par des hommes. Voilà une innovation curieuse qu'un saint-simonien pourrait regarder comme le signal d'une ère de grandeur pour les femmes d'Orient. Des dix Abyssiniennes, il n'en est resté que cinq : les autres sont mortes phthisiques ; celles que nous avons vues paraissent très-souffrantes, et M. Cesson me disait qu'il y en avait deux surtout qui étaient perdues. Quelques négresses ont aussi succombé au mal de poitrine. Ainsi, le climat d'Égypte, si favorable aux poitrinaires d'Europe, ce climat où la phthisie est à peine connue parmi

les indigènes, attaque les poumons des Abyssiniens et les tue. Les figures de ces étrangères, quoique cuivrées, ont une expression de douceur et de mélancolie qui intéresse. On est parvenu à instruire, dans l'école d'accouchement, une trentaine de jeunes filles appartenant aux familles des fellahs ou aux familles pauvres du Caire. Ces jeunes filles font un bien immense dans la cité; elles sont à la fois médecins et sœurs de charité.

Disons maintenant que tous ces établissements nouveaux se ressentent de la précipitation avec laquelle ils ont été créés. Il est facile de voir que les écoles de l'Égypte reposent sur des fondements peu solides. Tout a été élevé comme par enchantement, mais toujours quelque chose y manque. Le gouvernement ne fournit pas aux professeurs les moyens nécessaires pour faire marcher les choses comme ils le voudraient. L'administration supérieure des écoles est dirigée par des Turcs ignorants qui ne comprennent rien aux observations qui leur sont soumises. L'Arabe qu'on instruit dans ces écoles est véritablement intelligent; il est prompt à saisir ce qu'on lui enseigne, mais on lui reproche de ne pas avoir l'amour de l'étude, et d'être peu accessible

à l'émulation. Si, au lieu de lui donner des coups de bâton pour le faire travailler, on l'excitait par des encouragements, des récompenses, nous croyons qu'on obtiendrait des résultats meilleurs. Observons aussi que l'Arabe manque, en Égypte, des conditions nécessaires pour le progrès dans les études. Une fois sorti de l'école, il ne cherche jamais à revenir sur ce qu'il a appris, à approfondir ses connaissances. Et comment le ferait-il? L'homme ne peut étendre son instruction qu'en vivant avec des hommes qui en sachent plus que lui; lorsqu'un esprit à peine sorti de sa rouille vient se replacer au milieu de la barbarie, il doit nécessairement perdre au lieu de gagner.

Nous craignons donc que tous ces établissements d'instruction ne soient que de faibles et d'inutiles ébauches de civilisation, pâles emprunts, vaines images qui disparaîtront quand l'homme étonnant qui gouverne l'Égypte aura cessé de vivre; car, il faut le dire, il n'y a que Méhémet-Ali, il n'y a que lui seul en Égypte; tous ces hardis efforts sont l'affaire d'un seul homme : après lui, plus rien. Tous les musulmans qui sont à la suite du vice-roi ne sont bons qu'à laisser dépérir les œuvres du pacha. Une

chose qu'il est important de dire, une chose qu'il faut qu'on sache, c'est que tout ce qui s'est accompli en Égypte sous Méhémet-Ali, l'a été par des Français; quelques noms italiens se rencontrent sur cette glorieuse liste de nos compatriotes, mais pas un seul nom anglais. Les hommes de la nation britannique feignent de reprocher aux Français, comme une sorte de dégradation, l'habile concours qu'ils donnent au pacha.

La France, qui a coutume de laisser des germes féconds partout où elle passe, avait touché le sol de l'Égypte à la fin du dernier siècle, et de ses drapeaux victorieux s'étaient échappées des semences immortelles. N'était-il pas naturel que les Français de notre époque allassent achever l'œuvre commencée par nos pères? Lorsque le marchand de tabac de la Cavale s'occupa de relever, pour son compte, l'empire des Pharaons, et voulut mettre à profit les conquêtes intellectuelles de l'Occident, c'est vers la France qu'il tourna ses regards; des hommes partis de notre pays, s'attachant à la fortune de Méhémet-Ali, ont marqué leurs traces en Égypte par les rapides et grandes créations que nous n'avons pu qu'indiquer. L'Égypte nouvelle, avec son armée de terre de cent cinquante

mille hommes, avec ses écoles, ses fabriques, ses manufactures de tous genres, ses arsenaux; ses chantiers, d'où sont sortis onze vaisseaux de ligne, sept frégates, trois corvettes, sept bricks, deux bateaux à vapeur; l'Égypte nouvelle, disons-nous, a été l'œuvre d'une puissante volonté, secondée par le génie de la France. Ainsi, les derniers temps auront travaillé à nous faire, du côté des pyramides, une renommée comme les vieux temps nous l'ont faite du côté du Liban et de Jérusalem.

Nous venons de signaler les grandes œuvres de Méhémet-Ali, et nous l'avons fait avec empressement; certes, il serait bien difficile de ne pas être frappé, dans ce pays, des changements qui s'y sont opérés depuis quinze ans. Pour s'assurer de la haute capacité de Méhémet-Ali, il suffirait de considérer son point de départ et son point actuel. Il vint au monde dans une pauvre ville de Macédoine. Lors de l'invasion française en Égypte, l'arrondissement de la Cavale fut appelé à contribuer pour sa part à l'expulsion des nouveaux maîtres des bords du Nil; il mit sur pied trois cents hommes, et Méhémet-Ali fut placé à leur tête. La petite troupe macédonienne succomba à la bataille d'Aboukir. Méhémet-Ali,

échappé au désastre des siens, reste en Égypte et se met au service des mameluks; il devient bin-bachi (chef de mille hommes); puis il est nommé chef de la police du palais. Méhémet-Ali, à force d'intrigues, parvient à être le chef secret de quelques centaines d'Albanais venus en Égypte pour repousser l'invasion française. Enfin le 1er mars 1802 vit l'extermination des mameluks, les anciens dominateurs de l'Égypte. Cet effroyable massacre fut l'œuvre de la trahison de Méhémet-Ali. Assassiner une troupe d'hommes qu'on invite à un festin pompeux, quel guet-apens! cela fait frémir! Vous rompez le pain et le sel avec les mameluks, vous buvez le café, vous fumez avec eux le chibouk, et puis, au moment où ils se réjouissent du bon accord qui règne entre eux et vous, vous les tuez tous dans un étroit défilé! Quelle affreuse violation de la sainte loi de l'hospitalité? Oui, cette scène de carnage restera dans votre histoire, comme une tache de sang que rien ne pourra laver. Le crime combiné, préparé de longue main, ne s'excusa jamais. C'était, dit-on, un duel à mort entre les mameluks et Méhémet-Ali; celui-ci exécuta ce que les autres voulaient faire. Ce serait une facile et déplorable manière de justifier les atrocités des ambitieux.

Méhémet-Ali fit lâchement égorger les mameluks parce qu'il redoutait leur influence et qu'il les regardait comme de grands obstacles sur son chemin. Or, l'histoire n'a pas coutume d'épargner ceux qui commettent des forfaits pour se débarrasser d'importuns rivaux.

Avant l'avénement de Méhémet-Ali à la vice-royauté, la vallée du Nil était sans cesse troublée par le brigandage des Arabes bédouins : le voyageur ne pouvait aller saluer les pyramides sans une nombreuse escorte. Méhémet-Ali a établi l'ordre et la sécurité en Égypte en détruisant les bandits. L'influence de cette puissante autorité s'est étendue jusque dans le cœur du grand désert de Syrie, où nous avons vu les belliqueux *Anézés* plus traitables par la seule crainte du nom du maître de l'Égypte. Le vice-roi a pris vingt mille enfants musulmans et les a placés dans les écoles. Les environs du Caire étaient couverts d'amas d'immondices; nous y voyons maintenant une campagne admirable et productive. L'introduction de la culture du coton, la plantation d'un nombre infini d'oliviers et de plus de trois millions de mûriers, l'impulsion nouvelle donnée à l'agriculture dans toutes ses branches, ne doivent pas être passées sous si-

lence. Mais que d'argent il fallait à cet homme pour accomplir tant de choses en si peu de temps, à cet homme toujours obligé d'avoir une nombreuse armée sur pied pour se tenir sur la défensive! Les paysans des bords du Nil ont été pressés comme une éponge. Il n'est pas d'avanie, pas d'oppression terrible qui n'ait pesé sur eux.

« Nous admirons volontiers Méhémet-Ali, a » dit quelque part votre jeune collaborateur en » parlant du pacha, pour avoir, de sa forte main, » pétri l'Égypte à sa guise, établi l'unité de son » pouvoir sur les ruines de divers partis, et créé » rapidement tout ce qui a coutume de soutenir » un empire; nous admirons l'aigle qui a su se » bâtir un nid bien haut, afin de le dérober aux » attaques de la plaine, mais nous reconnaissons » avec effroi les ossements des colombes et des » passereaux, les restes des victimes avec les» quels le tyran des airs a construit sa demeure » au-dessus des monts. »

J'ai parcouru le Delta sur plusieurs points; je suis venu d'abord du Caire à Alexandrie en descendant le Nil dans une khange, et je me suis arrêté dans les villages situés sur les rives du grand fleuve; je me suis rendu par terre d'Alexan-

drie à la capitale de l'Égypte, et j'ai rejoint ensuite l'antique ville des Ptolémées, en passant par Damiette et Rosette. Mon unique but dans ces courses diverses était d'étudier l'état présent du Delta. Je dirai ce que j'ai vu et appris.

J'ai lu et relu, dans un village de la basse Égypte, le chapitre plein d'intérêt et de vérité que vous avez consacré, dans la *Correspondance d'Orient*, à l'étude de l'administration des terres dans le Delta. Quoique cette administration soit mobile et changeante, elle est cependant restée au fond ce qu'elle était en 1831. Vous avez expliqué le plus clairement possible les fonctions de ces loups cerviers connus ici sous les noms de *moudir*, *mamour*, *nazir*, *cheik-el-beled*, *saraf*, *chaheds*. Tous ces personnages, qui spéculent sur la sueur et le sang du peuple, sont toujours là et n'ont rien changé à leur manière de traiter le fellah. J'ajouterai donc à votre beau travail sur le Delta quelques faits que j'ai recueillis de la bouche des personnes les plus dignes de foi, et ceux que j'ai observés moi-même dans mes courses à travers la basse Égypte.

Le *feddam*, mesure agraire de l'Égypte, répond à peu près à notre arpent. Avant le gouvernement de Méhémet-Ali, le feddam avait

quatre cents *kassabehs* en surface; des ordonnances successives du pacha l'ont réduit à trois cent trente-trois et un tiers. La longueur du kassabeh était de sept pics [1], aujourd'hui elle n'est guère plus que de six pics : de cette manière, un terrain de cent feddams, il y a quelques années, en représente à présent plus de cent vingt-cinq. Voilà comment le pacha s'arrange pour multiplier le *miri* ou impôt forestier. Le terme moyen de la taxe territoriale est de 75 piastres (15 francs 75 centimes). Indépendamment de la taxe territoriale, fixée à 75 piastres, le fellah est tenu de donner au gouvernement deux tiers d'okhes de beurre; dans les lieux où il n'y a pas de beurre, on donne du miel ou de la chandelle de suif en proportion. S'il arrive que le fellah ne puisse payer ni les 75 piastres, ni le beurre, ni le miel, ni la chandelle, le gouvernement passe tout cela en compte au fellah, et déduction est faite lorsque le pauvre diable reçoit le montant du blé, du riz ou du coton, qu'il vend au pacha. On compte en ce moment, dans la haute et basse Égypte, quatre millions de feddams de terres cultivables; il y en a environ un million de feddams non cultivés;

[1] Le pic est de deux pieds et quatre pouces.

mais le fellah n'en paie pas moins le miri. L'année dernière, cent cinquante mille feddams n'ont pas été cultivés; mais le gouvernement n'a pas perdu *ses droits*. L'impôt territorial forme la moitié des revenus du vice-roi. On distribue à chaque famille de chaque village un certain nombre de feddams, susceptibles ou non susceptibles de culture; la taxe est imposée, la famille obligée de travailler; des coups de bâton suivraient la moindre observation de la part du fellah.

Tous les revenus publics de l'Égypte sont érigés en assolles ou fermes, excepté toutefois le coton: le pacha s'est réservé le monopole exclusif de cette branche importante de l'agriculture de l'Égypte. Le pacha divise lui-même le coton produit par le travail du fellah en trois qualités; il a fixé cette année la première qualité à 200 piastres les trente-six okhes (l'okhe équivaut à un peu plus d'un kilogramme); la seconde à 150 piastres, et la troisième à 120. Quand le pacha vend le coton aux négociants, il ne reconnaît plus qu'une seule qualité. Le pacha oblige les fellahs de lui vendre le riz à 400 piastres le *darib* [1], et le

[1] Le darib vaut deux ardebs : l'ardeb est de cent vingt cinq okhes.

revend ensuite aux paysans au prix de 800 piastres. Nous mentionnerons encore le blé, ainsi que tous les grains qui entrent dans les greniers d'entrepôt, immédiatement après la récolte. Les fellahs rachètent tout au pacha à un prix deux fois plus élevé que celui qui leur avait été fixé par le visir. Il y a ensuite des impositions toutes particulières. On compte en Égypte environ quatre millions et demi de dattiers. Le terrain où croît le palmier paie d'abord une taxe forestière; chaque arbre de cette nature paie en outre une piastre, le fruit paie un autre droit; la grappe, où le fruit est suspendu, paie un droit; le tissu du tronc, dont on fait des cordes, est soumis à un droit; les feuilles, avec lesquelles on fait des couffes de riz, paient un droit; les fabricants, les cordes et les couffes, paient à leur tour un droit. Cela ferait rire, si on ne songeait d'abord que ces impôts, qu'on ne saurait qualifier, sont la cause des douleurs et de la profonde misère du peuple. En Égypte, vous le savez, il n'y a presque pas de bois de chauffage. Un grand nombre de femmes de paysans sont continuellement occupées à pétrir avec leurs mains la fiente des animaux; elles en font ensuite de petites mottes rondes. Ces mottes, desséchées au soleil, brû-

lent comme le bois. Ces excréments donc sont érigés en assolle, comme le dourah, l'indigo, le blé de maïs, etc., etc... Tous les fellahs, sans exception, sont obligés de vendre les fientes de leurs animaux, à un prix fixé par le fermier, qui les leur revend ensuite. « *Bacha-el-Kébir* (le grand pacha), disait un fellah, devrait au moins apposer son cachet sur cette marchandise. » Le lac Menzaleh, que vous avez vu, est d'abord soumis à un impôt de 2,800 piastres, qui rentrent directement dans le trésor du pacha; ensuite deux Arabes du village de Maténieh sont les fermiers de la pêche faite par ceux qui paient le premier impôt au vice-roi; les pêcheurs sont obligés de vendre les poissons aux apalteurs, à un prix que ceux-ci ont fixé.

On a dit quelquefois que les pays civilisés sont plus corrompus que les pays encore plongés dans la barbarie; l'Égypte nous montre le contraire. Vous savez que l'Égypte est le pays des mauvaises mœurs, et qu'il a été, dans toutes les époques du monde, un foyer de corruption que rien n'a pu détruire; mais remarquons que l'Europe n'a pas peu contribué à l'accroissement de cette corruption. L'Orient n'a pas de contrées où les Européens arrivent en aussi grand nombre

qu'en Égypte. Ils apportent sur les bords du Nil les vices de la civilisation de l'Occident; ils corrompent, avec leur argent, les pauvres femmes, les jeunes filles des fellahs, à qui le gouvernement a pris leurs légitimes soutiens. Ce ne sont pas les indigènes que les almées vont trouver, parce que les indigènes n'ont pas d'argent; ce ne sont pas eux qui louent pour un mois ou deux des filles cophtes, comme ils louent une khange pour remonter le Nil; ce ne sont pas eux qui achètent au bazar des esclaves, des Abyssiniennes, pour les garder quelques semaines, et les abandonner ensuite, en partant d'Égypte, à leur misérable destinée. Ceux qui font toutes ces choses ne sont ni Turcs ni Égyptiens : ils sont Européens. Vraiment, si tout sentiment de dignité n'était pas éteint dans l'âme des Arabes du pays, ils auraient une bien pauvre idée des Européens, qui mettent sous leurs yeux de tels exemples. La corruption des mœurs est à son comble sur les bords du Nil, et le pacha n'a pas dédaigné les filles de joie comme branche de ses revenus.

Cette branche de l'industrie égyptienne était aussi érigée en apalte. L'apalteur de cet impur produit était un Grec appelé Démétrius : on lui donne au Caire un autre nom, qui le qualifie

parfaitement dans son emploi ; il n'est généralement connu que sous le nom de *Piseventi-Bachi*. Démétrius payait trois mille bourses au pacha pour le fermage des filles de joie. L'empereur Mahmoud, qui est, après tout, un homme moral et religieux, fut saisi d'une indignation profonde en apprenant le profit que le pacha retirait des mauvaises mœurs de l'Égypte ; il lui adressa, il y a deux ans, un firman dans lequel il lui ordonnait de chasser au loin ces malheureuses femmes, et de renoncer lui-même à l'argent qu'elles rapportaient à son *kesné* (trésor). Cette fois, le pacha ne ferma pas l'oreille aux paroles de son maître[1] : ordre fut donné de saisir toutes les prostituées, de les embarquer dans les djermes, et de les transporter dans la Nubie ; d'autres furent exilées sur plusieurs points de l'Orient, et nous en avons rencontré nous-même dans l'Asie Mineure.

C'est ici que la rapacité, la soif de l'or du *régénérateur* de l'Égypte va se montrer dans son caractère le plus noir. Le pacha a consenti à ne plus recevoir l'impôt des almées ; mais les trois mille

[1] Le gouvernement a *volontairement renoncé* à cette branche de revenu : il a supprimé la prostitution.

(*Aperçu général sur l'Égypte*, par Clot-bey.)

bourses qu'il en retirait annuellement sont retombées sur les pauvres fellahs. Méhémet-Ali en a fait faire la répartition sur la taxe territoriale! Nous n'aurions jamais pu croire une chose pareille, si un Arménien, employé du gouvernement égyptien, ne nous l'avait assuré lui-même. Après la dispersion des almées, Méhémet-Ali ordonna de jeter dans le Nil toutes celles qui oseraient se montrer encore en public. Cette prescription paraît avoir été oubliée; car les rues du Caire, d'Alexandrie, sont de nouveau inondées de ces malheureuses filles, ainsi que tous les villages situés sur les rives de la branche de Rosette et de Damiette. Les pauvres jeunes femmes à qui Méhémet-Ali a enlevé leur mari pour son armée, ont remplacé les courtisanes égyptiennes. Une chose qui surprend dans ce pays, c'est l'indifférence avec laquelle les musulmans et les femmes honnêtes regardent les almées. J'ai vu dans le village de Kaphrisiah, situé sur la rive droite du Nil, branche de Rosette, plus de cinquante filles publiques mêlées aux femmes honnêtes, dans un bazar : c'était un jour de foire; toutes ces femmes, sans distinction, causaient ensemble, discutaient sur les divers prix des marchandises, et chacune d'elles montrait à sa voisine l'objet

qu'elle venait d'acheter. Dans le village de Schibréki, situé à quelques lieues de Kaphrisiah, j'ai vu trente courtisanes exécutant des danses obscènes, essayant le pouvoir de leurs charmes sur des mariniers, tandis qu'à deux pas d'elles, des fellahs et des soldats d'Ibrahim faisaient ensemble la prière du soir! Il faut venir en Égypte pour voir des scènes semblables. Quel pays! quel peuple!

Je n'entreprendrai pas de parler en détail de tous les genres d'impositions que Méhémet-Ali a établis en Égypte; c'est un dédale immense où l'on se perd : il serait difficile, je crois, de trouver dans le monde une tête plus capable d'inventer tant de moyens pour abîmer un peuple. Citons encore quelques faits. Les bœufs et les vaches sont taxés à 25 piastres par tête; mais, lorsque le fellah veut les vendre à un boucher, il paie 75 piastres de droit en entrant dans une ville ou un village : alors le gouvernement *se réserve la peau*. Les chameaux et les brebis paient 5 piastres. Chaque batelier paie 205 piastres pour la khange qu'il possède. Nous avons dit un mot, dans une lettre de ce volume, du *ferdé*, nouvel impôt personnel appliqué aux Turcs comme aux chrétiens. Cette taxe, à laquelle

sont soumis tous les mâles depuis l'âge de douze ans, est de 5 francs pour les plus pauvres; elle est de 125 francs pour les personnes aisées. Comme on ne tient pas de registres de l'état civil, on a recours à un singulier expédient: le percepteur est muni d'une petite corde qui est censée être la mesure de la tête d'un enfant de douze ans. Tous ceux dont la tête ne peut pas passer dans cette mesure sont classés au nombre des contribuables.

Répétons ici que le gouvernement ne tient aucun compte de la diminution des habitants pour ce qui concerne l'impôt personnel. Une province a telle ou telle somme à payer; il faut que, d'une manière ou d'une autre, l'argent du ferdé rentre dans le kesné du pacha. Un Arménien attaché au gouvernement de Méhémet-Ali nous a communiqué, au Caire, le budget du vice-roi; ces pièces étant trop étendues pour les placer ici, nous donnerons seulement le chiffre total des sommes: les revenus s'élèvent à 64,799,840. L'état des dépenses ne dépasse pas 48,895,400. Ces deux sommes, m'a-t-on dit, sont le terme moyen des dépenses et des revenus annuels du pacha.

Des Européens employés dans le gouverne-

ment du pacha disent que l'abominable système de solidarité établi par le vice-roi *est parfaitement conforme au génie de la civilisation orientale;* c'est du génie de la barbarie qu'il faudrait ici parler. Sans l'obligation forcée de payer les uns pour les autres, *les indolents Egyptiens ne se livreraient point aux travaux agricoles.* Le public d'Europe, à qui le vice-roi fait annoncer, par des gens à sa solde, *les progrès toujours croissants de l'Egypte, le bonheur du peuple qu'il gouverne,* le public d'Europe, dis-je, qui ne connaît pas l'Égypte, pourrait ajouter foi à ces paroles, mais comment tromper ceux qui ont vu de leurs yeux, touché de leurs mains, les plaies de la vallée du Nil, plaies bien plus désastreuses que celles dont Moïse nous a conservé le souvenir? Savez-vous le résultat de ce système de solidarité entre les habitants du même village, les villages du même canton, les cantons de la même province? C'est que les fellahs meurent de faim dans la boue. Les paysans quittent leurs terres et vont servir de domestiques ou d'âniers au Caire ou à Alexandrie; leurs femmes se vouent à l'infamie. Chaque mois voit périr deux ou trois villages; à la place des bourgs du Delta, vous ne trouvez plus que des décombres mêlés à un cimetière. En venant d'Alexandrie au Caire,

par terre, j'ai compté quarante villages entièrement détruits ; en venant du Caire à Damiette, j'en ai compté treize : ces bourgs ont disparu avec leurs habitants, dans l'espace d'un an.

Voici le résultat du système de solidarité en 1812 : il y avait en Égypte deux millions cinq cent mille habitants ; il n'y en a plus aujourd'hui qu'un million huit cent mille [1]. Tout cela est conforme *au génie de la civilisation orientale*. Hommes du progrès, sublimes conseillers de son Altesse, gens *humanitaires*, ne savez-vous donc pas que le fellah ne possède rien en Égypte, qu'il laboure et ne recueille pas ? Dites à votre maître qu'il garantisse au paysan l'espace où tombe la sueur de son front ; qu'il ôte de son âme cette amère pensée, qu'un autre viendra ravir les fruits des arbres, les produits des plantes, les épis de la moisson, et qu'il n'y a pour lui, dans cette vaste étendue de la fertile Égypte, que le coin de terre où seront ensevelis ses os. Le système de solidarité est en Égypte ce qu'il serait dans tous les pays du monde : la destruction de l'espèce humaine.

Un chrétien de Damas, excellent père de famille, remplit à Damiette les fonctions de vice-

[1] Du temps des Pharaons, avant les Perses, il y avait en Égypte vingt-cinq millions d'habitans. On comptait jusqu'à vingt mille villes.

consul de France; ce chrétien se nomme Michaëli Sourrour; c'est un homme de probité et de bon sens. Michaëli Sourrour fait cultiver plusieurs feddams de terre qu'il a reçus à titre de ferme; il a payé le mois dernier au pacha cent piastres pour les fellahs qui n'avaient pu solder leur taxe au gouvernement. Un cheik, qui a été ruiné par le fisc, se trouvait le 18 mars dans la maison de Michaëli Sourrour; nous causions, pendant la veillée, de l'Égypte et de ses misères. « Écoutez cette histoire, nous dit le cheik; vous y reconnaîtrez l'image de la justice de Méhémet-Ali, que Dieu maudisse! Il y avait à Menouf un riche fabricant de soie. Une nuit, un voleur s'introduisit dans sa maison; n'ayant point de lumière avec lui, le malfaiteur se creva un œil contre un clou planté dans le mur. Dérouté par cet accident, il sortit de la maison comme il put, pendant que le fabricant dormait encore. Le lendemain, le voleur alla porter ses plaintes au gouverneur du Caire, qui se nommait Haraos; il lui dit que le fabricant de soie l'avait fait coucher dans une chambre, contre les murs de laquelle étaient des clous, et que, se trouvant sans flambeau, il s'était crevé un œil. Le gouverneur du Caire fit venir chez lui le fabricant de

soie et lui dit: « Quand on veut planter des clous dans sa maison, il faut songer à éclairer ceux qui vont vous demander l'hospitalité; tu ne l'as pas fait, et la justice veut que mes chiaous te crèvent l'œil, comme un de tes clous a crevé l'œil de cet homme. Voilà.

— Mais je ne connais point cet homme; je ne l'ai jamais vu.

— Silence! répliqua le gouverneur; gardes, saisissez ce fabricant de soie, et plantez un clou dans son œil.

— Un moment! un moment! ajouta l'habitant de Menouf; j'ai pour voisin un homme qui passe sa vie à chasser les oiseaux du Nil; un seul œil lui suffit : veux-tu que je te l'amène?

— A merveille! dit Haraos.

» Le chasseur fut conduit au Caire, où on lui creva l'œil gauche. La solidarité établie par Méhémet-Ali n'est pas autre chose; ce que je ne puis payer, mon voisin le paie : de cette manière, nous sommes tous les deux ruinés en même temps. »

Le nom de celui qui a inventé le système de solidarité en Égypte doit être prononcé; ce fut un ancien Arnaoute, Mahmoud-bey. Guttemberg en découvrant l'imprimerie, Christophe

Colomb en donnant un nouveau monde aux hommes, n'éprouvèrent pas une joie plus vive que Mahmoud-bey, quand il eut trouvé dans son esprit le nouveau système financier qui devait être si profitable pour le coffre de son seigneur et maître Méhémet-Ali. Mahmoud-bey se présente tout triomphant dans le palais de son Altesse ; il donne à son gracieux souverain le papier où était tracé le fameux plan. Méhémet-Ali lit et relit ce précieux mémoire, puis il serre fortement le papier dans ses mains, et s'écrie dans un transport de joie délirante : « Oh ! peki ! peki ! mille fois peki ! tu es un homme de génie, ô Mahmoud-bey ! Désormais la population d'Égypte paiera ses dettes passées, présentes et futures ! » Un consul européen était présent à cette scène ; Méhémet-Ali ne put se contenir devant lui. Comment récompenser Mahmoud-bey pour avoir rendu un tel service à l'État ? Le vice-roi le nomma ministre de la guerre !

Parmi les innovations qui se sont opérées en Égypte, depuis que vous avez quitté ce pays, je ne veux pas oublier d'en signaler une dont le pacha est très-satisfait. Le *courbach*, cette verge de peau d'hippopotame, qui est une des antiquités de l'Égypte, servait, vous le savez, à faire

payer les impôts aux fellahs retardataires. Les courbachs étaient les huissiers, les garnisaires du gouvernement de Méhémet-Ali; c'était aussi avec les courbachs qu'on faisait cultiver la terre aux paysans. Mais les préposés de l'impôt ont fait observer au vice-roi que les fellahs s'accoutumaient à cette fustigation, et qu'il fallait absolument chercher un moyen plus efficace pour forcer ces malheureux à une complète obéissance. Les moudirs, les mamours tinrent conseil, et le bâton, il y a deux mois seulement, a été substitué au courbach. O génie! les coups de verge de peau d'hippopotame enlevaient bien des lambeaux de chair du fellah, mais les malheureureux guérissaient cependant; les coups de bâton peuvent casser les membres, et maintenant le paysan y regardera à deux fois avant de s'exposer à être battu. Disons en passant que le fellah qui laboure sous le bâton ne fait produire que vingt-cinq pour cent, tandis que les Européens, fermiers de Méhémet-Ali, retirent de la terre cent pour cent.

Il est une autre énormité que certains amis de la *civilisation* égyptienne trouvent admirable, c'est cet horrible monopole, qui, ayant pour cortége la solidarité et la conscription, détruit les familles, anéantit les populations. L'Égypte, disent-ils,

n'est riche, n'est productive que par les inondations du Nil. Il faut creuser des canaux, il faut construire des machines hydrauliques, afin que les eaux bienfaisantes du grand fleuve se répandent partout. Et qui pourrait exécuter ces immenses travaux, si ce n'est le gouvernement? Cette justification du monopole de Méhémet-Ali, qui est la même, du reste, que celle qu'on met en avant pour excuser l'oppression des nègres, cette justification du monopole, dis-je, n'est pas acceptable. Mon frère me disait dans une de ses dernières lettres : « Il n'y a point de Nil en Syrie, il n'y a point de digues à élever, de canaux à creuser, c'est un pays dont la culture ressemble à celle de tous les pays du monde, et pourtant Méhémet-Ali a traité la Syrie comme il traite l'Égypte, ce qui prouve que, dans la question du monopole, le vice-roi s'est naturellement abandonné à ses instincts d'oppression. On pense que le pacha, pouvant seul entreprendre les grands travaux, agit en parfaite justice en prenant tout pour lui ; mais, dans tous les royaumes, à défaut de compagnies, ce sont les gouvernements qui se chargent de la plupart des grands travaux, et cela n'empêche point les sujets de jouir des droits de la propriété. La pre-

mière mission d'un gouvernement paternel est de venir en aide aux efforts isolés, et la faiblesse des ressources des particuliers ne doit pas être pour eux une cause de ruine. Imaginons un moment, en Egypte, un gouvernement qui représente nos idées de justice et de civilisation chrétienne au lieu de la barbarie déguisée en civilisation; ne trouvera-t-il rien de mieux à faire sur ce point que le gouvernement de Méhémet-Ali? »

En soumettant l'Égypte à un triple monopole, monopole agricole, monopole industriel, monopole commercial, Méhémet-Ali a ruiné les populations qui vivent ou plutôt qui végètent misérablement sur les bords du Nil; Méhémet-Ali est le premier négociant de l'Égypte, comme il est le seul et unique propriétaire des terres fécondées par le fleuve. Montesquieu a dit : *Le commerce est la profession des gens égaux; et parmi les Etats despotiques, les plus misérables sont ceux où le prince est un marchand.* Nous avons remarqué plus haut qu'il y a en ce moment en Égypte trois millions de feddams de terres cultivées; avant le monopole de Méhémet-Ali, on en cultivait quatre millions : nous parlons ici d'après les calculs fort exacts des savants de l'expédition française en Égypte.

Vous avez indiqué dans la *Correspondance d'Orient*, les horribles traitements que les agents du fisc font subir aux fellahs pour les forcer à payer l'impôt. Voici à ce sujet trois anecdotes qui m'ont été racontées par des personnes dignes de foi. Au commencement de l'année dernière, un paysan s'était vu dans l'impossibilité de payer le miri et les autres contributions ; il ne lui restait plus qu'un bœuf pour toute fortune. Son père lui avait laissé ce bœuf en héritage, et, pour rien au monde, il n'aurait voulu s'en défaire. Il fallait payer cependant ou mourir sous le bâton. Le fellah se vit donc obligé d'aller vendre son bœuf à une foire qui se tient tous les ans au bourg de Farescour, situé à quelques lieues de Damiette. Le paysan demandait 600 piastres de sa bête chérie, mais il ne s'offrait point d'acheteur. Un Franc, habitant de Damiette, se trouvait à cette foire de Farescour. Il proposa 600 piastres au fellah pour son bœuf, mais il ne pouvait lui compter cette somme que dans l'espace de quarante jours. Comment faire? le bâton était levé sur la tête du fellah : voici ce qui arriva : un préposé du fisc acheta lui-même le bœuf pour 150 piastres. Ce n'est pas tout, attendez ! Quand la récolte du riz fut faite et que le gouvernement lui en eut payé le

montant, ce même agent du fisc força le fellah de lui racheter son bœuf au prix de 600 piastres !!!

Encore une anecdote de ce genre. Il y a deux mois seulement, que deux de ces honnêtes huissiers de Méhémet-Ali se trouvaient dans un village peu éloigné de Damiette. C'était le soir; quelques fellahs fumaient le chibouk dans la cabane du cheik el-Beled, cabane construite avec du limon du Nil, comme toutes celles du Delta. Les deux tigres étaient assis cette fois à côté des moutons, sans avoir trop l'air de vouloir les dévorer; mais voilà qu'un des deux Turcs chargés de percevoir l'impôt, aperçoit quelques grains de riz sur la barbe d'un paysan. Le pauvre diable avait oublié de se laver après son souper.

« Tu as mangé du riz, misérable! lui dit l'agent du fisc d'une voix terrible.

— Je vous assure, Effendi, que je n'ai point mangé du riz, » répond le fellah en tremblant. Les deux Turcs vont dans la cabane du paysan, et cherchent soigneusement s'il n'y a pas quelque couffe de riz cachée; mais ils ne trouvent rien. Que font alors ces deux Turcs? ils obligent le fellah à avaler de l'eau de savon pour provoquer le vomissement du riz qu'il avait mangé! Après cela, ils lui administrèrent deux cents coups de

bâton sur la plante des pieds. O civilisation égyptienne!

Voici la troisième anecdote. Arrivé à Mansourah le 15 mars dernier, j'allai faire une visite au gouverneur de la cité, qui remplit en même temps les fonctions de moudir dans la belle et riche province de Charkièh. Ce moudir, qui n'a que vingt-sept ans, se nomme Abdouramman-bey. Il est cophte de naissance. Abdouramman a passé sa première jeunesse dans le palais de Méhémet-Ali, en qualité de kiatib (écrivain) de son Altesse. Il reçut le titre de bey (prince) quand il renonça à la foi du Christ pour embrasser celle de Mahomet. Abdouramman-bey est maigre, sa taille ne dépasse pas quatre pieds, il a une petite figure sans barbe dont l'expression est un mélange de douceur et de férocité qu'on ne saurait définir; c'est le type des moudirs. Aucun, mieux que lui, ne possède le talent de faire payer les impôts aux fellahs. Ceux-ci ne prononcent qu'en tremblant le nom d'Abdouramman-bey; Abdouramman, c'est le démon, la terreur, l'effroi des habitants de la province de Charkièh. Je trouvai le moudir assis dans l'angle d'un beau divan écarlate; à côté de lui était un Italien qui est son médecin particulier. Le bey fut pour moi

d'une politesse rare. De belles pipes qui se succédaient à chaque instant m'étaient offertes par ses esclaves ; le café, le sorbet, les confitures qu'il partageait gracieusement avec moi, étaient apportés sur des plats d'argent façonnés à l'orientale.

« Comment avez-vous trouvé la campagne que vous avez traversée en venant du Caire à Mansourah ? me dit le bey.

— Admirable, Excellence, admirable ; cette basse Egypte est un véritable paradis terrestre ; mais il est pénible de voir au milieu de cet Éden une population si malheureuse. Ces pauvres fellahs n'ont pas de pain à manger. Hier soir, j'ai vu dans le village de Ficheh, situé à quatre heures de Mansourah, des paysans qui soupaient avec des trèfles et des chardons.

— Ils sont si avares, ces fellahs ! » répondit le bey en faisant une espèce de grimace qui exprimait assez son mécontentement de m'avoir fait la première question.

Je poursuivis : « Ces paysans n'ont rien pour se vêtir ; j'ai vu de jeunes femmes, de jeunes filles, des vieillards, des enfants, qui n'avaient pour tout vêtement qu'un misérable morceau d'étoffe autour de leur ceinture.

— Ces fellahs étaient en *habit bourgeois*, dit le docteur italien en souriant.

— Le docteur pourrait prendre pour ses agréables plaisanteries un sujet plus gai.

— Voici ce que c'est, continua le médecin : une centaine de fellahs, portant le costume que vous avez vu dans le Delta, furent pris, il y a quelque temps, pour l'armée; on les conduisit au Caire dans la cour du palais du ministre de la guerre; trois ou quatre Turcs et quelques Européens attachés au gouvernement égyptien se trouvaient en ce moment dans la salle de réception du ministre : il y avait parmi les Européens un Français; c'était un chirurgien-major d'un régiment d'Ibrahim. Il regarda dans la cour, et dit : « Voilà les conscrits qui arrivent. — Portent-ils l'uniforme? demanda le ministre de la guerre. — Non, Excellence, répondit très-sérieusement le Français; les conscrits sont encore en *habit bourgeois*. » Le ministre, les Turcs, les Européens, surpris de cette réponse, se lèvent, viennent vers la fenêtre, et ne voient qu'une troupe d'hommes en guenilles ou complétement nus; on poussa des éclats de rire. Ces mots, *les conscrits sont encore en habit bourgeois*, ont fait fortune parmi les Français établis au Caire et

à Alexandrie. On ne dit plus maintenant, en voyant les fellahs : Ils sont couverts de haillons; on dit : *Ils sont en habit bourgeois.* »

Revenons à Abdouramman-bey, qui ne put s'empêcher de rire en écoutant le récit du docteur.

« Vous auriez une fausse idée du véritable état des paysans d'Égypte, me dit le bey, si vous les jugiez d'après leur costume et d'après leur mauvaise nourriture, qu'ils montrent à plaisir devant les voyageurs qui passent. Je vous ai déjà fait observer que ce peuple est d'une avarice extrême; en outre, il a de l'argent caché sous terre, et la preuve, c'est que les fellahs vous en apportent quand on les y force à coups de bâton. La province de Mansourah ou de Scharkieh compte huit cents villages; elle devait cent cinquante mille bourses au trésor de mon maître, le vice-roi. Avant moi, aucun moudir n'avait pu retirer un para de cette dette sacrée : il n'y a que huit mois que je suis ici, et les fellahs ne doivent plus que dix-huit bourses. Voilà! Bacha-el-Kébir a touché cette somme; il m'a fait l'honneur de me donner, en récompense de ce faible service, le titre de général. Que Dieu conserve les jours de son Altesse! »

Oh ! mais le bey ne me dit pas toutes les atrocités qu'il a commises pour arracher aux fellahs ces cent cinquante mille bourses ! Il a fait mourir sous le bâton trente-six fellahs ! Le cruel renégat me faisait horreur lorsque j'appris un peu plus tard tant de crimes ; aussi je n'ai pas eu le courage d'aller lui faire mes adieux avant de partir de Mansourah. Il est bon de faire observer que les cent cinquante mille bourses n'étaient pas dues par ceux qui les ont payées : c'était une dette de plusieurs villages qui n'existent plus. La solidarité ! toujours la solidarité[1] !

[1] Il nous répugnait, il y a trois ans, de raconter tant d'atrocités, et cependant il faut nous résoudre encore à parler d'un acte de barbarie d'Abdouramman-bey. Le voici ; nous le tenons d'un voyageur qui a visité la basse Égypte un an après nous. Les récoltes de riz, de blé, furent plus abondantes que de coutume vers la fin de l'année 1838. La province de Scharkieh, surtout, fut très-favorisée. Abdouramman-bey voulut en profiter. Il demanda, par anticipation, à quatre villages l'impôt de l'année qui allait venir. Les cheiks el-beled protestèrent énergiquement contre cet ordre du bey. Celui-ci leur fit administrer à chacun trois cents coups de bâton. Les cheiks-el-beled allèrent se plaindre à Abas-pacha, gouverneur du Caire et petit-fils de Méhémet-Ali. Peu de jours après, Abas-pacha vint faire une tournée dans la province de Mansourah ; il fit venir à lui Abdouramman-bey, et lui adressa de vifs reproches sur son indigne conduite envers les cheiks-el-beled. Abas-pacha retourna au Caire. La rage bouillonnait dans l'âme d'Abdouramman-bey ; les plaintes des chefs des villages lui avaient valu les reproches d'Abas-pacha : comment ne pas s'en venger ? Le renégat fait prendre les quatre chefs et leur fait trancher la tête par quatre bouchers : il n'y avait

Une remarque à faire ici, c'est que le gouvernement, c'est-à-dire Méhémet-Ali, appelle toujours aux fonctions de moudir des hommes bien connus par leur avidité, leur esprit de rapine et leur caractère féroce; c'est encore un moyen d'arracher le plus d'argent possible aux pauvres paysans. Le moudir n'est, à vrai dire, qu'un horrible instrument dont se sert le vice-roi pour s'enrichir plus promptement. Quand le moudir a bien pressuré le peuple, quand il l'a bien exploité et qu'il s'est bien gorgé d'or, le gouvernement destitue le moudir et le dépouille à son tour de cette manière. Méhémet-Ali prend d'un seul coup ce qu'il n'aurait pu avoir que peu à peu et avec beaucoup de difficulté[1]. En voici un exemple : Mahmoud-bey, le célèbre in-

pas de bourreaux en ce moment à Mansourah. La nouvelle de ce crime parvient aux oreilles d'Abas-pacha, qui écrit tout de suite à son grand-père, alors à Alexandrie, qu'il faut punir Abdouramman. Celui-ci écrit de son côté au vice-roi; il lui dit que les quatre bouchers n'ont pas compris le véritable sens de ses paroles, et qu'ils sont les seuls coupables de la mort des cheiks-el-beled. Méhémet-Ali trouve excellente la justification du renégat, et ordonne, par un firman daté d'Alexandrie, que les quatre bouchers soient exécutés sur-le-champ! Abdouramman-bey assista lui-même à la mort des quatre bouchers, comme il avait assisté au meurtre des quatre cheiks-el-beled!!!

[1] On conçoit d'après cela que Méhémet-Ali n'ait pas voulu perdre encore l'horrible Abdouramman-bey.

venteur du système de solidarité en Égypte, avait amassé une immense fortune dans les provinces dont il avait été gouverneur durant quelques années. Il mourut du côté de Thibes, au mois de février 1835. Le gouvernement égyptien recueillit sa succession au préjudice de son fils; Méhémet-Ali disait qu'il avait des *comptes à régler avec le défunt*. Le Caire, Alexandrie, furent inondées, quelques mois après, de quadruples d'Espagne; tout le monde savait que ces grosses pièces d'or venaient du kesné de Mahmoud-bey.

Maintenant, si vous comparez ce que je viens de dire sur l'état présent de la basse Égypte aux récits de quelques voyageurs venus dernièrement dans ce pays, vous trouverez, certes, peu de ressemblance entre leurs peintures et les miennes; mais je déclare d'avance que personne ne peut contester la vérité des faits indiqués dans cette lettre. J'ai partagé pendant quarante-cinq jours le pain de maïs des fellahs; j'ai couché dans leurs pauvres cabanes; quand je voyais leurs misères profondes, quand j'entendais les gémissements des familles ruinées par Méhémet-Ali, j'étais tristement surpris en ouvrant les livres où le vice-roi Ali apparaît toujours comme

le missionnaire de la civilisation, comme un excellent prince qui n'a jamais séparé ses intérêts de ceux de l'Égypte, comme le souverain occupé sans relâche du bien-être de ses sujets, de l'amélioration de leurs destinées. Des assertions semblables prennent leur source dans des illusions que nous n'entreprendrons pas de dissiper. Le temps fera justice, du reste, de cette politique européenne qui voudrait fonder un empire arabe sur les bords du Nil. Quel étrange rêve! Mais il faut un peuple pour fonder un empire; y en a-t-il en Égypte? Non; il n'y a qu'un homme, qui emportera dans son suaire cet échafaudage de civilisation, établie en ce moment en Égypte comme une tente dressée pour un jour.

Il y avait un peuple à la suite de Mahomed II, quand il vint avec sa massue donner le coup de mort à l'empire des Constantins. Mais qu'y a-t-il en Égypte en ce moment? Il y a une bande d'ilotes qu'un despote fait travailler pour entasser, entasser de l'or, et pour satisfaire une ambition sauvage, dont nul ne recueillera les fruits. Vous avez examiné à fond la question de propriété foncière en Égypte et dans tout l'Orient en général. Depuis que le mahométisme est venu régner en Orient, les terres ont toujours appartenu à celui qui était

revêtu de la puissance suprême; or, comme Méhémet-Ali s'est posé en roi de fait, sinon de droit, en Égypte, il a pris à la lettre ces paroles du Koran, déjà citées dans le premier volume de cet ouvrage : *La terre appartient à Dieu et à l'iman suprême* (*le sultan*), *qui est son ombre sur la terre.* Qu'est-ce donc que ces quelques arpents de terre appartenant encore aux fellahs? Méhémet-Ali est maître de les prendre du jour au lendemain. Le fellah invoquera-t-il la justice? Mais la justice, c'est Méhémet-Ali; le droit, c'est Méhémet-Ali. Quand le vice-roi eut massacré les mameluks, il dit : *L'Egypte, c'est moi!* Sans propriété individuelle, point de noble émulation, point de confiance dans l'avenir, point de nation, point de liberté, point de société, et partant, point de civilisation. Sans propriété individuelle, il n'y a que l'esclavage abrutissant.

Ce serait d'ailleurs rapetisser les grandes choses et ne pas vouloir porter ses regards vers l'avenir, que de considérer seulement dans le spectacle oriental donné aujourd'hui au monde, les rapports entre le pacha et le sultan, et les intrigues des cabinets d'Europe. Nous n'examinerons pas si, en Égypte, l'homme extraordinaire qui a su réunir sous sa puissance l'Arabie, les

deux Nubies, le Kordofan, le Sennar et la Syrie, sera remplacé par un homme aussi fort, aussi habile que lui. Nous n'examinerons pas si la loi de famille qui doit régler la succession politique du vice-roi est assez nettement posée, pour ne pas craindre une guerre à outrance entre Ibrahim-pacha et ses neveux, qui voudront peut-être régner tous à la fois sur les bords du Nil; le destin futur de l'Orient ne dépendra pas de ces événements. Nous n'avons pas plus de foi dans l'avenir des Osmanlis que dans l'avenir des Égyptiens. Les musulmans de Stamboul ne rendraient pas à la Syrie et à l'Égypte de plus grands services que les musulmans des bords du Nil. Nous ne croyons pas, en un mot, à la reconstruction de la civilisation de l'Orient par l'islamisme : l'islamisme ne peut plus rien fonder.

Nous l'avons dit, et nous le répétons encore, le vaste édifice du gouvernement *musulman* en Orient s'écroule sous les coups du temps, et par l'insuffisance des principes qui l'ont fait vivre jusqu'ici. Les efforts de rénovation qui ont été tentés de nos jours ne conduisent à rien de durable. Un peuple peut marcher vers une civilisation lorsqu'il est jeune et neuf dans la vie politique, mais cela ne peut s'accomplir pour une nation

qui a déjà une religion, des lois, des principes; il faudrait refaire la vie de cette nation, et une telle révolution n'a pas d'exemple dans les annales du monde. Lorsque Rome païenne se mourait, jamais elle n'aurait pu se reconstruire dans sa foi et dans ses lois anciennes; il fallut une religion nouvelle, un peuple nouveau. Le christianisme prit la place du paganisme, et le christianisme portait dans ses flancs le germe d'une civilisation bien plus belle, bien plus durable que celle des Césars païens. L'évangile, parti d'un coin de la Judée pour aller détruire Rome et ses iniquités, a étendu ses bienfaits dans toute l'Europe, et c'est par lui que l'Europe a refait son existence sociale et s'est vue à la tête de l'univers. Le christianisme doit revenir à son berceau, et y établir pour toujours ses impérissables lois de justice, d'amour et de concorde.

« Les lois éternelles de la vérité, a dit un écrivain de nos jours, et notre pente naturelle, nous entraînent vers ces lointains pays du soleil; les croisades recommencent, non point avec la croix placée à la tête de nos armées et sur les mâts de nos vaisseaux, mais avec la civilisation née du christianisme. Au moyen âge, c'étaient les

armes, aujourd'hui ce sont les idées; nos pères s'en allaient de combats en combats jusqu'à la sainte cité; nos neveux et nous-mêmes nous irons, colons pacifiques, dans cette Asie où la moisson sera belle; les peuples de l'Europe s'avanceront, comme des fleuves tranquilles, pour refouler lentement le désert, et fertiliser le sol que l'islamisme avait rendu stérile. » Ces paroles prophétiques recevront leur accomplissement; elles sont fondées sur la connaissance de l'histoire, et sur les événements qui se multiplient, se pressent autour de nous depuis quelques années. Toutes les nations de l'Europe regardent déjà l'Orient comme un vaste et riche domaine où elles jetteront des millions d'hommes qui manquent de pain, d'air et d'horizon dans leurs propres pays. Les dix bateaux à vapeur français qui sillonnent depuis plus d'un an les flots de la Méditerranée sont comme un pont jeté entre Toulon, Marseille, Constantinople et Alexandrie. Le nombre d'Européens augmente de jour en jour dans les villes maritimes de l'Orient. Cette cité d'Alexandrie, que je quitterai demain pour retourner dans ma patrie, compte aujourd'hui cinq mille Européens. Nous ne parlerons point ici de la part plus ou moins importante que chaque puissance

chrétienne pourra se faire dans la grande débâcle de l'islamisme; la solution de ce problème est encore cachée dans les futures éventualités de la politique; mais, dès aujourd'hui, il est visible que les destinées de l'Orient sont plus que jamais associées aux destinées de l'Europe civilisée.



TABLEAU
DES PRINCIPAUX ÉVÉNEMENTS
QUI SE SONT ACCOMPLIS EN SYRIE

Depuis le mois de janvier 1838 jusqu'au mois de février 1841.

La population du Haouran, la Trachonite des anciens, s'élève, dit-on, à cinq cent mille âmes. Parmi ces cinq cent mille habitants, on compte plusieurs tribus de bédouins de la vaillante race des Anèzés, que nous avons vus dans le désert de Palmyre. Il s'y trouve aussi des druses et des Arabes chrétiens : ceux-ci sont cultivateurs, et vivent dans des villages. On a remarqué que, dans cette contrée, les disciples de l'Évangile n'ont point l'allure timide et l'air soumis comme en d'autres contrées de l'Orient. Le chrétien du Haouran traite le musulman d'égal à égal, et montre dans ses manières quelque chose de l'indépendance du désert. Les paysans du Haouran,

et principalement ceux qui habitent le canton de Sedja, avaient fait entendre des plaintes contre l'énormité des impôts, et avaient même refusé de les payer. Au mois de janvier 1838, un régiment égyptien s'était porté dans le Haouran, pour tenir en raison les bédouins de ce pays, et les forcer à payer les contributions établies par Méhémet-Ali. Le régiment dressa ses tentes dans une plaine. Une nuit, les druses, les Anèzés et les chrétiens surprirent, sous leurs tentes, Yacoub-bey, colonel, Méhémet-bey, général de division, et les égorgèrent. Tout le régiment égyptien fut mis en déroute. La nouvelle de cette défaite arriva bientôt à Ibrahim-pacha, qui se trouvait alors malade à Antioche. Il se hâta d'en informer son père, et de lui demander des secours. Méhémet-Ali lui envoya trois mille hommes et son ministre de la guerre, Akmet-pacha. L'armée égyptienne, se trouvant forte de neuf mille hommes, se dirigea dans le Haouran; elle fut attaquée, à l'orient du Jourdain, par seize mille bédouins et un grand nombre de druses. La bataille se livra dans une des vallées de Ledja; Les révoltés mirent hors de combat trois mille Égyptiens; ils enlevèrent deux pièces de canon, quarante mille cartouches et tout le bagage de

l'armée. Deux généraux, un colonel et plusieurs chefs de bataillon furent tués. Cette affaire eut lieu le 11 février 1838.

Les insurgés firent alors un mouvement vers Damas; ils avaient à leur tête un cheik druse, appelé Chebil-el-Arian, montagnard intrépide, et bien digne de commander à des hommes tels que les Anèzés et les druses. Chebil n'appartenait pas à une de ces familles de cheiks qui sont réputées nobles dans le Haouran depuis un temps immémorial; c'était un simple cultivateur qui, jusqu'à l'époque de l'invasion égyptienne, avait vécu tranquille dans son désert; mais, quand les drapeaux de Méhémet-Ali flottèrent sur les montagnes de Ledja, Chebil organisa une petite troupe pour la défense de son pays natal, dont la vieille liberté était menacée. Chebil avait quarante ans lors de l'insurrection du Haouran; il était petit de taille, mais bien proportionné, et paraissait avoir une de ces santés de fer, qui se jouent des plus rudes fatigues. Sa figure longue, brune, sa barbe grisonnante et ses grands yeux noirs, rappelaient les portraits de Vandick. Quand Chebil eut appris que l'armée d'Ibrahim se disposait à marcher contre le Haouran, il donna le signal d'une nouvelle insurrection, signal que

tous les échos de ces montagnes répétèrent.

A quelques lieues au sud de Damas, les insurgés taillèrent en pièces un régiment égyptien. Ibrahim, malgré des souffrances assez graves, partit d'Antioche, et vint se mettre à la tête de ses troupes; le 15 juillet, il fit éprouver aux révoltés des pertes considérables. Mais le général égyptien comprit qu'il n'en finirait pas avec les habitants désespérés du Haouran, s'il ne les combattait qu'avec ses soldats disciplinés. Ibrahim envoya donc seize mille fusils à l'émir Béchir, pour armer les braves maronites, ennemis des druses du Haouran. En donnant ces armes aux chrétiens, l'émir Béchir leur promit, au nom du fils de Méhémet-Ali, de diminuer les impôts, et de les affranchir à jamais des corvées. Seize mille maronites et quelques druses de la montagne, joyeux des promesses d'Ibrahim, partent, et vont renforcer l'armée égyptienne. Ibrahim, à la tête des maronites, des druses du Liban et de dix mille Arnoutes, se dirigea sur la ville de Balbek, que les insurgés avaient déjà évacuée. Les troupes, commandées par le général égyptien, poursuivaient leur marche à travers l'Anti-Liban, au nord de Damas. Ibrahim porta ses guerriers sur les

hauteurs; les rebelles osèrent les attaquer : les maronites, les égyptiens, malgré leur résistance, furent repoussés d'abord dans la plaine de Damas; mais bientôt la fortune des armes se déclara en leur faveur. Les insurgés commençaient à plier; après deux heures de combat le plus acharné, les révoltés succombèrent. Plusieurs milliers de fellahs et de bédouins du Haouran restèrent sur le champ de bataille : les Arnoutes étranglaient impitoyablement les blessés, et ne faisaient pas de prisonniers. On célébra dans le camp égyptien, par des cris de victoire, les succès de la journée. Mais quelle boucherie! On évalue à huit mille le nombre des rebelles qui périrent pendant le combat ou par les tortures. Nous n'avons pu savoir les pertes de l'armée égyptienne dans ce combat; elles furent considérables. On demanda à Ibrahim combien de soldats égyptiens étaient morts dans le combat; il répondit par une phrase qu'on croirait sortie de la bouche de Tamerlan ou de Djen-Giskhan : « La raison et la vérité, répondit le fils de Méhémet-Ali, brillent mieux sur le sabre que sur le papier! J'ai vaincu! Le champ de bataille de ce jour est plus beau et plus glorieux que celui de Koniah! »

A la suite de cette victoire, remportée par

Ibrahim, plus de six cents druses du Haouran embrassèrent le christianisme ; on leur avait dit que le gouvernement égyptien accordait de grands priviléges aux chrétiens du Liban, et ce fut dans l'espérance de participer *aux belles faveurs* accordées par Ibrahim aux maronites, que les druses se firent baptiser. Cet événement toutefois pourrait avoir une certaine influence sur la destinée de la Syrie.

Un des principaux chefs des insurgés vint déposer aux pieds de chérif-pacha, gouverneur de Damas, les armes de sa tribu, et se soumit. Le chérif-pacha eut la lâcheté de faire bâtonner le cheik jusqu'à le mettre dans l'impossibilité de se servir ni de ses bras ni de ses jambes ; le corps tout meurtri, la tête et les pieds ensanglantés, le cheik, par l'ordre de chérif-pacha, fut mis sur une mule qui devait le conduire en prison. Le malheureux mourut au bout de deux jours. La population de Damas fut si indignée de cet acte d'atroce barbarie, que chérif-pacha se vit obligé de mettre la ville en état de siége, pour contenir la colère des Damasquins.

Il ne restait plus à Ibrahim que le chef suprême des révoltés à vaincre et à dompter. Chebil-el-Arian combattait encore à la tête

d'une petite troupe de druses ; mais, voyant que les bandes de fellahs du Haouran diminuaient chaque jour, et que l'armée égyptienne paraissait décidée à pénétrer dans les montagnes, où la supériorité de la discipline pouvait finir par vaincre la difficulté des lieux, il offrit à Ibrahim une capitulation. Il envoya un messager au général égyptien, avec ordre de lui offrir sa reddition, pourvu qu'il eût avec sa troupe la vie sauve, pourvu que leurs biens fussent respectés; qu'on ne payât pas plus d'impôts que sous la domination du sultan, et surtout qu'on ne prît jamais chez les druses des hommes pour l'armée du vice-roi. Au moment même où le député partait pour le camp égyptien, Ibrahim faisait publier qu'il donnerait mille bourses (125,000 francs) à celui qui lui livrerait Chebil-el-Arian; mais qu'il ferait couper la tête à celui qui porterait celle du vaillant Chebil.

L'envoyé arriva auprès du vice-roi; il le chargea de dire à son chef qu'il fallait que dans neuf heures il fût sous sa tente, s'il voulait obtenir sa grâce. Le député se prosterna et partit; mais il ne trouva plus Chebil au lieu où il l'avait laissé; Chebil, dans la crainte qu'Ibrahim ne vînt le surprendre, avait conduit plus loin sa troupe. Le

messager n'atteignit son chef que quatorze heures après avoir quitté Ibrahim; il avait parcouru sur sa jument, sans s'arrêter, quarante lieues dans les montagnes. Il transmit à Chebil la réponse du pacha, en lui faisant observer que le temps prescrit (neuf heures) était malheureusement passé.

« Tant pis, dit Chebil, mon pays souffre! les vengeances d'Ibrahim sont terribles! le général égyptien sera généreux; je vais à lui. »

Et il se mit en route. Arrivé au camp de ses ennemis, il fut reçu avec respect et bienveillance. On le conduisit à la porte de la tente d'Ibrahim; avant d'y entrer, il mit pied à terre, déposa ses armes et se fit transporter par deux hommes de sa suite, car il ne pouvait marcher à cause de ses blessures.

Ibrahim le voyant entrer, lui reprocha de s'être présenté devant lui sans armes, puisqu'il n'était pas vaincu. Le prince l'invita à les reprendre; c'est ce qu'il fit. Étant rentré dans la tente, il déposa son sabre aux pieds du général, qui le ramassa à l'instant et le suspendit au baudrier de Chebil.

Ibrahim lui donna de grands éloges sur sa bravoure. « Si j'avais sous mes ordres deux hommes comme toi, lui dit-il, aucune armée ne

me paraîtrait redoutable. Combien de soldats égyptiens, continua Ibrahim en souriant, as-tu tués de ta propre main ? »

Chebil se contenta de répondre qu'il avait fait ce que Dieu lui avait permis de faire. Mais, sur les instances du général à répéter la même demande, le chef druse répondit :

« Le sabre que votre Altesse vient de suspendre à mon baudrier a bu le sang de vingt-sept Égyptiens ; le nombre de ceux que les balles de mes pistolets ont atteints et renversés, m'est inconnu. »

Le lendemain de cette entrevue, Chebil partit du camp égyptien, après avoir promis à Ibrahim d'employer tout son crédit dans le Haouran pour achever la pacification des druses, ses frères, qui étaient encore en état de révolte. Les promesses du brave et généreux Chebil ne furent point vaines ; mais Ibrahim remit en activité son système d'oppression dans le Haouran, du jour où les peuplades de ce pays furent réduites à ne plus pouvoir se battre contre leur tyran.

Arrivons maintenant à cette grande insurrection du mont Liban, en 1840, qui a amené la signature du fameux traité de Londres du 15 juillet de la même année. En récompense de l'im-

mense service que les chrétiens de Syrie avaient rendu à Ibrahim-pacha pendant la guerre du Haouran, Méhémet-Ali donna un firman par lequel il leur accordait 24,000 fusils; il leur fit la promesse que les impositions qu'il prélèverait désormais sur eux ne seraient pas plus fortes que celles que prenait le sultan. « Ces armes seront pour vous, disait le vice-roi dans son firman, et pour vos enfants et les enfants de vos enfants. » Les maronites reçurent avec des transports de joie et de reconnaissance cette preuve de confiance du pacha d'Égypte; ils oublièrent pendant quelque temps les exactions dont ils étaient écrasés depuis huit ans. Mais Méhémet et son fils, qui se sont joués si souvent de la bonne foi des Syriens, ne s'inquiétèrent nullement des nouvelles promesses qu'ils leur avaient faites au mois de novembre 1838. La misère ne devint que plus grande dans le Liban, par suite de l'énormité des impôts. Mais cette fois, au moins, les montagnards gardèrent les 16,000 fusils qu'Ibrahim leur avait distribués au mois de mars 1838. Depuis longtemps les maronites s'attendaient à être poussés à bout; ils fraternisaient avec les Druses, leurs ennemis en religion; les réserves étaient placées dans toutes les églises, et chacun y dé-

posait ses offrandes pour être employées quand le moment viendrait. Le jour où le gouvernement égyptien leva le masque, les prêtres qui prépaparaient sourdement la révolte, parlèrent haut et le front levé : du haut de la chaire évangélique, ils exhortèrent le peuple à se soulever. Les mêmes hommes qui, tant de fois, avaient appelé sur les druses et les Mutualis la malédiction de Dieu, les nommèrent leurs enfants, et prescrivirent aux chrétiens, au nom de Jésus-Christ, de les considérer comme leurs frères.

Voici la proclamation adressée à tous les insurgés de la Syrie :

« A tous nos frères, sans distinction de croyance, armés pour la même cause !

» Nous avons pris les armes pour nous soustraire à l'abrutissement et au despotisme. Dieu qui est juste, nous enverra des succès ; soyons dignes de sa divine protection. Point de pillage, point d'assassinat !

» Et comme nous combattrons pour rentrer sous la domination légitime de notre souverain Abdoul-Medjid, le sultan qui règne à Stamboul, pour qu'on sache bien que nous ne voulons que la justice, qu'il soit proclamé lâche, qu'il meure par le feu, celui qui sera ébranlé par la crainte !

» Dieu peut permettre que nous mourions, mais non pas que nous soyons esclaves comme nos bêtes!

» Dieu est juste! »

L'explosion éclata le 29 mai.

Les documents nous manquent pour suivre la révolte dans tous ses mouvements; les nouvelles qui nous sont parvenues de la Syrie, depuis le commencement de l'insurrection ne sont pas assez détaillées pour présenter un tableau complet de cette guerre de l'opprimé contre l'oppresseur. Nous nous bornerons à citer les faits les plus importants.

Dans les premiers jours de juin, deux mille montagnards étaient campés devant Beyrout. Ils attaquèrent vainement cette ville garnie de troupes égyptiennes. Tous les villages de l'Anti-Liban se soulevèrent en même temps; on arrêta les postes du gouvernement et les dépêches furent décachetées. Les révoltés montraient le plus grand respect pour tout ce qui appartenait aux Européens; les postes anglaises de Damas et d'Alep, qui avaient avec elles beaucoup de grains, furent escortées par les insurgés, pour qu'il ne leur arrivât rien. Ce qu'il y eut d'admirable ici, c'est que ces pauvres gens, qui man-

quaient de pain, s'empressèrent de rendre aux Anglais les sacs de farine qu'ils avaient trouvés dans le convoi égyptien. Ils avaient fait dire au consul de France, à Beyrout, de leur assigner un rendez-vous; car ils avaient, disaient-ils, quelque chose de très-important à lui communiquer. Le consul refusa d'accéder à leur demande. L'émir Béchir expédia aux insurgés son fils, l'émir Emin, pour les engager à se retirer dans leurs foyers, et leur promettre une diminution dans les impôts. « Trêve, trêve à toutes ces belles promesses, répondirent en masse les maronites et les druses; nous avons appris à ne plus nous fier aux paroles d'Ibrahim-pacha. N'a-t-il pas fait massacrer, en 1824, les Naplousins, après que ceux-ci lui eurent sauvé la vie à Jérusalem, et qu'il eût conclu avec eux un traité de paix? Nous avons tous prêté serment dans l'église de Saint-Elie, le patron de notre pays, de secouer le joug de la tyrannie égyptienne ou de mourir. Nous ne déposerons les armes que lorsque les puissances européennes auront forcé Ibrahim de nous accorder ce que nous demandons. Allez dire cela à votre père, l'ami dévoué de Méhémet-Ali !!! Dites aussi à Ibrahim-pacha que nous lui rendrons les armes qu'il demande, le

jour où il nous rendra lui-même celles qu'il nous a volées il y a huit ans, et qui étaient les armes de nos pères. »

Après le départ d'émir Émin, on apprit qu'une bande de mutualis avaient attaqué un petit fort situé dans les environs de Bal-Bek ; ils mirent en fuite la garnison, et s'emparèrent d'un convoi de munitions qui allaient de Beyrout à Damas. Les maronites surprirent dans les environs de Saïde les troupes égyptiennes commandées par Soliman-pacha, et les désarmèrent en partie. M. Sèves et ses soldats se retirèrent dans Sidon, où ils furent bloqués par les insurgés.

Mais les nouvelles de la révolte du Liban parvinrent bientôt à Méhémet-Ali ; il envoya tout de suite des navires chargés de munitions et d'approvisionnements de toute espèce ; ces navires débarquèrent aussi à Beyrout quinze mille hommes de troupes régulières. Alors les insurgés se retirent dans leurs montagnes afin de s'y mieux défendre. Avant qu'ils s'éloignassent de Beyrout, une escarmouche eut lieu en dehors de la ville ; les Égyptiens furent mis en déroute ; un convoi de deux cents chameaux, avec une grande quantité de marchandises, de canons et de munitions allant de Damas à Balbek,

fut de nouveau arrêté par les insurgés. Deux frégates égyptiennes arrivèrent sur ces entrefaites; elles bombardèrent pendant toute une journée les villages de Glouni et de Gloubel. Les paysans faisaient feu, derrière les rochers, sur les embarcations égyptiennes; ils tuèrent plusieurs hommes, mais les bombes des frégates détruisirent bientôt leurs villages.

Le 6 juin 1840, Ibrahim-pacha adressa un firman aux habitants du Liban. Nous ne craignons pas d'admettre dans ce tableau les pièces officielles, pour lui donner plus d'autorité. Voici donc le firman d'Ibrahim.

» Depuis quelques jours, et aujourd'hui même, me sont parvenus divers rapports, au sujet de votre refus de consigner les armes qui avaient été laissées provisoirement entre vos mains, et dont la détention vous a porté à des actes de résistance aux volontés supérieures. Ainsi, tous vos sentiments se sont mis en évidence, et sachez, vous tous à qui je m'adresse en général, que je comprends vos intentions et la manière dont vous vous êtes conduits dans cette révolte extraordinaire, et que je ne puis attribuer votre conduite qu'à deux motifs : ou des malveillants vous ont fait croire qu'il sera ordonné une con-

scription parmi vous, et ont séduit par cette perfide insinuation votre fierté et votre courage, en abusant de votre simplicité, ou bien c'est une trahison de votre part à laquelle vous vous portez sans aucun motif.

» Dans le premier cas, si l'on a suscité parmi vous la crainte d'une conscription dans la montagne, il ne faut nullement y ajouter foi, et je jure par la chère tête de mon père le vice-roi et la mienne, que ce n'est pas notre désir de faire aucune levée forcée dans la montagne, et nous n'aurions pas même cette idée pour aucune autre partie de la Syrie en général. Nous vous répétons positivement que nous n'en ferons rien. Je vous ai déjà notifié d'être tranquilles dans vos maisons, et de n'avoir point de pareilles idées. Revenez donc de vos frayeurs et de vos inquiétudes, et ne cherchez pas à ruiner la montagne et à verser votre sang. Mais, dans le cas où votre révolte proviendrait d'une trahison spontanée et vaine, nous avons déjà envoyé quinze régiments d'infanterie, outre la cavalerie et l'artillerie, pour détruire vos personnes et ruiner vos habitations complétement. Après que vous aurez connaissance de notre présent firman, vous obéirez en rentrant dans la soumission, en

rejetant de vos têtes vos intentions corrompues ; vous vous trouverez en sûreté, sauvés, et joyeux d'avoir racheté vos âmes et vos propriétés ; mais, si vous persistez dans vos coupables intentions, l'armée victorieuse expédiée, avec l'aide de Dieu, détruira votre parti comme vous l'avez mérité. Pensez-y bien, et réfléchissez sur vos intérêts ; en choisissant la soumission, soyez obéissants à votre prince, afin que ce dernier prévienne les chefs de l'armée de ne pas s'avancer, et par là, vous ne serez pas exposés aux dangers. Nous désirons, par le présent, vous faire comprendre la vérité, pour que vous puissiez choisir ce qui vous convient le mieux, et que vous preniez une bonne résolution ; mais gardez-vous bien de ne pas obéir et de ne pas rentrer dans la soumission, car le tardif repentir ne vous sauverait pas. »

Voici la traduction d'une lettre écrite par les habitants de la montagne à l'émir Émin, en date du 11 rabi-el-char 1256 (11 juin 1840).

« Vous n'ignorez pas, ainsi que le prince émir Béchir, les tyrannies souffertes par les habitants du mont Liban, les vexations et les impôts qui les oppriment. Lorsque le gouvernement de S. A. Méhémet s'établit dans ce pays, les habi-

tants du Liban furent les premiers à se soumettre; ils sont allés avec son armée à la guerre de Damas et à la rencontre des troupes à Hama et à Tripoli, et lorsque l'insurrection a éclaté à Saffet, Naplouse, Nassirie et chez les mutualis, les habitants de la montagne sont allés avec S. E. émir Béchir; ils les ont battus et soumis au gouvernement du pacha, ce qui a fait augmenter leur espoir d'être délivrés des vexations; mais, pour les récompenser d'avoir contribué à soumettre ces divers pays, on leur a demandé leurs armes et ensuite des soldats, ce qui leur a causé des dommages que l'oreille se boucherait pour ne pas entendre; on prenait leurs femmes, on les châtiait de différentes manières, et on les suspendait aux arbres; ensuite l'émir Béchir leur a imposé le firdé, qui devait être payé même pour ceux qui mouraient ou qui étaient tués dans la guerre pour ce gouvernement. Et, lorsqu'on a découvert la mine de charbon de terre dans la montagne, on a prescrit aux montagnards de l'exploiter et de fournir les ustensiles nécessaires sans être payés, et on a envoyé des gens pour inspecter ces travaux; on payait les ouvriers et les mucres pour le transport du charbon à Beyrout; mais c'était peu de chose,

et nous fûmes obligés de supporter le restant dû paiement à nos frais et de fournir des poutres et des sacs pour cette mine ; on ne nous paya que le quart du prix ; les frais de transport depuis les villages jusqu'à la mine ne nous furent pas payés.

» Si nous voulions entrer dans les détails de toutes ces vexations, ce serait trop long, et nous ne comptons pas les coups de bâton et les déshonneurs qu'on nous a faits comme à des fellahs égyptiens ; nous ne faisons pas même mention de nos dépenses pour les émirs et pour les bouloukbachis, et depuis qu'on a commencé l'établissement de la Quarantaine, jusqu'à présent, on a obligé les montagnards de fournir de la chaux, en y fixant un minime prix, et de la transporter gratis sur leurs bêtes de somme ; de nouvelles contributions ont frappé les moulins. Les maçons ont été envoyés par force à Caulekboz, à Saint-Jean-d'Acre et à la Quarantaine, et n'ont eu que le quart du paiement usité ; l'obligation des travaux a augmenté dans les villes, dans les campagnes et dans tous les endroits où nous allons, ce qui a réduit à une misère extrême plusieurs familles de la montagne, et nous a ruinés aussi, car

nous n'avons plus ni argent, ni enfants, ni bestiaux, vu que nos enfants sont pris pour le nizam. Nos récoltes ne suffisent pas à tant de demandes, nos bestiaux de toute sorte sont dans une situation misérable (de manière que plusieurs ont précipité d'une grande hauteur leurs mulets et leurs chameaux, d'autres les ont vendus à un vil prix), et nous, nous sommes employés pour servir la mine et les soldats. Il y a quelque temps aussi, lorsque la guerre et la tyrannie sont tombées sur nos frères, les habitants du Haouran, lesquels sont de notre propre nation, le gouvernement nous a donné des armes, et nous a envoyés pour les battre, ce que nous avons fait deux années consécutives, et plusieurs d'entre nous sont morts, soit de la fatigue du voyage, soit en guerre, et cela nous a coûté, outre les souffrances ou les pertes d'hommes, environ 2,000 bourses.

» Enfin, puisque nos biens sont perdus, nos enfants ne sont plus, et puisque nous avons perdu notre liberté, ne possédant plus rien du nôtre, et n'ayant plus que la frayeur et le désespoir, nous avons dû nous révolter pour nous débarrasser de la tyrannie et reprendre du repos et de la liberté. Or, si les autorités se tournent vers

Dieu (la justice) et lèvent la tyrannie de nom, nous sommes prêts à nous soumettre et à obéir à leurs ordres, puisque notre insurrection n'a pas le but de fonder une autorité, mais uniquement de nous délivrer de cette insupportable tyrannie, vu que nous ne pouvons plus payer qu'un *miri* sur nos biens et un *guiali*. Si donc notre prière vient à être écoutée, et si l'oppression s'éloigne de nous, comme nous le désirons, voici ce que nous prions S. A. le vice-roi de faire : de prendre seulement un *miri* et un *guiali*, de percevoir ce double droit par le moyen des agents d'Angleterre et de France et par le moyen de leurs consuls dans ces pays, afin que si ces traités ne sont pas exécutés fidèlement nous puissions réclamer auprès d'eux. Nous restons dans les endroits où nous sommes en attendant la réponse; et, si elle est favorable, chacun retournera chez soi, autrement nous sommes prêts à mourir plutôt que de rester dans l'état présent.

» Nous avons dit notre état, et que les autorités ordonnent.

Signé : *Les habitants de la montagne en général.*

Depuis le commencement de la révolte, l'émir Béchir avait travaillé sans relâche à jeter la désunion entre les chrétiens et les druses. Jusqu'au

9 du mois de juillet, toutes ses démarches furent infructueuses, et les peuples, sans distinction de croyances religieuses, animés par le désir de recouvrer leur liberté, se prêtaient mutuellement serment de fidélité, pour combattre jusqu'à la dernière extrémité : mais le vieux rusé de la montagne parvint à calmer les druses. Tandis que les maronites croyaient à la sincérité des druses, ces derniers traitaient avec l'émir Béchir des conditions de la paix ; il leur promettait, au nom de Méhémet-Ali, la diminution de leurs impôts, l'exemption du recrutement, des corvées et des frais de la guerre; il s'efforçait de leur montrer la faute qu'ils allaient commettre s'ils persistaient à seconder la révolte des maronites, qui, *étant liés par leur religion aux puissances européennes, trouveraient leur avantage à soumettre leur pays à une nation professant la même foi; alors non-seulement ils seraient les sujets d'un seul homme, comme Méhémet-Ali, mais encore ses esclaves eux, leurs enfants et leurs femmes.* « Déjà des maronites, continuait l'émir Béchir, ont porté à la tête de vos bataillons la croix en forme d'étendard; le respect et l'obéissance qu'ils montrent aux plus petits consuls européens, vous font assez connaître leurs intentions. »

Ces adroites insinuations furent appuyées de sommes considérables que les chefs druses acceptèrent ; les démarches de l'émir eurent un plein succès. La plus grande partie des druses armés quittèrent les rangs des insurgés, et ceux qui n'avaient point quitté leurs villages restèrent tranquilles, moyenant des piastres qu'on leur distribuait. Une vive consternation se répandit parmi les maronites, quand ils virent de leurs propres yeux cet acte de lâche trahison ; ils étaient placés entre le feu de l'armée égyptienne et la mauvaise foi de l'émir, qui cherchait à les perdre. Ils s'empressèrent de faire parvenir cette affreuse nouvelle aux insurgés leurs frères, campés du côté de Tripoli et de Zaclè ; ils leurs demandèrent de venir à leur secours. Mais l'émir Béchir dépêcha un agent aux généraux égyptiens, pour les prévenir que le moment était venu d'entrer dans le Liban. Soliman-pacha, Abbas-pacha, fils de Méhémet-Ali, et les cinq petits-fils de l'émir, se mirent à la tête de 16,000 hommes, Albanais ou Égyptiens, et marchèrent vers la montagne. « Grand Dieu, disait un Européen témoin oculaire, quel horrible spectacle s'est alors offert à mes yeux ! au loin s'élevaient les flammes des maisons, des villages et des églises qu'on livrait

à l'incendie. A cette vue, les émigrés consternés, et sans chefs capables de les conduire, coururent en désordre au-devant de l'armée égyptienne, et parvinrent, par leur intrépidité, à la repousser avec une perte considérable; après cette attaque, les maronites se retirèrent sur les hauteurs de leurs montagnes. C'est alors qu'on vit ces barbares Africains mettre tout à feu et à sang: de petits enfants, des femmes, des vieillards, furent massacrés, au moment où ils allaient se dérober à leur fureur.

» Après avoir commis ces horribles excès, les Égyptiens descendirent au couvent de Saint-Roch; les moines ne l'avaient pas quitté par l'ordre du patriarche; celui-ci fut officiellement rassuré par Soliman-pacha; qui lui fit dire que le clergé séculier pas plus que les moines, n'ayant pris aucune part à l'insurrection, étaient à l'abri de tout danger. Mais deux cents Albanais pénétrèrent dans le couvent et cherchèrent à s'emparer de tout ce qu'il contenait; ils entrèrent dans la chapelle et volèrent les vases sacrés. Les moines désespérés conjuraient inutilement les chefs de ces bandes forcenées; ils s'armèrent alors de bâton, et au nombre de quarante, se précipitèrent sur ces barbares au moment où

ils emportaient les richesses sacrées de l'autel. Un prêtre qui disait la messe fut massacré ainsi que ses confrères. Ces horribles scènes se renouvelèrent dans plusieurs églises de la montagne. On ne comprend pas que le colonel Sève, commandant en chef de ces troupes, ait pu tolérer de pareils excès. L'exemple du manque de foi d'Ibrahim et de son père aurait-il étouffé en lui ces sentiments de loyauté qui caractérisent tous les Français? Les Albanais envoyèrent les vases sacrés et les ornements sacerdotaux à Beyrout, pour y être vendus à l'encan; notre honorable consul, M. Bourrée, s'empressa lui-même de les acheter, afin d'empêcher de nouvelles profanations. Cette action pieuse lui a concilié l'estime de tous les gens de bien. »

C'est ainsi qu'Ibrahim-pacha étouffe les insurrections en Syrie; il a pour cela deux moyens; c'est tantôt la trahison, et tantôt la barbarie.

Nous citerons ici une autre lettre qui donne plus de détails sur le massacre des peuples chrétiens du Liban par les soldats d'Ibrahim-pacha. Cette lettre, datée de Beyrout du 25 juillet 1840, est écrite par le vice-légat apostolique en Syrie, au père don Mourad, procureur-général du patriarche d'Antioche, à Rome. Elle fut pu-

bliée au mois de septembre 1840, dans le *Journal général de France.*

« Très-cher don Nicolas Mourad, j'ai reçu votre aimable lettre par laquelle vous me demandez des nouvelles de cette chère montagne. Oh ! Dieu! elles sont écrites en caractères de larmes et de sang ! Vous avez dû voir par mes lettres répétées à S. E. à quelle barbarie se sont livrées les troupes égyptiennes dans ce pays. L'extrême misère et les injustes oppressions du gouvernement de Méhémet-Ali ont poussé ces peuples, d'ailleurs si *dociles et si résignés*, à prendre les armes. Toutes leurs premières rencontres furent couronnées d'un heureux succès, jusqu'à ce que l'on mît l'or en usage pour corrompre les chefs. On gagna ainsi quelques cheiks druses et quelques émirs chrétiens; le reste, tourmenté de promesses et de menaces sans pareilles, abandonna la cause des insurgés. De cette manière on parvint à détruire l'union. Les émirs Haëder, Faaour, Ismaël, Youssouf, etc., etc., abandonnèrent la cause; et les villages de Suelfat, de Metten, se soumirent. Et cependant, les Égyptiens et les Albanais, sortis de Beyrout, ont brûlé, tué, ruiné tout ce qu'ils ont trouvé sur leur route; les églises surtout furent profanées par les plus exécrables abomi-

nations. Les prêtres immolés au pied des autels, les vases sacrés prostitués aux usages les plus immondes, les vierges violées en face du Saint-Sacrement, les enfants écartelés sur le sein de leurs mères expirantes; les ornements sacerdotaux et tout ce qui ne devait pas être livré aux flammes, devinrent les trophées de ces troupes victorieuses qui ne trouvaient plus d'ennemis.

» Le consul de France a fait de nombreuses et fortes réclamations à l'égard de tout ce qui regardait les églises et les couvents, et les excès se sont en quelque sorte ralentis. Mais quant à ce qui concerne les familles malheureuses et notamment celles des vertueux émirs Haëder, Faaour, etc., leurs biens ont d'abord été confisqués, eux-mêmes ont été condamnés aux galères, et enfin expédiés à Saïde pour être conduits à Saint-Jean-d'Acre. Les membres des premières familles de Kescovauro ont été emprisonnés et soumis à la bastonnade. On menace de mettre un moadir pour gouverner la montagne, et de confisquer tous les biens ecclésiastiques pour les distribuer à autant de familles turques, afin de détruire entièrement le projet d'un gouvernement chrétien : les plus noires calomnies ont été mises en œuvre contre monseigneur le patriarche

et le clergé, afin de faire réussir cette intrigue. Tous ici tournent les yeux vers la France, comme vers la protection naturelle de ce pays ; aussi, le consul de cette nation a-t-il montré, pour la cause du mont Liban, un zèle et une ardeur sans exemple ; mais ces démarches n'ont pas toujours été couronnées de succès ; il a été contrarié par l'Angleterre, qui, par des motifs dont on ne peut se rendre compte, tient ici des forces de mer imposantes. C'est à vous, nouveau Moïse, de lever les bras pour votre peuple des montagnes, et de conjurer vous-même M. l'ambassadeur de France, à Rome, d'user de son influence à Paris, pour obtenir de son souverain ou l'affranchissement, ou la pacification de ce malheureux pays.

» *Le vice-legat apostolique.* »

Pour prix de son dévouement éclairé envers la France et de sa compassion pour les maronites du Liban, M. Bourrée fut rappelé, et ce rappel a été comme l'abandon de la Syrie par le gouvernement français. Nos journaux, qui, aveuglément attachés à la cause de Méhémet-Ali, ont parlé des *brillants succès remportés par les soldats égyptiens sur les rebelles du Liban*, ont profondément affligé ce peuple catholique de la montagne, qui nous est dévoué depuis des siècles. Voici à

ce sujet une lettre adressée par les habitants du Liban à l'ambassadeur français à Constantinople. Cette lettre est traduite littéralement de l'arabe :

« Les nouvelles fâcheuses qui nous sont parvenues par les papiers publics ont porté un coup terrible à la Syrie ; elles ont déchiré le cœur des hommes, des femmes et des enfants, menacés en ce moment d'être exterminés par Méhémet-Ali, à qui la France a bien voulu accorder sa puissante protection. La France peut-elle ignorer les maux que cet homme nous a fait souffrir depuis que la fortune l'a rendu maître de la Syrie ? Ces maux sont innombrables ; il suffit de dire que les épouvantables vexations et l'oppression la plus cruelle nous ont poussés au désespoir et ont fait revivre en nous l'ardent désir de retourner sous le gouvernement paternel de notre auguste souverain Abdoul-Medjid. N'est-ce pas là un désir légitime de la part d'un peuple loyal ? La France, cette nation si grande, si magnanime, qui a étendu partout la liberté, qui a, depuis des siècles, versé tant de sang pour l'établir dans son gouvernement, nous refuse aujourd'hui sa puissante influence pour obtenir la jouissance de ce même bien ! La presse française dit *que la France n'admettra aucun arrangement qui aurait pour base de*

restituer la Syrie à son légitime souverain. Cela se peut-il ? Les Syriens ne peuvent le penser ! La nation française, si généreuse, si civilisée, la nation française que nous aimons et que nous respectons, ne peut désirer de nous voir courber sous une oppression systématique qui seule distingue le gouvernement égyptien des autres gouvernements.

» Nous désirons qu'il nous soit permis de retourner sous la protection de notre souverain légitime, auquel nous n'avons pas cessé d'obéir depuis quatre cents ans. Nous ne demandons qu'à participer aux priviléges et aux droits du hatti-schériff que notre gracieux empereur a accordé à tous ses fidèles sans exception, sans distinction. Nous en appelons à la justice du gouvernement français. Nous supplions la nation française toute entière, de nous aider à obtenir notre demande. La plus atroce tyrannie nous empêche de prendre les armes pour défendre notre vie et l'honneur de nos familles contre la brutalité de la soldatesque égyptienne, ou de nous enterrer sous les ruines de notre pays. Notre cause est juste, et en conséquence nous avons la ferme confiance que le gouvernement français ne nous adandonnera pas dans un moment si

dangereux. C'est dans cet espoir que nous soumettons à votre Excellence notre humble prière, vous conjurant de la porter aux pieds du trône de votre auguste maître, l'allié de notre gracieux souverain Abdoul-Medjid.

» Signé : Le prince Faris Schebab, le prince Youssouf Schebab, l'émir Haëder, le scheik Francis El-Hazon, le séraskier, le scheik Faris Habeish, les maronites, les druses, les mutualis. »

Les populations du Liban ont vainement attendu la protection de la France, cette protection qui ne leur avait pas manqué durant six cents ans. Le traité du 15 juillet a été signé sans la France et malgré la France. Que n'a-t-on pas dit sur ce traité ? Il a été répété à satiété qu'il n'était pas admissible que nous restassions étrangers à la question d'Orient, question qui touche à l'avenir du monde. Les maronites du Liban ont été réduits à accepter la protection de l'Angleterre, de l'Angleterre qu'ils détestent; mais, comme on dit vulgairement, pour des gens qui se meurent, toute planche de salut est bonne.

Quoique lord Palmerston ait dit du haut de la tribune, que l'*influence anglaise a toujours été étrangère à l'insurrection de la Syrie*, on sait au-

jourd'hui que ni l'or ni les promesses n'ont été épargnés par l'Angleterre pour exciter les Libanais à la révolte. Un employé de l'ambassade britannique à Constantinople avait été expédié sur les côtes de Syrie immédiatement après qu'un navire anglais venait de débarquer huit mille fusils sur un point de la Phénicie. D'ailleurs, par un article du traité du 15 juillet, les puissances contractantes promettent *de donner toute l'assistance en leur pouvoir, à ceux des sujets du sultan qui manifesteront leur fidélité et obéissance à leur souverain*. En d'autres termes, les puissances et principalement l'Angleterre, s'engagent à entretenir, à encourager, à soutenir l'insurrection de la Syrie contre le pacha d'Égypte. Ce n'est pas que nous blâmions le gouvernement anglais d'être venu en aide à ces braves montagnards du Liban, écrasés sous un joug de fer; nous pensons, au contraire, qu'on ne saurait rien faire de plus noble, de plus généreux, que de les secourir; mais nous aurions voulu voir la France protectrice de la montagne, et non pas l'Angleterre. Jusqu'à présent les Anglais avaient tenu leurs regards fixés sur l'Égypte, pour s'ouvrir un chemin vers les Indes par Suez; ils ont compris l'impossibilité d'anéantir en ce moment Méhémet-Ali dans la

vallée du Nil, et ont tourné leurs yeux vers la Syrie. L'Angleterre veut refouler Méhémet-Ali dans le territoire égyptien, afin d'être plus libre en Syrie pour se tracer un passage de la Méditerranée au golfe Persique, par le canal qui joindra l'Euphrate à l'Oronte.

Les maronites avaient été écrasés par Soliman-pacha, aidé de l'émir Béchir; mais, quand les montagnards se sont vus appuyés par les alliés de la Porte quelques mois plus tard, ils ont redoublé d'ardeur et de bravoure pour secouer le joug égyptien : alors, les troupes de Méhémet-Ali ont été abîmées, et le généreux maronite s'est vu libre un instant dans ses montagnes.

L'armée égyptienne ne pouvait pas tenir longtemps devant les montagnards du Liban, largement pourvus d'armes, de munitions, dirigés par des chefs européens, et combattant pour leur délivrance avec le courage du désespoir. Sans le concours des maronites et des druses, les quatre puissances ne seraient parvenues à chasser Méhémet-Ali de la Syrie qu'après de longs efforts et des pertes considérables de toute nature.

L'émir Béchir avait conclu, le 5 octobre, avec

les envoyés du séraskier Izzet-pacha et de l'amiral Stopford, une convention par laquelle il s'engageait, moyennant une garantie pour sa personne et ses biens, à faire sa soumission au sultan, et à envoyer dans le camp turc deux de ses fils comme otages. Cette soumission n'ayant pas eu lieu au jour fixé, et l'émir Béchir n'ayant pas fait connaître le motif de ce retard, l'amiral Stopford ne se crut plus lié par la convention conclue avec l'émir; il publia le firman par lequel le sultan Abdoul-Medjid prononçait la déchéance du prince de la montagne, et nommait au gouvernement du Liban l'émir El-Kazin, qui fut tout de suite revêtu, au nom de sa Hautesse, des insignes de sa nouvelle dignité par un envoyé d'Izzet-pacha. A la nouvelle de sa destitution, qu'il apprit le 9 octobre, l'émir Béchir fut saisi de consternation, s'enferma dans son harem avec ses fils, et ne laissa paraître personne devant lui. Le lendemain, accompagné de toute sa famille et d'une suite nombreuse, il partit pour Saïda, où il arriva le 11, et se mit à la disposition du capitaine Barkley, commandant de la station. Le jour suivant, par ordre de l'amiral Stopford, le prince fut transporté avec tous les siens à Beyrout, à bord du *Cyclope*, bateau

à vapeur de l'escadre anglaise. Le *Cyclope* partit, et l'émir Béchir *alla s'asseoir au foyer du peuple britannique.*

L'émir Béchir, qui, dans les premiers jours de l'insurrection syrienne du mois de juillet 1840, répondait de la montagne à Méhémet-Ali, et jurait de nouveau fidélité à la cause égyptienne, l'émir Bechir, disons-nous, abandonna le Liban quand il vit la Syrie perdue pour le vice-roi. Les maronites et les druses, fatigués de la tyrannie de l'émir, ne s'élevaient pas moins contre lui que contre le pacha d'Égypte. C'est un refuge que l'émir Béchir a cherché à bord d'un navire anglais; il n'était plus en sûreté dans cette montagne qu'il a tant opprimée.

Voici, en résumé, le récit des opérations des alliés en Syrie. Anglais, Turcs, Autrichiens, arrivent avec sept mille hommes de débarquement. Ils bombardent Beyrout; ils s'emparent successivement de tous les points de la côte de Syrie voisins de Saint-Jean-d'Acre. Cette dernière ville aussi tombe en leur pouvoir; trois ou quatre mille soldats arabes y périssent. Ibrahim est refoulé vers Damas avec son armée. Des négociations s'entament entre la quadruple alliance, la Porte et Méhémet-Ali. Ibrahim se retire en

Égypte avec son armée; il évacue complétement la Syrie. La flotte, que la trahison avait livrée à Méhémet-Ali, sort du port d'Alexandrie, pour être rendue à l'empereur de Stamboul. Les Anglais rebâtissent les remparts de Saint-Jean-d'Acre que leurs bombes, avaient démolis. Ils commandent en maître sur la côte syrienne, et il n'est pas plus question de la France que si elle n'existait pas! Autrefois les navires marchands de toutes les nations du monde ne pouvaient trafiquer sur les mers de Syrie qu'avec la bannière de la France; il ne tiendrait pas à la politique actuelle de notre gouvernement que la Méditerranée ne devînt un lac anglais, sur lequel la France pourrait à peine faire la pêche et le petit cabotage; et peut-être nous faudrait-il bientôt pour cela une patente aux armes de l'Angleterre.

A l'heure où nous écrivons, les déstinées de Méhémet-Ali sont définitivement réglées; l'hérédité de l'Égypte lui est accordée par les quatre puissances, mais la diplomatie a arrangé les affaires en termes tels, qu'un trait de plume pourra faire disparaître les successeurs de Méhémet-Ali.

« Un fait curieux, et qui est puisé à une source authentique, a dit récemment un jour-

nal, c'est que l'Angleterre a exigé du sultan, en garantie de ses dépenses et de l'argent qu'elle lui a fourni pendant la guerre de Syrie contre Méhémet-Ali, hypothèque sur l'*île de Chypre*. Or, comme jamais le sultan, ainsi qu'on l'a remarqué, ne pourra payer, l'île de Chypre convient trop à la Grande-Bretagne pour qu'elle lui échappe. Il lui fallait une station pour ses bateaux à vapeur, au terme de leur navigation dans la Méditerranée, sur la route de l'Inde, par l'Euphrate : Chypre, île fertile, isolée, facile à défendre, ayant un port, et située à quelques lieues d'Alexandrette et d'Alep, sera une citadelle anglaise et un entrepôt de charbon. C'est ainsi que se resserre chaque jour ce réseau mécanique qui menacerait d'envelopper le monde, s'il ne devait se rompre, bientôt peut-être, quelque maille trop usée, ou viol mment brisée par l'épée. »

On a beaucoup parlé, depuis un an, du projet des Anglais de fonder un nouveau royaume d'Israël en Syrie. L'été dernier une commission fut nommée, à la tête de laquelle était le docteur Keith (auteur d'un ouvrage sur les prophéties), dont la tâche était de recueillir tous les renseignements sur l'état des juifs en Palestine, et sur

la possibilité d'établir dans ce pays tous les membres épars de ce peuple maudit. Un article de mon frère, publié dans la *Quotidienne* au mois d'août 1840, a fait connaître la véritable situation des israélites en Palestine, et l'absurdité du projet d'un nouveau royaume juif dans ce pays; cet article montre aussi ce qu'était le nom français en Syrie avant l'abominable politique de ces dernières années; il fait pressentir l'avenir qui attend peut-être les pays de Jérusalem et du Liban dans un temps meilleur, et c'est par la reproduction de ces importantes pages que nous terminerons notre livre sur l'Orient :

« Depuis le temps des croisades, on n'a jamais autant parlé de l'Orient qu'aujourd'hui, et le public et les cabinets ne savent guère ce qui se passe en réalité du côté des pyramides, dans le Liban et la Palestine. La vérité, qui maintenant nous arrive d'au delà des mers, n'est pas toute la vérité; chaque envoyé, chaque correspondant, chaque voyageur mal instruit ou superficiel nous donne des récits, des appréciations, d'après je ne sais quel thème à la mode, et d'après des erreurs accréditées; nous avons eu occasion de remarquer que ce n'est pas pour les peuples d'Égypte que le Nil roule ses trésors, mais pour un seul

homme, pour Méhémet-Ali ; nous devons ajouter que des hommes de notre pays en prennent leur petite part, et que ces hommes, à leur insu peut-être, ont contribué à égarer l'opinion. Nous connaissons la Syrie, parce que nous l'avons vue et étudiée avec bonne foi et indépendance ; nous mettrions beaucoup de prix à éclairer sur cette belle contrée l'opinion publique et les gouvernements.

» Nous avons appris récemment avec douleur que les intérêts britanniques s'agitaient au pied du Liban, et que le drapeau d'Albion se préparait à prendre possession de cette grande voie commerciale. En voyant la nation maronite du Liban accepter les secours de l'Angleterre, nous avons compris toute la profondeur de l'abîme de misère dans lequel l'a précipitée le despotisme de Méhémet-Ali ; car les maronites détestent l'Angleterre, et cette haine, qui date de plusieurs années, a pris sa source dans le sentiment religieux. Le protestantisme britannique a fait d'incroyables efforts pour envahir le Liban ; l'argent a été semé à pleines mains ; les plus séduisantes promesses ont appuyé le prosélytisme des Anglais dans la montagne, et le patriarche, les moines, tous les prêtres et tous les membres de

cette belle et nombreuse famille catholique ont toujours énergiquement repoussé ces immorales séductions. On connaît les habitudes, l'allure, le génie, de la politique anglaise : il y a, dans toutes ses œuvres, un calcul d'intérêt commercial. La Grande-Bretagne, convoitant la Syrie, n'avait pas tardé à s'apercevoir que les croyances catholiques de 250,000 montagnards du Liban lui seraient un terrible obstacle; elle avait chargé la religion de la réforme de lui frayer une route, en livrant une sourde guerre à la vieille foi. A la suite de ces tentatives, une haine contre le nom anglais était donc restée dans le cœur des maronites. Quand le voyageur s'en allait à travers le Liban, et qu'il s'arrêtait dans un village maronite : *Êtes-vous Français ou Anglais?* lui demandait-on toujours. Si le voyageur appartenait à la nation française, il était entouré d'égards, de soins et d'amitié; s'il appartenait à la nation britannique, on se détournait de lui, les visages devenaient sombres et menaçants; tout Anglais était pris pour un missionnaire bibliste, pour un agent corrupteur. Dans ces dernières années, les voyageurs d'Angleterre qui voulaient parcourir le Liban avec sécurité étaient obligés de demander un passe-port au consul de France de

Beyrout. Le consentement des maronites à l'intervention anglaise a été l'inspiration du plus violent désespoir : la nation qu'ils aiment, c'est la France ; c'est de notre pays que depuis longtemps ils attendaient leur délivrance.

» Oui, c'est nous que la nation maronite aimait, respectait et admirait, non pas depuis des années, mais depuis des siècles; cet amour pour la France date de nos antiques croisades; les traditions du Liban racontent que jadis les fidèles montagnards ont combattu sous les bannières de la guerre sainte, et ces vieux souvenirs sont la gloire des maronites. Ils ont dans leurs archives deux lettres, l'une de Louis XIV, l'autre de Louis XV, qui font foi de cette alliance entre la France et le Liban catholique : ces deux lettres, que nous avons publiées dans notre *Correspondance d'Orient*, et qui, à notre connaissance, n'avaient jamais été imprimées, plaçaient la nation maronite sous la protection spéciale des successeurs de saint Louis. La domination musulmane pèse à ces honnêtes, laborieux et vaillants montagnards; il y a bien longtemps qu'ils soupirent après nous ! Combien de fois l'espoir de voir nos bannières flotter enfin sur le Liban a soutenu l'âme défaillante de ces chrétiens opprimés ! La con-

quête d'Alger avait relevé tous les courages, ranimé tous les cœurs ; on croyait que le jour de la délivrance était venu. Nous étions en Syrie lorsque retentissait le bruit de cette conquête, et nous avons vu les populations tout émues par la pensée de notre prochaine descente au pays de Phénicie et de Judée. « Arrivez avec votre dra-
» peau et un régiment ; un seul nous suffit ;
» soixante mille maronites se rangeront sous
» vos ordres. Nous serons affranchis du joug
» des Turcs, et la Syrie sera française. » Voilà ce qu'on nous répétait, non-seulement dans le Liban, mais dans toutes les parties de la Palestine et de la Syrie. A Latakieh, l'ancienne Laodicée, un cheik de la nation des ansariens, dont les croyances sont un horrible mélange d'idolâtrie, nous disait : « Avertissez-nous par un petit billet,
» nous sommes las des Turcs, nous voulons être
» à vous ; tous les ansariens qui peuvent manier
» un fusil se réuniront sous la bannière de la
» France. »

» Pendant notre séjour à Bethléem, notre chambre était pleine de catholiques qui nous demandaient le jour de l'arrivée des Français. Tantôt le bruit courait à Bethléem que des Français étaient descendus à Beyrout, tantôt on

ançonçait qu'un de nos régiments, débarqué à Ascalon, s'occupait à relever les murs de cette place. Le gouvernement français, qui s'était, dans tous les temps, déclaré le protecteur du christianisme en Orient, et particulièrement des chrétiens de Syrie, avait toujours été regardé comme leur libérateur futur. Cette renommée de la France, cette confiance dans son amitié et le pouvoir de ses armes, sont un souvenir de nos anciens exploits, de notre ancienne domination depuis Antoche jusqu'à Gaza, depuis le Jourdain jusqu'à l'Euphrate; cette gloire du nom français aux pays du Liban, de Sidon, de Saint-Jean-d'Acre, de Jérusalem et d'Ascalon, a été le prix d'un sang noblement versé sur des centaines de champs de bataille. C'étaient des princes français qui, dans le douzième siècle, occupaient le trône de David et de Salomon. Godefroy, Baudouin, Raymond de Toulouse, Robert de Flandre, Robert de Normandie, Hugues le Grand, et des milliers de héros partis des rives de la Seine et de la Marne, du Rhin et de la Loire, nous ont valu, par d'innombrables victoires remportées en Orient, un immense honneur, qui a toujours accompagné notre nom dans ces lointaines contrées. Nous ne dirons rien ici de la campagne de

Bonaparte en Syrie ; les victoires du Thabor et de Loubi ont glorieusement continué notre histoire dans ces régions de la Syrie; le nom de Napoléon, que les Arabes appellent *sultan Kébir* (grand sultan), est venu rendre plus imposant et plus terrible ce vieux nom de *Frandji*, resté en Orient à la suite des guerres de la croix, et témoignage immortel de la grande part qu'avaient prise les Français aux gigantesques expéditions contre le croissant. Telles sont les populations chrétiennes de la Syrie, telle est la haute position morale que les siècles nous ont faite dans ce pays. Et maintenant comprenez si le rouge ne doit pas nous monter au front en pensant que l'Angleterre se dispose à nous remplacer dans cette Syrie, qui nous appartient par le droit de la gloire et des souvenirs.

» Ces jours-ci, il a couru dans la presse un étrange projet, celui de faire de la Syrie une principauté indépendante et de mettre les juifs à la tête du nouveau royaume. Il y a dans ce projet la plus profonde ignorance des mœurs, des sentiments, des opinions des peuples syriens. Nous comprenons qu'une pareille idée soit venue à l'esprit de ces juifs opulents, de ces grands personnages israélites qui, à Paris, à Londres ou

à Vienne, parlent du haut de leurs comptoirs comme du haut d'un trône, et sont néanmoins condamnés à subir le mystérieux destin de la race déicide; il en coûte, nous en convenons, lorsqu'on peut tirer de son or une sorte de royauté toute-puissante, de se voir en même temps jeté dans le monde social comme des débris errants qui ne peuvent ni s'arrêter ni se relever; il en coûte d'être placé dans le monde, comme je ne sais quel formidable miracle toujours vivant, et qui redit de siècle en siècle un châtiment inouï dans l'histoire humaine. Mais les Israélites ne reconstruiront pas leur nationalité, semblables à Julien, qui ne put rebâtir le temple condamné par les divines Écritures à rester dans la poussière. Et d'ailleurs, les juifs de notre temps ont bien mal choisi la contrée où le puissance pourrait reparaître au soleil; ils ne savent donc pas à quel degré d'abaissement sont tombés les Hébreux en Orient, et surtout en Syrie? Le voisinage du Calvaire a redoublé la violence de la haine, du mépris des chrétiens pour les juifs, et le musulman lui-même les poursuit incessamment de ses outrages! L'horreur du plus grand des crimes pèse sur leurs têtes comme une éternelle malédiction, et dans toutes les cités d'Orient,

c'est le quartier le plus impur qui leur est accordé pour demeure.

» Dans cette ville de Jérusalem, qui deviendrait la métropole du nouveau royaume israélite, les juifs sont relégués parmi les immondices et les décombres. Chaque année, il arrive dans la ville sainte des vieillards hébreux qui viennent acheter à prix d'or un petit coin de sépulture dans la vallée de Josaphat. La solitaire enceinte où fut le temple de Salomon, offre un petit espace qu'on appelle la *Place des pleurs ;* là viennent gémir, un jour de la semaine, les juifs, qui ne trouvent plus que de la poudre dans ce lieu, vieux témoin de la gloire de leurs pères, et aujourd'hui témoin de leur humiliation et de leur néant. Les juifs de Jérusalem *mangent leur pain dans la frayeur*, comme dit l'Écriture, et le plus obscur petit enfant chrétien ou musulman peut impunément jeter des pierres contre les anciens dominateurs de la terre de Chanaan. Ils vivent ainsi tristement et silencieusement entre l'énergique aversion des chrétiens, qui leur reprochent l'immolation d'un Dieu, l'aversion des musulmans, qui leur reprochent l'immolation d'*un saint prophète*, et l'humble sépulture qui les attend au pied du mont des Olives.

» Dans chaque ville de la Syrie, la haine des chrétiens contre les juifs se traduit par des habitudes et des usages dont quelques-uns nous offrent un bizarre caractère. A Jaffa, durant tout leur carême, les Grecs schismatiques, qui sur la question des juifs s'entendent parfaitement avec les catholiques, donnent au voyageur un curieux spectacle. Chaque soir, les petits enfants des familles grecques vont à la porte de toutes les maisons chrétiennes, et demandent, avec des cris monotones qu'on prendrait pour une complainte, du bois, ou des paras pour acheter du bois. « Donnez, donnez, disent-ils, et l'an prochain vos enfans seront mariés, et leurs jours seront heureux, et vous jouirez longtemps de leur bonheur. » Le bois que sollicitent ces enfans est destiné à *brûler le Juif*. C'est le soir du Jeudi-Saint des Grecs qu'on allume les feux, et chaque petite troupe allume le sien. On fabrique un homme de paille avec le costume juif, et la victime en effigie est ainsi livrée aux flammes au milieu des clameurs et des huées. Certainement nous sommes bien loin de nous associer à des manifestations et à des sentiments pareils, et nous regardons la tolérance comme un des meilleurs fruits de notre civilisation moderne;

mais, dans la question qui nous occupe, l'état moral des juifs en Syrie, était utile à constater, et nous ne pouvions nous dérober à la nécessité d'indiquer les faits.

» Et, pour achever ces observations, qui oserait, dites-moi, entreprendre de soumettre le Liban catholique à la nation juive? Quelle puissance humaine forcerait ces deux cent cinquante mille montagnards à devenir les sujets de ceux qu'ils regardent comme les bourreaux du Juste au pied de qui ils s'agenouillent pieusement tous les jours? Chrétiens et musulmans ne courberaient jamais la tête devant un tel pouvoir, et pour qu'un royaume israélite pût s'établir en Syrie, il faudrait que ce pays commençât par devenir un complet désert. Nous écartons ici la question que nous appellerons religieuse, et nous ne voulons pas nous arrêter à l'immense outrage que recevrait la chrétienté en voyant les juifs se relever victorieusement sur la Voie Douloureuse et sur le Calvaire; nous n'avons voulu mettre en avant, dans ces considérations, que les impossibilités morales du pays de Syrie; tout homme sincère et clairvoyant en conclura que les juifs, ces voyageurs solitaires à travers les siècles, ne sont pas près d'abriter paisiblement

leur vie sur le mont Sion et le mont Moriah.

» Ce n'est ni aux juifs ni aux musulmans qu'est réservé le pays de Syrie, berceau et tombeau de celui qui a des autels partout où il y a des hommes: la Syrie appartient au christianisme, et lorsqu'il s'agira sérieusement de faire de cette contrée une principauté indépendante, les intérêts de la politique européenne et de la civilisation orientale nous commanderont d'y établir un royaume chrétien. Tôt ou tard, par la seule force des idées vraies, par la seule puissance de la logique et de la raison éternelle, Jérusalem et la Palestine sortiront de leurs ténèbres et de leur servitude; les lieux qui parlent si vivement au cœur de toutes les nations de l'Europe seront remis en honneur; un large foyer de civilisation se rallumera sur cette terre d'où la croix a projeté ses rayons lumineux vers tous les points de l'univers; un royaume en Palestine, placé sous la garde de toutes les puissances de l'Occident, destiné à rester neutre dans les questions politiques qui peuvent agiter le monde, mais destiné à porter toujours bien haut la croix, drapeau de gloire, de lumière et de liberté, serait un facile et merveilleux moyen de civilisation au milieu de cet Orient dont on veut renouveler la face. Il faudrait, pour

l'accomplissement de ce vœu, moins d'efforts et de sacrifices qu'il n'en a fallu pour la fondation du nouveau royaume de la Grèce, et la génération qui aurait eu l'honneur de participer à cette œuvre serait réputée grande parmi les générations des âges modernes. Pour développer cette idée à laquelle nous avons souvent songé, nous aurions besoin d'un espace qui n'est point accordé à un article de journal; peut-être y reviendrons-nous plus tard; nous avons voulu seulement la jeter à travers le public, pour mettre le projet d'un royaume chrétien en Palestine en regard du projet d'un royaume juif aux alentours du Golgotha. »

ERRATA. A la page 524, une faute d'impression nous a fait commettre une erreur de date au sujet du massacre des mameluks en Égypte; au lieu de 1802, *lisez :* 1811.



TABLE DES MATIÈRES.

FIN DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

